HISTOIRE

DES

MEMBRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

OU

RECUEIL DES ÉLOGES

LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

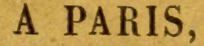
PAR

E. PARISET,

Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Médecine,
membre de l'Institut, etc.

—

TOME SECOND.



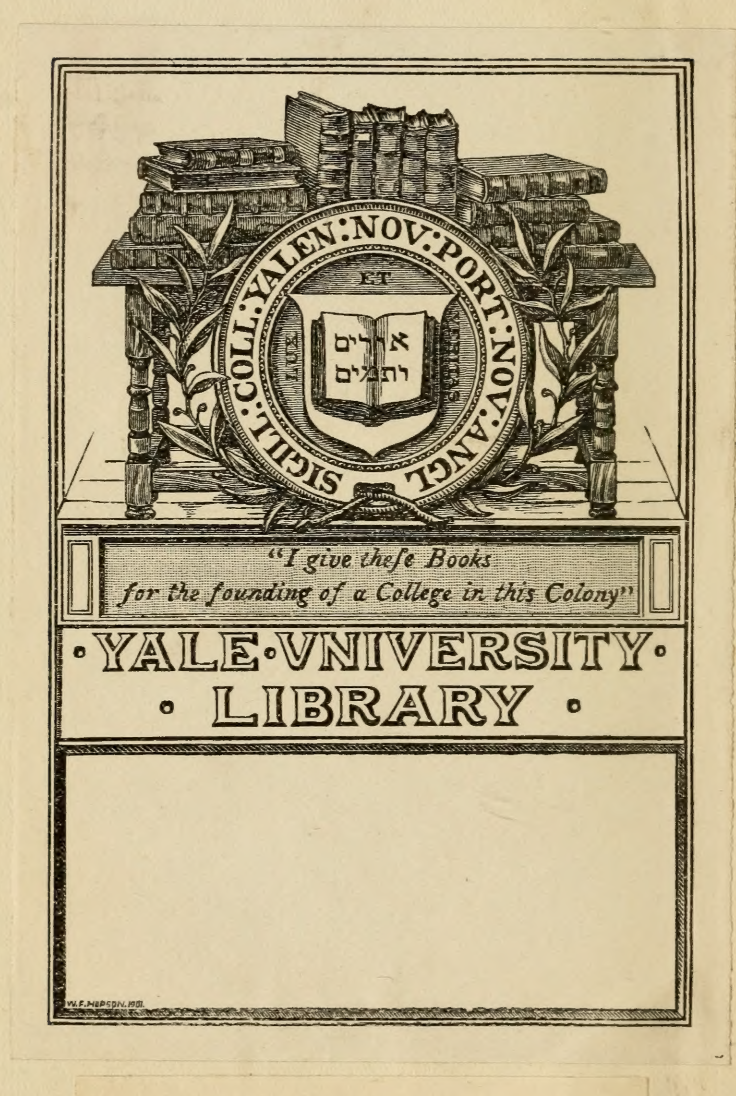
A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
Rue de l'Ecole-de-Médecine, 17;

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

1845.


SIGILL:COLL:YALEN:NOV:PORT:NOV:ANGL
ET
LUX
VERITAS
אורים
ותמים
"I give these Books
for the founding of a College in this Colony"
·YALE·UNIVERSITY·
· LIBRARY ·
W.F. HOPSON. 1901.

HISTOIRE

DES

MEMBRES DE L'ACADÉMIE ROYALE

DE MÉDECINE.

TOME II.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue Jacob, 30.

HISTOIRE

DES

MEMBRES DE L'ACADÉMIE ROYALE

DE MÉDECINE,

OU

RECUEIL DES ÉLOGES

LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES

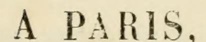
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

PAR

E. PARISET,

Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Médecine,
membre de l'Institut, etc.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
Rue de l'École-de-Médecine, 17;

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

1845.

A.B.

HISTOIRE DES MEMBRES

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DE MÉDECINE.

ÉLOGE

DU

BARON A. PORTAL,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 2 SEPTEMBRE 1834.

Antoine Portal naquit, le 5 janvier 1742, à Gaillac, petite ville de l'ancien Albigeois, comprise aujourd'hui dans le département du Tarn. Comme Bordeu, comme Venel, comme Bouvart, Portal appartenait à une famille d'Asclépiades, qui, de temps immémorial, cultivait avec

honneur toutes les branches de l'art de guérir. Dans un siècle fécond en grands hommes, un de ses ancêtres, Bernard Portal, chirurgien, avait été collègue de Michel de Montaigne aux états de Blois. Un autre, Paul Portal, cité par Goëlicke et Haller, avait écrit sur les accouchements (1). Son père lui-même avait étudié sous Rouelle, et possédait parfaitement toute la chimie que l'on avait il y a un siècle. Tout respirait la science dans la maison paternelle, et il semblerait qu'en le formant, la nature versa dans son sang cet ardent amour de la médecine qui fut la passion, ou plutôt l'instinct de toute sa vie : nouvel exemple de ces traditions héréditaires qui perpétuent le savoir et le talent dans les familles, comme on l'a vu dans celle d'Hippocrate.

Après avoir reçu de son père les premiers enseignements, Portal fut conduit, à l'âge de dix ans, au collége d'Alby, où il devait faire ses humanités. Dans le cours de ses classes, le jeune élève ne fut distingué de ses condisciples que par son ardeur pour l'étude; ardeur qui lui faisait oublier les jeux, les divertissements que l'étude même rend, à cet âge, si vifs et si nécessaires. Comme il était fixé presque dès le berceau sur le choix d'un état, il se rendit, à l'âge de dix-huit ans, c'est-à-dire en 1760, à l'école de Montpellier. Cette école, où brillaient Sauvages, Lamure, Leroy, Barthez, était alors dans toute sa gloire. On lui a souvent reproché sa prédilection pour les théories. On n'a pas vu qu'elle suivait en cela le mouve-

(1) *La pratique des accouchements soutenue d'un grand nombre d'observations*, Paris, 1685, in-8, fig.

ment naturel des idées, et qu'une fois saisi des merveilles de l'organisation, l'esprit cherche encore à pénétrer les forces dont elle est animée, et s'élève ainsi jusqu'à la divine intelligence qui a tout réglé dans notre intérieur, pour la conservation réciproque du tout par les parties et des parties par le tout : nobles pensées qui ont occupé les plus rares génies, médecins et philosophes des temps anciens et modernes, un Hippocrate et un Sydenham, un Démocrite et un Bacon. Et ne vous figurez pas que des spéculations de cette nature soient stériles pour l'art ; car si, dans la série de ses actes, la force qui nous vivifie manifeste une industrie souveraine ; si, pour dissiper les maladies, elle déploie des ressources inespérées et une habileté supérieure, il s'ensuit que la sagesse du médecin doit toujours se subordonner à la sienne, et qu'il ne parvient à lui commander qu'en lui obéissant. C'est par ces dogmes, rétablis par Stahl et perfectionnés par Lacaze et Bordeu, mais originellement fondés par l'école de Cos, que l'école de Montpellier se distinguait de toutes celles de l'Europe ; et ces dogmes, elle y eût été conduite par le savoir et le génie de ses professeurs, au nombre desquels on comptait depuis plus de trois siècles de grands anatomistes et des praticiens consommés. Or, c'est surtout de la pratique qu'est née cette philosophie sublime dont je viens de donner l'esquisse. Il y a plus : les préjugés religieux du moyen-âge avaient séparé la chirurgie d'avec la médecine. Cette séparation, que l'antiquité n'avait point connue, fomenta entre les deux professions une sorte de guerre civile dont le scandale s'est perpétué jusqu'à nous. Mais, tandis qu'à Paris ces tristes animo-

sités fatiguaient encore l'autorité royale et les tribunaux, depuis longtemps on faisait à Montpellier ce qu'on avait toujours fait dans les universités d'Italie, où ces deux sciences étaient l'objet de la même estime et des mêmes études. On avait donc à Montpellier, sur la médecine, des idées plus saines et plus élevées que dans la capitale, et ces idées entrèrent aisément dans la raison du jeune élève. Ce fut au professeur Lamure qu'il s'attacha de préférence; Lamure qui, à l'âge de Portal, avait, par amour pour la médecine, déserté la maison paternelle, traversé les mers et embrassé une vie de travail et de pauvreté. Sous cet habile maître, Portal se livra avec ardeur à l'anatomie. Chose étrange! un prince qui devait être un jour l'homme de mer le plus audacieux et le plus expérimenté de tout le Nord, ce prince pâlissait à la vue d'un ruisseau qu'il fallait traverser : à la seule idée d'un cadavre, Portal se sentait défaillir. Pour vaincre cette antipathie machinale qu'éprouvait également le célèbre Hunauld, Portal fut contraint de ruser avec lui-même, et de s'approcher à reculons et pas à pas du premier corps qu'il eut à disséquer. Ses épreuves terminées, il se présenta, une thèse à la main, pour obtenir le doctorat. Cette thèse, écrite en latin comme toutes celles de ce temps, portait sur un point tout chirurgical. Frappé de l'insuffisance des machines employées depuis Hippocrate jusqu'à J.-L. Petit pour réduire les luxations, Portal en inventa une qui, avec moins de volume et de poids, exerçait néanmoins des tractions plus énergiques; trois avantages qui sont développés dans la thèse, et qui valurent à l'auteur les suffrages de la Société royale de Montpellier et ceux de l'Académie

royale de Toulouse. Ce travail, toutefois, supposait résolue une question qui ne l'était pas Il eût fallu se demander, avant tout, si, pour opérer ces sortes de réductions, des machines sont nécessaires; et le plus léger examen eût appris à Portal que, dans les cas de cette nature, les machines sont presque toujours inutiles, que souvent elles sont dangereuses, et qu'enfin, par le seul antagonisme des muscles et par les mouvements combinés qu'en obtiennent des mains intelligentes, notre propre machine est elle-même si parfaite qu'elle nous dispenserait de toutes les autres. Les renoueurs et les charlatans réduisent sans aucun appareil. Portal le savait; mais Portal était inventeur, il aimait son ouvrage, et son entêtement ne céda qu'à l'expérience. Il vit, à l'épreuve, combien cet instrument inflexible et dur répondait mal à ses vues, et faisait souffrir à pure perte. En revanche, une fois désabusé, Portal s'exécuta de la meilleure grâce. Ce que fit Ambroise Paré sur une question d'accouchement, ce qu'a fait depuis Berthollet pour le phlogistique, Portal le fit pour son invention favorite, et, dans les premières années de son séjour à Paris, au moment où Favre et Dupouy s'élevaient contre les machines, Portal vint, dans le sein de l'académie de chirurgie, faire le sacrifice de la sienne à la vérité. Pour rendre sa rétractation plus authentique, il la publia dans les journaux; il en démontra les motifs par des dissections et des figures. Depuis ce temps, l'emploi des machines proprement dites est presque banni de la chirurgie. Le sera-t-il toujours et sans restriction? Les noms d'Hippocrate, de Galien, d'Oribase, ceux d'Ambroise Paré, de Fabrice de Hilden,

de Scultet, etc., seront toujours de grandes autorités en faveur des machines. Si celles qu'ils ont laissées à la postérité sont massives, incommodes, et d'un effet mal assuré, serait-il impossible d'y en substituer de plus légères, de plus mobiles, de plus efficaces? Le génie de l'homme a-t-il en ce genre épuisé toutes les combinaisons? Ne saurait-il transmettre à des ressorts tout matériels la force, la souplesse et j'ose dire l'intelligence de ses propres organes, comme le fit Pascal, comme le fait l'industrie de nos jours, dont les machines si variées se meuvent comme les trépieds de Vulcain? La gymnastique et l'orthopédie ont créé des machines. Pourquoi la chirurgie n'aurait-elle pas un jour les siennes pour toutes les réductions? On verra plus loin qu'en excluant ainsi les machines, Portal n'était point absolu, et qu'en les rejetant pour certains cas, il les admettait pour d'autres.

A peine reçu docteur, Portal tourna les yeux vers Paris : Paris, séjour d'opulence, de lumière et de gloire, où les jeunes talents mûrissent et s'élèvent, où florissaient alors, avec les sciences, les lettres et les arts, cette aimable facilité de mœurs, cette urbanité, cette élégance, cette politesse que nous a fait perdre la sévérité de nos manières. C'est là que Portal se sentait appelé, et sous quels auspices il y allait paraître! Le cardinal de Bernis, promu tout récemment à l'archevêché d'Alby, avait été guéri d'une légère douleur par le père de Portal, et cette facile guérison valut au fils les recommandations les plus instantes auprès de deux hommes qui, avec peu de foi dans leur art, en avaient sondé toutes les profondeurs, et tenaient alors le sceptre de la médecine, Sénac et Lieu-

taud. Muni des lettres de l'archevêque, Portal part pour Paris. Sur sa route, il rencontre et s'associe deux autres voyageurs, d'abord Treilhard, puis l'abbé Maury, que le hasard joignit à eux, lorsqu'il sortait d'Avalon. Les trois compagnons cheminaient gaiement ensemble, s'entretenant d'abord avec réserve, et bientôt avec tout l'abandon du jeune âge. Ils se confiaient leurs espérances. « Moi, » disait Treilhard, je veux être avocat-général. — Moi, di-» sait Maury, je serai de l'Académie française. — Et moi, » continuait Portal, de l'Académie des sciences. » En marchant, ils s'échauffaient l'un pour l'autre dans leur ambition. Arrivés sur les hauteurs qui dominent Paris, ils s'arrêtent pour contempler cette grande capitale. Au même instant, une cloche résonne : c'était un bourdon de la cathédrale. « Entendez-vous cette cloche ? dit Treilhard » à Maury ; elle dit que vous serez archevêque de Paris. » — Probablement, lorsque vous serez ministre, répliqua » Maury. — Et que serai-je, moi ? s'écria Portal. — Ce que » vous serez ! répondirent les deux autres : le bel embar-» ras ! vous serez premier médecin du roi. » Ils se jouaient de l'avenir ; mais la fortune les entendit et se ressouvint de leurs paroles pour les accomplir, et au-delà. Cependant les trois favoris de la déesse entrèrent dans Paris, et allèrent se nicher, à leur arrivée, dans la plus humble maison de la plus humble rue du Quartier Latin. Ils y vécurent quelque temps ensemble avec leur frugalité accoutumée. Leur amitié, du reste, a survécu à toutes les vicissitudes.

Cependant Portal alla présenter les lettres de l'archevêque à ceux qu'elles lui donnaient pour protecteurs, et

qui le devinrent sans hésiter. Ce qui les charmait dans leur jeune compatriote, c'était l'étendue et la solidité de ses connaissances anatomiques. Ils aimaient en lui leur propre savoir, et ce savoir est le fondement de la médecine. A cet égard, malgré ses vingt-trois ans, Portal pouvait se considérer comme un des premiers hommes de la capitale. C'est une justice que se plaisent à lui rendre et l'historien de l'Académie et Lieutaud lui-même, dans la préface latine d'un ouvrage dont il sera parlé tout-à-l'heure. Qui le dirait? De 1720 à 1780, pendant une période de soixante ans, qui, selon Haller, a été une époque de perfection pour l'anatomie, la France n'a pas eu dix anatomistes du premier ordre. Vers 1750, Ramspeck et Meckel se trouvaient à Paris, et s'étonnaient de la tiédeur des études pour une science si nécessaire. De toutes les thèses publiées pendant ce long temps par la Faculté, peut-être n'en est-il pas une seule qui porte sur l'anatomie. Aux yeux de Sénac et de Lieutaud, Portal était donc un auxiliaire à la sagacité duquel ils pouvaient remettre l'examen des malades qu'ils ne pouvaient visiter. Malheureusement, depuis 1694, pour enseigner ou exercer à Paris, il fallait être docteur de la Faculté de cette ville, et Portal ne l'était pas. On n'exceptait de cette exclusion que les médecins attachés à la famille royale et au premier prince du sang. Une fiction aplanit tout. Sur la demande de Sénac et de Malesherbes, Louis XV nomma Portal professeur d'anatomie du dauphin. A la faveur de ce nouveau titre, Portal ouvrit des cours d'anatomie, et pratiqua la médecine. On l'appelait surtout pour explorer les malades et découvrir par le toucher les lésions orga-

niques. Des faits curieux, recueillis soit à Montpellier, soit à Paris, servirent de texte à une suite de mémoires qu'il communiqua, de 1767 à 1769, à l'Académie des sciences : sur deux reins qui, dans une femme morte de phthisie, avaient pris, ainsi que la vessie et l'orifice supérieur des uretères, une ampleur démesurée, sans que la malade eût jamais rien ressenti dans les voies urinaires ; sur la structure et l'usage de l'ouraque, sorte de vessie primitive et temporaire qui, avec le temps, change, se convertit en ligaments, et même se détruit et disparaît ; mais qui, pendant la gestation, tient la véritable vessie hors du bassin ; d'où il arrive que le fœtus est moins volumineux et l'accouchement plus facile : c'est une des pièces de cette charpente que la nature élève autour de l'édifice pour le construire, et qu'elle abat dès que l'édifice est achevé. Ce mémoire fut traduit en hollandais, et publié parmi ceux de la Société de Harlem. Dans un autre mémoire, Portal établit par des expériences un fait qui n'est point indifférent pour la médecine légale : c'est que, dans l'enfant qui va respirer, le poumon droit reçoit de l'air avant le poumon gauche. Mais de tous les ouvrages qui parurent en 1767, le plus important est l'*Historia anatomico-medica* de Lieutaud, en deux volumes in-4°, ouvrage auquel Portal attacha son nom comme éditeur, et qu'il enrichit de ses observations personnelles et d'une table de comparaison dont j'essaierai de faire ressortir l'utilité. Cette histoire est un véritable traité d'anatomie pathologique. Les recherches qui sont l'objet de cette espèce d'anatomie ont de bonne heure excité la curiosité la plus vive. Toute maladie étant un problème, où en trouver la solution, quand

elle a été mortelle, si ce n'est dans les désordres intérieurs? C'est la première supposition qui, bien ou mal fondée, a dû se présenter à l'esprit des médecins ; et voilà pourquoi l'anatomie pathologique a été cultivée dès l'origine. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur quelques observations d'Hippocrate et sur ses livres aphoristiques : car pour déclarer, comme il le fait, qu'une blessure est mortelle lorsqu'elle affecte le cerveau, la moelle de l'épine, le diaphragme, le cœur, le foie, la vessie, quelque grand vaisseau ou quelque grand nerf de l'intérieur, il faut avant tout qu'il ait constaté ces lésions par des ouvertures; et comme la disposition générale d'un organe très étendu et très délicat est une chose qu'aucun art ne saurait deviner, pour décrire aussi fidèlement qu'il l'a fait le nerf grand sympathique, il faut qu'il en ait fait une dissection minutieuse. Je reprends. Chez les modernes, après les essais de Bénivenius, de Jean Shenck, de Félix Plater, de Harvey, de Riolan, de Wepfer et de quelques professeurs de Montpellier, le premier qui ait fait de l'anatomie pathologique une étude particulière est un Danois dont le génie médical rappelle le génie philosophique de Leibnitz, Thomas Bartholin. Malheureusement, son travail périt, avec dix autres chefs-d'œuvre, dans l'incendie de sa bibliothèque. Presque dans le même temps, Théophile Bonet composa un recueil analogue à celui de Bartholin ; et c'est ce recueil, augmenté d'un tiers par Manget, que nous possédons, sous le nom de *Sepulchretum*. Morgagni en a fait la critique; Morgagni, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, voulut publier sur la même matière un ouvrage tout original supérieur à ce premier ouvrage,

et fit paraître, en 1761, son fameux traité *De sedibus et causis morborum*. Ces productions immortelles assuraient à la Suisse, à l'Italie et même au Danemark une gloire que la France devait partager et peut-être éclipser ; car, après avoir noté les imperfections de ces premiers modèles, des faits mal choisis et mal ordonnés, des répétitions fatigantes, des omissions capitales, des méprises, des mutilations, des infidélités, un langage obscur, embarrassé, surchargé de paroles, d'explications et d'hypothèses, il semblait aisé d'éviter ces défauts dans une composition nouvelle, et de n'y faire entrer que des faits irrécusables, et présentés avec ordre, sans théories et dans toute la simplicité de la nature. C'est dans cet esprit que Lieutaud, à l'instigation de Sénac, et secondé de Portal, composa son histoire. Mais si elle n'avait pas les défauts des autres ouvrages, cette histoire avait les siens. On trouva les faits trop nus, trop incomplets, trop hachés ; point de détails pour en lier les parties et en faire sentir l'enchaînement et la dépendance : tableaux ou plutôt ébauches sans mouvement et sans physionomie ; à peine quelques traits sur le traitement. Or, de telles lacunes jettent de l'incertitude sur les résultats des ouvertures, et font ainsi manquer le but que se proposait l'auteur. Tout défectueux qu'il est, néanmoins, cet ouvrage sera toujours un monument précieux pour la médecine. Il renferme près de quatre mille observations en sept cent vingt-huit articles. Ce qui en relève le prix, c'est la table qui forme la dernière moitié du second volume, et qui est tout entière l'œuvre de Portal. Elle se compose de deux colonnes parallèles, dont la première expose les symptômes, et la seconde les

lésions cadavériques : deux sortes de phénomènes qui, ainsi rapprochés, mettent à découvert l'extrême diversité de leurs rapports : constants, irréguliers, contradictoires, directs, transposés ; en même temps qu'ils ouvrent les yeux sur les conversions des maladies, sur les dangers d'une thérapeutique meurtrière, et spécialement sur le cruel abus des saignées. C'est sur des tables analogues, c'est par des rapprochements et des comparaisons de cette nature, mais étendus à toutes les parties de la science, que Boerhaave, qu'Hippocrate, se sont élevés à ces vues, à ces rapports généraux, à ces aphorismes qui constituent la philosophie de la médecine, et dont le propre est de féconder l'esprit, de l'assouplir, de le familiariser avec toutes les combinaisons, et d'aiguiser, pour ainsi dire, sa sagacité. Du reste, il faut l'avouer, l'anatomie pathologique était encore à cette époque dans une sorte d'enfance ; mais Portal aura toujours le mérite d'en avoir senti l'importance, et d'être l'un des promoteurs de ce mouvement qui a conduit de nos jours à de si curieuses découvertes. La part qu'il avait prise à l'ouvrage de Lieutaud lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences. Il y fut admis en 1769, en qualité d'adjoint anatomiste : premier degré qu'il franchit en peu d'années, pour prendre place entre les associés.

Vers la même époque, il publia un *Précis de chirurgie pratique*, qu'il avait composé pour ses élèves, et dont le fond était emprunté aux meilleurs écrivains de la capitale. Il y traite cependant un grand nombre de points d'anatomie et de physiologie. Dans ses deux bibliothèques anatomique et chirurgicale, Haller donne de cet ouvrage

un double extrait où il en relève les traits principaux. Il cite en particulier le fait suivant : des liquides injectés dans la tête d'un animal, entre la dure-mère et le cerveau, en ont été rapidement enlevés par l'absorption. Il fait remarquer en outre que, pénétré comme Bilguer du danger des amputations, Portal soutient que ces grandes opérations n'ont de succès que lorsque les humeurs sont parfaitement saines. Or, bien qu'il soit très souvent impossible de reconnaître et de décrire cette parfaite santé dans les humeurs, s'il est cependant une réalité pratique, c'est l'influence du vice des humeurs ou de la cacochymie sur les apparences, la marche et la terminaison des plaies : conséquemment, sur l'état et l'énergie des solides : tant nos parties dépendent étroitement l'une de l'autre ! tant il importe, comme le veut Hippocrate, de considérer l'état où se trouve l'organisation, lorsqu'elle est surprise d'un mal artificiel ou spontané !

L'année 1770 fut peut-être la plus remarquable de la vie de Portal. Il communiqua, cette année, à l'Académie, sous forme de mémoires, un grand nombre d'observations anatomiques, ou anatomico-pathologiques. Il parla d'abord de deux cas d'ischurie : le premier chez une femme, par racornissement de la vessie ; le second, chez un vieillard, par déviation du liquide urinaire, lequel s'échappait de la vessie par l'ombilic, au moyen d'un canal ou faux ouraque qui unissait ces deux parties ; dans ce dernier cas, le col de la vessie, resserré sur lui-même, était presque entièrement oblitéré : remarque toute neuve, dit Portal, mais que Gilchrist avait déjà consignée dans les *Essais d'Édimbourg*. Un spina bifida, examiné par Portal,

lui fit soupçonner qu'un canal était creusé dans la moelle épinière : opinion que partageait Sénac, qu'avait eue Charles Étienne, et qu'autorisait une description de Colombus. Gall et Spurzheim assignaient le lieu de ce canal, sans l'avoir jamais vu. Dans le cours de ses recherches sur cet objet, Portal vit sur un chat la moelle de l'épine, mise à découvert, se gonfler et s'affaisser par alternatives. Ces mouvements étaient-ils propres à la moelle, et de la nature de ceux que Schlitting surprit dans le cerveau? Portal a vu plus tard qu'ils étaient liés aux mouvements qu'imprime à la masse cérébrale le jeu du cœur et des poumons. Un enfant de quatre ans est enlevé par la petite-vérole. Portal l'ouvre, et trouve les ventricules latéraux de l'encéphale remplis, l'un d'une sérosité limpide, l'autre d'une sérosité rougeâtre. Portal s'assure qu'il n'a point ouvert de vaisseaux, et il conclut, en faveur de Galien, contre Varoli et Winslow, que dans l'état naturel, les ventricules latéraux ne communiquent point entre eux. Des faits vus par Tulpius, et spécialement par Baglivi, sur le cerveau de Malpighi, conduisent à la même conclusion : cependant la question est encore indécise, comme on le voit dans Lobstein : tant les faits sont opposés, et tant il est difficile, dans ce mélange de pour et de contre, de marquer nettement ce qui est de règle et ce qui est d'exception ! Une dame de grande naissance avait l'épine triplement contournée. Dans les dernières années de sa vie, trois ou quatre heures après le repas, elle éprouve de l'oppression, une gêne à l'hypochondre, et surtout une vive douleur au pied gauche. Plus le repas est copieux, plus la douleur est aiguë et

prolongée. Le pied souffre, mais le mal est ailleurs : il dépend d'une compression éloignée qui se découvre à la pénétration de Portal. A ces mémoires, il entremêle des notes sur la capacité relative des ventricules du cœur; sur les muscles des yeux et le déplacement de quelques autres muscles plus considérables ; sur la structure du réservoir du chyle et du canal thoracique ; sur l'obstruction des vaisseaux lactés; sur quelques parties de l'organisation du veau marin ; et finalement sur les variations de volume, de forme, de couleur et de situation qu'offrent les organes sexuels dans la femme : dernière esquisse où il conteste à Antoine Petit la découverte de quelques ligaments, pour la rapporter à ses véritables auteurs. De là vint, selon toute apparence, l'animosité que Petit fit éclater peu de temps après contre Portal, à l'occasion du grand ouvrage que Portal fit paraître cette même année.

Cet ouvrage est l'*Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, en cinq forts volumes in-12. Le sixième ne fut donné qu'en 1773, en deux parties. Cette histoire embrasse tous les événements scientifiques de plus de deux mille années. Que d'hommes! que de travaux! que d'efforts! que de répétitions, de contradictions, de plagiats! A quelle lente élaboration est assujettie, pour paraître au jour, la vérité la moins importante! Qu'il en coûte pour sortir de la barbarie primitive, soit pour constater le fait le plus simple, soit pour élever cet édifice de science, toujours menacé, toujours chancelant, et plus mal défendu peut-être que toutes les autres choses humaines contre les caprices des hommes et l'instabilité de la fortune! Du reste,

Portal partage cette longue durée en deux parties principales : l'une qui comprend toute l'antiquité de la science, depuis les temps les plus reculés jusqu'au temps d'Harvey ; l'autre qui comprend la science moderne depuis l'époque d'Harvey jusqu'à celle où écrivait Portal. Cette période serait aujourd'hui de deux siècles seulement. Dans chacune de ces deux parties, Portal admet des sous-divisions : cinq pour la première, treize pour la seconde ; et chacune de ces divisions secondaires est marquée par le nom et les découvertes de l'un de ces hommes qui ont avancé la double science dont Portal écrit l'histoire. Aux noms de ces hommes, aux noms de ceux qui les ont imités ou suivis, à la courte biographie qui les concerne, succède l'extrait raisonné de leurs écrits et la date des vérités qu'ils ont trouvées ou éclaircies. Quelle immense lecture, quelles recherches infinies suppose un travail de si longue haleine! et quel monument de persévérance et d'activité! surtout si l'on réfléchit à la jeunesse de l'auteur, il n'avait que vingt-huit ans, et aux occupations presque sans nombre auxquelles il s'était déjà livré.

Toutefois, la triste et noble fonction d'honorer les morts est encore celle d'honorer la vérité ; et par respect pour la mémoire de Portal, je ne dissimulerai point que ce grand ouvrage a été l'objet de jugements très divers. On applaudissait à la grandeur de l'entreprise, au zèle et à la hardiesse de l'auteur ; mais on lui reprochait d'avoir suivi trop littéralement, et jusque dans leurs fautes, les écrits qui avaient précédé le sien ; ceux de Mercklin, de Goëlicke, de Douglas, la Méthode proposée par Boerhaave et commentée par Haller, le *Dictionnaire historique de la*

Médecine de J.-N. Éloy, et le *Dictionnaire historique* de Moréri, etc. On ajoutait qu'il avait parlé trop légèrement du savoir et de la philosophie des anciens, d'avoir trop accordé aux Juifs et aux Druides, qui n'ont jamais cultivé l'anatomie, et trop refusé aux Grecs des premiers âges, à l'égard desquels l'opposition des témoignages ne permet de fixer avec quelque précision ni ce qu'ils ont su ni ce qu'ils ont ignoré. Pénétré lui-même de ce défaut, il y avait remédié par des suppléments ; d'où l'on peut conclure que cette histoire avait été composée du moins avec quelque précipitation. En revanche, elle est supérieure à toutes les autres par l'abondance et la nouveauté des matériaux. Portal a tiré de l'oubli une foule de noms qui méritaient de n'y pas tomber ; et c'est particulièrement dans l'exposé des travaux du XVe et du XVIe siècle qu'il fait remarquer la justesse de sa critique et l'étendue de ses investigations. L'auteur n'a peut-être qu'un tort, mais capital, ce me semble : c'est d'avoir associé deux choses très voisines et cependant incompatibles, l'histoire de l'anatomiste et celle de l'anatomie, l'histoire de l'artiste et celle de l'art. Il suit de là qu'à chaque instant la chaîne des idées se rompt, et que ce n'est qu'avec une contention d'esprit très fatigante, à mesure qu'on avance dans ce lacis de répétitions qui se croisent et s'embarrassent, que l'on parvient à renouer les fils de la trame, et à voir sans confusion la longue série des faits et des découvertes. Il ne faudrait pas même unir dans une seule histoire l'anatomie et la chirurgie, par la raison que les gestes de l'une ne sont pas ceux de l'autre, et que chacune d'elles a fait des progrès à sa manière, par des hommes et dans des

temps différents. Comment concilier des chronologies si disparates? Ces difficultés, les historiens qui sont venus après Portal ont pris soin de les éviter, au moins en partie: Dujardin et Peyrilhe, Lauth, écrivains dont les ouvrages sont restés d'ailleurs si imparfaits. Peut-être n'existe-t-il en ce genre qu'un modèle, c'est le discours de Lassus (1). Orné de quelques développements et de quelques additions également nécessaires, ce discours deviendrait aisément une excellente histoire de l'anatomie. Qu'est-ce, en effet, qu'une histoire de cette nature? c'est l'édifice même de la science où l'on voit sur chaque pierre le nom de celui qui l'a posée.

Les traits lancés contre Antoine Petit dans le sein de l'Académie étaient, dans l'*Histoire de l'anatomie*, plus nombreux, plus acérés, plus directs. L'article où ses erreurs sont relevées par Portal renferme des détails trop minutieux peut-être, et où la sévérité de la critique est à peine tempérée par quelques éloges. A la vérité, Portal traitait avec la même liberté Sénac, Lieutaud, Haller; mais ni Haller, ni Lieutaud, ni Sénac, ne s'étaient formalisés. Petit prit feu. Il crut qu'il était de sa dignité de répondre, et il répondit avec d'autant plus d'aigreur que dans l'attaque de son jeune adversaire il crut sentir la main de son ancien antagoniste Bouvart. Petit se trompait. Il employa contre Portal la plume d'un de ses élèves, et cette plume était pleine de fiel. La réplique de Portal res-

(1) *Essai ou Discours historique et critique sur les découvertes faites en Anatomie par les anciens et les modernes*, Paris, 1785, in-8.

pirait la politesse et la modération. Le courroux de Petit se tut, sans être calmé. Tristes débats ! scandale des contemporains, et qui le seraient de la postérité, si la postérité n'en perdait le souvenir dans ses propres querelles! Dès ce moment, du moins, Portal trouva dans Bouvart un appui d'autant plus honorable qu'il n'était pas le prix d'une complaisance.

A ce succès d'amitié en succéda un autre. Une chaîre était vacante au Collége de France, celle de médecine, que remplissait, depuis 1742, l'illustre Ferrein. Ferrein mourut en 1769. En 1770, Portal obtint sa chaire; mais au lieu d'y donner, sur la médecine, de ces leçons que l'on rencontrait partout, il fit ce qu'avait fait Riolan il y avait deux siècles; il enseigna ce que l'on n'enseignait presque nulle part : l'anatomie, la chirurgie, le manuel des opérations, et surtout l'anatomie pathologique. Que d'obstacles il eut à vaincre! On ne se douterait guère aujourd'hui qu'à cette époque de lumière et de raison, la barbarie qui avait persécuté Littre et contraint Haller de fuir Paris comme un criminel, cette barbarie subsistait encore, même dans l'esprit des autorités. Sans cesse inquiété par une police superstitieuse, et ne pouvant obtenir des hôpitaux ni d'ailleurs les sujets nécessaires, Portal faisait venir dans son amphithéâtre des corps qu'on allait prendre à la dérobée dans les cimetières et jusque dans les églises. Avait-il l'histoire de leurs maladies? il la communiquait à ses élèves, la rapprochait des histoires analogues consignées dans Morgagni ou Lieutaud, proposait ses vues sur la cause du mal, la nature et le siége des lésions intérieures, et procédait à l'ouverture. Les sujets

manquaient-ils? un précis de Morgagni et de Lieutaud qu'il avait rédigé pour lui-même servait de texte à des leçons où il développait leurs idées et y associait les résultats de sa propre expérience. N'était-ce pas enseigner merveilleusement la médecine? Ces leçons ont été faites pendant trente ans à des foules toujours empressées d'auditeurs français ou étrangers de toutes les nations; et il est permis de le dire : telle a été l'origine des progrès singuliers que l'anatomie pathologique a faits depuis un demi-siècle dans le monde médical, et qui ont illustré tant de noms en France et dans toute l'Europe; et telle est aussi la source où Portal a puisé les matériaux de cette grande anatomie médicale dont il avait jeté les fondements dès les premières années de ses études, et qu'il a publiée sous nos yeux quarante ans plus tard. Pour diversifier ces travaux et les compléter par des notions d'un autre ordre, il entreprit dans le même temps, sur les animaux, une suite très variée d'expériences qui, par ce qu'elles ont eu d'original et d'identique avec les expériences de Harvey, de Lower, de Bellini, de Haller, de Sénac, ont contribué à répandre le goût de la saine physiologie, à délivrer cette science de ses vaines hypothèses, et à lui imprimer la marche philosophique qu'elle a soutenue jusqu'à nous. Ces expériences furent recueillies par un élève de Portal, le jeune Collomb, qui les publia sous forme de Lettre en 1771. Elles ont reparu en 1808 avec quelques additions. Quelque intérêt qu'elles offrent, et elles en ont toutes, je n'en rappellerai qu'une seule, plus importante peut-être que toutes les autres par les conséquences qu'en peut tirer l'esprit. On a mis longtemps en question si les hommes

qui se noient reçoivent de l'eau dans les poumons. On les ouvrait, et comme on ne trouvait dans les voies aériennes qu'un peu d'écume, on concluait pour la négative. Tel fut d'abord le sentiment de Haller, qui en revint après les expériences de Portal confirmées par des faits pratiques. On a vu dans la trachée d'un noyé une coquille de moule posée en travers sur la bifurcation des bronches. L'eau avait donc pénétré, comme le pensait Borelli; elle avait été respirée, même avec force, mais l'absorption l'avait fait disparaître. D'un autre côté, dans la peste et après la mort consommée, on a vu le bubon s'évanouir, on l'a vu poindre et s'élever. Qu'en conclure? Que tout ne meurt pas à la fois en nous, de même que tout ne s'endort pas à la fois. Qui est-ce qui meurt le dernier? le cœur, a-t-on dit. Erreur. Le cœur éteint, l'absorption marche, des courants se forment : ils promènent, ils accumulent, ils emportent et dispersent des matériaux de congestions, et par ces actes posthumes les traces de la maladie peuvent s'effacer, des traces menteuses en prendre la place, et fasciner les yeux et l'esprit sur la sincérité des ouvertures. Un autre danger dont on est frappé quand on parcourt ces expériences, c'est la témérité des inductions qu'on en tire, et Portal lui-même, pour les appliquer aux maladies. A quelque épreuve, à quelque torture que vous soumettiez un animal plein de vigueur et de santé, ne vous figurez pas que vous imprimiez jamais à ses organes les conditions d'un véritable état pathologique. Liez, coupez, déchirez, brûlez, changez à souhait l'état physique des parties, vous n'en changez pas, au moins actuellement, l'intime composition ; vous produisez

des accidents et vous provoquez une maladie, mais vous ne la créez pas, elle ne sort pas de vos mains; elle sera réalisée par des forces qui, vous obéissant en apparence, n'obéissent en effet qu'à elles-mêmes, parce qu'elles n'appartiennent qu'à elles mêmes, et non à un pouvoir étranger. Mais entre cette maladie artificielle et les maladies spontanées qui sont l'œuvre de la nature vivante, qu'y a-t-il de commun? qu'y a-t-il de particulier? Ici, les analogies importent moins que les différences, car c'est sur ces différences toutes spéciales que l'art se réglera pour travailler à la guérison. J'ajoute avec Murray que ce n'est jamais qu'avec une extrême réserve que l'on doit conclure dans les expériences de tel animal à tel autre, et finalement des animaux à l'homme. Tout est lié dans les organisations, et la moindre différence qui les distingue en suppose de plus profondes qui troublent, qui déconcertent à chaque pas l'action de la médecine, et permettent d'appliquer aux expériences de cette nature les belles paroles d'Hippocrate sur l'incertitude et les déceptions de l'expérience médicale.

Cependant, au milieu de tant d'occupations diverses, au milieu des fatigues d'une pratique qui prenait chaque jour plus d'étendue, Portal ne laissait perdre aucune occasion d'observer et de décrire les affections singulières qui se présentaient à lui ; et comme dans sa longue carrière cette activité ne s'est jamais démentie, comme elle lui a fait mettre au jour d'année en année un grand nombre de notes, de remarques, de rapports, de mémoires qui sont dispersés dans les volumes de l'Académie des sciences, dans ceux de l'Institut, dans les journaux de médecine, dans les recueils de la Société médicale

d'émulation, dans les Annales du Muséum d'histoire naturelle et jusque dans la Décade philosophique : comme enfin toutes ces pièces ont été réunies et publiées de 1800 à 1824, en cinq volumes in-8° : pour éviter les répétitions et les embarras de tant de dates différentes, qu'il me soit permis de réunir cette collection précieuse à tant d'autres productions médicales dont j'essaierai dans un moment de vous offrir le tableau. Toutefois, il en est une que je dois mentionner ici. En 1749, parut la première édition du magnifique *Traité de la structure du cœur*, qui fut admiré de toute l'Europe, et dont l'envieuse calomnie a depuis tenté de faire honneur à Bertin. Son véritable auteur, l'illustre Sénac, y voyait des imperfections que n'y voyaient pas les plus habiles, ni Morgagni, ni Meckel, ni Tissot, ni Camper ; et il en préparait une édition digne de lui-même, lorsque la mort l'enleva, en 1770. Il avait, depuis plusieurs années, associé Portal aux travaux de cette nouvelle édition, et il lui légua en mourant le soin de la publier. Portal, en effet, la fit paraître en 1774, ornée de quelques figures et enrichie de plusieurs observations excellentes sur la structure du cœur, double addition que Sénac lui-même avait approuvée. C'est ainsi que jusque dans la dernière postérité, et tant que les hommes cultiveront les sciences, le nom de Portal se liera dans leur esprit aux noms de ses deux protecteurs, Sénac et Lieutaud.

Cette même année 1774, Portal devint titulaire de l'Académie des sciences. Cette compagnie possédait alors, parmi les siens, Buffon, d'Alembert, Laplace, Condorcet, Bailly, Lavoisier : quels noms ! quels talents ! quels génies !

quelles gloires! et si pour quelques uns nous anticipons d'un petit nombre d'années, quelles cruelles infortunes! Estimé, bienvoulu, recherché de tous, Portal était particulièrement honoré de l'amitié de d'Alembert et de Buffon, qui lui avaient confié leur santé. Buffon ne tarda point à lui donner une preuve de son attachement. Ce grand homme avait l'administration suprême du Jardin du Roi. Antoine Petit remplissait dans cet établissement la chaire d'anatomie, et désirait s'attacher, comme adjoint, son suppléant Vicq-d'Azyr. Le choix dépendait de Buffon, et Buffon préféra Portal. Cette nomination se fit en 1776. Dès ce moment, l'existence de Portal fut heureuse, brillante, complète. Il occupait les deux postes les plus élevés de l'enseignement. Associé dans le sein de l'Académie aux premiers hommes de la France, et peut-être du monde, il l'était dans la pratique aux premiers hommes de sa profession : à Bouvart, à Bordeu, à Charles Leroy, et à ce Dubreuil qui fut un modèle de bonté, de savoir et de modestie ; homme doué du tact médical le plus délicat et le plus sûr, et à qui la médecine et la philosophie ont dû l'aimable et profond Cabanis (1). L'hommage que de tels hommes rendaient aux lumières de Portal, en les invoquant pour leurs malades, lui donnait dans le public une autorité qu'on eût refusée à sa jeunesse, ou plutôt à cet air de jeunesse qu'il a conservé si longtemps. Environné de tant de suffrages, excité de plus en plus à bien mériter de lui-même et des hommes éminents qui l'a-

(1) Voyez l'ouvrage de Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, 8e édition, Paris, 1844, pag. x, et 87.

vaient adopté; applaudi, vanté par ses nombreux élèves, qui répandaient son nom dans toute l'Europe; appelé chez les princes, les ministres, les ambassadeurs, les savants, les gens de lettres, comme il l'était par les plus simples artisans, quel riche fonds d'observations médicales! quel aiguillon et quel aliment pour son activité!

Ici, Messieurs, se présente cette masse de travaux dont je dois vous rendre compte. Arrêtons-nous d'abord aux cinq volumes que j'ai mentionnés précédemment, et qui renferment les mémoires détachés. Trente-sept de ces mémoires composent les trois premiers volumes : on y distingue entre autres ceux où l'auteur traite des affections trop méconnues de l'épiploon, de celles du foie que l'on rapporte à d'autres organes, et réciproquement; de la situation des viscères abdominaux chez les enfants, et des déplacements qu'ils éprouvent dans un âge avancé; de la phthisie de naissance, de l'apoplexie, de l'épilepsie, de la rage, du croup, de l'aphonie chronique qui en est souvent la terminaison; de quelques maladies de certaines familles; enfin, et surtout du mélæna, si mal jugé par les anciens, et de l'étrange affection du prince romain Giustiniani. Il n'est pas de praticien, quelque habileté qu'il ait acquise, à qui la lecture de ces mémoires ne suggère quelque vue originale sur la nature, la cause, le traitement des maladies, et n'inspire de l'admiration pour les traits de sagacité profonde que laisse si souvent échapper l'écrivain. Portal apprend à voir, il apprend à penser. Un épisode plein d'intérêt est celui où il raconte comment il fut pris de cette aphonie catarrhale dont il ne s'est jamais délivré, et où il expose quelques vues sur la possibilité de

guérir une maladie par une autre. Quelle variété d'observations sur les fausses membranes! sur les épidémies du croup! sur l'affinité de cette maladie avec les maladies concomitantes, dont elle n'est peut-être qu'un déguisement! Quelle réunion de faits curieux, et quelle finesse d'aperçus dans son court traité sur les aptitudes héréditaires!

Dans le quatrième volume, à des considérations sur le vomissement, sur la membrane pupillaire, sur l'action des poisons, et l'emploi raisonné des antidotes; à l'histoire de la maladie de madame Staël, laquelle offre un exemple manifeste de transmission héréditaire et des dangers que court un malade en consultant trop de médecins; à des pièces sur un point de médecine légale, etc., Portal a joint d'excellents mémoires sur la cardialgie, l'angine de poitrine, l'inflammation du péritoine et du péricarde; sur les palpitations et les faiblesses; sur l'hypertrophie, les véritables anévrismes, les dégénérations, l'inflammation, le ramollissement, la rupture du cœur; dernières affections dont la peinture saisit d'effroi et remplit l'âme de douleur! C'est, en effet, par un accident de ce dernier genre que Portal perdit son petit-fils, Victor Lamorié, âgé de vingt et un ans, jeune homme de la plus belle espérance, et dont le cœur palpitant et dilaté s'ouvrit par la secousse d'une chute très légère. En traitant de la péricardite, Portal reproduit les idées qu'il avait conçues depuis longtemps sur les inflammations membraneuses, lesquelles, selon lui, n'affectent pas seulement les membranes, mais encore le parenchyme des organes qu'elles recouvrent, tellement qu'une pleurésie, quelle qu'elle soit, est toujours

une pleuro-pneumonie. Du reste, les péricardites dont il écrit l'histoire avaient été prises pour autant de croups : elles en avaient toutes les apparences.

Dans le cinquième et dernier volume de cette collection, vous ne rencontrez que des faits pratiques, d'abord sur quelques fièvres typhoïdes, qui, même avec des symptômes inflammatoires manifestes, ne cèdent qu'à l'administration du quinquina. En second lieu, sur les inflammations que les lésions du foie et les altérations de la bile allument dans les intestins : sorte de succession à l'égard de laquelle on tombe souvent dans les plus dangereuses méprises ; enfin, sur le développement des gaz ou la pneumatie, laquelle, de même que l'hydropisie, est liée à des causes si variées et quelquefois si contraires. Les histoires de maladies entremêlées dans le texte reposent l'esprit et l'éclairent, en même temps qu'elles l'étonnent par le spectacle de cette incroyable profusion de maux qui se forment en secret dans notre intérieur, et se révèlent plus tôt ou plus tard sous les plus bizarres apparences. Qui s'attendrait, par exemple, à ce que rapporte Ferrein d'un jeune étudiant qui, après de longues dissections, pendant un hiver tiède et humide, se trouva tout-à-coup gonflé dans sa totalité, au point d'avoir la langue même tuméfiée par des gaz? Du reste, il est dans cette collection un rapport que je ne dois point oublier. En 1774, deux personnes qui demeuraient dans la rue Saint-Honoré, le mari et la femme, furent asphyxiées par la vapeur du charbon. Portal fut chargé par l'Académie des sciences de constater le fait, et de rédiger une instruction sur les moyens de rappeler les asphyxiés à la vie. Cette instruction faite,

elle fut aussitôt publiée et distribuée dans toute la France, par l'ordre de M. Turgot. Elle a été traduite en plusieurs langues étrangères, et a reçu près de vingt éditions. Portal a le mérite d'y avoir enseigné le premier à ne pas confondre les asphyxies, mais à les distinguer selon leurs causes, et à les traiter en conséquence par des moyens appropriés.

D'un autre côté, quelques uns de ces mémoires n'avaient été dans l'origine que de simples essais que Portal a depuis développés dans des ouvrages plus étendus. Tel est, entre autres, le traité qu'il publia sur la rage en 1780, et qui a été traduit en allemand, en italien, et plus tard, et seulement par extrait, en espagnol. Un précis du traitement que l'auteur propose contre la rage en a été inséré dans une des éditions de l'instruction précédente. Portal y fit entrer également un avis sur les moyens de traiter l'asphyxie des nouveaux-nés, et les divers cas d'empoisonnement. Cette collection forme un volume in-8° considérable. Les deux dernières éditions, toutes deux de l'imprimerie royale, sont de 1787 et de 1814.

Cependant arrivèrent nos discordes. Dans ce grand tumulte qui ébranlait, déplaçait, emportait tout, depuis la chaumière jusqu'au trône, la sûreté de Portal fut compromise ; sa vie fut menacée, comme celle de ses amis, qui désertaient la capitale ou périssaient sous la hache. Il vit tomber à ses côtés, avec tant d'autres, et ce Lavoisier, et ce Bailly, entre lesquels il se plaçait d'ordinaire aux séances de l'Académie. L'Académie elle-même fut détruite, avec les écoles, avec les chaires, avec tout l'enseignement. Pour s'étourdir sur tant de calamités, Portal se

jeta dans le travail avec une sorte de frénésie. Il écrivit sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire des observations qui parurent en un volume in-8°, dans les premières années de la révolution. Ce livre ne serait qu'une reproduction de celui de Morton, si les observations n'étaient presque toutes originales, les espèces plus nombreuses et mieux déterminées, le traitement mieux entendu, la thérapeutique plus simple. Dans l'arrangement des matières, Portal suit la marche philosophique de Spallanzani. Il expose en premier lieu les faits particuliers; il les distribue par groupes, selon la nature des causes ou des cachexies; il les rapproche, et en fait sortir les rapports qui sont la substance des conclusions ou des vérités générales. C'est ainsi que procède la logique naturelle. Cet ouvrage a été traduit en italien par M. Fédérigo, médecin de Venise, et en allemand par M. le docteur Muhry, de Hanovre. Les deux traducteurs ont ajouté à l'ouvrage original un grand nombre de remarques et d'observations importantes. Portal a mis leur travail à profit, et en a fait l'ornement du sien, dans la seconde édition qu'il en a donnée en 1809, et qui est en deux volumes in-8°.

Une maladie qui se rapproche de celle-là par une secrète affinité, c'est le rachitisme. En 1797, Portal publia en un volume in-8° des observations sur la nature et le traitement du rachitisme, ou de la courbure de la colonne vertébrale et de celle des extrémités; ouvrage qui a eu également les honneurs de la traduction en allemand et en italien. On est encore partagé sur l'origine et l'antiquité du rachitisme. Au rapport de Glisson, cette maladie

serait née en Angleterre il n'y aurait aujourd'hui que deux siècles. Ce sentiment n'a presque pas été combattu. On oublie qu'Hippocrate a parlé du rachitisme ; on oublie la difformité d'Esope. On a vu dans les mains d'un voyageur français une momie de rachitique que l'on venait d'extraire des tombeaux de la ville de Thèbes, où elle dormait depuis plus de deux mille ans. Il est probable que les apothètes de Lacédémone recevaient les enfants rachitiques. Toutefois, le silence des écrivains témoigne que dans l'antiquité les gibbosités ont été rares. Est-ce quelque changement survenu dans notre organisation qui les a rendues plus fréquentes? Est-ce par la découverte de l'Amérique, comme l'insinuent Zéviani et Grimaud? Quoi qu'il en soit, Portal et Bouvart avaient traité beaucoup de rachitiques à Paris. Bouvart n'administrait guère qu'un remède : le sirop de Bellet ; mais, frappé des complications de la maladie avec les scrofules, la syphilis, le scorbut et les obstructions, Portal modifia ou plutôt perfectionna le traitement par l'addition des amers et des antiscorbutiques, et il obtint des succès inespérés Ce traitement est devenu usuel. Une particularité que je ne dois point omettre, c'est qu'en 1772, Portal avait observé de ces gibbosités dangereuses qui se forment à un âge très avancé, même à l'âge de quatre-vingts ans. Il en parle dans un mémoire où il fait une vive peinture du trouble qu'un tel accident porte dans toutes les fonctions de l'économie, et ce trouble est quelquefois extrême. Il fait voir que, dangereux pour les enfants, les corps sont nécessaires aux femmes qui en ont pris l'habitude, et qui viennent de passer l'âge critique : de même que Winslow préconise

les corps, non pour les enfants, mais pour les vieillards. Du reste, plusieurs femmes ayant été déformées par ce rachitisme tardif, Portal parvint à les redresser par des machines qu'il sut varier à propos : premier essai de cette orthopédie si cultivée de nos jours : heureuse initiative dont l'infortuné Delpech lui fit honneur en 1828, dans la dédicace de son *Traité de l'orthomorphie*.

Cependant Portal mettait la dernière main au grand travail qui l'avait occupé toute sa vie, à cette *Anatomie médicale* qui parut l'année 1803. A la tête du premier volume est une excellente table faite par M. Cornac, neveu de l'auteur, et membre de l'Académie royale de médecine. Ce grand ouvrage ne ressemble en rien à ceux de Lieutaud, de Morgagni, de Bonet, de Rioland, de Wepfer, de Morton, etc. Ce ne sont plus des histoires de maladies auxquelles on fait succéder les ouvertures, afin de mettre à la fois sous les yeux les deux éléments qui doivent se servir mutuellement de contre-épreuve. Le traité de Portal est une véritable anatomie où nos différents systèmes sont rangés dans leur ordre naturel, et où chaque organe est examiné sous tous ses rapports de composition, de forme, de développement, de situation, d'usage, et finalement d'états pathologiques : derniers états dont la variété confond le faible entendement de l'homme! car l'homme souffre plus de maux qu'il n'en peut connaître. A mesure qu'on avance dans cette lecture, il semble que Portal vous conduit par la main à travers une foule innombrable d'individus très divers, à chacun desquels il s'arrête pour vous instruire de ce qu'il est, de ce qu'il fait, et de toutes les mauvaises aventures

qui, de mémoire d'homme, sont arrivées soit à lui, soit à ses semblables : avec cet avantage de plus dans son livre, que ce que Portal raconte, il le fait voir sur place; il le rend palpable surtout pour les os et les muscles, par la structure, la juxta-position, le contact, l'emboîtement des parties. Quelle analyse! que de détails! quel abîme de rapports! et d'un autre côté, quelle vaste et sage érudition! Les matériaux de cet ouvrage ont été pris, partie dans les précédents mémoires et dans l'*Histoire de l'anatomie*, partie dans les deux traités de Morgagni et de Lieutaud, partie enfin dans les livres des médecins de toutes les nations qui ont observé, décrit, ouvert; mais le choix, l'ordre, les rapprochements singuliers, les résultats généraux, en un mot, tout ce qui fait le prix d'un livre est l'œuvre de Portal : aussi quiconque se sera bien pénétré de ce travail, et sera d'ailleurs familier avec l'étude des signes, n'approchera jamais d'un malade sans se sentir prémuni contre les illusions, et comme porté jusqu'à la source du mal. Aucun traité plus complet sur la même matière n'existe dans aucune langue, si ce n'est peut-être le traité que Meckel a publié depuis, et qu'il a composé sur le même plan. L'*Anatomie médicale* fut jugée digne de concourir aux prix décennaux, et en 1807, un médecin de Madrid, B.-D. Garcia Suelto, en publia une traduction espagnole.

Lorsque l'*Anatomie médicale* parut, l'auteur avait soixante et un ans. L'année suivante, il écrivit sur le grand sympathique. A soixante-neuf, soixante et onze, quatre-vingt-deux, quatre-vingt-cinq ans, Portal donna des traités considérables sur la nature et le traitement de

l'apoplexie, des maladies du foie, de l'hydropisie, de l'épilepsie, quatre traités où respire le même esprit médical, où l'on retrouve la même richesse de faits et de considérations pratiques, la même érudition et le même soin de compléter les histoires des maladies par les ouvertures : derniers ouvrages cependant qui sont comme l'Odyssée de l'auteur, et dont je ne pourrais offrir des extraits étendus sans excéder les limites d'un éloge, mais qui seront un éternel témoignage de l'activité de Portal et de cette sorte de culte qu'il eut jusqu'à la fin de sa vie pour la médecine.

Ce qui domine dans ses écrits, c'est, il faut l'avouer, une théorie toute humorale. Il admet des cachexies, des diathèses, ou, pour parler son langage, des vices qui marquent de leur caractère tous les systèmes de l'économie, et de leur malignité toutes les maladies accidentelles. Quelque peine qu'ait l'esprit à se faire des idées nettes de ces sortes de vices, on ne peut se refuser à ce qu'enseigne la pratique, savoir, que, dans le traitement des maladies chroniques surtout, l'art est dans la nécessité de varier ses moyens selon les indications, et que ces indications sont tirées, les unes de la maladie elle-même, les autres des conditions fondamentales et primitives de l'organisation. Or, ces conditions ne sont jamais les mêmes. Le corps diffère du corps comme l'âge diffère de l'âge, dit Hippocrate, et ces différences étant fort distinctes et très importantes à constater, pour que le langage ne les confondît pas plus que ne le fait la nature, il a fallu créer pour chacune d'elles un signe propre à la séparer de toutes les autres. Que ce signe soit tel ou tel, qu'importe?

On dira donc indifféremment diathèse cancéreuse, dartreuse, scrofuleuse, ou vice cancéreux, scrofuleux, herpétique. Ce n'est plus qu'une dispute de mots.

A l'égard de l'anatomie pathologique, s'il en a vivement senti l'utilité, s'il l'a cultivée avec ardeur, s'il en a recommandé l'étude avec le zèle d'un apôtre, il a fini par en redouter les écarts et les abus. Il applaudissait aux découvertes des écrivains modernes, dont la plupart font honneur à la France; mais relativement aux désordres que les maladies laissent après elles dans nos organes, il souhaitait que les conclusions qu'on en tire fussent proportionnées aux faits, et n'en excédassent jamais la portée. Il aimait à répéter qu'indépendamment des raisons qui rendent si souvent suspect le témoignage de nos sens, les lésions cadavériques sont encore plus des effets que des causes; effets de causes antérieures qui nous échappent, et qu'il serait cependant essentiel de connaître, pour tourner toutes nos ressources contre elles, pour en arrêter la marche, pour en délivrer l'économie. Quelle est, ou quelles sont ces causes? Mystère impénétrable, et sur lequel on ne fera que balbutier, tant que les données suivantes resteront pour nous dans les mêmes ténèbres: l'action des nerfs, la constitution primitive des solides, l'intime composition des liqueurs, et les changements, les altérations que reçoivent l'un de l'autre ces trois éléments de nous-mêmes.

Telle a été, Messieurs, la vie publique d'un homme qui a été notre maître, notre guide, notre ami; d'un homme qui a été soixante ans professeur de nos écoles; soixante ans, membre de la première société savante de

France, et depuis, membre de toutes les sociétés savantes de l'Europe ; d'un homme qui a été honoré de l'estime publique, et de l'amitié de ses plus illustres contemporains ; homme doux et paisible, quoique irritable, et dont le seul tort, peut-être, a été, dans ses premières années, de prendre l'avenir en défiance, de ne pas croire à l'effet naturel de ses talents, et d'avoir voulu attacher des ailes à sa fortune, pour en précipiter le vol. Il serait superflu de rappeler ici toutes les vicissitudes de sa destinée. Elle a suivi en partie celles de la France ; heureux, du moins, lorsque la France était livrée à des tentatives homicides, d'avoir trouvé dans son savoir, ses services, son âge et la modération de ses idées, une protection que le génie de tant d'autres n'a pas toujours obtenue. Avant la révolution, Portal était médecin de Monsieur, frère du roi Louis XVI. En 1788, des motifs de convenance lui firent préférer Le Monnier, pour la place de premier médecin du roi. A son retour dans ses États, Louis XVIII se ressouvint de Portal, et l'attacha sous ce titre à sa personne. Après la mort de ce prince, Portal fut premier médecin de Charles X. C'est ainsi qu'après que Treilhard et Maury furent devenus, le premier un des chefs de la France, le second un des princes de l'Église, Portal reçut doublement l'insigne honneur qu'ils lui avaient présagé. La longue expérience du monde, et d'un monde choisi, avait meublé la tête de Portal d'une infinité d'anecdotes pleines d'intérêt ; et ces anecdotes, assaisonnées du sel de son esprit, faisaient le charme de ces assemblées de savants, de gens de lettres, de voyageurs, de ministres, d'ambassadeurs étrangers qu'il réunissait chaque semaine au-

tour de lui, et dont il se composait comme une académie brillante et variée, où il s'honorait de ses hôtes et se délassait avec délices des fatigues de sa profession. Avec quelle ironie aimable et douce il racontait qu'ayant guéri le fameux Vestris d'une maladie grave, il reçut quelque temps après la visite du danseur, qui lui dit : « Monsieur Portal, je sais tout ce que je vous dois, et je porte un cœur » reconnaissant. Je ménage trop votre délicatesse pour » vous parler d'honoraires : entre artistes, cela ne se fait » pas ; mais j'ai quelque chose de mieux à vous offrir. Je » vous ai observé quand vous entrez dans un salon ; permettez-moi de vous le dire, vous n'avez point de grâce, » de cette grâce élégante qui assouplirait tous vos mouvements et ferait de vous un homme accompli. Or, cette » grâce, je prétends vous la donner, » ajouta-t-il en se redressant. Et le voilà qui prend les mains de Portal et veut le mettre à la première position. Portal s'excusa, et n'apprit point à se donner des grâces.

Que de faits curieux Portal avait appris et retenus sur les événements politiques de son temps ! que de révélations lui avaient été faites ! C'est sur cela surtout que Louis XVIII, ce prince ami des lettres, d'une raison si ferme et d'un goût si délicat, recherchait les agréments de sa conversation. Portal mit à profit l'estime dont l'honorait son auguste client pour fonder l'Académie royale de médecine. C'est à lui, Messieurs, que l'Académie doit son existence. C'est à lui que je dois l'honneur d'être aujourd'hui votre interprète dans l'hommage que je rends à sa mémoire. Le créateur de l'Académie, Louis XVIII, l'avait fait votre président perpétuel. Vous savez avec quel

zèle Portal suivait vos séances, avec effusion il applaudissait à vos travaux. Vous avez été l'objet de ses dernières pensées. Il vous a légué le magnifique portrait de Vésale, le portrait de son ami Lassonne, et une somme considérable pour la fondation d'un prix annuel sur des questions dont il vous a laissé le choix. Il nous a légué surtout l'exemple d'une grande simplicité de mœurs, et d'une vie toute dévouée au travail et aux progres d'une science qu'il s'appliquait sans relâche à rendre de plus en plus secourable aux hommes. Cependant le travail et l'âge avaient miné sa constitution naturellement délicate. Ses forces déclinaient chaque jour. Une secousse vivement ressentie ébranla jusque dans ses fondements ce frêle édifice. Il languit plus d'une année dans les souffrances dont la principale cause fut aisément reconnue. Il en parlait lui-même avec une grande présence d'esprit, rappelant sans cesse les maladies analogues qu'il avait vues dans Morgagni, Sénac et Lieutaud. Malgré les secours des hommes les plus habiles, Boyer, Larrey, A. Dubois, Ribes, Breschet, Double, malgré les tendres soins de sa famille et ceux que lui a prodigués jour et nuit pendant une année entière avec un dévouement tout filial M. le docteur Clément, son élève, son ami, son suppléant au collége de France et au Jardin du Roi, Portal s'est éteint le 23 juillet 1832, à l'âge de quatre-vingt-dix ans six mois et quelques jours, dans les douleurs de la pierre; maladie qui avait emporté sous ses yeux ses illustres amis d'Alembert et Buffon, et son illustre maître Barthez. Sa perte a ajouté à l'amertume de celles que la France faisait alors dans les calamités du choléra.

Le corps de Portal a été ouvert par M. Breschet, en présence de ses confrères. La vessie contenait un calcul assez gros, et quatre autres calculs d'un moindre volume.

Portal avait la taille mince et élancée, la physionomie fine et spirituelle, l'esprit vif et enjoué. Son extérieur rappelait celui de Voltaire, et il aimait qu'on le lui dît. Il était chevalier des ordres du roi, commandeur de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, baron de la création de Charles X, président d'honneur perpétuel de l'Académie royale de Médecine, et membre du conseil général des hôpitaux. Sa ville natale a décerné à sa mémoire un monument d'un genre singulier, mais qui n'en est pas moins glorieux, et aura probablement la même durée qu'elle La rue Saint-Pierre, où il est né, s'appelle aujourd'hui rue Portal. Outre les nombreux élèves qu'il a formés, il laisse pour postérité médicale deux parents que l'Académie a le bonheur de posséder, et qui lui sont doublement chers, et par leur mérite personnel, et par les liens qui les attachaient à Portal.

A. Portal a publié

Dissertatio medico-chirurgica generalis luxationum complectens. *Montpellier*, 1764, in-4.

Précis de chirurgie pratique, contenant l'histoire des maladies chirurgicales, et la manière la plus en usage de les traiter, avec des observations et remarques critiques sur différents points. *Paris*, 1768, 2 vol. in-8, avec planches.

Histoire de l'anatomie et de la chirurgie, contenant l'origine et les progrès de ces sciences, avec un tableau chronologique des principales découvertes, et un catalogue des ouvrages d'anatomie et de chirurgie, des mémoires académiques, des dissertations insérées dans les journaux,

et la plupart des thèses qui ont été soutenues dans les Facultés de médecine de l'Europe. *Paris*, 1770, 7 volumes pet. in-8.

Lettre de M. A. Portal à M. Antoine Petit, au sujet d'une critique sur l'histoire de l'anatomie, par M. Duchanoy. *Paris*, 1771, in-12. -- Seconde lettre en réponse à M. Goulin. *Paris*, 1771, in-12.

Rapport fait par ordre de l'Académie royale des sciences, sur les effets des vapeurs méphitiques dans le corps de l'homme, et principalement sur la vapeur du charbon, avec un précis des moyens les plus efficaces pour rappeler à la vie ceux qui ont été suffoqués. *Paris*, 1774, in-12.

Observations sur la nature et sur le traitement de la rage, suivies d'un précis historique et critique de divers remèdes qui ont été employés contre cette maladie. *Yverdun*, 1779, in-12.

Observations sur les effets des vapeurs méphitiques dans l'homme, sur les noyés, sur les enfants qui paraissent morts en naissant, et sur la rage, avec un précis du traitement le mieux éprouvé en pareil cas, 6e édition, à laquelle on a joint des observations sur les effets de plusieurs poisons dans le corps de l'homme, et sur les moyens d'en empêcher les suites funestes. *Paris*, 1787, in-8.

Observations sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire. *Paris*, 1792, 1 vol. in-8. -- Seconde édition considérablement augmentée. *Paris*, 1809, 2 vol. in-8.

Instruction sur le traitement des asphyxiés par le gaz méphitique, des noyés, des enfants qui paraissent morts en naissant, des personnes qui ont été mordues par des animaux enragés, de celles qui ont été empoisonnées, etc. *Paris*, 1796, in-12. -- Nouvelle édition, *Paris*, 1816, in-12.

Observations sur la nature et le traitement du rachitisme ou des courbures de la colonne vertébrale, et de celle des extrémités supérieures et inférieures. *Paris*, 1797, in-8.

Observations sur la petite vérole. *Paris*, an VII, in-8.

Mémoires sur la nature et le traitement de plusieurs maladies ; avec le précis des expériences sur les animaux vivants, d'un cours de physiologie pathologique. *Paris*, 1800-1825, 5 vol. in-8.

Tome Ier : Lettre à M. Roux, auteur du *Journal de médecine*, sur l'abus des machines dans la réduction des luxations. — Observation sur deux reins monstrueux. — Mémoire sur la structure et les usages de l'ouraque dans l'homme. — Mémoire dans lequel on démontre l'action du poumon sur l'aorte, pendant le temps de la respiration, et où l'on prouve que dans l'enfant qui vient de naître, le poumon droit respire avant le gauche. — Observations sur divers points d'anatomie, sur des ischuries survenues à la suite d'un racornissement de la vessie. — Observations sur les tumeurs et engorgements de l'épiploon. — Observations sur la situation des viscères du bas-ventre chez les enfants, et sur le déplacement qu'ils éprouvent dans un âge plus avancé. — Mémoire où l'on prouve la nécessité de recourir à l'art, pour corriger et prévenir les difformités de la taille qui surviennent dans un âge avancé, et où l'on démontre le danger qu'il y a d'employer l'art pour prévenir indistinctement ces mêmes difformités dans le bas-âge. — Observation sur un dérangement considérable dans la taille, survenu dans un âge avancé. — Mémoire sur une nouvelle méthode de pratiquer l'amputation des extrémités. — Observations sur la situation du foie dans l'état naturel, avec des remarques sur la manière de connaître, par le tact, plusieurs de ses maladies. — Rapport sur la mort des sieur et dame Maire, causée par la vapeur du charbon. — Observations faites à l'ouverture du corps des personnes suffoquées par la vapeur du charbon, par celle des liqueurs en fermentation, et par celle d'autres vapeurs méphitiques. — Mémoire sur quelques maladies du foie qu'on attribue à d'autres organes, et sur les maladies dont on fixe ordinairement le siége dans le foie, quoiqu'il n'y

soit pas.— Observations sur la structure et sur les altérations des glandes du poumon, avec des remarques sur la nature de quelques symptômes de la phthisie pulmonaire. — Observations sur l'apoplexie. — Observations sur la phthisie de naissance.

Tome II : Observations sur des morts subites occasionnées par la rupture du ventricule gauche du cœur. — Observation sur la nature et le traitement d'une maladie singulière. — Observations sur le traitement de la rage. — Observations qui prouvent que la pleurésie n'est pas une maladie essentiellement différente de la péripneumonie ou de la fluxion de poitrine. — Observations sur quelques voies de communication du poumon avec les bras et avec les parties extérieures de la poitrine. — Mémoire sur un mouvement qu'on peut observer dans la moelle épinière. — Observations sur la nature et sur le traitement des fièvres qui règnent souvent en France pendant l'automne, qui ont été et qui sont encore très meurtrières dans la Vendée. — Observations sur quelques maladies de la voix. — Observations sur la nature et sur le traitement du méléna, vulgairement maladie noire. — Second mémoire sur l'apoplexie. — Observations sur le traitement de l'épilepsie. — Expérience sur l'irritabilité et la sensibilité. — Expériences sur le cerveau des animaux vivants.

Tome III : Mémoire sur des excroissances fongueuses, dans le canal intestinal, et dans d'autres parties internes. — Quelques remarques sur les concrétions membraneuses, ou fausses membranes qui se forment en diverses parties du corps, et sur des maladies qui peuvent les produire, ou auxquelles elles peuvent donner lieu. — De l'angine membraneuse, ou du croup. — Sur l'aphonie, et particulièrement sur la membraneuse, espèce de croup chronique. — Considérations sur la nature et le traitement de quelques maladies héréditaires ou de famille. — Observations sur un abcès dans le foie et le poumon, avec érosion du diaphragme et épanche-

ment du pus dans la poitrine.— Sur des cataractes guéries par l'annihilation du cristallin, opérées par la nature ou par les secours de l'art.

Tome IV : Quelques remarques sur l'inflammation du péricarde (*pleuritis pericardii* de Sauvages), ou la péricardite de quelques auteurs modernes. — Mémoire sur les anévrysmes du cœur dans lesquels les parois de cet organe, au lieu d'être amincies, ont conservé leur épaisseur ordinaire ou en ont acquis une plus grande. — Mémoire sur les dilatations ou les anévrysmes du cœur. — De la cardialgie. — De la sténocardie ou de l'angine pectorale. — De l'inflammation du cœur ou de la cardite. — Des palpitations du cœur.— Des faiblesses ou de l'asthénie. — Mémoire sur l'inflammation du péritoine. — Quelques considérations sur les causes du vomissement. — Sur la sûreté de la cautérisation des morsures faites par un animal enragé, pour se préserver de la rage, et sur l'incertitude des remèdes réputés curatifs de cette maladie. — Quelques considérations sur les antidotes ou remèdes spécifiques contre les poisons. — Quelques considérations sur la membrane pupillaire ; sur la nature du liquide contenu dans les deux chambres de l'œil, et sur les matières muqueuses qui remplissent la cavité du tympan dans le fœtus humain : d'après lesquelles on peut croire que les enfants, du moins en très grand nombre, ne voient ni n'entendent que plus ou moins de temps après la naissance. — Notice sur la maladie et la mort de madame de Staël. — Lettre de M. Portal à MM. les membres du jury du département de Seine-et-Marne, dans l'affaire criminelle de la veuve Bridou.

Tome V : Observations sur les fièvres typhoïdes, ou pernicieuses rémittentes, survenues, contre toute attente, pendant ou après plusieurs maladies, et qui ont été guéries par le quinquina en substance ; pour ajouter à l'histoire d'autres fièvres typhoïdes déjà observées par

de grands médecins. — Mémoire sur l'inflammation des intestins, ou les entérites qui surviennent dans les maladies du foie. — Quelques idées générales sur le mode de prescrire les remèdes avec plus de succès, d'après le résultat de diverses observations. — Quelques observations sur des maladies dont le traitement a été remarquable. — Discours de M. le docteur Portal, en qualité de président des concours, pour la nomination des élèves internes et externes en médecine et en chirurgie.

Cours d'anatomie médicale, ou anatomie de l'homme, avec des remarques physiologiques et pathologiques, et des résultats de l'observation sur le siége et la nature des maladies, d'après l'ouverture des corps. *Paris*, 1803, 5 vol. in-8, ou 5 vol. in-4.

Observations sur la nature et le traitement de l'apoplexie, et sur les moyens de la prévenir. *Paris*, 1811, 1 vol. in-8.

Observations sur la nature et le traitement des maladies du foie. *Paris*, 1813, 1 vol. in-8, ou in-4.

Considérations sur la nature et le traitement des maladies de famille et des maladies héréditaires, et sur les moyens les mieux éprouvés de les prévenir, troisième édition augmentée. *Paris*, 1814, in-8 de 136 pages.

Observations sur la nature et le traitement de l'hydropisie. *Paris*, 1824, 2 vol. in-8.

Observations sur la nature et le traitement de l'épilepsie. *Paris*, 1827, 1 vol. in-8.

A. Portal a publié comme éditeur :

Historia anatomico-medica, auct. J. Lieutaud, recensuit et suas observationes numero plures adjecit, uberrimumque indicem nosologico ordine concinnavit A. Portal. *Paris*. 1767. 2 vol. in-4.

Traité de la structure du cœur, de son action et de ses maladies, par J. Senac. — Deuxième édition corrigée et aug

mentée, par A. Portal. *Paris*, 1774, 2 vol. in-4, avec 23 planches.

Anatomie historique et pratique, par J. Lieutaud. — Nouvelle édition augmentée de diverses remarques historiques et critiques, et de nouvelles planches, par A. Portal. *Paris*, 1776, 2 vol. in-8.

ÉLOGE

DE

F. CHAUSSIER,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 7 JUILLET 1835

François Chaussier naquit, le 2 juillet 1746, à Dijon, autrefois capitale de la Bourgogne, et aujourd'hui chef-lieu du département de la Côte-d'Or. Il n'est point de ville en France, après Paris, qui ait cultivé avec plus d'éclat les sciences et les lettres, et donné au monde de plus grands écrivains. Quel talent, en effet, s'oserait mettre en parallèle avec un Bossuet, avec un Buffon? Dès 1693, Dijon avait une académie, laquelle toutefois ne fut régulièrement constituée qu'en 1740; et, dès cette époque, au nombre des pensionnaires qui lui appartenaient, on rencontre le nom de Chaussier, médecin. Ce Chaussier était-il de la famille de François? était-il un de ses parents? n'était-il que son homonyme? C'est un point qu'il n'a pas été possible d'éclaircir. Ce qu'on croit savoir, c'est que le père et la mère de François Chaussier étaient de

simples artisans. Je n'ai pu rien apprendre de ses premières années, ni de ses premières études. Elles furent probablement très variées, comme l'était son tour d'esprit; et dans une ville où brillaient tant de lumières, il était naturel qu'il conçût du goût pour des connaissances de tout genre. Il s'appliqua surtout aux langues anciennes, et prit dans l'hôpital de Dijon quelque teinture de la médecine. Comme il témoigna pour cette science une vocation décidée, sa mère (car il avait probablement perdu son père de très bonne heure) l'envoya dans la capitale pour y perfectionner ses études. Là, sa soif de savoir s'accrut avec les moyens d'y satisfaire. Partout où il pouvait recueillir quelques vérités nouvelles, on était sûr de le trouver, auditeur attentif, prenant des notes, interrogeant le professeur, et attaquant de tous côtés, pour ainsi dire, les faits qu'il voulait pénétrer. C'est par cette activité d'esprit qu'il suppléait au défaut de livres; car il en était absolument dépourvu. Il eut l'heureuse occasion de connaître Sabatier. Sabatier démêla d'un coup d'œil tout ce qu'il valait, et le fit son prosecteur. L'élève était digne du maître. Ils furent longtemps liés par une correspondance suivie; et, plus tard, malgré l'opposition de leurs sentiments sur des points très délicats, ils aimaient à se rendre mutuellement justice, et à se glorifier l'un de l'autre. Je reprends. A force de travail et d'application, l'intelligence de Chaussier s'étendait de jour en jour, et bientôt il se sentit en état de faire part de ses richesses, et d'enseigner ce qu'il avait appris, et même ce qu'il apprenait. Il jeta les yeux sur quelques uns de ses condisciples, et leur proposa de se réunir chaque soir autour

de lui pour reprendre et élaborer les leçons du matin. Un léger pécule était le prix de ces répétitions; et cette faible ressource, ajoutée aux trente francs que sa mère lui faisait remettre chaque mois, permit à Chaussier de prendre un vol plus haut et de se livrer à ses propres inspirations. Il composa pour l'Académie de chirurgie des mémoires qui lui valurent des médailles d'argent et d'or, et même, dit-on, lui firent accorder gratuitement la maîtrise. Mais de tous les événements de cette période de sa vie, celui que Chaussier considérait comme le plus singulier, c'est qu'ayant Sabatier pour maître, il avait Desault pour élève. C'est de lui que Desault reçut les premières leçons d'ostéologie et d'anatomie.

On le voit : de même que ses plus célèbres contemporains, Fourcroy, Vauquelin, Corvisart, Chaussier, dans sa jeunesse, était pauvre, et il n'est sorti, comme Dupuytren, de la pauvreté que par le travail et le savoir. J'entends ce genre de savoir qui, puisé dans la nature, et non dans les livres, prend dans l'esprit une assiette plus ferme, pour ainsi dire, et forme un ensemble d'idées plus net, plus consistant et plus original. A ces traits de similitude avec tant d'hommes éminents, qu'on me pardonne d'ajouter celui qu'il eut avec J.-P. Frank; Frank, né en 1745, un an avant Chaussier. Tous deux jeunes, tous deux pleins de chaleur pour l'étude et de passion pour la médecine, tous deux nourrissaient dans leur cœur une autre passion plus vive encore, dont le feu les animait au travail, et qui, par le prix dont elle flattait leur ardeur, mêlait pour eux un charme secret aux difficultés mêmes, et rendit ainsi leurs progrès plus rapides et plus sûrs. A

peine honorés du titre de docteurs, ils courent l'un et l'autre à celles qu'ils aiment, pour en obtenir un titre plus doux ; Frank à vingt ans, Chaussier à dix-neuf : âge précoce pour le mariage et surtout pour la pratique. Mais une fois établi dans sa ville natale, Chaussier, par la sainteté même de l'engagement qu'il vient de contracter, par ses lumières, sa conduite, son assiduité, ses succès, et surtout par le souvenir des récompenses qu'il avait reçues dans la capitale, Chaussier fit bientôt oublier sa jeunesse, et se concilia par degrés l'estime et la confiance de ses concitoyens.

Dès ce moment, sa fortune fut assurée. Chaque jour voyait croître sa clientèle. La ville avait deux prisons, il en fut nommé chirurgien ; elle avait un hôpital, il en fut le médecin. La justice cherchait un homme assez profondément versé dans toutes les branches de l'art de guérir, pour lui confier le soin de faire et de rédiger, soit dans la ville même, soit dans tout l'arrondissement, les visites et les rapports juridiques : Chaussier fut choisi ; et ce fut après avoir accepté cette nouvelle tâche, qu'il en sentit toute la difficulté. Dans les actions humaines que la loi soumet à l'examen des tribunaux, quelle prodigieuse variété de cas, en effet ! quelles complications singulières ! que d'énigmes à résoudre ! que d'écueils à éviter ! Et pour ne pas porter atteinte à la liberté, à l'honneur, à la vie des hommes par la témérité de ses jugements, pour prononcer avec sûreté sur des infanticides, des meurtres, des empoisonnements, des blessures, quel merveilleux savoir ! quelle rare sagacité ! quelle prudence plus rare encore dans le médecin ! Ému de

crainte à la seule idée de tant de devoirs sacrés et redoutables, et pour se mettre en état de les remplir, Chaussier interrogeait avec anxiété ce qu'il avait appris de ses maîtres ; il interrogeait les meilleurs livres, et il s'effrayait du vide de ses connaissances et de la stérilité des écrivains. C'est à cette époque que remontent ses premiers travaux sur la médecine légale, travaux dont je parlerai plus tard ; et ce fut pour leur donner plus d'étendue et de solidité tout ensemble, qu'il étudia de plus près la physique et la chimie, tenta des expériences sur les animaux, et reprit les cours qu'il avait déjà faits dans la capitale. En 1769, c'est-à-dire à l'âge de vingt-trois ans, il ouvrit pour les étudiants en chirurgie et les élèves de l'école de peinture un cours gratuit d'anatomie de l'homme et d'anatomie comparée. Il y démontrait les organes dans l'état sain ; il les démontrait dans l'état pathologique, et des variétés de ce dernier état il tirait des inductions pour le traitement des maladies. Après chaque leçon, Chaussier en faisait une seconde sur les maladies des yeux ; précurseur en cela de l'Allemagne et de l'Italie. Dans ces cours si utiles, tout se faisait aux frais du professeur ; et ce professeur les fit pendant onze années avec le même désintéressement. Les états de Bourgogne finirent par en reconnaître l'importance ; et, en 1780, la chaire de Chaussier fut dotée par le public. Mais de tous les services qu'il rendait, celui-là n'était pas le plus méritoire. Une estime réciproque l'attachait aux hommes les plus distingués de la ville de Dijon. Devenu leur collègue à l'Académie, il apportait dans cette compagnie son savoir ; il y apportait l'ascendant de son exemple, et cet

exemple eut des imitateurs. Des cours autorisés s'organisèrent sur le modèle du sien. En 1771, un vaste jardin fut donné à l'Académie; on le peupla de plantes médicinales, et Durande y enseignait annuellement la botanique. On se plaignait dans les campagnes de la dangereuse ignorance des sages-femmes. Sur l'invitation des états, Énaux ouvrit en 1773, et continua dans les années suivantes, un cours gratuit d'accouchements, où il joignait la pratique à la théorie, et formait ses élèves à la manœuvre. Or, vingt de ces élèves appartenaient à la campagne. Tous les esprits étaient alors tournés vers les améliorations sociales; on ne respirait partout que bien public. Dijon, plus que toute autre ville, cédait à ce mouvement universel. Un avocat-général du parlement, Guyton de Morveau, écrivit, en 1774, un mémoire sur la nécessité de créer pour la Bourgogne un cours de chimie. Ce mémoire fut agréé par les états; le cours fut établi et confié au zèle de trois académiciens, Guyton, H. Maret et Chaussier. Guyton donna sur-le-champ des leçons préliminaires de minéralogie, et traita spécialement des minéraux de la province. Deux ans plus tard, Maret fit succéder aux leçons de chimie un excellent cours de matière médicale : c'était une conséquence qui suivait les prémisses. Une administration bienveillante, qui avait les yeux toujours ouverts sur les besoins publics, appelait sans cesse à l'accomplissement de ses vues le concours de Chaussier et de ses collègues. Elle fit réimprimer et distribuer sur les secours à donner aux asphyxiés un Catéchisme de Gardanne, qui parut cette fois rectifié sur une foule de points par des notes de Maret. Maret lui-

même composa une instruction sur le danger des inhumations précipitées, malheureusement si fréquentes dans les grandes épidémies; et finalement, car un terme est nécessaire à cette longue énumération, des accidents toujours redoutables, et dont les campagnes ne sont que trop souvent affligées, portèrent les états à solliciter d'Énaux et de Chaussier une suite d'instructions, je dirais presque de traités médicaux, dont j'essaierai tout-à-l'heure de présenter la substance. Je m'arrête un moment pour faire remarquer que tant de travaux si importants et si neufs, entrepris et soutenus avec tant de ferveur par un petit nombre d'hommes, à l'instigation et sous l'égide d'une autorité protectrice, formaient un spectacle digne d'attacher l'attention publique, et propre à mériter à la ville de Dijon les glorieux titres de rivale d'Upsal et d'émule de Paris, que lui décernaient à l'envi tous les journaux contemporains.

Cet état florissant persista pendant plus de vingt années jusqu'à la catastrophe qui renversa tout en France; et ce qu'on vient d'entendre est une preuve de plus, parmi tant d'autres, de l'heureuse influence que peuvent exercer les académies, et de l'excellent esprit qui avait pénétré dans l'ancienne administration, dans celle surtout des pays d'États. Dans ce long intervalle, Chaussier fit paraître des mémoires sur des objets différents. En 1771, il publia l'observation d'un volvulus qui, s'étant fait de haut en bas, laissait un libre passage aux résidus de la digestion, et qui, après avoir provoqué le détachement et la chute d'une portion d'intestins longue de dix pouces, se fût terminé par la guérison, c'est-à-dire par la soudure

et l'adhérence des parties séparées, si le malade n'eût manqué de tempérance. P. Camper cite avec éloge cette observation de Chaussier ; il la joint aux observations analogues faites par Alexandre Monro. En 1774 et 1775, deux médailles d'or furent décernées à Chaussier par l'Académie de chirurgie pour deux mémoires : le premier, sur les inconvénients qui résultent de l'abus des onguents ; le second, où il prouve contre Pott que si l'extrémité inférieure tend d'elle-même à se tourner au-dehors, cette tendance constante et naturelle, si nécessaire pour la station et la marche, dépend non de l'action musculaire, mais de la conformation des os. En 1776, il lut à l'Académie un travail qui ne parut que huit ans après, sur la structure et les usages de ces prolongements du péritoine que Riolan, Winslow, Lieutaud, Haller, ont décrits avec un soin minutieux, mais qui, par la variété, par la complication de leurs replis sur eux-mêmes et sur les viscères abdominaux, semblent se refuser aux démonstrations par le scalpel et aux descriptions par la parole : je veux parler des épiploons, toujours composés de deux lames, toujours munis de vaisseaux, que l'on rencontre, selon Daubenton, dans tous les animaux à estomac membraneux, et qui, ne variant jamais de structure, d'attaches et d'origine, changent de situation dans l'homme, selon les âges et selon l'état éventuel ou passager des organes. De ces conditions complexes, l'anatomie pourrait déduire *à priori* les usages réservés à ces prolongements. Chaussier les réduit à deux principaux : le premier, de favoriser et de limiter la dilatation des viscères auxquels ils s'attachent : le second, de recevoir dans leurs vaisseaux le sang

que ne peuvent plus contenir ceux des viscères, lorsque ces viscères ne sont plus dilatés. Cette dernière vue qu'avait eue Frédéric Hoffmann, Chaussier l'appuie de présomptions plausibles tirées presque toutes des ouvertures qu'il faisait dans ses cours; et, du reste, sans rejeter les usages secondaires assignés par les écrivains, il fait voir, à l'exemple de A. Portal, quels troubles s'élèvent soit dans les fonctions digestives, soit dans toute l'économie, toutes les fois que le grand épiploon contracte des adhérences, et toutes les fois qu'il se trouve comprimé par une ligature. Dans un organe si arrosé de sang, en effet, l'inflammation s'allume au-dessus du lien; elle se propage et passe rapidement à la gangrène : d'où Chaussier tire cette conclusion pratique que lorsqu'il est nécessaire de lier l'épiploon, il l'est, avant tout, d'en faire dégorger les vaisseaux par une abondante hémorrhagie. Ses recherches anatomiques lui mirent sous les yeux un singulier genre de hernies. Un épiploon avait de longues fentes à travers lesquelles s'étaient engagées de grandes portions d'intestins; dérangement inconnu jusque là, et que Chaussier fit dessiner sur place. En 1777, il fit paraître dans le *Journal de physique* les remarques qu'il avait faites sur l'efficacité d'une préparation qu'il appelait sel sédatif de mercure, et qui est le borate mercuriel découvert ou décrit pour la première fois par Monnet. Ce sel, étendu sur la peau, pénètre par l'absorption jusque dans les vaisseaux, s'insinue avec le sang dans des tissus ulcérés, en fait fondre, en aplanit les bords calleux et rebelles, et fait ainsi voir à quel point sont profonds et généraux les effets des applications extérieures et locales :

question délicate de thérapeutique sur laquelle Chaussier est revenu plus tard. La même année, dans une séance publique de l'Académie, Chaussier lut des notes sur quelques propriétés de l'air inflammable : matière toute nouvelle, et que Cavendish n'avait pas encore éclaircie. La chaleur de ce gaz, lorsqu'il est allumé, fait fondre le plomb et l'empêche de se convertir en chaux métallique ; au contraire, ce gaz le revivifie lorsqu'il est calciné. Préoccupé de la théorie du phlogistique, Chaussier explique mal ces effets : il ne sait pas non plus pourquoi cet air mêlé à de l'air ordinaire détone lorsque ce mélange est percé par l'étincelle électrique. Aujourd'hui, jeux d'enfants. Ce qui charme toutefois dans ces courtes notes, c'est l'art avec lequel Chaussier rapproche de ces petits phénomènes les grands phénomènes que déploie la nature dans les fontaines ardentes du Dauphiné, dans les incendies qui soulèvent les eaux des fleuves et les flots de la mer, dans les explosions des mines, dans la détonation de la foudre et la formation des grandes pluies pendant les orages. Ce don de saisir des rapports éloignés, de reconnaître les plus grandes choses dans les plus petites, et de les unir, de les identifier dans un lieu commun, ce don n'est-il pas en effet un des caractères du génie? En 1781, Vicq-d'Azyr inséra dans les *Mémoires de la Société royale de médecine* un mémoire où Chaussier propose d'employer l'air vital pour provoquer la respiration dans les enfants qui naissent avec toutes les apparences de la mort. Quel que soit l'état extérieur de ces enfants, pâles ou violets, les yeux saillants ou enfoncés et éteints, mais dans ces deux états opposés également privés de pouls, de mou-

vement et de toute énergie musculaire, Chaussier veut qu'après des secousses ménagées, après des frictions avec des linges chauds et secs, ou imbibés de liqueurs légèrement spiritueuses, après des excitations répétées sur le côté gauche de la poitrine, on songe à faire pénétrer dans les poumons de l'être faible que l'on veut ranimer, non pas de l'air qui ait déjà passé par les poumons d'un autre, car cet air est détérioré, non de l'air atmosphérique reçu dans un soufflet, car ce grossier instrument le transmettra plein de cendre et de poussière, mais de l'air vital pur, que Chaussier considère comme le stimulant le plus propre à réveiller l'irritabilité assoupie. Il avait inventé pour ce genre d'insufflation un appareil dont il donne le dessin ; mais cet appareil en suppose un autre pour la préparation de l'air vital, et ces deux appareils sont deux obstacles qui rendront presque toujours cette opération très difficile, si ce n'est même absolument impossible. Du reste, avant que l'enfant ait poussé quelques cris et prouvé par là qu'il sait respirer, Chaussier défend de lier ou de couper le cordon ombilical. Je dois rappeler à cette occasion que, dès cette époque et par le même appareil, Chaussier fit un de ces essais que l'on tenta d'étendre plus tard, et même d'ériger en méthode thérapeutique. Un homme avait une phthisie pulmonaire. Chaussier, de concert avec Durande, fit respirer au malade de l'air vital, et le résultat fut heureux. Chaussier toutefois s'en tint à cette première épreuve. Son instinct l'avertit qu'elle serait dangereuse dans d'autres phthisies ; et depuis les expériences de Fourcroy, depuis celles de Beddoës lui-même, ce zélé promoteur de la médecine pneumatique,

ce genre de traitement est presque tombé dans l'oubli. C'est que les phénomènes qui se passent dans l'intérieur des poumons sont trop complexes pour que ces organes se prêtent aisément à l'action des médicaments extérieurs. En 1782, on vit paraître dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon* un travail de Chaussier sur les vaisseaux omphalo-mésentériques, sorte de vaisseaux très déliés que d'habiles anatomistes, Fabrice d'Aquapendente, Thomas Bartholin, etc., observaient depuis près de deux siècles sur quelques animaux domestiques, et même sur des lions et des oiseaux, que Chaussier avait vus de son côté sur des chiens et des chats, mais qu'il avait cherchés vainement sur des êtres de notre espèce, lorsqu'en 1776 il les découvrit dans un fœtus de huit mois : sorte de bonne fortune que Haller eut lui-même dans un fœtus de trois semaines, mais qu'il n'eut qu'une fois, tant ces vaisseaux primitifs sont pour ainsi dire éphémères dans le fœtus humain. Tout fugaces qu'ils sont, ces petits vaisseaux du moins, ainsi que la capsule membraneuse d'où ils semblent naître du côté du placenta, nous conduisent à ces deux vérités : la première, que le plan fondamental que suit la nature dans l'organisation des animaux similaires ne diffère de lui-même d'une espèce à l'autre que par les dimensions des parties; la seconde, que cette uniformité de structure se montre non seulement dans les organes qui constituent l'animal qui doit vivre, mais encore dans les organes de transition qui les préparent ; que ces organes transitoires sont d'ordres différents : les uns primitifs, les autres secondaires; que les vaisseaux omphalo-mésentériques qui leur appartiennent, ainsi que

leur capsule initiale, sont de première origine; que ces organes antérieurs à ceux qu'ils produisent en supposent d'autres qui les précèdent, et dont ils sont l'ouvrage, ainsi de suite, jusqu'à un premier terme qui n'est pas connu; que de cette façon la nature ne marche à l'entier développement d'un animal que par des évolutions successives qui feraient subir à l'homme lui-même des métamorphoses équivalentes à celles que subit le papillon. J'ose ajouter que ces organes préparatoires dépourvus de nerfs ne le sont point d'énergie vitale; que la force qui les pénètre, pour en rapprocher les molécules, pour en pétrir la substance, pour la façonner, la mouvoir et l'approprier à des fins éloignées, est une puissance extra-matérielle dont la nature se dérobe et se dérobera toujours aux faibles conceptions de notre esprit. Tout ce qu'elle manifeste d'elle-même, c'est qu'elle est active, car nous sommes son œuvre; c'est qu'elle est intelligente, car elle met un art, une suite, une harmonie, je dirais presque une logique admirable et divine dans cet enchaînement d'organes dont elle appuie, dont elle entoure, dont elle dégage son principal édifice, et qu'elle détruit comme un échafaudage désormais superflu, lorsque cet édifice est achevé. Telles sont, si je l'ai bien compris, les réflexions que Chaussier a semées dans son mémoire, et qui rattachent la petite question qu'il y traite aux plus sublimes questions de la philosophie. C'est que rien n'est petit pour un esprit élevé. Le sien, toujours avide de connaissances, le porta en 1781 à une étude suivie des vers à soie. Il essaya sur ces insectes l'action de l'électricité, de la lumière, de la chaleur et des gaz; mais ce qui l'avait

surtout frappé, c'est la liqueur acide qui se forme dans ces petits animaux, lorsque, passant à l'état de chrysalides, ils semblent exprimer de leurs viscères abdominaux resserrés en pelotons des sucs lympathiques dont se remplit un réservoir où baignent les organes de la reproduction. Une partie de ces sucs se changent en acide, et c'est cet acide que l'insecte devenu papillon laisse échapper ou projette à de grandes distances ou par saccades. Quelquefois ce liquide prend une couleur rouge, comme dans la chenille épineuse. Il forme en tombant une pluie de sang autour des habitations ; et de là seraient venues, selon Chaussier, ces taches sanglantes que l'on vit avec effroi paraître sur des dés que maniaient des mains royales, la veille d'une grande catastrophe. Pour découvrir la source de ces liquides, Chaussier mit à nu pièce à pièce, et dans différentes périodes, toute l'organisation de l'insecte ; travail délicat et presque neuf où il n'eut d'autre guide que celui de l'abbé de Sauvages. On sait du reste que cet acide du ver à soie, comme celui de la fourmi, comme celui de la sauterelle et de quelques autres insectes, est de l'acide acétique en partie libre, en partie combiné avec une matière animale. Cet écrit ne vit le jour qu'en 1783, dans le *Recueil de l'Académie*. L'année suivante, Chaussier chercha le moyen d'assurer l'intégrité du cocon contre la chrysalide, en la faisant périr de bonne heure. L'exposition des cocons à l'ardeur du soleil, à la vive chaleur du four, à la vapeur de l'eau bouillante, aux émanations du camphre, toutes ces méthodes suivies jusque là sont, selon Chaussier, des méthodes infidèles, embarrassantes, dispendieuses, qui détériorent la soie sans tuer l'insecte

et sans prévenir l'horrible infection que répandent ses débris putréfiés, et que l'on rencontre pour ainsi dire à chaque pas dans la Syrie. Un moyen plus simple, plus sûr, moins onéreux, serait de plonger les cocons dans une atmosphère d'huile de térébenthine volatilisée, dont la vapeur s'insinue à travers le cocon jusque dans les trachées de la chrysalide, et la suffoque, en laissant à la soie tout son lustre et tout son nerf. Malgré ces avantages constatés par les expériences de Chaussier, ce procédé n'est pas suivi, et c'est encore la chaleur du four que l'on préfère. Vers le même temps, Chaussier, sur l'invitation des états, s'occupa de la culture du mûrier, de cet arbre si sensible à l'action des éléments, qui forme avec le ver à soie un des trésors de l'Orient et de l'Europe, et que l'on considérerait comme un don que nous a fait l'extrémité de l'Asie, par l'intermédiaire de tant de peuples, si les paroles d'Ézéchiel ne témoignaient que plusieurs siècles avant notre ère, et au temps de la magnificence de Tyr, la Syrie faisait avec cette ville opulente le trafic de la soie, et si des tissus de soie ne se retrouvaient encore aujourd'hui autour des momies d'Égypte. Cette industrie se serait-elle éteinte pour renaître huit siècles plus tard? et cette fois serait-elle venue de la Chine jusqu'à nous à travers tant de continents et de mers?

Quoi qu'il en soit, en 1784, Chaussier, médecin de l'hôpital et des deux prisons, professeur d'anatomie des états de Bourgogne et pensionnaire de l'Académie de Dijon, était encore correspondant de la Société royale de médecine, et associé régnicole de l'Académie royale de chirurgie et des Académies royales de Nîmes, Toulouse,

Montpellier, etc. Ces titres, prix de ses services et de son savoir, lui conciliaient de plus en plus la confiance des états-généraux. L'administration du Béarn venait de faire publier pour cette province une instruction populaire sur le traitement des morsures faites par les animaux enragés. Touchés de cet exemple, les états de Bourgogne demandèrent à Énaux et à Chaussier une instruction sur le même sujet; mais ils l'étendirent à deux autres points, la morsure de la vipère et la pustule maligne : deux accidents non moins fréquents dans les campagnes et non moins redoutables que le premier. Le petit traité qu'ils composèrent portait les noms des deux écrivains, mais il était tout entier de la plume de Chaussier. Il parut, en 1785, honoré des suffrages, et, pour ainsi dire, sous les auspices de la Société royale et de l'Académie de chirurgie. On rendit hommage aux lumières des auteurs, aux saines doctrines, aux sages préceptes, au style clair, naturel, concis et nerveux qui ont fait de leur livre un livre modèle, et tout ensemble un monument de l'humanité qui inspirait les états. Depuis que ce livre a paru, le mode de traitement qu'il prescrit n'a point varié, et il est permis de croire que tant que l'art ne possédera point d'antidote contre le virus de la rage, contre le venin de la vipère et contre le poison spontané qui donne la pustule, ce traitement ne variera point. C'est qu'ici la pratique est toute tirée de la science, et le point scientifique que touche légèrement Chaussier dans ce petit ouvrage est d'un ordre si élevé, qu'il renferme, j'ose le dire, dans ses déductions tous les éléments d'une pathologie générale. Où peuvent résider, en effet, les causes des maladies proprement dites?

où les prendre, si ce n'est au-dedans? si ce n'est au-dehors? Est-il un troisième terme? A l'intérieur, elles naissent des altérations, ou, si l'on veut, des vicieuses combinaisons auxquelles se prêtent les innombrables éléments dont nous sommes composés : altérations dont la rage spontanée des animaux, et quelquefois de l'homme lui-même, présentent un exemple si étonnant, et dont le propre est ou de se dénouer et de s'évanouir par un travail insensible, car elles sont souverainement instables, ou de provoquer une réaction universelle, et comme un nouveau genre de vie qui les dénature, soit pour les dissoudre et les dissiper, soit pour leur imprimer une autre forme, soit enfin pour trancher une existence qui n'est plus compatible avec elles. Entrez dans ce champ sans limites, et contemplez sans effroi, s'il se peut, toutes les aberrations que comporte le jeu de nos ressorts intérieurs, toutes les calamités qu'ils préparent, tous les maux dont vos semblables attendent de vous les remèdes ; et si vous en avez le courage, osez réduire à un seul phénomène tant de phénomènes si complexes et si disparates ; à un seul procédé tant de procédés divers, et que leur diversité même rend quelquefois si contraires l'un à l'autre. A quoi servirait de parler des causes extérieures? ou l'effet qu'elles produisent est concentré par la nature ou par l'art dans le lieu même de leur action, et les forces de la vie n'ont plus à lutter que contre un mal circonscrit et facile à vaincre ; ou l'effet, devenant général, autorise la même théorie et conduit aux mêmes conclusions. Tel est donc le double mérite du livre d'Énaux et de Chaussier : premièrement, d'apprendre à imiter la nature qui souvent resserre sur

un point et comme dans un foyer d'élaboration les principes d'une maladie, pour les détruire et les éliminer; secondement, d'ouvrir les yeux sur la génération primitive des maladies : primitive, ai-je dit, car, bien que la maladie que Chaussier a décrite la première soit une maladie transmissible, ce caractère, marqué par tant de désastres, ne change rien à la nature des faits qu'il rappelle à la tête de son livre, et dont Hippocrate, Galien, Arétée, auraient appuyé leurs propres vues sur nos altérations intérieures qu'ils assimilaient à des empoisonnements spontanés.

Cette même année, Chaussier concourut avec Bertrand et Guyton de Morveau à la description de l'aérostat de l'Académie. Il publia l'observation d'une cataracte compliquée de la dissolution du corps vitré. Le cristallin avait changé de place ; la douleur rendait l'opération nécessaire ; la cornée ouverte, le corps vitré sortit comme un flot ; le cristallin, qui avait échappé, ne fut extrait que le jour suivant, et les symptômes de l'inflammation se dissipèrent avec la douleur. L'année suivante, 1785, parut un mémoire de M. Bruissart sur l'efficacité des paratonnerres : efficacité prouvée *à priori* par l'exemple d'une certaine portion des plaines du Languedoc, et par celui de quelque villes, Agde, Spa, Béziers, toujours préservées de la foudre par le voisinage de montagnes volcaniques, et surtout par l'exemple du beffroi d'Arras, qui, de mémoire d'homme, et malgré son élévation de 260 pieds, n'a jamais été touché par le tonnerre. C'est qu'en effet, il portait une couverture toute métallique. Chaussier ajouta quelques faits à ce mémoire. Il rappela que l'année pré-

cédente les états-généraux avait fait élever à Dijon cinq paratonnerres : nouveau monument des soins que prenait alors une administration protectrice des hommes. Voltaire, dit Chaussier, songeait à faire placer un paratonnerre sur sa maison de Ferney ; les dames, effrayées, se récrièrent, et le projet fut éludé. Un second ouvrage auquel coopéra Chaussier fut celui que deux chirurgiens militaires, Lombard et Thomassin, publièrent cette même année sous le titre d'*Opuscules de chirurgie*. C'est une suite de dissertations sur l'utilité et les abus de la compression, et sur les propriétés de l'eau froide et chaude dans le traitement des maladies chirurgicales : matière qu'une longue expérience avait rendue familière à Chaussier. Il écrivit sur ce point pratique une lettre qu'il adressait à Lombard, et par laquelle Lombard a terminé son recueil. Tous les dangers d'une compression violente, tous les avantages d'une compression ménagée sont exposés dans cette lettre, je dirais presque peints avec une finesse de trait qui charme, ou montrés avec une délicatesse et une vivacité de lumière qui rend tout sensible à l'esprit. Ses paroles sur l'impression tempérante et salutaire de l'eau fraîche, même dans les cas d'où l'exclurait une pratique timide, ne sont ni moins claires, ni moins pénétrantes. Ce qu'il dit, il l'appuie par des faits. Il cite l'exemple d'une pauvre femme qui, peu de semaines après une première couche, eut sous le fascia-lata un abcès énorme, d'où Chaussier fit sortir par une incision au moins seize livres de pus. Tous les muscles de la cuisse étaient comme disséqués et flottants. Par une douce compression, les parois de cette excavation démesurée furent rapprochées l'une de l'autre ;

les surfaces amies reprirent leur adhérence, et, les forces se ranimant par degrés, au bout de six semaines il ne resta de ce grand débris qu'une cicatrice parfaitement consolidée. D'un autre côté, par des lotions, par des affusions d'eau froide que Chaussier fit faire sur les pieds gonflés, tendus, rouges et brûlants d'un goutteux, ces symptômes se calmèrent et firent place à une chaleur modérée et à une transpiration douce qui dissipa la douleur et ramena le sommeil et la santé. Je ne cite que ce trait, parmi beaucoup d'autres, sur l'heureuse efficacité de l'eau froide. Dans de courtes digressions, Chaussier relève les injustes reproches que des chirurgiens anglais formés à nos écoles osaient faire à la chirurgie française de cette époque. Telle est la substance de cette lettre aussi précieuse du côté scientifique que touchante du côté moral. Lombard, Thomassin, Chaussier, s'unissent pour consacrer dans un livre commun quelques vérités utiles, sans songer à s'en disputer la priorité. S'occupe-t-on d'amour-propre, quand on s'occupe, avant tout, de bien public ?

En 1786, l'Académie perdit H. Maret, son secrétaire perpétuel. Guyton de Morveau lui succéda, et Chaussier devint second professeur de chimie. Ce fut par la retraite de Guyton, quelques années plus tard, que Chaussier fut promu au secrétariat par l'Académie : juste hommage rendu à ses talents comme écrivain ; car, outre les idées générales qu'il commence toujours par présenter dans ses ouvrages, et qui placent tout d'abord son lecteur dans un point de vue très élevé, tout ce qui sortait de sa plume portait un singulier caractère de netteté, de fermeté, de richesse et même d'harmonie. Ce fut en cette qualité de

secrétaire perpétuel que, dans la séance publique de 1791, il proposa, au nom de l'Académie, deux programmes : le premier, sur une question de médecine et de philosophie; pourquoi les fièvres muqueuses sont de nos jours si multipliées, tandis que les fièvres bilieuses, autrefois si fréquentes, deviennent de plus en plus rares : problème qui porterait à croire que, par des raisons quelconques, notre espèce peut sensiblement différer d'elle-même avec les siècles. Quels sont ces changements? quel en serait le dernier terme? ou bien se succéderaient-ils en cercle pour ainsi dire; et, à tout prendre, ces mutations ne seraient-elles qu'apparentes? Le second, sur un point particulier d'hygiène industrielle : comment suppléer au nitrate de mercure dans le secrétage pour les feutres? Aujourd'hui cette opération dangereuse est abandonnée, bienfait que l'on tient des académies. Enfin, Chaussier lut une invitation faite aux agriculteurs d'adresser à l'Académie leurs remarques sur le moyen de perfectionner le premier de tous les arts, qui est le leur, sur l'éducation des animaux domestiques, sur les maladies qui les affectent, en un mot, sur toutes les branches de l'économie rurale : d'où l'on peut voir à quelle variété d'objets s'étendait la sollicitude de la compagnie. Dans cette même séance, on vit avec étonnement sortir des mains de Chaussier une sonde de gomme élastique. Pendant les lectures, il prit des fragments de cette gomme que l'éther avait ramollie; il les ajusta sur un cylindre de verre, les comprima à plusieurs reprises, les fit glisser sur le moule, et comme ils s'étaient collés l'un à l'autre, la sonde était faite.

Ici, Messieurs, qu'il me soit permis de m'arrêter un instant. Nous venons d'achever, pour ainsi dire, le premier acte de la vie de Chaussier. Nous allons entrer dans le second ; et bien qu'avant cette époque où je m'arrête, Chaussier ait fait paraître à Dijon quelques autres ouvrages dont je n'ai pas dû vous entretenir, une Consultation sur une accusation d'infanticide, un Mémoire sur la mauvaise constitution des colléges de chirurgie et sur les priviléges abusifs attachés à la place de premier chirurgien du roi, un autre Mémoire sur quelques abus dans le service des officiers de santé militaires, des Observations sur un point important de jurisprudence criminelle, une Exposition sommaire des muscles de l'homme présentés suivant une classification et une nomenclature nouvelles, etc., tous ces ouvrages de police médicale, de médecine légale et d'anatomie, ont une connexion trop étroite avec ses productions ultérieures pour en être séparées dans un éloge. C'est donc dans un nouvel ordre, dans l'ordre prescrit par les diverses branches de la médecine auxquelles ils se rapportent, que nous allons suivre les travaux de Chaussier ; ne nous attachant toutefois qu'aux plus importants et aux plus originaux, et n'y prenant, pour vous les présenter, que les idées principales ou la substance, mais laissant dans l'ombre et les idées secondaires et les compositions de moindre valeur où elles seraient reproduites les unes et les autres.

Vous le pressentez, Messieurs, désormais l'existence de Chaussier, comme celle de presque tous les hommes de son temps et de sa profession, va se mêler aux événements politiques. Nous voici, en effet, à cette grande pé-

riode de perturbation où tout fut bouleversé dans le sein de la France. Un amour excessif de l'égalité, plus ardent, plus impérieux parmi nous que tout autre sentiment, arma le peuple contre des supériorités qu'il devrait toujours protéger, parce qu'elles le protègent, celles des lumières; et devant la fureur de ce peuple égaré, tout fut balayé, tout fut aplani. Je me trompe. Jamais l'inégalité ne fut plus grande ; car un pouvoir assez fort pour abattre autour de lui toutes les prééminences, élève par cela même sa propre prééminence sur la ruine de toutes les autres, avec ce malheur de plus pour les sujets de ce nouveau pouvoir, que sa nouveauté même le rend plus ombrageux et plus irascible. Quoi qu'il en soit, l'abîme creusé par la révolution engloutit tout, et les lettres, et les sciences, et les Académies qui en sont le sanctuaire, et les chaires qui en sont les oracles. Cependant quatorze armées soutenaient en France le choc de toute l'Europe, et préludaient par leurs victoires à ces conquêtes que nous avons vues depuis si brillantes et si funestes. Les calamités inséparables de la gloire firent bientôt sentir la nécessité de rétablir ce qu'on avait détruit. L'enseignement de la médecine fut un des premiers que l'on fit revivre. Des projets étaient depuis longtemps préparés. Un vaste plan de constitution pour la médecine avait été conçu par Vicq-d'Azyr. Il fait partie du neuvième volume de la Société royale. Vicq-d'Azyr y discute quelques idées proposées par un des correspondants de la compagnie, par Chaussier, dont le nom, en pareille matière, était une autorité. Ce plan parut en 1790. Mais les événements s'étaient précipités, et dans le tumulte de ces rapides changements entrepris

pour détruire et non pour édifier, le travail de Vicq-d'Azyr dormait enseveli dans les décombres de la Société. On était en 1794. Le 20 juin de cette même année, Vicq-d'Azyr avait cessé de vivre. Fourcroy, chargé par la Convention d'organiser les écoles de médecine, réclama le concours de Chaussier. Chaussier terminait alors à Dijon des cours complets de médecine légale, où, après des leçons orales, ses nombreux auditeurs recevaient encore en communication les leçons manuscrites. Appelé par le gouvernement, il se rendit à Paris, et l'on sait quelle création magnifique sortit de ses mains et de celles de Fourcroy. Trois écoles furent érigées, et l'école de Paris surtout le fut avec une grandeur qu'aucune grandeur n'égala jamais, ni dans les temps modernes, ni dans l'antiquité, si ce n'est peut-être celle de l'école d'Alexandrie. Chaussier néanmoins était revenu dans ses foyers pour y reprendre ses travaux habituels ; mais dans cette école, qui était en partie son ouvrage, et que tant de talents devaient illustrer, la place des siens était marquée. Il fut nommé non à la chaire de médecine légale qu'il avait fait instituer, mais à la chaire d'anatomie et de physiologie. Chaussier revint donc prendre un établissement fixe dans la capitale. Il touchait à sa cinquantième année, et toutefois, à partir de ce moment, le reste de sa vie n'a été qu'un long enchaînement de travaux plus nombreux, plus variés, plus importants que ses travaux antérieurs. Dès l'origine de l'École polytechnique, il en fut le médecin : il le devint, en 1804, de l'hospice de la Maternité, et l'on verra tout-à-l'heure tout ce qu'il a fait dans ce bel établissement pour la perfection des études. Nommé par l'autorité sou-

veraine président des jurés médicaux pour la circonscription de la Faculté de Paris, il se transportait chaque année dans une suite de départements pour l'examen des officiers de santé, des pharmaciens, des sages-femmes, répandant partout soit de nouveaux procédés, soit de nouvelles lumières par de nouvelles dénominations, réformant ainsi la barbarie du langage par la rectitude des idées, et marchant au milieu des populations pour les éclairer et les secourir. Chacun de ses emplois lui imposait des devoirs qu'il ne perdait jamais de vue, et c'est pour y satisfaire plus que pour s'illustrer qu'il mit au jour cette suite de productions diverses dont je vais essayer de mettre le tableau sous vos yeux; conduit cette fois, je le répète, non par la succession des dates, mais par la nature et la connexité des sujets.

Les premiers ouvrages que je citerai portent sur l'anatomie et la physiologie. Soit impatience, soit mobilité d'esprit, soit faute de loisir, ou distraction d'un travail par un autre, comme il arrive aux hommes très occupés, Chaussier n'a composé qu'un très petit nombre de traités de quelque étendue sur des points particuliers pris dans l'une ou l'autre de ces deux branches; mais il en possédait à merveille tout l'ensemble, et comme cet ensemble servait de texte à ses leçons, il imagina d'en présenter l'économie, et comme la charpente, dans des *Tables synoptiques* où l'œil pût en saisir d'un trait l'arrangement et la distribution : semblable au maître qui, pour découvrir à son élève la disposition générale d'une vaste contrée, le conduirait sur un point culminant, d'où il pourrait d'un regard en embrasser la configuration, l'étendue,

les limites et les compartiments intérieurs ; et de même que dans cette vue de totalité les détails sont cachés par les masses, et que l'élève n'aperçoit ni les inégalités, ni les bas-fonds, ni les précipices, de même aussi dans les tables synoptiques, la symétrie sèche et nue rompt les secrets liens des choses, tait les points douteux, et couvre les lacunes et les erreurs. Des deux parts, la connaissance est incomplète et superficielle, et si elle s'en tenait à ces termes, la science serait sans conviction, parce que ses éléments seraient sans cohérence. Encore un coup, ce ne sont point des traités que Chaussier laisse après lui ; ce sont des plans, des esquisses, ou, si l'on veut, des trames dans les interstices desquelles le temps ne lui a pas permis d'interposer les développements qu'il donnait dans ses leçons orales, et qui en auraient fait des tissus pleins et solides. Toutefois ces tables ont leur prix. La postérité y verra la science dans l'état où Chaussier l'avait mise, et, de plus, elles mettent au jour, par leur nombre, la richesse et l'élévation de son intelligence, le tour particulier de son esprit, et l'espèce de philosophie qu'il s'était faite, ou plutôt qu'il avait adoptée pour en éclairer encore une fois les écoles. Si vous reprenez, en effet, l'ensemble de ces tables, si vous les disposez les unes à l'égard des autres, selon l'ordre naturel des idées, vous y trouverez l'analyse (et l'analyse la mieux suivie qui fut jamais) de la science la plus complexe que l'homme puisse cultiver, et qui est la science de lui-même. Chaussier en place le point initial dans la zoonomie, c'est-à-dire dans les rapports de l'homme avec l'organisation générale des êtres ; puis, entrant dans celle de l'homme, il en parcourt successivement

dans ses tables les parties essentielles, les os, les muscles, les artères, les veines, les vaisseaux lymphatiques, les nerfs, les viscères, en un mot, tous les solides, ainsi que les liqueurs dont ils sont pénétrés ; après quoi, tous ces éléments réunis et coordonnés pour constituer ce que l'homme a de matériel, comme ce matériel existe pour des fins déterminées, comme ces fins sont marquées par la nature, le mécanisme et les relations réciproques des organes, c'est de là qu'il fait dériver toutes les fonctions de l'économie : et finalement, il cherche le principe qui doit animer cette société d'organes pour les mettre à l'œuvre et les faire travailler de concert à la conservation commune. Or, ce principe, Chaussier le désigne sous le nom de force vitale : force distincte de toutes les autres par ses caractères et par ses lois ; qui, loin d'être l'effet de l'organisation, précède l'organisation, la forme, la conserve, et, dans la série presque illimitée de ses actes conservateurs, déploie cette intelligence intime et profonde si supérieure à notre intelligence réfléchie. Associée d'ailleurs aux autres forces de la nature, à celles de la physique et de la chimie, loin de leur livrer l'organisation qu'elles détruiraient, elle resserre leur action dans des limites qui la rendent conservatrice comme elle ; c'est elle qui les domine, qui les maîtrise, qui les fléchit vers ses propres fins, et tant qu'elle les tient sous le joug, tant que persiste cette étroite discipline, l'existence se prolonge et parcourt en liberté ses périodes, jusqu'à son terme inévitable et fatal. Raisonner sur la nature de cette force nous est interdit. N'est-elle que matière ou modification de matière? mais matière, qu'est-ce? et quand

l'être que vous appelez de ce nom jouirait de mille propriétés inconnues, tant qu'il ne sera pas démontré que cet être a des sensations et des souvenirs, qu'il forme des jugements et des volontés, qu'il conçoit des plans et des vues d'ensemble que ne concevra jamais un corps formé de parties extra-posées l'une à l'autre, jamais vous ne serez en droit de confondre avec la matière cette noble essence de vous-même, ce principe de vie, de sentiment et de pensée, qui vous anime et vous éclaire.

Chaussier était donc vitaliste comme Hippocrate, comme Galien, comme Sydenham, comme Stahl, comme Bordeu, comme les plus beaux génies qui aient honoré la médecine. Ces grands hommes montaient avec Chaussier dans sa chaire, et mêlaient leur voix à la sienne pour rappeler à la lumière ces dogmes admirables sur lesquels ils sont unanimes, et qu'ils prenaient dans la pratique pour leurs premiers guides.

Tels sont, Messieurs, si je ne me trompe, tels sont les inconvénients, mais aussi tels sont les avantages des tables synoptiques de Chaussier. Elles sont au nombre de vingt-deux : on les a réimprimées jusqu'à trois fois. Il en est qu'il a publiées sous les auspices et en quelque sorte sous l'invocation d'Hippocrate : ce sont celles dont le frontispice est orné d'une de ces maximes que Chaussier puisait dans les écrits de ce sublime génie, et ces maximes nous saisissent par le sens profond qu'elles présentent, par le vaste horizon qu'elles ouvrent devant nous. Il est telle autre de ces tables, celle du squelette, celle des muscles, et par suite celle des artères, où Chaussier a refondu des traités qu'il avait publiés précédemment, et

qu'il a fait reparaître depuis avec des planches en faveur des élèves en peinture, aussi bien que des élèves en médecine et en chirurgie. Je ne rappelle en particulier ces tables que parce que l'auteur y a conservé la nomenclature qu'il suivait à Dijon, dans ses cours publics d'anatomie. Une fois engagé dans le professorat, Chaussier dut en effet sentir de bonne heure tous les vices des anciennes dénominations anatomiques. C'est qu'à l'exception des onomatopées, qui ont leur type dans la nature, les autres signes attachés aux choses par nos idées sont fabriqués sans règle, au moins apparente. Après l'invention faite au hasard de quelques mots primitifs, les mots dérivés sont tirés ou de la matière, ou de la forme, ou de l'usage, ou de la couleur, ou de la situation des objets ; d'où l'on voit que les objets sont moins désignés par eux-mêmes que par leurs accidents, et que, dans la création des langues, l'esprit agit sans vue, ou change de vue d'un objet à l'autre. Dans le principe, la langue d'une science fait partie du langage ordinaire, et participe à tout ce qu'il a de fortuit. Plus tard, les mots se multipliant avec les idées, la langue scientifique se sépare du tronc commun, toute teinte de sa barbarie originelle ; mais quand les signes dont elle se compose ont été consacrés par un long usage, désormais toute réforme, si elle est radicale et complète, échouera devant l'habitude. Substituer à un système de signes anciens et définis, quoique arbitraires, mais reçus et familiers, un système entier de signes nouveaux et non moins arbitraires, c'est jeter de la confusion dans l'esprit, sans y mettre une idée de plus : c'est le fatiguer et l'appauvrir : car les synonymies

se multipliant par la facilité d'en faire, la science des choses est à la longue étouffée sous celle des mots. Une régénération de cette nature ne peut être que partielle: et c'est à quoi la nécessité même contraignit la hardiesse de Chaussier. Il comprit que, comme il n'existe dans l'organisation que des objets et des rapports, la perfection de la langue serait de rappeler les uns par les autres, et de leur donner ainsi dans la mémoire l'arrangement qu'ils ont dans la nature. C'est ce qu'il était, je ne dirai pas facile, mais nécessaire d'exécuter pour deux systèmes qui sont exactement appropriés l'un à l'autre, pour ce double appareil de leviers et de cordes que l'on appelle os et muscles. Aussi, après avoir modifié dans cette vue quelques dénominations du squelette, il laisse aux muscles leur nom générique, et les distingue l'un de l'autre par une épithète tirée de leurs attaches, c'est-à-dire de leurs rapports avec le système osseux. Toute cette partie de nouvelle nomenclature est fort belle, parce que chaque idée y est à sa place; elle complète le premier essai de Bauhin. Chaussier l'a étendue, peut-être avec moins de bonheur, aux artères, aux veines, à quelques parties du système nerveux, et même à quelques viscères; et ici, soit timidité, soit raison, soit impossibilité de mieux faire, Chaussier s'arrête. Au mot cerveau, par exemple, il substitue le mot encéphale, que les Grecs lui avaient préparé; par là il indique plutôt une situation qu'un objet; et à côté de cette innovation, il laisse subsister les mots surannés de cœur, de foie, de rate, de rein, qui indiquent des objets sans en indiquer les rapports. Enfin, tout ennemi qu'il est des mots qui manquent de justesse,

il conserve le mot artère, qui exprime une erreur. Inconséquence? oui; car dans la refonte d'une langue, comment éviter l'inconséquence et l'arbitraire? Je m'arrête moi-même dans cet examen. Ce peu de paroles suffira, je pense, pour ramener à sa vraie proportion le service qu'a rendu Chaussier par ces tentatives. Malheureusement, l'exemple qu'il donnait a été mal compris et mal imité. On se figurait qu'il ne fallait que changer les noms pour changer une science, et lui donner une face nouvelle. Vers le même temps, il est vrai, et dans la même ville, la chimie se créait une langue; pourquoi? parce qu'elle tirait de ses découvertes journalières plus d'idées qu'elle n'avait de signes; parce que, pour des faits nouveaux, il fallait de nouveaux termes; et ces termes, elle les construisait sur un principe qui lui permit de réformer son ancien vocabulaire. Mais quelle parité entre des créations et des perfectionnements si nécessaires, et ce burlesque néologisme que l'on faisait partout à leur image, et qui n'en était que la parodie? néologisme contre lequel Chaussier se cabrait avec d'autant plus de feu qu'on aurait pu croire qu'il l'avait autorisé. Aussi, dans les tables où il montre du doigt, avec tant de méthode, ce qu'il importe de chercher dans les cadavres, au lieu d'emprunter au nouveau jargon le terme louche d'autopsie, dont il ne pouvait comprendre qu'on fît usage, il conserve le terme français d'ouverture, dont le sens est si clair et si nettement défini. Chaussier voulait que la langue médicale fût améliorée et non travestie; et c'est en cela surtout que l'*est modus in rebus* était devenu sa maxime favorite.

Ce n'est pas seulement sur l'anatomie et la physiologie, et sur les questions élevées qui s'y rattachent, que Chaussier a publié des tables. Il en a composé sur des points généraux et particuliers de médecine, sur la névralgie, sur la séméiotique générale de la santé et de la maladie ; deux tables qui sont comme des résultats courts, mais substantiels, de nos connaissances sur ces objets. Une autre table représente l'une à côté de l'autre, au nombre de dix, quelques unes des nosologies qui, de 1732 à 1803, ont paru dans le monde médical, et qui, en se multipliant comme les synonymies et presque aussi gratuitement, n'ont guère servi qu'à montrer pour chacune que toutes les autres étaient superflues, ce qui n'est établir l'utilité d'aucune. Non que l'ordre ne soit une des nécessités de notre esprit, nécessité invincible qui le porte, par les rapports d'analogie ou de différence, à unir ou à séparer les êtres ; mais les rapports qu'ont entre elles les maladies sont si complexes, que la même maladie peut appartenir à plusieurs espèces, la même espèce à plusieurs genres, le même genre à plusieurs ordres, ainsi de suite, jusqu'aux classes ; et comme toute méthode repose sur un rapport, on voit que l'esprit peut à souhait choisir pour base de méthode tel rapport ou tel autre, et construire ainsi des suites de nosologies vraies et fausses tout ensemble, qui à certains égards s'excluent, et à certains autres se concilient : d'où l'on conclurait qu'on ne peut absolument en admettre ou en rejeter aucune ; qu'il est nécessaire de suppléer à chacune par toutes, ou qu'il faut, ce qui revient au même, faire exister dans son entendement tout ce lacis de rapports, comme il existe dans

la nature, comme il existait dans la tête du grand Hippocrate. Une remarque propre à justifier mes paroles, c'est qu'il est telle nosologie qui ne comprend que quarante-un genres seulement, et telle autre cinq cent soixante. Ici donc, on a trop divisé, ou là, trop peu; confusion ou répétition, et, des deux parts, analyse mal faite. Du reste, l'étude de ces nosologies et de beaucoup d'autres que l'Allemagne et l'Italie ont publiées, ne serait jamais stérile; elle ferait envisager les maladies sous leurs plus intimes rapports, et, après avoir vu de plus près, après avoir touché, pour ainsi dire, tant de secrets liens, l'esprit n'en aurait au lit du malade que plus de souplesse et de perspicacité.

Dans les tables chirurgicales, Chaussier expose, 1° toutes les espèces de hernies avec leurs variétés; 2° toutes les opérations désignées sous les noms de taille et de lithomylie, lithomylose ou lithotritie, car ce sont là trois synonymes ou trois mots au lieu d'un : dernière opération dont le parallèle était, il y a peu de jours, pour l'Académie l'objet d'un sérieux examen. Sur une colonne séparée, Chaussier a consigné une série d'aphorismes où il pèse la valeur des différentes méthodes, selon les âges, les sexes, les complications; et, il faut le dire, à moins que les progrès tout récents de la lithotritie n'eussent modifié ses idées, tout en glorifiant la chirurgie française d'une invention si heureuse, tout en confirmant ce que lui et son collègue Percy avaient exprimé de favorable dans un rapport fait en 1824 à l'Académie des sciences sur les travaux de Civiale, Chaussier eût tenu dans le sein de notre compagnie le langage de ceux qui ont préconisé la

taille, dans ce sens que la taille est applicable à un plus grand nombre de cas. Je prie toutefois de considérer que mes paroles sont celles d'un historien, et non d'un juge. Au nombre des écrits de Chaussier sur la chirurgie, je n'oublierai point ce qu'il publia en 1804 sur la paracentèse ; enfin, une table synoptique met sous les yeux toutes les espèces, toutes les variétés, tous les effets immédiats ou subséquents des blessures ou lésions extérieures. Il en apprécie rapidement la direction, l'étendue, la forme, la profondeur, le danger : toutes choses qui dépendent de la qualité de l'instrument, du lieu qui en a reçu l'atteinte, de l'impression qu'en ont retenue tous les organes, ainsi de suite ; et comme, de l'aveu de l'auteur, cette table est destinée à éclairer le médecin, soit sur les moyens de traiter ces blessures, soit sur le jugement qu'il pourrait en porter devant la loi, si la loi l'appelait pour l'interroger, qu'il me soit permis de considérer cette table comme une introduction toute naturelle aux travaux de Chaussier sur la médecine légale.

Le premier écrit un peu considérable que publia Chaussier sur cette partie de la médecine est celui que j'ai déjà signalé, et qui porte pour titre : *Considérations chirurgico-légales sur un point important de justice criminelle.* Cet ouvrage est de 1789. En voici, ce me semble, toute la substance. Un acte qualifié de crime a-t-il été commis ? Si la justice prend le glaive pour le punir, son premier devoir est de mettre hors de doute et la réalité et la nature d'un tel acte ; elle doit saisir la main d'où il est parti, et montrer que cette main a été poussée par la volonté réfléchie d'un agresseur : en d'autres termes, elle doit,

avant tout, constater le délit, lequel se compose de tous ces éléments : autrement, la peine n'a plus d'objet, elle tombe, et si la loi trompée l'inflige, c'est la loi qui devient coupable, et rien de plus malheureux ne peut arriver parmi les hommes. Pour épargner à la loi ces terribles méprises qui transposent tous les termes, il importe que les instruments qu'elle choisit pour s'éclairer, les médecins, les chirurgiens, se montrent dignes d'un si noble ministère; et que, défendus contre la séduction par la droiture et l'élévation de leurs sentiments, ils le soient contre l'erreur par la rectitude et la sagacité de leur esprit. Les sentiments ont leurs motifs, l'esprit a ses règles; et c'est pour multiplier ces règles, c'est pour les étendre, pour les rendre plus parfaites et leur donner plus de prise sur les faits, que Chaussier a pris la plume. Quelle profusion et quelle finesse de vues! quels soins minutieux et cependant nécessaires pour revêtir les rapports juridiques de toute l'autorité que donne la vérité seule! Plus loin, Chaussier propose de soumettre ces rapports à une suite de vérifications et de contre-épreuves, ne s'apercevant pas qu'en multipliant les hommes, il s'expose à multiplier les fautes, et qu'au-delà d'une certaine limite, l'œuvre d'un homme substitué à un autre détruit les garanties, au lieu de les fortifier. Ce sont ces vues d'administration que contestait Vicq-d'Azyr. Enfin Chaussier s'étonne de trouver en France si peu de lumières sur des matières si capitales. Cependant un tout autre exemple nous est donné par les peuples primitifs. Ce sont les connaissances médicales qui ont civilisé le monde. Dociles à l'empire que les Égyptiens, les Israélites, les Perses, les Grecs, dirai-je encore les Romains? accordaient à la mé-

decine sur presque tout l'ensemble de leurs actions civiles et militaires, ils la faisaient surtout intervenir, à côté de la loi, dans ces actions qu'arrachent à l'homme des passions viles, furieuses, dénaturées, et dans les calamités qui, telles que les épidémies et les contagions, menacent toute la république humaine. Moïse, Hérodote, Diodore de Sicile, Xénophon, la loi royale de Numa, la loi Aquilia de Justinien, les déclamations de Sénèque, de Quintilien, de Calpurnius, font foi de mes paroles pour l'antiquité; et quant aux nations modernes, on saisit de loin en loin dans leur histoire des traits qui prouvent que dans une foule de cas elles recouraient à la médecine. On a même prétendu que quatre siècles avant Henri IV, à une époque où la médecine allait sortir des mains du clergé, cette partie de l'art avait en France une sorte de grandeur. Mais, il faut l'avouer, c'est par la constitution Caroline qu'elle a pris, de 1515 à 1550, de magnifiques développements, surtout en Allemagne et en Italie. Vingt-cinq ans plus tard, quelques écrivains français s'en occupèrent; Ambroise Paré (1), et, dans les années subséquentes, quelques uns de ses élèves; puis, quelques imitateurs de loin en loin, jusqu'à Louis, jusqu'à Chaussier. C'est Chaussier qui a tourné les esprits vers ce noble genre d'études; et ici encore tel a été l'ascendant de son exemple, que, malgré les chefs-d'œuvre dont se sont enrichis nos voisins, la France n'a plus rien à leur envier. En rendant à cet égard justice à ses contemporains qui pour la plupart ont été ses élèves, Chaussier se la rend à lui-même.

(1) *OEuvres complètes*, nouvelle édition. *Paris*, 1841, t. III, pag. 651.

Conduit par ce profond savoir et par cette connaissance de détail presque infinie, Chaussier consentit, en 1814, à rédiger pour quelques uns de ses élèves des dissertations sur des points que l'on retrouve, mais en d'autres termes, dans quelques unes de ses tables : par exemple, sur *la manière de procéder à l'ouverture des cadavres, spécialement dans les cas de visites judiciaires; puis sur l'ecchymose, la sugillation, la contusion, la meurtrissure.* Ces dissertations furent réimprimées en 1819 et en 1824, mais cette fois sous le nom de Chaussier, refondues en un seul volume, et avec des additions si considérables qu'elles en firent un livre tout neuf. Chaussier fit hommage de ce livre à l'Académie des sciences, et l'illustre compagnie l'honora de ses suffrages. Elle applaudit aux remarques de l'auteur sur la synergie des nerfs qui vont animer les sens; l'un qui reçoit l'impression des objets extérieurs, tandis que les autres, distribués aux dépendances des organes, y portent la vie et le sentiment; du reste, solidaires les uns des autres, à ce point que le sens, oblitéré par la destruction du nerf principal, peut l'être encore par celle d'un nerf accessoire. Cette disposition est manifeste pour l'œil; Chaussier la croit générale : il va jusqu'à insinuer que les nerfs ont des nerfs, comme les vaisseaux ont des vaisseaux. N'est-ce pas s'engager dans une progression à l'infini? ce qui est incompréhensible. N'est-ce pas expliquer la sensibilité par la sensibilité? ce qui est ne rien dire. Mais ce qui fait surtout le prix du livre, c'est le choix et la multitude des faits pratiques, sorte de petits drames pleins d'action qui attachent et instruisent : c'est l'épisode sur l'ouverture des ani-

maux domestiques, et sur celle des enfants nouveau-nés ; ce sont les considérations du cadavre mis en comparaison avec le corps animé ; ce sont les vues sur l'intime connexion qui lie les poumons, le cœur, l'estomac, l'encéphale ; c'est le merveilleux spectacle de cette infinie variété d'échanges qui s'opèrent dans les voies respiratoires, dans ce rendez-vous commun de l'air, du sang veineux, des sucs lymphatiques et du chyle : matériaux hétérogènes qui n'ont rien d'absolument fixe dans leur composition propre, et qui, mis en présence molécule à molécule dans les canaux déliés du crible qu'ils parcourent, se touchent, se mêlent, se confondent, et, mus par l'action d'ailleurs si peu connue des nerfs, s'attirent, se repoussent, se pénètrent mutuellement, et finissent par se transformer dans un liquide homogène et vivifiant par excellence, qui est le sang artériel : lui imprimant, du reste, de moment en moment, des caractères particuliers, et le chargeant en secret d'éléments étrangers qu'il emporte avec lui dans sa course, et qui plus tôt ou plus tard ou s'échapperont par les voies excrétionnelles, ou feront explosion sur tel ou tel point de l'économie, si même ils n'allument une réaction générale. De ces digressions pleines d'intérêt, Chaussier tire des inductions pour son sujet spécial. Il fait voir que nos propres sucs contractent quelquefois des propriétés si dangereuses, qu'ils agissent sur les animaux et sur nous-mêmes comme le feraient de véritables poisons : source de méprises honteuses et cruelles qui égarent le médecin, aveuglent le juge et livrent au couteau la vie de l'innocent. Je ne dis rien des préceptes plus généraux qu'il établit pour con-

duire à la découverte des crimes et protéger l'ordre social ; mais, persuadé que le bien s'inculque plus profondément dans l'esprit par l'exemple du mal, il entremêle dans son texte le texte de quelques rapports que l'on proposait pour modèles, et dont il fait ressortir les défauts comme autant d'écueils à éviter. Parmi les procès-verbaux d'ouverture, il cite ceux des corps de Charles IX, de Henri III, de Henri IV, de Mirabeau : sortes de souvenirs historiques qui mêlent je ne sais quel charme à des études qui en ont si peu. Pesez maintenant dans votre esprit ce que vous venez d'entendre, et vous conclurez que ce livre, écrit d'ailleurs avec élégance et précision, est un des meilleurs que possèdent l'anatomie, la physiologie, la médecine proprement dite et la médecine légale.

Chaussier composa, dit-on, la même année pour ses élèves d'autres thèses, l'une sur l'infanticide, l'autre sur les perforations spontanées de l'estomac. Je reviendrai bientôt sur la première ; je m'arrête un moment sur la seconde. Quel don fragile que la vie de l'homme ! que nous ne sommes rien ! La religion le crie, la médecine le prouve. Au milieu de la santé la plus florissante, lorsque tout rit autour de nous, une dépravation intérieure et secrète, une cause analogue à celle qui rougit un point de la peau, qui l'enflamme, l'ouvre, l'ulcère, cette cause porte son venin sur l'estomac, l'irrite, le ronge, le perce : le perce d'une, deux, trois ouvertures ; et en quelques heures, après d'atroces douleurs, après une éruption de flots écumeux dont la bouche est remplie, le cœur s'arrête, et la mort est consommée. Témoin d'une perte si

subite, la malignité s'éveille, des soupçons s'élèvent, des préventions se forment. On ouvre : c'est l'ignorance, la précipitation, la légèreté qui observent ; c'est l'étourderie, l'inconséquence, l'ambiguïté qui écrivent ; et l'esprit du juge fasciné, à un malheur qu'il faut plaindre et non venger, en va succéder un autre pire que le premier ; car ce second malheur serait un crime, ce serait un meurtre. Ce qui frappe dans les écrits de Chaussier sur les questions de cette nature, c'est son ardeur à mettre sous les yeux une à une toutes les causes d'erreur : c'est l'horreur qu'il en ressent et qu'il veut inspirer ; plus touché de pitié pour l'innocent malheureux que satisfait de la punition infligée au criminel. Mais quoi ! sont-ce là des suppositions chimériques ? non, Messieurs. En 1814, une jeune femme des environs de Montargis meurt en vingt-quatre heures. On l'ouvre : on trouve, mais sans les reconnaître, tous les désordres des perforations ; et une accusation d'empoisonnement par l'arsenic est portée devant la justice. La justice remet l'affaire dans les mains de Chaussier. Éclairé par son expérience et par l'expérience des grands maîtres si conforme à la sienne, Chaussier déclare dans une consultation que la maladie a été une perforation spontanée, et que l'idée d'un empoisonnement est une pure vision. Ce sentiment est partagé par Hallé, Pinel, Pelletan, Sue, qui joignent leur signature à celle de Chaussier, et le nuage amassé sur la tête des accusés se dissipe. Est-il un de nous qui ne marche environné de calamités semblables, et n'ait à bénir un jour la main qui saura l'en tirer ?

Peu d'années avant 1814, un écrit analogue à ce der-

nier écrit avait été publié par Chaussier sous ce titre : *Consultations médico-légales sur une accusation d'empoisonnement par le sublimé corrosif*. Ces consultations, au nombre de trois, sont l'ouvrage de Chaussier, et servent de réponse aux demandes que lui adressait un magistrat plein de sagesse, sur une affaire épineuse qu'avait à juger le tribunal de Seine-et-Marne. Chaussier soutient dans la seconde et la troisième l'avis qu'il donnait dans la première; et comme il ne rencontrait rien dans les pièces de la procédure qui entraînât sa conviction, il invoque, pour autoriser sa réserve, une maxime de l'illustre d'Aguesseau, et surtout une notice où il expose les moyens de reconnaître et de constater dans l'économie la présence du sublimé corrosif; moyens tirés, non de la nature, de la marche, de l'intensité, de la durée des symptômes, d'où ne peuvent naître que des présomptions toujours insuffisantes, mais surtout et même uniquement des résultats obtenus par les réactifs. Dans ce recueil figure un mémoire terminé par ces modestes paroles : *Je suis homme, je puis me tromper*. Bien qu'il renferme une conclusion diamétralement opposée à celle que Chaussier propose; frappé de la beauté de ce travail, Chaussier l'associe au sien, et se plaît à rendre hommage au savoir et aux talents de l'auteur. Or, cet auteur est notre honoré confrère M. Marc.

Avant d'aller plus loin, qu'une réflexion me soit permise. En écrivant des dissertations pour ses élèves, Chaussier suivait un exemple que l'Allemagne donnait depuis longtemps. Cet usage a été pour la médecine une source des plus précieuses richesses. C'est de là qu'est

née la magnifique collection des thèses de Stahl, de celles de Linné, de celles de Richter, de Schroeder, et de beaucoup d'autres. J.-P. Frank lui-même en composait à Goettingen, à l'imitation de Chaussier; et aujourd'hui, dans cette même Allemagne, si digne de nous servir de modèle en tant de choses, de toutes les dissertations que publient ses écoles, les meilleures peut-être sont celles que composent, en faveur des récipiendaires, deux illustres professeurs de Berlin. Comme tout se tient en médecine, l'intelligence d'un seul point suppose celle de tous les autres; d'où il suit qu'avec un génie égal, jamais un jeune écrivain n'imprime à ses productions ces caractères de profondeur et de maturité que donne aux siennes le savoir consommé du maître. Que le maître pose la thèse, que l'élève l'explique, l'appuie, la développe: s'il est digne du titre auquel il aspire, sa capacité brillera dans ses réponses, et la loi sera satisfaite. Eh! quel souvenir religieux pour l'élève et le maître! Quels doux liens d'estime, de gratitude, de respect, va former entre eux ce bienfait tout intellectuel! Je suppose que rien de sordide ne l'a profané. Cet heureux usage universellement adopté, n'est-il pas visible que toute l'Europe serait comme une grande famille d'Asclépiades, ou comme une grande faculté, de chaque point de laquelle sortiraient, de moment en moment, des chefs-d'œuvre? et s'il était possible de porter de l'ensemble dans cette masse de travaux, qui peut dire où s'arrêterait la science?

Temporiser quand il faut agir, est partout ailleurs une faute grossière; en médecine, en chirurgie, c'est pis de beaucoup. Un membre fracturé se gangrène: si la gan-

grène marche, n'attendez pas, pour opérer, qu'elle se borne; le malade vous échappera, et sa mort s'élèvera contre vous dans la conscience des hommes et dans la vôtre. Hâtez-vous, tranchez dans le mort; la vie, moins opprimée, se ranimera; et par le sacrifice d'une partie déjà perdue, vous sauverez le tout : précepte plein de sagesse qu'un instinct chirurgical, plus fort que le cri du préjugé, révéla de bonne heure au génie de ce généreux Larrey, qui est une de nos gloires nationales; précepte consacré par tant de succès en Angleterre et en France. Cependant, à la suite d'une fracture de jambe, une gangrène se répand sur tout le membre gauche. Le temps presse : la cuisse est amputée; le malade guérit. On conteste au médecin ses honoraires; on le traduit devant un tribunal. Chaussier prend la plume, il écrit une consultation médico-légale qu'approuve l'Institut: et le médecin conserve ses justes droits. D'où vient cela? c'est que, dit Rousseau, la personne de chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même; et qu'on ne sacrifie que trop aisément sa propre vie et sa propre dignité aux plus abjects de tous les sentiments : l'avarice et l'ingratitude.

Une des plus étranges suppositions qu'on ait jamais faites en médecine, c'est que, portées dans les voies digestives, des substances absolument insolubles, le verre, le diamant, les émaux, y agissent comme des poisons, c'est-à-dire tout autrement que par leur figure et leur poids. Des expériences directes ont prouvé que des fragments de verre, considérables, anguleux, tranchants, ont parcouru le long trajet de ces voies intérieures, sans blesser le moins du monde ni la sensibilité générale ni la

sensibilité de ces organes. L'estomac, les intestins, les ont reçus, touchés, promenés, transmis au dehors avec plus d'adresse que ne l'eût fait une main délicate; et cependant, des accusations d'empoisonnement par le verre pilé ont été conçues par le vulgaire, fomentées par des médecins, portées devant des juges. Une thèse que soutint, en 1827, à Montpellier, Franck Chaussier, fils de François, combattit, probablement pour la dernière fois, cette folle idée. Le fils emprunte du père tout le fond de son petit ouvrage. Il donne à ses paroles la sanction d'une telle autorité. Pouvait-il mieux faire pour servir doublement les hommes, et par les utiles vérités qu'il rappelle, et par l'exemple de sa piété?

Mais il est temps de tourner les yeux vers des travaux d'un autre ordre, et qui ont tenu une grande place dans la vie de Chaussier. Ce sont les travaux qui, se rattachant d'une part à la médecine légale, peuvent se grouper de l'autre autour de celles de ses tables synoptiques où il expose un de ces actes étonnants dont la vie humaine est tissue; je veux parler de l'accouchement : acte qu'exécutent des instruments dont le mécanisme est merveilleusement approprié à leurs fins, mais dont l'énergie est mise en jeu par une volonté qui parle au terme prescrit, et se fait obéir, sans qu'ils en aient eu eux-mêmes la conscience ou le principe. Ce principe résiderait-il dans le nouvel être qui n'a pas encore respiré? Mais qui lui a révélé qu'il existe un monde extérieur dont il fera partie? et comment formerait-il une volonté, lorsqu'il a perdu la vie dans le sein même qui la lui donnait? Quoi qu'il en soit, nous voici conduits à tout ce que Chaussier a fait

dans cette branche si importante de la médecine et de la chirurgie, tout ensemble; car ici tous les points de la science se touchent; toutes les parties de l'art se confondent. Mais quelle singulière variété d'objets! et dans quel ordre vous les représenter? Depuis vingt ans, de tous les points de la France, partaient des cris en faveur des accouchées qui se trouvaient sans secours. De partout on demandait des sages-femmes; on n'en avait pas : une seule toutefois, envoyée par le gouvernement, parcourait les provinces, ébauchant çà et là quelques élèves : faible remède à tant de maux. Enfin une grande école d'accouchement, digne de la grande école de médecine, est fondée par Chaptal. Ce sage ministre en établit le siége à l'hospice de la Maternité. Matériel, sujets, talents, tout est prévu, tout est choisi pour répondre à l'espérance publique. Une sage-femme en chef (1), du mérite le plus rare, des subordonnées pleines de zèle, de jeunes personnes dévouées au service du malheur, et qui, possédant les langues anciennes et modernes, traduisent du latin, de l'anglais, de l'allemand, les meilleurs écrits des étrangers, telles étaient les auxiliaires attachées aux maîtres; et quels maîtres! J.-L. Baudelocque, que l'on perdit trop tôt; Antoine Dubois, dont le nom seul est comme un bien fait pour nous, et qui remplaça Baudelocque, après l'avoir suppléé; enfin Chaussier, qui fut chargé du service médical. Ce service, il l'organisa sur un nouveau plan. Il ap-

(1) Madame Lachapelle. Elle a publié le fruit de ses observations dans un important ouvrage : *Pratique des accouchements*, Paris, 1821-1825, 3 vol. in-8.

prenait aux élèves à observer les merveilleux changements que la grossesse introduit dans l'organisation ; à saisir cette suite d'actes tous réglés les uns sur les autres pour une fin commune, et tous enchaînés dans leur succession par cette force vitale, unique source de mouvement et d'ordre. Il exposait les maladies dont les grossesses se compliquent, surtout la première ; maladies ou éventuelles, ou liées comme effets nécessaires à ces mêmes changements. Puis, laissant à l'habileté de ses collègues l'enseignement théorique et pratique des accouchements, il reprenait les maladies qui succèdent aux couches, et dont les suites sont quelquefois si longues et si cruelles. Pour graver plus profondément l'image de ces maladies dans leur esprit, Chaussier astreignait les élèves à écrire des bulletins cliniques, où se trouvaient consignées la nature et la marche des symptômes, ainsi que l'action des médicaments ; et comme la lecture de ces bulletins se faisait en commun, vous voyez quelle vigilance, quelle attention elles y apportaient : quel soin d'être exactes, simples, claires, et d'éviter les transpositions et les obscurités ! C'est ainsi qu'il les formait au seul rôle qu'elles aient à remplir, de suppléer le médecin dans son absence, mais seulement pour être ses yeux, en quelque sorte, et lui préparer pour les visites la fidèle histoire des événements. Les sujets d'étude furent dès l'origine si nombreux à la Maternité, et les chances de ces événements si variées, que Chaussier fit en peu d'années une ample moisson de faits singuliers, non seulement sur les maladies des femmes, mais encore sur le développement du nouvel être, suivi dans tous ses degrés : sur les maladies qui l'af-

fectent, sur les accidents qui l'atteignent ; car jusque dans le sein maternel, l'invisible main de la fatalité se mêle à l'œuvre de la nature, pour la déplacer, la déformer, la mutiler, la détruire. C'était peu d'observer tous ces faits un à un. A des périodes réglées, Chaussier les reproduisait dans leur ensemble, et les rendait ainsi plus neufs, plus piquants, plus instructifs. Tous les six mois, en effet, les élèves subissaient des examens, toujours plus glorieux pour elles, toujours plus applaudis de l'administration. Dans presque toutes ces solennités, Chaussier prit la parole : et il en est résulté une suite de discours où l'on rencontre avec étonnement, parmi tant de faits étranges, l'exemple d'une jeune femme qui succomba, ayant les premières vertèbres du dos usées par un sac plein de vers qui s'était collé sur ces vertèbres, et les avait percées, au point que les vers s'étaient répandus sur la moelle de l'épine ; l'exemple de ces perforations de l'estomac dont j'ai parlé tout-à-l'heure ; celui d'un estomac bilobé, que Chaussier fit dessiner sur place par le docteur Morin, son élève et son ami ; celui de deux grossesses simultanées, dans des lieux différents ; celui de ce délire, tantôt fugace, tantôt persistant, qui trouble les femmes dès le début de la grossesse, et qui, de même que les appétits dépravés, constitue une véritable aliénation. A l'égard des enfants nouveau-nés, ou venus au jour avant terme, quelles suites d'observations curieuses, délicates, sur les apparences, la forme, les dimensions, le volume, le poids, l'état général de ces êtres, et sur les lésions intérieures qu'ils recèlent ! Un de ces enfants avait les os aussi friables que le sont les os des vieillards. Les os longs, les côtes, les os de la

tète étaient brisés. On y comptait quarante-trois fractures ; quelques unes paraissaient consolidées ; et si vous jetez la vue sur les conséquences d'un tel fait, si vous suivez la pente qu'il offre à l'esprit pour le conduire à la supposition d'un infanticide ; si vous rapprochez de ces fractures spontanées celles qu'opèrent dans les os du crâne de l'enfant les violentes pressions qu'il reçoit des organes de la mère par l'expulsion qui le met au jour ; si vous songez à la force que prêtent à ces présomptions les variétés de couleur, d'épanouissement et de légèreté spécifique que manifestent les poumons des nouveaux-nés, vous apprendrez que, non moins prompte à détruire qu'habile à créer, la nature peut faire ici tous les maux que l'on impute à l'homme ; et vous vous pénétrerez de cet étrange paradoxe, que dans les cas de cette nature, accumuler des probabilités de crimes, ne serait peut-être qu'accumuler des illusions, et donner à un fait incertain les terribles suites d'un fait avéré. Pour armer la loi contre lui, le crime doit être plus évident que le jour ; la loi n'est sainte qu'à ce prix. Or tout ce qu'un cœur droit, tout ce qu'un esprit scrupuleux peut exiger de renseignements et de règles pour parvenir à cette évidence, il le trouvera, si je ne me trompe, dans la thèse sur l'infanticide que je rappelais il y a un moment : thèse où Chaussier pose, soit à l'égard de la mère, soit à l'égard de l'enfant, soit à l'égard des temps et des circonstances, tous les problèmes dont la solution tranchera la question principale, et sur lesquels Chaussier concentre, pour ainsi dire, toutes les lumières qu'il a tirées de sa pratique à la Maternité. Consultez la précieuse collection de Schlegel ; consultez les nombreuses

dissertations que l'Allemagne publie depuis plus d'un siècle sur l'infanticide, et sur une foule de questions analogues, vous jugerez que sur quelques points elles ont pu servir de guide à Chaussier ; mais vous jugerez aussi, ce me semble, qu'il n'en est pas une seule qui puisse dispenser de recourir à la sienne.

Aux travaux que nous venons de parcourir se rattache d'abord une lettre de Chaussier sur la structure de l'utérus ; lettre qui termine la traduction faite par madame Boivin, d'un traité de deux écrivains anglais sur les hémorrhagies utérines (1) ; en second lieu, les notes si originales qu'il fit paraître après cinq années de recherches, sur les vices de conformation qu'apporte avec lui le nouveau-né ; vices dont il établit les proportions réciproques par des chiffres, et qu'il semble attribuer aux accidents dont la grossesse est quelquefois traversée ; aux chutes, aux efforts, aux pressions, aux chocs inséparables des actions et des travaux habituels. J'y joindrai le mémoire plein de sens et d'érudition qu'il écrivit en 1826 sur la viabilité de l'enfant naissant, question qui touche de si près à l'état des familles, pour la sûreté des héritages et des donations. Enfin je citerais et l'éloge de Baudelocque, et les considérations sur les convulsions des femmes grosses, et les considérations sur les soins qu'il convient de leur donner pendant le travail de l'accouchement, si ces trois opus-

(1) *Nouveau traité des hémorrhagies de l'utérus*, d'Éd Rigby et Stewart-Duncan, traduit de l'anglais et accompagné de notes, par madame Boivin. *Paris*, 1818, in-8, pag. 365 à 386.

cules n'étaient de simples extraits des discours précédents.

Mais ce qui ne doit point rester dans l'oubli, c'est le soin qu'il prit de former les élèves à l'art de vacciner les enfants ; ce sont surtout les vues qu'il a plus d'une fois développées, soit dans les séances publiques de la Maternité, soit dans celles du comité central de vaccine, qu'il avait l'honneur de présider, sur les phénomènes qui doivent succéder à ce genre particulier d'inoculation, pour en assurer les effets. Ces phénomènes sont de deux ordres : les premiers consistent dans le travail de l'éruption vaccinale ; les seconds, dans un travail ultérieur, qui n'est plus local, mais universel, et que provoque la présence du virus puisé dans les boutons par les vaisseaux absorbants, porté dans les vaisseaux artériels, et distribué dans toute l'économie. Ce second travail, plus profond que le premier, est aussi plus efficace. C'est lui seul qui imprime à nos solides cette inexplicable modification qui les défend désormais contre l'action du virus variolique ; pareil à ce travail subsidiaire qui consomme l'œuvre de la variole elle-même, de la rougeole, de la scarlatine, de la dothinentérite ; pareil même à celui de la puberté, que la nature destine à trancher les maladies de l'enfance, mais qui, ralenti, suspendu, étouffé par mille causes, laisse l'organisation mal affermie et ouverte à mille ennemis dangereux ; c'est-à-dire à ces suites de maux qui naissent l'un de l'autre par une généalogie que deux paroles d'Hippocrate ont si nettement désignée.

Des notes de Chaussier, des rapports qu'il écrivit de concert avec Deyeux, avec Percy, Hallé, Leroux, Thil-

laye, Vauquelin, font partie des *Bulletins de la Faculté*. Dans ces rapports, il juge avec ses collègues, ou des remèdes secrets, ou le mérite de certaines machines, ou les imputations élevées contre l'usage de certains aliments, particulièrement contre les huîtres tirées du parc du Havre. Il traite de la fièvre jaune, sorte de typhus qu'il croit transmissible, au moins quelquefois. Les notes portent sur des faits d'anatomie pathologique analogues pour la plupart à ceux que je viens de citer, sauf un petit nombre; par exemple, sur une hernie congéniale du cœur, sur des monstruosités, sur une inflammation du péritoine et des instestins dans un fœtus né vivant, à l'époque de sept mois : notes, rapports, monuments d'un savoir étendu, d'un esprit flexible, d'un zèle infatigable. J'ai parlé de ses courses dans les départements en qualité de chef du jury médical. En 1809, en adressant à M. le baron Desgenettes un exemplaire de son *Recueil de programmes chimiques et pharmaceutiques*, il lui rend compte de ses opérations. « Au lieu de copier les pharmacopées (ce sont » ses paroles), je crée des formules pour des préparations nouvelles que je crois importantes. Je rectifie les » procédés opératoires; j'enseigne à faire et surtout à » conserver les médicaments. Ces préparations, je les » classe par des titres généraux auxquels j'attache des » définitions précises, et ces définitions, je les fonde sur » des propriétés constantes. Je ne choisis, d'ailleurs, pour » éprouver le récipiendaire dans l'art de manipuler, que » des sujets d'une utilité reconnue, et d'une telle nature » qu'ils exigent les connaissances chimiques les plus » exactes et les plus élevées. Je m'applique à rendre in-

» telligible et usuelle la nouvelle nomenclature adoptée » pour la chimie : j'en fais autant pour le nouveau sys- » tème des poids et mesures, et surtout je n'oublie jamais » que c'est au nom de la Faculté que je préside, et que je » dois tout rapporter à sa gloire et à sa dignité. » Tel était le langage, et quoi qu'on ait dit de sa complaisance mal déguisée par sa sévérité, telle était aussi la conduite de Chaussier. En 1820, pendant son séjour à Évreux, la Société médicale de cette ville tint sa séance publique. Chaussier y prit la parole, et jamais sans doute cette société ne perdra le souvenir du discours qu'il prononça sur un sujet qu'il avait traité autrefois, savoir, l'efficacité des applications extérieures : applications si familières aux anciens, et dans leurs mains si féconde en résultats heureux. C'est qu'une substance volatile ou soluble, mise en contact avec la peau, pénètre par les vaisseaux absorbants et les vaisseaux sanguins jusque dans les profondeurs du système sensitif, détermine un nouvel ordre dans les fonctions, et change ainsi toute l'économie ; en bien, si l'excitation est favorable ; en mal, si elle est funeste : double vue qui domine toute la thérapeutique et toute la pathologie.

J'aurais tout dit, Messieurs, ce me semble, sur les travaux de Chaussier, si je n'avais à vous entretenir de ses fonctions de professeur. Il a rempli pendant vingt-huit années la chaire d'anatomie et de physiologie. Je ne puis caractériser son talent pour la parole qu'en l'assimilant à cette instabilité qui le portait rapidement d'un travail à l'autre, ayant trop d'idées pour n'en suivre qu'une seule ; trop peu de temps pour les suivre toutes : et attachant

trop de prix à ses propres découvertes pour les livrer sans réserve à l'indiscrète avidité de ses auditeurs. Ajoutez qu'un certain embarras dans les organes de la parole l'arrêtait dans la marche de ses phrases, et rendait souvent pénible l'expression de sa pensée : trop négligé, du reste, dans le choix et l'arrangement des mots, et tombant trop dans l'abus des interjections et des réticences. Toutefois, il attachait par l'originalité de ses aperçus, et peut-être n'est-il jamais arrivé à qui était fait pour l'entendre de sortir de ses leçons sans avoir acquis quelque nouvelle connaissance, et appris surtout à se servir de son entendement : ce qu'on n'apprend guère que de ceux qui se servent du leur. Né pauvre, c'est-à-dire né dans la dépendance, avec un naturel indépendant et enclin à la raillerie, l'humeur de Chaussier avait retenu de cette situation contrainte quelque chose de sarcastique et d'amer qui s'échappait par explosions : de là cet esprit satirique qui lui arrachait si souvent des épigrammes : de là le souvenir de sa première indigence, la crainte d'y retomber, l'habitude d'une étroite parcimonie, le soin dangereux d'avoir toujours sous la main le fruit de ses épargnes, et de contrefaire le philosophe Bias, qui portait tout avec lui. D'un autre côté, l'école du malheur est une école de pitié ; de là son empressement à secourir les infortunés qui souffraient comme il avait souffert : et parce qu'il est difficile, pour qui aime à donner des leçons, de n'aimer pas ceux qui les recherchent, de là cette bienveillance pour la jeunesse studieuse qu'il réunissait chaque soir autour de lui, afin de lui continuer l'enseignement : se délassant ainsi de ses travaux par un travail plus doux.

par des entretiens scientifiques, mais libres, mais enjoués, et sans cesse diversifiés par la variété des sujets et la lecture des nouveaux ouvrages. Il ne refusait rien à ses amis. Auteur, avec M. Adelon, de beaucoup d'articles importants du *Dictionnaire des sciences médicales*, il se fit son coopérateur pour une nouvelle édition de Morgagni (1) On le voit, Chaussier était tissu de contradictions, comme presque tous les hommes. Cependant un trait de nos folles discordes vint rompre le charme de cette paisible existence. Après une si longue possession, Chaussier, en 1822, perdit sa chaire. On la lui ôta : et le reste de sa vie fut empoisonné par le ressentiment toujours aigri d'un tel outrage. Cette même année, il eut une première attaque d'apoplexie, toutefois sans rien perdre de ses facultés intellectuelles. Il fit ce que Corvisart avait fait pour lui-même. Il mesurait la gravité du mal et dirigeait le traitement. Quelque temps après, l'Académie des sciences le reçut au nombre de ses membres. Il eut ensuite une pleurésie du côté gauche, une congestion dans le poumon droit, puis une dysurie : trois affections dont l'issue fut heureuse. Dans cette triple maladie, quelle fermeté stoïque! quel mépris de la douleur! il enfonçait profondément dans ses chairs le scarificateur d'Amussat, dont la main, timide par respect, craignait de le porter trop avant. Sa constitution néanmoins fut ébranlée. Bien qu'il eût les yeux excellents, bien qu'il eût encore une grande

(1) *De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis nova editio cum notis* Chaussier et Adelon, *Parisiis,* 1820-1822, 8 vol. in-8.

force d'attention et de mémoire, il marchait avec peine; il ressentait avec douleur les moindres variations de température, et s'irritait des moindres contrariétés. Mutilé par la paralysie, et privé de la main droite, il apprit en peu de jours à écrire de la gauche. Cinq années se passèrent ainsi, dans toutes les alternatives d'une santé chancelante. Sa fin approchait. Dans les premiers jours du mois de juin 1828, il vint lire un mémoire dans une des sections de l'Académie. Le 18, son irascibilité était plus vive. Il eut des battements de cœur et des suffocations. Cependant il dicta pour la prochaine distribution des prix de la Maternité un discours où il rappelait ses services, et semblait prendre congé pour jamais. A la chute du jour, il était plus tranquille: mais la nuit, à une heure du matin, de sourds gémissements, des cris plaintifs partent de sa chambre. On accourt, on se presse; il reçoit les soins de ses élèves, de ses amis, et ceux d'un des plus célèbres médecins de la capitale. On se flatte.... Vaine espérance! à deux heures et un quart Chaussier avait cessé de vivre. On ne découvrit du côté de l'encéphale que de légères inégalités de volume et de consistance. Tout le mal était concentré dans les principaux organes de la circulation, et spécialement dans l'aorte. Ainsi s'éteignit un des membres les plus distingués de notre Académie: homme d'un esprit pénétrant, incisif, cultivé par les lettres; d'un savoir étendu, profond, original, et que feront toujours vivre dans la mémoire des hommes la grandeur de ses services et la sincérité de ses convictions.

F. Chaussier a publié :

Méthode de traiter les morsures des animaux enragés et de la vipère ; suivie d'un précis sur la pustule maligne, par MM. Enaux et Chaussier. *Dijon*, 1785, in-12.

Observations sur la manière de transplanter les mûriers blancs. Instruction sur la manière de semer la graine du mûrier. *Dijon*, 1786, in-8.

Exposition sommaire des muscles du corps humain, suivie de la classification et de la nomenclature méthodique adoptée au cours public d'anatomie de Dijon. *Dijon*, 1789, in-8. — Seconde édition. *Paris*, 1797, in-4.

Mémoires sur quelques abus de la constitution des corps ou colléges de chirurgie. *Dijon*, 1789, in-8.

Opuscules de médecine légale. *Dijon*, 1789, in-8.

Observations chirurgico-légales sur un point important de la jurisprudence criminelle. *Dijon*, 1790, in-8.

Observations sur quelques abus dans le service des officiers de santé militaires aux régiments et aux hôpitaux militaires. *Dijon*, 1790, in-8.

Instruction sur l'usage des remèdes que le département de la Côte-d'Or envoie dans les campagnes. *Dijon*, 1792, in-8.

Tables synoptiques du plan général des divisions et sous-divisions principales d'anatomie, etc. *Paris*, 1799-1824. 22 feuilles in-folio, savoir : 1° de la zoonomie ; 2° du squelette ; 3° des muscles ; 4° des artères ; 5° des veines ; 6° des lymphatiques ; 7° des nerfs ; 8° du nerf trisplanchnique ; 9° des humeurs ou fluides animaux ; 10° des solides organiques ; 11° de la force vitale ; 12° de la séméiotique de la santé et de la maladie ; 13° des fonctions ; 14° de la digestion ; 15° des mesures relatives à l'accouchement ; 16° de l'accouchement ; 17° des méthodes nosologiques ; 18° de la névralgie ; 19° des hernies ; 20° des blessures ; 21° de l'ouverture des cadavres ; 22° des phénomènes cadavériques.

Découverte de la vaccine et de l'inoculation. *Paris*, 1801, in-8.

Distribution des prix aux élèves sages-femmes de la Maternité. 1805-1824, in-8.

Les discours que Chaussier prononçait annuellement dans les solennités étaient toujours consacrés à quelques points de pratique.

Exposition sommaire de la structure et des différentes parties de l'encéphale ou cerveau, suivant la méthode adoptée à l'École de médecine de Paris, avec 6 planches. *Paris*, 1807, in-8.

Recueil des programmes des opérations pharmaceutiques exécutées aux jurys médicaux de 1809 à 1820. 11 cahiers formant 2 vol. in-4.

Consultations médico-légales sur une accusation d'empoisonnement par le sublimé corrosif, suivies d'une notice sur la manière de reconnaître l'existence de ce poison. *Paris*, 1811, in-8.

Médecine légale, ou considérations médico-légales sur l'infanticide; sur la manière de procéder à l'ouverture des cadavres, spécialement dans les cas de visites judiciaires: sur les érosions et perforations spontanées de l'estomac; sur l'ecchymose, la sugillation, la contusion, la meurtrissure. *Paris*, 1819, in-8.

Quoique portant les noms de Lecieux, Renard, Laisné et Rieux, les quatre dissertations qui composent ce recueil sont de Fr. Chaussier.

Recueil anatomique à l'usage des jeunes gens qui se destinent à l'étude de la chirurgie, de la médecine, de la peinture et de la sculpture, avec 17 planches dessinées et gravées par Dutertre. *Paris*, 1820, in-4.

Considérations sur les convulsions qui attaquent les femmes enceintes, seconde édition. *Paris*, 1824, in-8.

Quelques considérations sur les soins qu'il convient de donner aux femmes pendant l'accouchement. *Paris*, 1824, in-8

Recueil de mémoires, consultations et rapports sur divers objets de médecine légale. *Paris*, 1824, in-8, fig.

Mémoire médico-légal sur la viabilité de l'enfant naissant *Paris*, 1826, in-8 de 40 pages.

Consultation médico-légale sur un cas d'amputation de la cuisse affectée de gangrène et terminée heureusement. *Paris*, 1828, in-8.

Fr. Chaussier a inséré des mémoires dans le *Journal de physique*, les *Mémoires de la Société royale de médecine*, les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, les *Bulletins de la Faculté de médecine*, etc.

ÉLOGE

DU

Baron G. DUPUYTREN,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 9 AOUT 1836.

Je vais parler d'un contemporain devant ses émules, d'un maître devant ses élèves, d'un grand chirurgien devant des gens du monde. Que d'écueils m'environnent ! Pour ceux-ci, je serai obscur et fastidieux ; pour ceux-là, quelque mesuré que soit mon langage dans la critique ou la louange, j'aurai toujours dit trop ou trop peu. Ajouterai-je que des écrivains pleins d'esprit m'ont précédé (1), et qu'en me frayant une route difficile, ils y ont jeté pour moi des difficultés nouvelles? Ils m'ôtent le mérite de l'originalité. Ils me livrent au danger des comparaisons. Ils feront pâlir mes faibles peintures par la vi-

(1) MM. Vidal (de Cassis), Isid. Bourdon, Donné, etc., ont publié sur Dupuytren des notices excellentes. L'homme y est peint, le chirurgien apprécié avec talent et justesse, surtout par M. Vidal (de Cassis). On verra facilement tout ce que leur doit cet Éloge.

vacité des leurs. Marchons toutefois; et si dans ma course des traits m'échappent qui déjà portent leur cachet, pour ainsi dire, il ne m'en coûtera point de leur en faire hommage; et du reste, quelque sentiment que j'exprime sur celui dont je fais l'éloge, que mes auditeurs daignent se souvenir que, tout ami que je me pique d'être de la justice et de la vérité, je ne suis responsable ici que de la sincérité de mes paroles, et que je dois trouver toute mon apologie dans ma bonne foi.

Il est des hommes dont la vie commence, comme l'histoire de quelques nations de l'antiquité, par des aventures qui tiennent du roman. Adam Smith et Dupuytren ont eu cela de singulier : le premier, né à Kirkaldy, petite ville du comté de Fife, en Écosse ; le second, à Pierre-Buffière, petite ville de la Haute-Vienne, en France : tous deux, à l'âge de trois ans, pendant qu'ils jouent devant la maison, l'un de son oncle, l'autre de son père, tous deux sont enlevés, Adam Smith par une troupe de bohémiens, Dupuytren par une riche voyageuse de Toulouse qui, cherchant un enfant, rencontre celui-là et le prend, charmée de sa blonde chevelure, de sa physionomie pleine de feu, et de la grâce de son patois limousin. Adam Smith est repris par son oncle, Dupuytren par son père, et le fil des deux aventures fut coupé. S'il ne l'eût été, que seraient devenus ces deux enfants? Rendu à sa famille, Adam Smith suivit sa destinée. Pour entrer dans la sienne, il fallait que Dupuytren fût encore enlevé, et cette seconde fois, non par la force ou la surprise, mais par un de ces pressentiments, ou si l'on veut par une de ces amorces d'avenir qui remuent si profon-

dément les imaginations sans expérience. Il était né en 1777. Malgré l'étroite fortune de son père, il avait ébauché quelques études au collége de Magnac-Laval, le même où avait été élevé Giraud, son compatriote. On était en 1789. Dupuytren avait douze ans. Il était en vacances à Pierre-Buffière, et s'oubliait à jouer sur la place publique. Arrive un régiment de cavalerie. Un officier de ce régiment jette les yeux sur le jeune Dupuytren. Saisi comme l'avait été la dame de Toulouse, il adresse à cet enfant quelques paroles, et en reçoit des réponses dont la justesse et la vivacité le transportent. Il lui propose de l'emmener à Paris. Ému de joie, l'enfant accepte, la famille consent, et sur la foi de ce protecteur à peine connu, le voilà séparé de tous les siens et sur le chemin de la capitale. Qui donnait le change dans ce jeune cœur aux affections qui l'avaient rempli? l'espérance.

Cette espérance ne fut pas trompée. L'officier avait un frère qui dirigeait le collége de la Marche. C'est dans les mains de ce frère qu'il remit le dépôt qui lui était confié, et c'est là que Dupuytren reprit et continua ses études. On dit qu'il y fut brillant. Cependant l'inquiète ardeur de l'âge le rendait inattentif. L'agitation que les troubles politiques mettaient dans les esprits pénétrait dans les colléges. Les cours n'étaient ni réguliers ni complets, et je crois savoir que plus tard Dupuytren sentait avec amertume le vide que cette époque de perturbation avait laissé dans ses connaissances. Quoi qu'il en soit, au milieu de ce tumulte de fureur qui emportait tout, il conservait un logement au collége; mais le temps était venu de choisir une profession, et il se décida pour la chirurgie:

engagé sans doute par les conseils de Thouret, qui le vit, le jugea, le secourut, et ne cessa de l'aimer et de le protéger. Une seule étude ne lui suffit plus. Il s'attache à l'anatomie. Il prépare pour Bouillon-Lagrange et Vauquelin les leçons de ces deux professeurs à l'école de Pharmacie : inséparable dans ce double travail de notre honoré collègue le docteur Alard, avec qui il partageait tout ; tout, c'est-à-dire une petite chambre, trois chaises, une table, du pain, de l'eau; et à côté de quelques volumes d'écrivains classiques, que les deux amis relisaient avec délices, une sorte de lit sur lequel ils oubliaient un instant les fatigues du jour. Or, dans l'été, ces fatigues commençaient quelquefois à quatre heures du matin : exemple qui, avec tant d'autres, peut apprendre à la jeunesse à quel prix sont achetés les succès, et qui justifie cette parole du poëte :

Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Dès ce temps-là, toujours sérieux au milieu de condisciples qu'il échauffait de son zèle, mais dont l'enjouement s'animait au feu des fourneaux, Dupuytren ne voyait dans les choses que ce qu'elles ont de positif Il discutait gravement sur les rapports de subordination que les hommes ont entre eux, et il affectait de répéter ce mot de César : que la première place dans un village valait mieux que la seconde dans Rome. Mais où est Rome? où est le village? lui demandait-on. Où est César? serait-ce vous? On le raillait, et il finissait par rire, mais après

avoir vivement exalté les avantages de la prééminence, fait peu important, s'il n'était caractéristique.

Dans le mois de frimaire de l'an III, date qui répond à la fin de 1794, Fourcroy venait de faire créer trois écoles de médecine et spécialement celle de Paris. L'année suivante, cette école, que tant de célébrités ont illustrée, donna au concours des places de prosecteurs. Dupuytren concourut, et fut nommé le premier : léger triomphe qui fortifia dans Thouret l'estime qu'il avait conçue. Dupuytren quitta l'humble demeure du collége et prit un logement non moins modeste. Il faut se souvenir qu'à cette époque, les émoluments d'un petit emploi dans l'école pouvaient à peine acquitter le prix d'une chaussure et d'un dîner. Dupuytren n'avait donc ajouté qu'un titre à son dénûment : et ce fut alors, selon toute apparence, et pendant les rigueurs de l'hiver, qu'il reçut la visite d'un des hommes les plus singuliers qui aient jamais existé : enthousiaste et généreux, épris, comme Condorcet, d'une certaine forme idéale de société, d'une certaine perfection indéfinie, vers l'accomplissement de laquelle, dans sa bouillante impatience, il voulait précipiter le présent et l'avenir : s'appliquant à se faire partout des prosélytes, et les cherchant de préférence parmi les médecins : les médecins qui, plus initiés que les autres hommes dans l'intimité des familles, ont ainsi plus d'ouvertures pour les opinions qu'ils veulent inoculer. Cet homme était H. Saint-Simon, fondateur d'une secte qui n'a été peut-être qu'un anachronisme. Il découvre Dupuytren : c'est un adepte qu'il faut conquérir. Il monte. Il entre, il voit le jeune prosecteur grelottant de froid et travaillant au lit : il s'ex-

euse, développe ses vues avec sa véhémence accoutumée, se flatte que Dupuytren s'en fera l'apôtre, se lève, et feint, en se retirant, d'oublier sur le poêle une somme faible pour l'un, forte pour l'autre; deux cents francs, juste ce qu'il fallait pour n'avoir plus froid. « Quelle méprise! » s'écrie Dupuytren resté seul, et apercevant l'argent. Il s'habille à la hâte, court à Saint-Simon, et lui remet la somme dans les mains en l'accusant de distraction. Dans une circonstance toute semblable, Ganganelli, cardinal, et depuis pape, fit plus, dans la proportion d'un cardinal à un prosecteur, mais il ne fit pas mieux.

En préparant les pièces destinées aux démonstrations anatomiques, les prosecteurs rencontrent presque toujours non seulement de singulières variétés dans la forme, le volume, la consistance, la couleur, la distribution, le siége, le tissu des organes, mais encore des altérations dont la nature, le nombre, l'origine, l'étendue, la sucession, les effets sur l'économie, forment la branche la plus curieuse peut-être et la plus étonnante de notre histoire médicale. Les observations qui les constatent seraient perdues, si elles n étaient recueillies à mesure qu'elles se présentent, et si les objets eux-mêmes n'étaient ensuite comparés et rangés selon leurs affinités et leurs différences. Or, ce travail est, avec beaucoup d'autres, celui d'un fonctionnaire de l'école qui a le titre de chef des travaux anatomiques. Ce poste fut occupé de 1795 à 1801 par Fragonard. Après lui, la place fut mise au concours. Dupuytren la disputa à C. Duméril, et Duméril ne l'emporta que d'une voix. C'était en quelque sorte les nommer l'un et l'autre. Aussi, peu de mois après, Du-

méril étant devenu professeur, Dupuytren lui succéda par le vœu unanime de l'école. Une seconde épreuve n'eût été qu'un luxe de garantie fort inutile ; c'eût été une injure pour lui et une honte pour l'école, qui en eût, pour ainsi dire, appelé de son premier jugement. C'est ainsi qu'il reçut le prix de ses talents et de son activité : j'emprunte ici les paroles du professeur Le Clerc.

Dès ce moment, Dupuytren se tourna vers l'anatomie pathologique. Ses travaux, préparés par ceux de Haller, de Corvisart, de Bichat, secondés et quelquefois modifiés par ceux de Bayle et de Laënnec, mis en ordre par Cruveilhier, imités, suivis, étendus par une foule d'écrivains plus modernes, ont fait prendre à cette partie de la science une face toute nouvelle. Ce n'est plus, en effet, l'indication fugitive d'Hippocrate, ce n'est plus la froide anatomie de Bartholin, de Th. Bonet, de Manget, de Morgagni, de Lieutaud (1), laquelle semble ne mettre sous les yeux des désordres que pour en cacher à l'esprit l'origine : c'est une anatomie vivante, pour ainsi dire, et tout animée, où l'œil, attaché sur les tissus primordiaux, et par degrés sur les grands appareils, voit les altérations poindre, se développer, opérer sur nos parties les métamorphoses qui les dénaturent, les augmentent, les diminuent, les transposent, les déforment, et finalement en changent les éléments les uns dans les autres par une sorte de plagiat réciproque : comme si ce jeu de

(1) L'ouvrage de l'illustre A. Portal (*Anatomie médicale*, Paris, 1803, 5 vol. in-8) semble se placer entre les deux anatomies pathologiques, l'ancienne et la moderne.

transmutation, dont le fœtus qui va naître est le résultat définitif, se perpétuait toute la vie. Maître d'une multitude de matériaux, Dupuytren, par les mains de Marandel (1), en construisit un édifice ; il distribua les lésions organiques en espèces, en genres, en ordres, en classes ; il en fit un grand système, une sorte de musée, pensant ériger ainsi l'anatomie pathologique en science indépendante ; fausse vue qui le conduisait à séparer ce qui est inséparable ; car, on le voit, cette anatomie n'est que la pathologie elle-même, plus analytique cette fois, plus profonde, et par là plus exacte et plus complète : c'est une histoire qui embrasse les maladies dans toutes leurs phases, et met à découvert tout ensemble, et la série des actes dont elles se composent, et les étonnantes ressources de la nature, à côté de ses aberrations apparentes. Il suit de là du moins que l'anatomie pathologique moderne a singulièrement éclairé le diagnostic. Le langage des symptômes, quelquefois si obscur, est devenu plus intelligible. L'art y saisit mieux ce qu'il doit espérer ou craindre, ce qu'il doit faire, et surtout ce qu'il doit éviter. Les méprises seront donc plus rares : c'est beaucoup, c'est trop peu ; et, il faut l'avouer, l'utilité pratique de ces milliers de curieuses découvertes n'est proportionnée ni à leur nombre ni à leur éclat. Au milieu de tant de richesses, on ressent une sorte d'indigence. C'est que l'invincible nature des choses resserre cette espèce d'anatomie dans de trop étroites limites. Elle admet les cachexies qu'elle ne peut rejeter, mais elle n'en a pénétré

(1) *Essai sur les irritations*, par Marandel. *Paris*, 1807, in-4.

ni l'essence ni les variétés. Ces variétés sont infinies, et comme elles se confondent avec les conditions originelles de l'organisation, et que les tempéraments divers ne sont peut-être que des cachexies fondamentales et comme invariables, il s'ensuivrait que les principes des maladies seraient complexes, même quand on les croit le plus simples, et que, sous les apparences de l'identité la plus parfaite, ils cachent souvent les caractères les plus opposés. D'un autre côté, nos humeurs sont encore mal connues, ainsi que la prodigieuse diversité de leurs dépravations spontanées, ainsi que celle des impressions qu'elles portent sur le système sensitif; et finalement, l'homme mort semble se survivre par des mouvements intérieurs, par des courants qui déplacent tout, qui enlèvent d'un point les vestiges des maladies pour les transporter dans un autre, ou pour les effacer à jamais comme s'efface un vain songe. J'ajoute que, dans les recherches de cette nature, la première lésion perceptible n'est jamais que l'effet d'une cause qui échappera toujours, et qu'il serait nécessaire de saisir pour tout connaître. Quel fond faire sur des phénomènes si obscurs et si instables? et avec quelle réserve l'art doit les interpréter! C'est surtout ici que la crainte est le commencement de la sagesse

Si l'anatomie pathologique m derne forme surtout à l'art du diagnostic, on conçoit que le principal créateur de cette science dut exceller dans un art si nécessaire, et nous donnerons bientôt d'éclatantes preuves de la supériorité qu'il y avait acquise. L'habitude de lier le signe à la lésion. et de conclure de l'un à l'autre, se for-

tifia dans les cours qu'ouvrit Dupuytren, et qui, marchant d'abord à côté de ceux de l'immortel Bichat, furent néanmoins recherchés par les élèves. Mais, en 1802, Bichat fut enlevé aux hommes, et Dupuytren fut presque sans rivaux. Il enseignait l'anatomie, l'anatomie pathologique, la physiologie, et donnait à ses leçons de la variété par des expériences. Il les faisait avec une sûreté, une promptitude, une légèreté de main toute merveilleuse. L'objet le plus délicat, le filet nerveux le plus délié, profondément caché dans un organe, son scalpel l'atteignait d'un trait dans toute sa longueur, et, le mettant à jour, semblait moins le découvrir que le dessiner. Je dis ce que j'ai vu, et cette vue me rappelait les paroles de Longin sur celles de Moïse. Les expériences que fit Dupuytren sur les nerfs de la langue semblèrent confirmer ce qu'en avait dit Galien, que ces nerfs sont, les uns sensitifs et les autres moteurs ; mais cette différence est-elle l'effet de quelque différence dans l'intime structure, ou de ce que ces nerfs diffèrent dans leurs terminaisons? Ne suffirait-il pas de les transposer, pour que les sensitifs devinssent moteurs, et les moteurs sensitifs? Entre les uns et les autres, comment poser une exacte limite, quand on voit l'estomac, au défaut de la langue, acquérir la perception des saveurs?

Dupuytren se proposa, par d'autres expériences, de constater les divers mouvements du cerveau. Il fit voir ce qu'avaient démontré Schlicthing, Haller, Lamure, etc., que ces mouvements sont de deux sortes : liés, ceux-ci aux mouvements du cœur, ceux-là aux mouvements respiratoires. Qui le dirait? ce double isochronisme, quelle

qu'en soit l'évidence, a été nié, même par Baglivi, même par un des physiologistes les plus distingués de nos jours. Singulière destinée des faits en médecine, que les plus manifestes soient les plus contestés ! Quoi qu'il en soit, les expériences de Dupuytren, consignées dans un Mémoire de Deschamps, furent répétées devant Hallé, qui, sur la foi de ses yeux, les adopta sans réserve. Il vit ce que j'ai vu moi-même : il vit le cerveau, mis à nu, s'élever dans la systole, s'abaisser dans la diastole ; s'élever quand la poitrine se resserre, s'abaisser quand elle se dilate. Dans l'intérieur de la boite osseuse, ces mouvements successifs d'abaissement et d'élévation, pour être cachés, n'en sont pas moins réels. Ils supposent dans la pâte cérébrale une élasticité qui lui permet de se prêter à ces alternatives. L'activité de l'organe en reçoit son énergie ; et quand on songe aux effets d'une petite force qui agit sans relâche, quand on songe que le cœur par ses battements détruit les vertèbres et les côtes, on est tenté d'admettre qu'après la naissance, et lorsque les os de la tête ont encore de la mollesse et de l'extensibilité, le cerveau, déjà dilaté par les légères secousses des artères, va l'être plus encore par les ébranlements de l'acte respiratoire. De ces mouvements combinés résultera, pour le cerveau, une sorte de gymnastique aussi propre à le fortifier et à l'étendre que l'exercice ordinaire pour les autres organes : et s'il était vrai que la puissance intellectuelle fût proportionnée à la capacité cérébrale, il serait permis de supposer que cette capacité elle-même se proportionnerait moins encore à la force qui meut le sang qu'à l'étendue de la respiration : à quoi j'ajoute que, par une grande respiration, le

sang artériel, richement pourvu de chaleur et d'oxygène, devient pour l'organe de la pensée un stimulant admirable. Chaussier disait qu'à l'âge de trente-six ans, Pascal succomba à un nouvel effort de dilatation cérébrale. Pascal avait-il une grande respiration? avait-il le cœur dans l'état normal? Digne objet de recherches pour la philosophie, que les relations de toute nature entre le cerveau, les organes de la poitrine, les qualités du sang artériel, et celles de l'air extérieur! Mais comment limiter les éléments d'un tel problème? et ne sont-ils pas en nombre infini?

Des expériences faites plus tard, et qui semblent se rattacher à celles-là, furent communiquées à l'Institut, et parurent en 1817 dans la *Bibliothèque médicale*. Dupuytren les fit de concert avec son ami Dupuy, notre honoré collègue. Il s'agissait d'éclaircir ce qui se passe dans la respiration. La conversion du sang veineux en sang artériel, ou du sang noir en sang rouge, est-elle dans les poumons l'œuvre des seules affinités chimiques? Ou, pour consommer un tel acte, une autre influence, celle de la vie, par l'intermédiaire des nerfs, est-elle nécessaire? S'il en est ainsi, on supprimera le phénomène, en supprimant l'influence. Il ne faut que séparer les poumons d'avec le cerveau, par la compression, la ligature, et, à plus forte raison, par la section des nerfs de la huitième paire. Faite d'un seul côté sur un cheval, cette section reste sans effet; l'animal guérit et respire comme auparavant. Faite des deux côtés, l'animal s'agite: il tend le cou: il ouvre la bouche et les naseaux pour attirer l'air; il suffoque, il tremble, il se refroidit, il sue, il tombe, se roule, pousse

des cris déchirants et meurt. Son sang, qui tout-à-l'heure sortait rouge des artères, en sort noir ; il n'a pas respiré. Voilà ce qu'on a vu sur des chevaux, des chiens, des lapins, des cabiais, des pigeons : avec cette différence, parmi ces animaux, qu'ils perdaient la vie, les uns en quelques heures, les autres en quelques jours. Mais quelle était la vraie cause de la mort ? Bichat, Dupuytren, Dumas, Blainville, Provençal, ont expérimenté ; les faits sont univoques, les conclusions divergentes. Est-ce la section des nerfs qui a rompu toutes les combinaisons chimiques ? Tel est le sentiment de Dupuytren, contredit par les expériences de Le Gallois. Est-ce la paralysie des muscles qui ferme l'accès de l'air ? sentiment de Bichat, de Magendie, et des autres, confirmé par les expériences ultérieures de Dupuy. Dupuy, dans ces expériences, faisait cesser les premiers accidents, en ouvrant par la trachéotomie une nouvelle entrée à l'air. L'animal vivait encore quelques jours. Mais l'estomac est paralysé : les aliments se putréfient : ils engorgent l'œsophage et s'échappent par l'ouverture de la trachée. Enfin l'animal meurt, avec tous les symptômes d'une fièvre typhoïde. Ces fièvres dans l'homme dépendraient-elles d'une gène analogue dans les mêmes nerfs ? Problème qui se présente, et que l'on ne cherchait pas.

En 1803, l'existence de Dupuytren prit une nouvelle assiette. La loi jusque là n'avait point statué sur les réceptions. Elle venait d'en fixer le mode. Dupuytren était chef des travaux anatomiques : il fallait obéir. Il écrivit une thèse sur des points d'anatomie, de physiologie, de chimie, d'anatomie pathologique. Il y expose les canaux

veineux des os aperçus par Fleury ; l'usage des ligaments latéraux, la nature du chyle, et cette singulière série d'états par lesquels passent les fausses membranes, depuis leur première apparence, sous forme de villosités, jusqu'à leur réduction en cellulaire ; deux termes qui en marquent, pour ainsi dire, la naissance et la mort, et dont l'intermédiaire offre si manifestement une ébauche d'organisation et de vitalité. Cette thèse respire cette vigueur d'esprit qui a sa source dans le feu de la jeunesse et la pleine connaissance des choses. Cette même année, le ministère créa dans le sein de l'école une société qui avait toutes les attributions de l'ancienne société royale : attributions qui sont devenues le patrimoine de notre Académie. Dupuytren fut membre de cette société par son titre, comme il l'eût été par son talent. Elle publia le bulletin de ses séances, et ces bulletins, rédigés par Mérat et par Duméril, forment aujourd'hui une collection de seize années, qu'il est permis de considérer comme une de nos richesses littéraires (1). Elle renferme un grand nombre de mémoires et de rapports sortis de la plume de Dupuytren. On y distingue un premier essai de constitutions médicales fondées sur les lésions organiques ; la description de plusieurs fœtus monstrueux ; celle de cette masse bizarrement organisée qui remplissait l'abdomen d'un jeune garçon de quatorze ans, et fut pour lui la cause de longues douleurs et d'une fin prématurée ; celle de deux enfants qui furent montrés presque en même

(1) *Bulletin de la Faculté de médecine de Paris, et de la Société établie dans son sein.* Paris, 1804 à 1821, 7 vol. in-8.

temps à la Société : l'un, nain de vingt-six mois et de dix-sept pouces, l'autre, géant de trois ans et demi, et de près de quatre pieds ; le récit de la mort de trois ouvriers asphyxiés dans une fosse d'aisances, bien que vidée depuis plusieurs jours : expérience funeste, faite par le hasard, et qui eut du moins ce double résultat, d'apprendre que le même agent n'a pas exactement les mêmes effets sur les organisations diverses, et d'engager Dupuytren et son ami Thénard dans une suite de recherches sur la nature de l'agent délétère, afin d'en découvrir le remède, inconnu jusque là. Or, cet agent, Dupuytren, secondé de Barruel, osa plus d'une fois l'aller prendre au fond même du cloaque. Ils s'exposaient ainsi l'un et l'autre à perdre la vie comme les trois ouvriers. Tel fut, du reste, le texte d'un travail que relevaient et le nom de ses auteurs, et le but qu'ils s'étaient proposé. Dupuytren y joignit d'utiles conseils sur la construction des fosses, sur le choix des matériaux, sur la forme qu'il importe de leur donner pour établir des courants d'air et prévenir ainsi des accidents mortels ; sur les opérations de la vidange, l'emplacement des voiries, etc., derniers objets dont s'occupe vivement aujourd'hui le zèle d'une administration protectrice, et que l'art des architectes a peut-être trop négligés jusqu'ici.

D'autres recherches furent tentées avec le même bonheur par les deux amis, sur la nature et le traitement d'une des maladies les plus étranges dont soit affligée notre espèce ; soupçonnée par Willis, il y a deux siècles, bien que déjà désignée par Galien et beaucoup d'autres : entrevue il y a soixante ans par Pool et d'Obson, mieux

connue de Cawley en 1788, constatée trois ans après à Pavie par J. Frank le fils, et caractérisée enfin, en 1803, par deux médecins de Caen, Nicolas et Gueudeville : je veux parler du diabète sucré : affection qui emporte chaque jour hors du malade jusqu'au tiers de son poids total, et le met dans la nécessité de réparer ses pertes dans la même proportion, soit en engloutissant d'énormes quantités de nourriture, soit en absorbant par les poumons et la peau le liquide suspendu dans l'air : matériaux de composition qui, soumis à l'action des organes intérieurs, se prêtent à des combinaisons insolites. L'homme n'est plus le même : il produit de la manne : on dirait que, pareil à certains personnages de la Fable, il est changé en végétal. D'après Dupuytren, d'après Thénard, en cela d'accord avec Rollo, avec Nicolas et Gueudeville, le régime exclusivement animal aurait contre le diabète sucré la même efficacité que le quinquina contre les fièvres intermittentes. Comment concilier ces faits avec quelques unes de nos théories?

A côté de ces premiers travaux, j'en pourrais citer une infinité d'autres, soit parmi ceux que Dupuytren publia sous son nom, soit parmi ceux dont les résultats ont été développés dans des thèses ou des ouvrages, par les élèves et les amis du maître : ses recherches sur le cal, sur les tissus fibreux et les tissus érectiles, sur la rate, organe qui paraît n'être dans certains animaux qu'un organe de luxe, etc.; travaux dont l'énumération ne doit point figurer dans un éloge, et dont la place est marquée dans une autre partie de nos mémoires. Nous allons donc sortir de ces faits de détail, et tourner les yeux vers un plus grand

théâtre. En 1803, un concours fut ouvert pour une place de chirurgien de seconde classe à l'Hôtel-Dieu. Roux, Tartra, Hédeloffer, Maygrier, concoururent, et avec eux Dupuytren. On a dit que, dans les épreuves, il n'eut pas toujours la palme, et qu'un de ses rivaux l'éclipsa plus d'une fois. L'esprit souffle où il veut; et quoi de plus variable que celui de l'homme? En revanche, je crois savoir que, sur une question très difficile, Dupuytren mit dans ses paroles tant de force et de netteté, il déploya tant de connaissances, il s'éleva à une telle hauteur, qu'il éblouit son auditoire, et fit enfin pencher la balance. C'est ainsi qu'il ranima le zèle de ses protecteurs, et quels protecteurs! Thouret, Boyer, Corvisart, excellents juges du mérite, et probablement instruits par leur propre expérience des bizarres inégalités du génie; du génie qui semble sommeiller et se trahit par des explosions. Dupuytren fut nommé. Devant lui s'ouvrirent les portes de ce temple de la chirurgie, alors le plus célèbre de l'Europe et du monde, où il est appelé au plus saint des ministères, et que semblent habiter encore l'ombre de Desault, l'ombre de Bichat, de l'élève et du maître; noms consacrés par le respect des contemporains, et qui le seront encore par les hommages de la p stérité la plus reculée. Un homme leur avait succédé, habile chirurgien, professeur éloquent, sous la direction duquel Dupuytren va désormais s'engager dans l'observation des maladies chirurgicales, et dans l'application pratique de ses propres théories. Sous sa direction, ai-je dit? je me trompe. Il est des esprits d'une telle trempe, que pour eux l'indépendance est un instinct invincible; qui, soit orgueil, soit sentiment de leur propre

valeur, secouent le joug de la discipline, et ne reconnaissent d'autorité que celle des faits. Dupuytren ne fait point violence à la subordination, mais il n'a de guide que lui-même; il voit, il observe, il juge; il exerce à la fois ses sens et son esprit; il s'éclaire à la fois par les succès et les revers dont il n'a ni la gloire ni la responsabilité; impatient néanmoins de mettre les mains à l'œuvre, et sentant avec une secrète révolte qu'il a les mains liées. En 1808, il est fait chirurgien en chef adjoint. En 1811, l'école perdit ce sage Sabatier, dont l'esprit orné, dont la politesse et la modération, dont le savoir exact, solide, étendu, profond, contrastent si bien, dans l'éloge qu'en a fait Percy, avec le génie inculte, impétueux, sublime, mais inégal, de Desault. Sabatier laissait vacante la chaire de médecine opératoire. Quelle conquête et quelle gloire! succéder à Sabatier! lui succéder dignement! s'asseoir en égal au milieu de ses maîtres! et de maîtres admirés de toute l'Europe! Dupuytren se prépare. En 1812, le concours s'ouvre; des talents du premier ordre se présentent : Roux, Marjolin, Tartra, tels sont les redoutables athlètes à qui Dupuytren va disputer la victoire. Quoi que la malignité veuille insinuer contre les concours, il suffirait de celui-là pour trancher toute objection, tant il fut sévère, brillant, solennel! Pendant près de quarante jours, les concurrents furent tenus en haleine, et eurent à traiter, en face d'un public et d'un jury pleins de lumières, les plus hautes questions de la chirurgie. Ils firent des réponses écrites, l'une en français, l'autre en latin; des leçons orales et des thèses, où ils argumentèrent l'un contre l'autre: et finalement des opérations sur le cadavre. Il y

en eut trois, particulièrement l'amputation du bras dans l'articulation supérieure. Dupuytren mit tant de prestesse à la faire que les yeux cherchant encore le bras dans son lieu naturel, ce bras était aux pieds de l'opérateur. Merveille alors! mais qui ne l'est plus depuis Lisfranc. Il eut, du reste, pour sujet de thèse l'opération de la taille. Cette thèse est surtout remarquable par la description, ou plutôt par la géographie du périnée, laquelle est burinée de main de maître, et serait un modèle à suivre dans les traités descriptifs. A propos de ce concours, on raconte un fait qui prouverait à quel point les esprits étaient disposés en faveur de Dupuytren; ils l'étaient plus que lui-même. C'était une condition de rigueur que les exemplaires des thèses fussent déposés à jour et heure fixes : autrement on était exclu. Dupuytren composait trop lentement pour être prêt. Le terme arrive, et l'on ne voit point sa thèse. A quoi tient ce retard? Désespère-t-il? se condamne-t-il? songe-t-il à faire retraite? Ses amis, alarmés, l'environnent, le flattent, le rassurent, l'encouragent; mais comment éluder l'exclusion? On feint qu'un ouvrier de l'imprimerie a, par maladresse, décomposé une forme et retardé l'impression. L'excuse est admise. Dupuytren a le temps d'achever sa thèse; il la soutient, et triomphe. Le 8 février 1812, à quatre heures moins un quart, devant un public nombreux, et juge non moins sévère et non moins impartial que le jury lui-même, Guillaume Dupuytren est proclamé professeur; il est promu à la chaire de médecine opératoire; il succède à Sabatier.

On a prétendu que sa nomination fut en partie l'ouvrage de Pelletan. Il le faut bien, puisque Pelletan était

un de ses juges, et que Dupuytren eut toutes les voix. Cette unanimité réduit à sa vraie dimension l'assertion que je rappelle. Toutefois l'insinuation qu'elle renferme n'a peut-être été conçue que pour rendre plus inintelligible, et, tranchons le mot, plus odieux, le changement qui ne tarda guère à s'effectuer. A l'Hôtel-Dieu, Pelletan était le premier, Dupuytren le second. Rapprochés à l'école par le titre de collègues, ce rapprochement fut probablement ce qui les divisa. Des ombrages, des soupçons, des repentirs, d'une part, et après des concessions généreuses, des prohibitions jalouses, des opérations malheureuses et faites à la dérobée; de l'autre, des humiliations, du dépit, et peut-être un souvenir trop vif et trop mordant de la maxime de César : tristes animosités dont le résultat fut la retraite prématurée du chef et la promotion de l'adjoint à la place qui de Desault avait passé à Pelletan. Entre ces deux hommes, et dans une cause dont les éléments nous sont inconnus, il nous siérait mal de prendre parti. Souvenons-nous seulement qu'ils ont eu l'un et l'autre pour juge l'administration des hôpitaux, et que cette administration avait alors à sa tête l'excellent M. de Chabrol, et parmi ses membres le vertueux Montmorency, Pastoret, B. Delessert et le duc de Larochefoucault-Liancourt.

Cependant, quand on le vit paraître seul sur les ruines de Pelletan, sur les cendres de Bichat et de Desault, une surprise mêlée d'inquiétude et de défiance s'empara des esprits. Dupuytren n'était pas connu, il va l'être; mais pour entrer avec faveur dans ces imaginations effarouchées, pour les calmer, pour les attirer à lui, il sent qu'il

doit adopter un système de conduite tout nouveau et faire ce que nul autre n'avait fait jusque là. Ce n'était plus la médecine opératoire qu'il allait enseigner, c'était la clinique chirurgicale, c'est-à-dire la partie de la science qui suppose, dans qui ose l'exercer, les qualités les plus rares ; des sens exquis, une main sûre, prompte, légère, une pitié mâle, un esprit étendu, meublé de faits, profond, sagace, et, dans les dangers imprévus, vif et calme, hardi et prudent, plein de ressources et de fermeté. Me pardonnera-t-on de soutenir que Dupuytren réunissait, sinon toutes, du moins la majeure partie de ces qualités? Comme il ne voulait rien sacrifier de ses droits, il ne voulut rien négliger de ses devoirs. Du reste, il ne mit dans ses actions ni précipitation ni lenteur. Son premier soin fut de tout voir par ses yeux, de tout étudier, de tout connaître. Il fit entrer partout, et jusque dans les moindres détails du service, l'ordre le plus exact et le plus rigoureux. Aucune autre voix que la sienne n'interrogeait les malades. Aucune autre main ne les touchait que la sienne. Pour suffire à tout, pour exclure tout secours étranger, toute coopération équivoque, il est chaque jour à l'Hôtel-Dieu de très bonne heure. A la tête de ses auxiliaires et de ses disciples, il parcourt les salles, s'arrête à chaque lit, s'assure de l'état du malade, ordonne, exécute, va, suivi partout du silence, du recueillement, du respect. Ce respect qu'il témoigne pour le malheur, il l'imprime pour sa personne. Cependant, au milieu de cette grande variété d'objets, et par cette variété même, ses idées se rassemblent, s'arrangent, s'élaborent, s'éclairent l'une par l'autre ; et, le moment venu de prendre la

parole, il ouvre la bouche, et de cette bouche, comme d'une source claire et abondante, sortent ces leçons que ses auditeurs, élèves, maîtres, nationaux, étrangers, reçoivent avec une sorte d'édification religieuse, que la presse a recueillies, et qui apprirent aux admirateurs de Desault et aux amis de Pelletan que, loin de tomber dans l'abaissement, la science qu'ils avaient élevée si haut dans l'estime des hommes allait recevoir de leur successeur un nouveau lustre. Après ces laborieuses matinées, Dupuytren quittait l'hôpital, heureux de sentir qu'il ne laissait après lui que des actes dont il pouvait se répondre à lui-même, et qu'il n'avait rien à craindre pour ses malades. Sur ce dernier point, toutefois, sa sécurité n'était jamais absolue; mais, pour des cas dangereux, ses mesures étaient toujours prises, et le plus souvent une inquiétude invincible, quelque légère qu'elle fût, le ramenait le soir auprès de l'opéré du matin. C'est à ce prix qu'il obtenait quelque repos d'esprit.

Cette paix, ce calme de l'esprit, ce premier élément de tout bonheur, cette divinité de l'épicurisme, Dupuytren la cherchait en tout : aussi, dans ses leçons, dans ses opérations, rien n'était remis à la fortune; tout était mûri, calculé, approfondi, prévu. Une affection se présente-t-elle, d'une nature inconnue ou avec des caractères équivoques? Il se souvient de l'anathème de Corvisart contre les devineurs de maladies. Muet pendant un, deux, trois jours, il observe, il emporte avec lui l'image du mal, il complète cette image de la veille par celle du lendemain; il recueille les signes les plus fugaces, il compare, balance, exclut, combine, et, le trait de lumière

venu pour lui, comme il vint pour Archimède, il voit, il parle, il explique, et l'événement démontre plus tard qu'il a touché juste. Quel travail d'idées lui donnait ainsi la solution des problèmes? Mystère qu'il se réservait, a-t-on dit. Erreur. Il faisait pour ses élèves ce qu'Euler faisait pour les siens; il leur montrait toutes les routes que son esprit avait battues pour arriver à la vérité : persuadé qu'il les servait mieux en leur enseignant des opérations intellectuelles que des opérations de la main. A l'égard des grandes opérations, quelque relief qu'en reçût son admirable dextérité, c'était toujours la nécessité même qui les lui arrachait. Comme Petit, comme La Peyronie, il détournait les lèvres de ce calice, et, pour se résoudre à une telle extrémité, il fallait qu'il ne comptât plus sur l'heureuse industrie de la nature. Du reste, avec quelle vigilance il étudiait et les forces du malade et le caractère de la constitution régnante! Il savait trop que, pendant le règne des épidémies dangereuses, l'art ne porte pas impunément le couteau dans des chairs vivantes; et que, déjà détériorée, soit par un vice originel, soit par quelque habitude funeste, soit par le génie même de l'épidémie, l'organisation blessée se précipite quelquefois brusquement vers la catastrophe. Soumettre son talent chirurgical à des vues médicales si élevées, n'est-ce pas représenter à la fois Sydenham, Stoll et Desault? Enfin l'opération devenait-elle indispensable? De deux choses l'une : ou l'opération était de celles que Dupuytren appelait réglées, parce que, se faisant dans des parties dont les rapports sont invariables, les procédés ne sauraient varier : et celles-là Dupuytren les faisait

avec une promptitude qu'aucune autre main n'a surpassée jusqu'ici ; ou bien l'opération était de celles qu'il appelait non réglées, parce que se faisant, comme dans les hernies, sur des organes d'un tissu délicat, et dont les rapports de volume, de figure, d'étendue, de situation, sont prodigieusement variables, chaque cas a ses règles propres qu'il ne peut tirer que de lui-même ; et celles-là, Dupuytren les faisait avec lenteur, avec circonspection, avec tâtonnement, ne divisant les parties qu'après les avoir interrogées de ses yeux, de ses doigts, de ses instruments, prenant quelquefois l'avis des assistants, pour s'y tenir, s'il le jugeait préférable, offrant ainsi deux hommes opposés, mais, dans sa célérité comme dans sa lenteur, n'écoutant que l'intérêt des malades, pour leur épargner, dans le premier cas, de la douleur ; dans le second, les suites quelquefois mortelles d'une méprise ou d'une action trop précipitée. On l'a même vu s'arrêter au milieu d'une opération, remettre en place ce qu'il avait divisé et le couvrir d'un appareil, parce qu'aller plus loin lui paraissait redoutable. Et qu'on ne pense pas qu'ainsi préoccupé de ce qu'il devait aux malades, il oubliât ce qu'il devait aux élèves. Ses moindres mouvements étaient pour eux autant de préceptes dont il développait les raisons et faisait sentir l'à-propos. A ces deux enseignements, de parole et d'action, en succédait un troisième que l'on pourrait appeler mixte, parce qu'en effet il tient des deux autres : je veux parler de la consultation publique, laquelle se fait à l'Hôtel-Dieu comme elle se fait dans les autres hôpitaux : avec cette différence que, chaque année, l'Hôtel-Dieu recevait plusieurs milliers, et par conséquent une

prodigieuse variété de maladies seulement chirurgicales : aussi, chaque jour, Dupuytren voyait se déployer devant lui ces tristes et longues phalanges d'infirmités diverses comme autant de pages où sont inscrites les misères, les infortunes et les souffrances des classes populaires, et peut-être aussi les déplorables fruits de leurs dépravations. Quel spectacle pour le moraliste et le législateur ! et pour qui se dévoue au soulagement de tant de calamités, que de leçons à la fois, sur les maladies des tempéraments et des âges, sur les transmissions héréditaires, sur les cachexies originelles ou acquises, sur l'influence des constitutions atmosphériques, sur les frénétiques égarements des passions, sur les pernicieux effets d'une mauvaise nourriture, d'un travail industriel excessif, insalubre, dans des habitations trop étroites, dans un air infecté ! Descendez dans cette fange des populations, et vous apprendrez comment vos semblables se dégradent dans le dénûment et les privations, comment s'éteint dans leur cœur le sentiment de la dignité humaine, comment ce cœur ulcéré s'ouvre aux conseils dangereux, et à quel prix fleurissent et brillent les grandes sociétés. Elles ne sont puissantes que par le travail : mais le travail sera toujours inégalement réparti ; et jusqu'à ce qu'elle ait un correctif suffisant, non dans les lois, mais dans les mœurs, cette inégalité sera toujours une source de dépendance, d'oppression, de misère et d'avilissement. Enfin ces consultations apprennent surtout encore à quel point l'art doit être sobre d'opérations ; car souvent telle affection que l'on jugeait mortelle, si elle n'était pas opérée, se représente améliorée, adoucie par des moyens

moins cruels, et marchant sensiblement à la guérison. Jamais Dupuytren ne manquait à ces consultations, tant il y puisait d'idées ; ou, s'il était contraint de s'absenter, il s'y faisait suppléer par deux autres lui-même : Breschet et Sanson.

Ce n'est pas tout. Pour mettre le sceau à l'instruction des élèves, et préparer les matériaux d'un grand enseignement futur, il faisait écrire par les cinq internes de son service l'histoire des maladies les plus graves et les plus singulières. L'issue était-elle funeste? outre les symptômes, la marche, le traitement, l'observation renfermait encore ce que découvrait l'ouverture, c'est-à-dire les lésions propres à la maladie, et les lésions antérieures ou concomitantes qui en avaient aggravé le caractère et accéléré la fin. J'ai vu désignées, sur quelques unes de ces observations, jusqu'à trois et quatre causes de mort. Il est de ces observations où se marque un talent supérieur. A des époques fixes, Dupuytren les revoyait toutes ; et, ce qui en garantit l'excellence, il les a toutes corrigées de sa main. Elles forment aujourd'hui un recueil de plus de cent gros volumes in-folio. Les matières y sont rangées par ordre dans des tables alphabétiques ; et, quelque cas rare et difficile venant à s'offrir, Dupuytren pouvait, à la faveur de ces tables, retrouver dans le passé les cas analogues, et en prendre conseil pour le cas présent. Ces volumes occupaient une grande salle de l'Hôtel-Dieu, et là, on se croyait dans un de ces temples que la Grèce consacrait au dieu d'Epidaure. Les siècles y avaient rassemblé de semblables archives, et c'est de là qu'Hippocrate a tiré la seule philosophie médicale qui

soit au monde. Si jamais cette philosophie était détruite par des guerres, des conquêtes, des incendies ou des révolutions du globe, ce n'est que par de pareils efforts que le genre humain la rétablirait.

Telle est, je le répète, la série des travaux dont se remplissaient les longues heures que Dupuytren donnait chaque jour à l'Hôtel-Dieu (1). Ne vous figurez pas, du reste, qu'il les entreprît dès le principe et tous à la fois. Loin de se prodiguer tout d'abord, il ne songea qu'à se familiariser, qu'à s'acclimater, pour ainsi dire, aux différentes parties de son service, pour mieux acclimater les élèves à son tour d'esprit, à ses vues, à la gravité de ses manières, à la sévérité de ses habitudes et de ses exigences, en même temps qu'il les acclimatait, le dirai-je? aux singulières variations de ses humeurs. Il ne se jeta point au-devant de l'estime et des applaudissements : il les attendit ; il fit une chose, puis une autre ; assurant par les suffrages qu'avait obtenus la première ceux qu'il se promettait pour la seconde, et, qu'on me passe cette expression, élevant ainsi par degrés l'édifice de sa renommée,

(1) « Tout le temps que la santé de fer de Dupuytren a pu résister, et elle a résisté pendant de longues années, il n'employait » pas moins de quatre à cinq heures chaque matin à la visite de » tous les malades, aux opérations, aux ouvertures, à la leçon » orale, et à la consultation.

» Chaque soir, à six heures, il venait à l'hôpital faire une seconde visite, et pratiquer les opérations urgentes. Nous l'avons » vu malade, fébricitant, ictérique, accomplir, sans en rien » omettre, les devoirs rigoureux qu'il s'était imposés. »

(*Note de M. Lemaire.*)

le construisant de matériaux choisis, de pièces appropriées entre elles, s'appuyant, se fortifiant l'une l'autre, et formant enfin ce bel ensemble qu'a vu la capitale, et qu'ont vu avec elle la France et l'Europe. Il semblerait qu'en cela même, et qu'on me pardonne d'emprunter ici les termes de son art, il semblerait qu'en cela même il fût encore chirurgien, puisqu'il parvint, par ses heureuses manœuvres, à cicatriser et même à effacer les plaies que l'active inimité de ses adversaires faisait chaque jour à sa réputation.

Cependant, quelle que soit l'habileté du plus grand chirurgien, les affections dont le traitement lui est livré prennent quelquefois des masques si étranges qu'il doit toujours s'attendre à des mécomptes, à des erreurs, à des revers. La perspicacité de Dupuytren ne l'exempta point de cette loi générale; mais il savait qu'il ne reste alors au chirurgien, non pour cacher sa faute, mais pour la réparer, qu'un imperturbable sang-froid. Il le savait, et dans l'occasion il s'en ressouvint. Une tumeur se présente : c'est un anévrysme. Dupuytren n'y pense pas : il ouvre. Un rapide jet de sang artériel l'avertit trop tard de sa méprise. Trop tard; non. Maître de ses mouvements, Dupuytren pourvoit, sans s'émouvoir, aux premiers accidents, et se met tranquillement à l'opération que, dans tous les cas, la tumeur rendait nécessaire : admirable présence d'esprit qui, peut-être, sauva les jours du malade; car, au moindre cri de surprise, à la moindre altération dans les traits de l'opérateur, qui peut répondre que, saisi de crainte, le malade n'eût expiré? Ici, Dupuytren eut à lutter contre lui-même, car le mal, il l'avait

fait. Ce fut, dans le cas suivant, contre cette mauvaise fortune qui s'attache à toutes les professions, et spécialement à la chirurgie. Une jeune fille avait sous l'aisselle une tumeur volumineuse qui soulevait le bras, comprimait les vaisseaux et les nerfs, et gênait les mouvements et la respiration : il fallait l'enlever. Dupuytren l'enlève avec son adresse accoutumée : des veines sont ouvertes. La malade affaiblie fait une grande inspiration : les vaisseaux vides et béants aspirent l'air ; l'air s'engage dans les veines ; il court jusqu'au cœur, jusqu'aux poumons : on le suit de l'oreille au bruit qu'il fait. La malade tombe en syncope et meurt (1). On s'étonne, on s'afflige, on se déconcerte. Dupuytren est jeté dans une méditation profonde. Ce malheur, justifié, contredit par tant d'observations, par tant d'expériences, devient pour lui le texte d'une des plus belles leçons qu'on ait jamais entendues. L'à-propos l'inspirait ; le sujet avait saisi les esprits : et, surmontant ainsi son propre trouble pour expliquer ce tragique événement, il rejette sur les capricieuses lois de la nature ce que la malignité eût imputé à son imprudence. L'oserait-on blâmer du soin qu'il prit alors de lui-même et de ses élèves? Et que serait-il résulté d'un mouvement de cette sensibilité molle qui, au moment où l'énergie de l'art est si nécessaire, la brise et l'entraîne dans des émotions communes? La chirurgie veut, comme le champ

(1) On consultera sur cette question importante de l'*introduction de l'air dans les veines* le Rapport de M. Bouillaud sur les expériences de M. Amussat, et la discussion à laquelle ce rapport a donné lieu dans le sein de l'Académie de médecine (*Bulletin de l'Académie royale de médecine*, t. II, pag. 182 et suiv.).

de bataille, un courage froid, sans fougue et sans faiblesse.

Quel contraste, du reste, entre le trait d'inadvertance que je viens de rapporter, entre cet oubli d'un moment et cette merveilleuse subtilité que portait Dupuytren dans le discernement ou le diagnostic des maladies ! Quelle vive pénétration ! quelle audace ! Un homme se plaint d'un engorgement de la cuisse : on examine, on discute, on conjecture, on hésite. Dupuytren touche, prend, sans mot dire, un bistouri, le plonge jusqu'à l'os, et fait jaillir un ruisseau de pus : jusqu'à l'os, tant le foyer était profond : mais caché pour les autres, il est visible pour Dupuytren. Une tête est frappée. Le choc n'a pas de suite immédiate. Plus tard, des accidents nerveux se développent. Dupuytren trépane. L'os enlevé, la membrane extérieure vue, incisée, rien n'annonce un abcès ; mais l'abcès existe : les signes l'ont dit. Dupuytren fait pour le cerveau ce qu'il a fait pour la cuisse : un flot de pus s'échappe de la substance cérébrale. Hardiesse inouïe peut-être dans les fastes de l'art ! La Peyronie n'osa se la permettre ; et, quand J. L. Petit l'osa, il y était autorisé par des indications plus manifestes. Que ne révèlent pas, à qui sait les écouter, les délicates impressions du toucher, de l'odorat, de l'ouïe, de la vue, seules ou combinées ? Mais était-ce par le toucher qu'il reconnaissait les abcès cachés dans la fosse iliaque, abcès si enveloppés et si profonds, qu'il reconnaissait néanmoins avec la même justesse ?

On jugera par le fait suivant de la foi qu'il avait lui-même dans son diagnostic. Un homme éprouve des

symptômes qui supposent un obstacle dans les intestins : on ouvre l'abdomen d'un côté : l'obstacle se montre, on le fait disparaître : les symptômes persistent. « L'obstacle » est double, dit Dupuytren, ouvrez du côté opposé. » On ouvre, on guérit. Il avait surpris dans l'organisation des distributions d'êtres parasites, et, par suite, des sympathies, des communautés d'affection, d'où il tirait des éléments de diagnostic inconnus jusque là, et des prévisions qui, venant à se réaliser, donnaient à ses paroles quelque chose de celles des prophètes. Une malade se présente avec une amygdale très gonflée. On croit à une inflammation simple. « On se trompe, dit Dupuytren ; » il y a là une vésicule animée, une hydatide, un kyste » qu'il faut enlever : mais des vésicules analogues peuvent » exister dans des points plus éloignés : celle-ci ôtée, les » autres pourront bien s'enflammer. » Cela dit, il opère. Ce qu'il enlève est en effet une hydatide. Le lendemain, un érysipèle éclate à la face, et de la douleur se déclare dans un rein. « Ce rein recèle un second kyste, reprend » Dupuytren : il s'enflamme ; il peut emporter la malade. » La malade meurt : on ouvre ; et l'ouverture montre, pour ainsi dire, les paroles de Dupuytren écrites sur l'organe enflammé. Toute sa pratique est semée de traits semblables. Vous avez encore dans les yeux l'expression, vous avez dans les oreilles et dans le cœur les accents tragiques de Talma. Ce grand acteur périssait : il périssait dans les plus habiles mains. Depuis vingt jours les selles sont supprimées : pourquoi ? Paralysie, spasme, volvulus ? On appelle Dupuytren. D'un doigt et d'une main, il interroge l'abdomen et l'extrémité du canal digestif. Il dé-

couvre le rétrécissement : il en marque les limites au-delà desquelles il sent, il voit l'intestin dilaté ; il laisse son opinion, non pas écrite, mais dessinée ; et ce dessin est l'exacte image des objets. Dans une autre circonstance, on discutait sur un déplacement du fémur. Dupuytren arrive ; on découvre la cuisse malade : « Luxation en » arrière ! » s'écria-t-il avec dédain, et il avait raison. La langueur même de ses derniers moments n'avait ni émoussé cette finesse, ni ralenti cette promptitude. Une luxation du coude avait été méconnue d'un habile chirurgien. Dupuytren mourant la reconnaît d'un regard Corvisart et J.-P. Frank avaient excellé dans le diagnostic : sont-ils jamais allés jusque là ?

Un de ses plus heureux artifices avait pour objet de réduire les luxations. Arrêtés par les résistances, les Valdajoux, on le sait, plongeaient leurs malades dans l'ivresse, parce que, dans cet état, les muscles, amollis et devenus dociles, cèdent aux moindres tractions. Pour opérer dans les muscles cette détente si favorable à la manœuvre, sur le point d'agir, et lorsque les malades s'apprêtaient de tous leurs efforts à résister aux siens, il suffisait quelquefois à Dupuytren de les distraire par une question inattendue, par une apostrophe qui les emportait ailleurs de surprise, de crainte ou de colère ; et pendant ce trouble d'un moment, les muscles étaient divertis, et la réduction consommée. C'est ainsi qu'une pauvre femme, qui avait le bras luxé, résistait à tous les efforts. « Selon » vous, lui dit Dupuytren, votre mal vient de la chute » que vous avez faite ; mais vous n'ajoutez pas que vous » étiez ivre. Votre fils me l'a dit. » A ces paroles, la mère

indignée tombe dans une sorte d'anéantissement, et le bras est remis. « Revenez à vous, reprend Dupuytren, » vous êtes guérie ; et je sais que vous ne buvez que de » l'eau. C'est encore votre fils qui me l'a dit. » Par ce moyen si simple, il parvenait à réduire les luxations depuis longtemps abandonnées, et l'art apprenait à étendre ses ressources, et à mieux espérer de lui-même.

Tel est, Messieurs, le tableau que je vous devais des qualités de Dupuytren ; tableau très imparfait sans doute, et sur lequel cependant la vérité me contraint de jeter quelque ombre. Ce don merveilleux du diagnostic, il en usa quelquefois, dit-on, pour embarrasser des confrères qu'il voulait éblouir, ou dont il aimait à déconcerter l'amour-propre. Peu communicatif avec les élèves, au lieu de les traiter avec l'aimable et touchante familiarité de J.-L. Petit, il affectait de les tenir à distance : presque dédaigneux pour leurs questions, et n'y répondant guère qu'à la leçon générale. Est-il vrai, du reste, comme l'ont dit quelques notices, qu'il ne voyait pas sans chagrin s'élever autour de lui des talents rivaux, et qu'aussitôt il se mettait secrètement à l'œuvre pour les éloigner, pareil à l'aigle qui, relégué dans son aire, se plaît à mesurer des yeux le désert qui l'environne, et ne souffre dans son domaine solitaire ni rivalité ni partage ? Des emplois ont été offerts à Dupuytren, des postes brillants que d'autres que lui ont acceptés ; d'autres dont les noms seraient très dignes d'être cités à côté du sien. Qu'en conclure ? Un mot est échappé à l'homme qui l'a toujours protégé, et ce mot expliquerait tout. Montpellier demandait Dupuytren. « Les trésors de Montpellier ne valent pas un tel

homme, s'écrie Thouret. » Comme Thouret, les compétiteurs ont pu juger que Paris était la patrie de Dupuytren, et ils s'en sont fait une autre. Paris et l'Hôtel-Dieu; l'Hôtel-Dieu, où il était seul, où il était maître, où il pratiquait sans restriction sa maxime favorite, où son ascendant, son exemple, sa volonté unique et souveraine tenait tout dans l'ordre, et assurait à la fois le bien-être des malades, et la plénitude de l'enseignement. Cette unité rompue, que serait-il résulté? Conflit, discorde, confusion, scandale, au préjudice des malades, au préjudice des élèves; et le nom de Dupuytren serait à peine entré dans la mémoire des hommes.

Cependant cette jalousie de renommée ne lui fermait les yeux ni sur le mérite de certains ouvrages ni sur le prix de certaines inventions. Quelque avare qu'il fût d'éloges, on l'entendit vanter en plein amphithéâtre l'ouvrage de P.-J. Roux sur la staphyloraphie; celui de Malgaigne sur les polypes utérins; et lorsque la lithotritie vint au monde, loin de la combattre par des arguments tirés de la routine, il invita cette heureuse et belle innovation à se produire, au milieu de ses propres merveilles, devant son auditoire accoutumé. Il rédigeait alors un mémoire sur la taille bilatérale. Avant de passer outre, il voulut se former une juste idée d'un procédé qui allait, disait-on, faire tomber dans l'oubli tous ceux dont la taille se compose. Meyrieux, Heurteloup, Leroy (d'Étiolles), le rendirent témoin de ce qu'il voulait connaître. Il essaya de les imiter; mais, cette fois, vaincu par les instruments, lui qui les maîtrisait si bien d'ordinaire, il échoua dans ses tentatives. Il n'en accusa point la méthode: il n'en

accusa que son inexpérience ; et, chaque année, dans ses rapports à l'Institut sur les prix Montyon, il proposait d'accorder aux auteurs de cette précieuse découverte des récompenses proportionnées aux progrès que chacun d'eux lui faisait faire. Aux justes louanges qu'il leur donnait, il associait un conseil, le seul qui fût digne de son excellent esprit et du leur : c'était de s'appliquer à déterminer les cas où la lithotritie est préférable à la taille, et réciproquement, afin qu'au lieu de se nuire par leurs prétentions exagérées, ces deux alliées devinssent pour la chirurgie un nouvel ornement, et pour les malheureux un nouveau gage de sécurité.

Mais lui-même, Dupuytren, qu'a-t-il inventé, qu'a-t-il découvert? et que lui doit la science? Ici, Messieurs, je m'arrête effrayé. Tout en cet homme était contraste et paradoxe. Personne n'a plus fait, personne n'a moins fait. Dupuytren, cette tête si pleine, cet observateur si profond et si exact, cet esprit si souple et si fécond, Dupuytren n'a presque rien écrit. On lui doit, à la vérité, les premiers mémoires de sa jeunesse, quelques thèses isolées, sa belle thèse sur la taille, quelques mémoires de son âge mûr, touchant les fractures du péroné, touchant la triste infirmité qui succède aux étranglements des intestins, et qu'un trait de son génie faisait disparaître : quelques rapports faits à l'Institut ; des éloges de Corvisart, de Richard, de Pinel ; mais, quelle que soit la valeur de ses productions, que sont-elles en comparaison du legs qu'il devait à la postérité? Heureusement d'autres ont écrit pour lui ; ses élèves, ses amis, ses admirateurs : G. Breschet et H. Royer-Collard, dans le *Répertoire d'ana-*

tomie; Buet et Brierre de Boismont, qui ont publié ses *Leçons orales;* Sanson et Bégin, qui, dans leur édition de la *Médecine opératoire* de Sabatier, ont identifié les deux maîtres; Roche et Sanson, qui, dans leur important ouvrage (1), ont pour ainsi dire écrit toute son histoire, en entremêlant ses doctrines à la leur, comme un riche dessin dans un tissu magnifique. A chaque page de ces derniers livres, et presque à chaque paragraphe, vous rencontrez le nom de Dupuytren; ses vues sur la nature et la marche des maladies; ses nouveaux moyens de traitement, et les heureuses modifications qu'il a introduites dans presque tous les procédés opératoires. Sur les objets les moins nouveaux, il innovait. A côté du sentier tracé par les maîtres, il traçait le sien, et souvent il est arrivé que l'accessoire l'emportait sur le principal; abîme de choses où je craindrais de vous engager et de m'engager moi-même. Écoutez toutefois ce qui lui donne des droits éternels à la reconnaissance des hommes. Dans les fractures compliquées d'anévrysmes, il a substitué la ligature des artères à l'amputation des membres: et cette pratique, presque sans exemple, est aujourd'hui érigée en loi. Dans la division des vaisseaux par un coup de feu, il propose la ligature selon la méthode d'Anel, méthode redoutée autrefois, et même proscrite, mais étendue maintenant à toutes les lésions d'artères par un chirurgien de Lyon, et d'une efficacité plus ou moins assurée, comme

(1) *Nouveaux éléments de pathologie médico chirurgicale*, par L.-Ch. Roche, L. J. Sanson, A. Lenoir; quatrième édition, *Paris*, 1844, 5 vol. in-8.

Malgaigne le fait voir, selon que la plaie est ancienne ou récente. Avant nous, les Anglais avaient osé lier les principaux troncs artériels. Grâce à Dupuytren, grâce à quelques hardis opérateurs, on a lié en France, avec succès, la carotide primitive, la sous-clavière, l'iliaque externe, dernière opération qui vient encore d'illustrer la pratique de Lisfranc : en un mot, on a lié parmi nous tout ce qu'on avait lié en Angleterre, sauf toutefois le tronc brachio-céphalique et l'aorte, dont la ligature n'a fait jusqu'ici que précipiter la fin du malade. Il paraît même que ce fut une volonté supérieure, mais envieuse ou timide, qui fit perdre à Dupuytren la gloire de lier le premier la sous-clavière : c'était un de ses griefs contre Pelletan. Pour l'anévrysme variqueux, il veut, contre la méthode d'Anel, que le vaisseau soit lié au-dessus et au-dessous de la tumeur, question encore indécise, il est vrai, mais qu'emportera son jugement, soutenu des faits que produisent Sanson et Bégin. L'histoire qu'il a faite des fractures du péroné est aussi l'histoire des luxations tibio-tarsiennes. Par le traitement qu'il a créé, et qui fit sur-le-champ révolution dans la pratique, on réduit à la fois les unes et les autres, avec ce singulier avantage que toutes les indications sont remplies, et qu'un accident assez grave autrefois pour entraîner une difformité et une claudication permanentes, disparaît aujourd'hui comme les cas les plus simples, et sans laisser aucune suite. Cette même histoire renferme une nouvelle théorie des entorses, et des vues pleines de justesse sur ce délire nerveux dont se compliquent trop souvent les lésions chirurgicales, et dont Dupuytren révélait à la fois les caractères et le trai-

tement. Ses remarques sur les fractures de la rotule, sur celles du fémur et de l'olécrâne, lui apprirent que la partie fracturée doit être maintenue dans un plus long repos qu'on ne le faisait jusque là, pour laisser au cal définitif le temps de s'achever. Le bandage que Petit avait imaginé pour la rupture du tendon d'Achille, Dupuytren l'a modifié de telle sorte que, pendant tout le traitement, le malade peut marcher. Il est des fractures que l'on prend pour des luxations, celle de la partie inférieure de l'humérus, surtout chez les enfants; celle du poignet, lequel est presque toujours brisé lorsqu'on ne le croit que luxé, erreur consacrée par toute l'antiquité, même par Astley Cooper, et hautement démentie par Dupuytren. On sait, du reste, que dans le traitement des fractures diverses, il posait toujours des règles importantes et toutes nouvelles, ce qu'il ne faisait jamais mieux que dans les opérations improvisées. On sait encore à quel point il fut partisan de la demi-flexion des membres. Il prépara, sur les luxations congéniales, cette belle suite de travaux et de succès qui ont immortalisé Humbert de Morley (1); Humbert qui a osé faire ce que personne, pas même Bichat, n'osait imaginer, et vaincu des difficultés devant lesquelles s'est arrêté Dupuytren. Il est pour les amputations une foule de procédés auxquels le nom de Dupuytren s'est

(1) *Essai et observations sur la manière de reduire les luxations spontanees ou symptomatiques de l'articulation ileo-fémorale; méthode applicable aux luxations congeniales et aux luxations anciennes par cause externe*; par F. Humbert. *Paris*, 1835, in-8, avec atlas in-4.

attaché; mais de toutes les opérations de ce genre, la plus nouvelle et la plus hardie est l'amputation de la mâchoire, qu'il fit le premier en 1812, qui effrayait alors, mais qui est devenue usuelle, et que Lisfranc a dépassée peut-être, en poussant la dissection jusqu'à la partie antérieure du pharynx. Que de découvertes, et quelle sagesse dans ses opérations de hernies! Quelle heureuse idée conduisit Dupuytren à rouvrir aux résidus de la digestion leur issue naturelle! et par l'excision de quelques uns de ses plis, à retenir, dans le lieu qu'il doit occuper, le dernier des intestins! infirmité affligeante, incurable pour l'ancienne chirurgie, et qui cède aujourd'hui sans retour à la plus légère des opérations. Que de maux n'épargne point aux malades celle qu'il a fait prévaloir pour les polypes utérins, en substituant l'excision à la ligature; procédé simple, rapide, sans douleur, et presque sans danger! Je ne parlerai ni de ses opérations pour le goître, ni de la ligature du polype des narines, ni de ses remarques sur la pâte arsenicale, ni de ses procédés incertains et douloureux pour la guérison de l'ongle entré dans les chairs, ni de sa classification des brûlures, si simple d'ailleurs et si complète, ni des débats trop passionnés qu'il eut avec Delpech sur le traitement des cicatrices, etc.; mais je ne saurais oublier ce qu'il a fait pour l'abaissement de la cataracte, et pour la thérapeutique des voies lacrymales. Il a fait revivre la méthode de la canule à demeure, méthode simple, expéditive, qui guérit à l'instant, sans douleur, et, sauf quelques accidents qui résulteraient de l'état particulier des organes, la seule qui doit l'emporter lorsque le canal nasal est réellement rétréci.

Que reste-t-il encore? le voici. J'ai parlé de la taille bilatérale : par elle on ouvre au calcul une issue plus droite, plus large, plus facile et plus sûre, parce qu'elle est plus éloignée des vaisseaux. L'idée de cette taille remonte jusqu'à Celse. Est-ce là le secret que l'indigne Rau avait emporté avec lui? Quoi qu'il en soit, Ribes, notre collègue, l'a retrouvée sous nos yeux. Il en fit part à Chaussier, qui la transmit à Morland, lequel l'inséra, sous forme de note, dans sa thèse en 1805. Dupuytren en eut connaissance : il mûrit longtemps cette idée dans son esprit, et finalement il la pratiqua le premier et avec succès sur le vivant. Mais en se l'appropriant par l'action, il ne se l'est point appropriée par la parole. En plein Institut, il a déclaré qu'il la devait à Ribes : c'était l'honorer doublement, et par cet aveu, et par l'usage qu'il avait fait de sa découverte. Un travail était préparé sur cette méthode; il ne l'a pas terminé. Deux de ses amis, L.-J. Bégin et L.-J. Sanson, ont reçu, par son testament, la mission de l'achever. C'est le testament d'Eudamidas, et l'on sait avec quel soin religieux et avec quel talent tout ensemble les deux amis viennent de répondre au vœu du maître. Lisez Celse, disait Rau ; lisez ce livre, dirai-je à qui veut approfondir une question chirurgicale et se donner un modèle qu'il puisse imiter.

En 1814, Dupuytren alla, sous le feu de l'ennemi, traiter les plaies que fait la guerre. En 1830, nos discordes lui en envoyèrent un grand nombre dans son hôpital. Dupuytren étudia le caractère de ces plaies, et, sous sa dictée, Marx et Paillard écrivirent sur ce texte un livre que ne désavoueraient pas nos grands chirurgiens militaires.

mais qui ne fera jamais oublier leurs ouvrages. Enfin, pour mettre un terme à cette énumération, déjà si longue, et cependant si incomplète, je rappellerai qu'à lui seul appartient l'honneur d'avoir donné, sur la rétraction permanente des doigts, une histoire presque achevée ; presque, ai-je dit, car Goyrand a montré plus tard que cette rétraction ne tient pas seulement à celle de l'aponévrose palmaire, mais encore à des brides de formation nouvelle (1).

Je sais qu'on a disputé à Dupuytren ses plus belles inventions pour les rapporter à d'autres. On a cité contre lui Pellier, Ledran, Hey, Smalkalden, Astley Cooper, et des chirurgiens allemands qui, avant 1812, avaient amputé la mâchoire. Mais dans cette guerre de priorité, quel arbitre constatera les dates et les détails des procédés ? Quel tribunal osera peser les témoignages et porter un jugement ? Qui peut se flatter, en quoi que ce soit, d'être absolument original ? Pascal refaisait Euclide, et cependant il inventait. Dans tous les temps, dans tous les lieux, les problèmes de la chirurgie ont présenté les mêmes données : dans tous les lieux, dans tous les temps, le génie a pu donner les mêmes solutions. Où est le miracle de rencontrer à Londres ce qu'on rencontre à Paris, à Paris ce qu'on rencontre à Berlin ? et, dans tel siècle, ce qu'on a rencontré dans tel autre ? Si perfectionner est créer, il s'ensuivrait que Dupuytren fut un des plus féconds esprits qu'ait jamais eus la chirurgie, et que, ve-

(1) *Mémoires de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1834, t. III, pag. 489 et suiv.

nant à sa place après tant d'hommes et de travaux, J.-L. Petit lui-même ne l'eût peut-être pas égalé.

Dupuytren était professeur à la Faculté de médecine de Paris, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Il avait appartenu au conseil de salubrité et à l'université en qualité d'inspecteur général : il fut, dès le principe, membre de l'Académie royale de médecine ; en 1825, il le devint de l'Académie des sciences; il avait été premier chirurgien de deux rois. Créé baron, décoré de plusieurs ordres, il était recherché dans la société la plus brillante et la plus élevée ; il était honoré de ses élèves, célèbre dans toute l'Europe, comblé d'honneurs, de gloire et de richesses. Que manquait-il à son bonheur? Mais le bonheur n'est point dans la situation ; il est dans le caractère, et Dupuytren n'était pas né pour être heureux. Tout ce qu'il avait souhaité, il l'avait à profusion, et n'y sentait que vide et désespoir. En 1833, sa santé reçut un échec. Il fit, au printemps de 1834, un voyage en Italie, et ce voyage fut pour lui comme un long triomphe que sa renommée lui avait préparé. Dans le même temps, notre honoré collègue Esquirol voyageait dans les mêmes lieux, et pour la même raison : ils se rencontrèrent à Rome. Dupuytren se montrait impatient de revenir. Qui vous presse? lui demanda Esquirol.— Je songe à l'Hôtel-Dieu, répond Dupuytren. — Vous l'avez laissé dans d'habiles mains, reprend Esquirol. — Oui, réplique Dupuytren, mais mon devoir! Mot de caractère et d'honneur tout ensemble. Effectivement, il revint au printemps 1834 avec un mieux apparent ; mais les accidents ne tardèrent point à reparaître : ils s'aggravèrent par degrés, et malgré

les soins éclairés de Husson, de Broussais, de Cruveilhier, de Bouillaud, si vivement secondés par Sanson et Marx ; après de longues souffrances, et conservant jusqu'à la fin la netteté de ses idées, la fermeté de son courage, et ce calme sévère que respirait sa physionomie, il expira le 7 février 1835, à l'âge de 57 ans et quelques mois. A l'ouverture, on trouva dans la poitrine un épanchement considérable, et dans le cerveau quelques vestiges de foyers apoplectiques. Ses obsèques furent solennelles. On y vit un concours prodigieux d'hommes de toutes les classes et de toutes les professions ; des pairs de France, des savants, des médecins, des gens de lettres, des artistes, et jusqu'à de simples ouvriers qui le nommaient avec douleur : car aucun autre nom n'est devenu plus populaire. Des députés des corporations dont il était membre, Orfila pour la Faculté, Larrey pour l'institut, prirent la parole. J'osai, au nom de l'Académie royale de médecine, mêler ma faible voix à la leur, et à celle des élèves qui déploraient avec nous la perte commune, et se disputèrent l'honneur de porter ses restes jusqu'à son dernier asile.

Ainsi s'éteignit cette grande lumière de la chirurgie : homme d'un puissant esprit, dont la gloire sera continuée par ses élèves ; mais homme d'un caractère complexe : trop sensible aux traits de la malveillance pour les oublier jamais, et dans l'occasion punissant une injure par le plus cruel dédain ; sans lâche ménagement pour le rang, le crédit ou l'autorité : tendre toutefois pour ses amis, entrant dans leurs peines, et mettant tout son art à les soulager. Qui le sait mieux que moi ? et qu'il m'est doux

d'en rendre ici un témoignage public à sa mémoire! Quelle bonté dans les soins qu'il prit de l'unique enfant que m'ait donné le ciel, et dont les bras étaient cruellement déchirés de morsures empoisonnées! Qui le dirait! ce cœur si prompt à se serrer, si prompt à s'aigrir à l'approche d'un inconnu, ce cœur s'épanouissait à la vue d'un enfant : touché de cette grâce innocente, il se livrait avec effusion à la naïve joie du premier âge. Né pauvre comme Chaussier, Vauquelin, Fourcroy, Corvisart, peut-être prenait-il trop de souci pour ne plus l'être; et cependant généreux et désintéressé quelquefois outre mesure. Que de contraires! Mais qui d'entre nous pourrait se vanter d'être en toutes choses identique à lui-même? Au physique, au moral, nous sommes tous composés de pièces diverses et dépareillées : d'où naît pour nous la nécessité d'une indulgence et d'une bonté mutuelles. Il a laissé une fortune supérieure à celle de Leibnitz, et pour le moins égale à celle de Boërhaave, que l'on évaluait à 4 millions. De ce produit de ses épargnes, il avait distrait par son testament une somme de 200,000 francs, pour l'érection à la Faculté d'une chaire d'anatomie pathologique. C'était clore sa carrière comme il l'avait commencée. Sur les sages avis de M. Orfila, avec le consentement du testateur, et par décision ministérielle, ce bienfait en a produit un second, et a pris lui-même une autre destination. La chaire a été créée par l'autorité, et le legs a été affecté à la construction d'un musée, qui, par les soins et l'habileté d'Orfila, a été commencé, continué, décoré avec goût et achevé en 55 jours, dans l'ancien bâtiment des cordeliers. On y a rangé dans des armoires élégantes,

les objets d'anatomie pathologique les plus curieux, les plus variés; tous préparés avec recherche et disposés pour les yeux avec une merveilleuse industrie. Un jour l'image de chaque objet sera gravée par les meilleurs artistes, et publiée avec une notice qui en sera comme la biographie. Il en résultera un recueil dont les exemplaires, distribués dans l'Europe, seront comme autant de musées voyageurs qui parleront dans tout le monde, et des richesses de l'école, et de la vigilance qui l'administre, et du génie et de la munificence de Dupuytren : monuments plus durables que l'airain, eût dit le poëte, et sans doute non moins durables que ses vers. On sait du reste qu'une partie de cette brillante fortune avait été déposée en offrande aux pieds d'un auguste banni; action sans exemple dans l'histoire du monde, non moins honorable pour notre espèce que pour Dupuytren lui-même, et que les âmes nobles et généreuses qui m'entendent ne me pardonneraient pas de dérober à leurs hommages !

G. Dupuytren a publié :

Propositions sur quelques points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique. *Paris*, an XII (1804), thèse in-8.

Rapport sur un fœtus humain trouvé dans le mésentère d'un jeune homme de quatorze ans. (*Mémoires de la Société de la Faculté de médecine de Paris*, in-4, pages 231 à 280, avec planches.)

Lithotomie, thèse pour la chaire de médecine opératoire. *Paris*, 1812, in-4.

Mémoire sur la fracture de l'extrémité inférieure du péroné, les luxations et les accidents qui en sont la suite, avec planches. (*Annuaire médico-chirurgical des hôpitaux et hospices de Paris*. Paris, 1819, in-4, pag. 1 à 212)

Déposition faite le 15 mars à la Chambre des pairs sur les événements de la nuit du 13 au 14 février (assassinat du duc de Berry). *Paris*, 1820, in-8 de 40 pages.

Rapport à l'Académie royale des sciences, sur un mémoire de M. Costa : De la non-contagion de la fièvre jaune et des dangers du système sanitaire. *Paris*, 1825, in-4.

Notice sur Ph. Pinel. *Paris*, 1826, in-4 de 16 pages.

Mémoire sur une méthode nouvelle pour traiter les anus accidentels. (*Mémoires de l'Académie royale de médecine.* Paris, 1828, t. I, page 259 et suiv., avec planches.)

Lettre et leçon clinique sur le choléra-morbus, faite à l'Hôtel-Dieu. *Paris*, 1832, in-8.

Sur les étranglements des hernies par le collet du sac herniaire. *Paris*, 1832, in-8.

Leçons orales de clinique chirurgicale, faites à l'Hôtel-Dieu de Paris, recueillies et publiées par les docteurs Brierre de Boismont et Buet. *Paris*, 1832, 4 vol. in-8. — Deuxième édition, corrigée et augmentée, publiée par les docteurs Brierre de Boismont et Marx. *Paris*, 1839, 6 vol. in-8.

Traité des blessures par armes de guerre, rédigé d'après les leçons cliniques de G. Dupuytren, et publié sous sa direction par les docteurs A. Paillard et Marx. *Paris*, 1834, 2 vol. in-8.

Cet ouvrage forme les tomes V et VI de la deuxième édition des *Leçons orales de clinique chirurgicale.*

Mémoire sur une manière nouvelle de pratiquer l'opération de la pierre, terminé et publié par L.-J. Sanson et L.-J. Bégin. *Paris*, 1836, grand in-folio, avec 10 planches dessinées par Jacob. *Avec cette épigraphe :*

« Je lègue à MM. Sanson aîné et Bégin le soin de terminer et de publier un ouvrage déjà en partie imprimé sur la taille de Celse, et d'y ajouter la description d'un moyen nouveau d'arrêter les hémorrhagies. » *Testament de Dupuytren.*

G. Dupuytren a inséré quelques rapports et mémoires dans les *Bulletins de la Faculté de médecine de Paris*, dans le *Journal de médecine*, dans le *Journal hebdomadaire de médecine*, dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, etc.

ÉLOGE

DE

A. SCARPA,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 29 AOUT 1837.

Lorsque Louis XIV parut sur le trône de France, une nouvelle ère s'ouvrit pour le genre humain. Les lois, l'administration, les manufactures, le commerce, les lettres, les arts, la marine, la guerre, en peu d'années, tout sortit du chaos ou du néant : tout fleurit à la fois, cultivé par cette main qui unissait deux mers, creusait des ports magnifiques, élevait trois cents forteresses, faisait construire un observatoire, tracer une méridienne, recueillir en Afrique et en Amérique des observations qui servirent comme de prélude aux sublimes théories de Newton. Du sein de cette cour toute rayonnante de splendeur et de majesté, où l'éclat de la couronne était, dirai-je tempéré, dirai-je relevé par la politesse et les grâces, où brillaient et l'héroïque valeur, et l'éloquence, et la poésie, et les plus rares talents dans tous les genres, Louis XIV,

13.

objet d'admiration, de respect, de crainte pour toute l'Europe, Louis XIV, par son exemple, enseignait surtout aux rois le respect qu'ils doivent au génie. Environné d'hommes supérieurs, tous illustrés par des chefs-d'œuvre, il s'en forma comme un peuple choisi qu'il approchait de sa personne, et qu'il honorait moins de sa familiarité que de ses déférences ; et pour étendre sur les esprits cette domination protectrice qui flattait sa grande âme, il cherchait à découvrir dans toutes les parties de l'Europe quelque mérite éminent, soit pour l'attirer à lui, soit pour l'attacher à la France, en le comblant de ses dons. Soixante savants étrangers, étonnés de leur renommée, n'apprirent ce qu'ils étaient que par les bienfaits de Louis XIV. On a vu des princes, des rois, des empereurs, des kalifes, appeler à leur cour les hommes célèbres de leur temps ; mais, dans ces rapprochements de la science et du pouvoir, aucun d'eux n'a porté l'aimable et délicate générosité de ce grand roi.

L'Académie des sciences fut une de ses plus belles créations. A peine formée, cette compagnie fit ce qu'avait fait son fondateur ; elle s'attacha les premiers hommes de l'Europe, et le premier de ses interprètes, Fontenelle, en écrivant ses éloges, rendit un égal hommage aux académiciens nationaux et aux académiciens étrangers ; plus heureux peut-être dans ses apothéoses que le roi dans ses libéralités, puisqu'il eut à célébrer, presqu'en même temps, un génie du premier ordre et une tête couronnée, le czar Pierre et Newton. L'exemple d'une si noble égalité n'a pas été sans influeuce sur le moral des nations. Après avoir été une bienséance académique, l'égalité est deve-

nue une bienséance sociale ; et dans le cours du dernier siècle, tel a été le respect des peuples de l'Europe pour les sciences, que, dans le feu des rivalités et des batailles, ils ont protégé, contre leurs propres fureurs, les vaisseaux qu'ils envoyaient au-delà des mers à la conquête de quelque vérité. L'usage établi par Fontenelle a été comme une loi pour ses successeurs : il a été suivi par Mairan, de Fouchi, Condorcet, et adopté par l'écrivain dont le talent seul eût fondé la gloire de la Société royale de médecine. Panégyriste éloquent de Buffon, Vicq-d'Azyr l'a été de A. Haller, de Linné, de Scheele, de Stoll et de beaucoup d'autres, comme Fontenelle l'avait été de Leibnitz et de Boërhaave. Reprenez aujourd'hui la collection de ces éloges : loin d'y voir un monument élevé à la vanité par la vanité, vous n'y verrez que des tributs de justice et de gratitude offerts à la mémoire des seuls hommes qui, après les Socrate et les Marc-Aurèle, sont les vrais ornements de notre espèce. Vous jugerez que l'effet naturel de ces honneurs publics serait de nourrir dans le cœur des nations ces sentiments d'estime, de concorde et de paix, qui feraient leur félicité sur la terre, et qu'enfin les archives où sont consignés ces honneurs renferment l'histoire la plus curieuse et la plus importante de l'esprit humain. Platon, Xénophon, nous ont laissé les mémoires de Socrate. Ces mémoires respirent la vertu la plus pure, et la font pénétrer dans votre âme. Pourquoi n'avons-nous pas ceux de Pythagore, et d'Archimède, et d'Hipparque ? Les mémoires d'un Hippocrate, d'un Aristote, où notre esprit suivrait pas à pas

la marche du leur, n'auraient-ils pas accéléré parmi nous les progrès de l'histoire naturelle et de la médecine?

Telle est, Messieurs, l'utilité des éloges : tableaux d'histoire où la vérité doit l'emporter sur les agréments ; où le peintre est tenu d'être exact encore plus que d'être habile; où, par la fidélité de ses images, il met dans leur vrai jour les erreurs et les fautes, aussi bien que les talents et les vertus de ses héros, et inspire tour à tour pour ce qui est mal et pour ce qui est bien l'indulgence et l'admiration. Dans nos perturbations politiques, les académies tombèrent ; avec elles périrent leurs usages, et les nations sans liens furent livrées à la haine. Mais bientôt le moment arriva où il fut nécessaire de renouer ces fils de la civilisation qu'avait tranchés la barbarie. La loi de l'état fit revivre les académies sous une forme nouvelle. L'Académie des sciences eut pour organes des écrivains d'une souveraine éloquence, et dans ses solennités elle entendit sortir de leur bouche des paroles qui rappelaient les plus beaux jours du dernier siècle, si fécond en merveilles. Comme leurs prédécesseurs, ils donnèrent des louanges aux académiciens étrangers, non par un servile esprit d'imitation, mais pour satisfaire à une obligation que j'oserais appeler sainte. La première de toutes les sciences est en effet celle qui enseigne aux hommes à se servir et à s'honorer mutuellement : ou plutôt, c'est une justice dont il appartient aux académies de donner l'exemple : c'est un devoir sacré dont les illustres secrétaires n'ont voulu s'affranchir qu'en le remplissant avec une sorte de religion.

Le même devoir vous est imposé, Messieurs ; vous me

pardonnerez de l'avoir senti. Vous êtes une Académie. Vous avez dans toute l'Europe des associés du plus rare mérite. Quelles que soient les différences de lieux et de langage, ils ne vous sont point étrangers : la science vous a faits de la même patrie, de la même famille, du même sang. Les hommages que vous rendez à la mémoire des uns, vous les devez à la mémoire des autres. Jusqu'ici, je n'ai osé vous entretenir, dans mes faibles éloges, que des académiciens nés, comme vous, dans le sein de notre heureuse France : aujourd'hui j'oserai davantage. J'oserai vous parler d'un homme né dans une autre nation; et vous m'applaudirez de l'avoir choisi dans l'Italie, dans cette contrée dont le nom seul réveille en nous toutes les magnificences de la nature, et toutes les puissances qu'il a été donné à l'homme de déployer sur la terre; dans cette contrée qui, maîtresse des nations par la force de ses armes, le fut encore par la sagesse de ses lois, je dirais presque par la majesté de son génie; qui, après des siècles de désastres et dans des temps de confusion, cultiva les lettres et les arts avec tant d'éclat que, pendant une longue série d'années, et dans un grand nombre de ses villes, on vit briller comme autant de cours de Louis XIV; qui, par sa civilisation, prépara celle de l'Europe; qui, de même qu'elle avait recueilli les restes de Troie, recueillit les restes de Constantinople, et avec eux les plus augustes monuments de l'esprit humain; qui la première donna l'hospitalité à l'imprimerie; qui peut disputer aux Arabes l'invention de la boussole, mais à laquelle on ne disputera jamais la découverte la plus étonnante que puisse citer l'histoire, celle du Nouveau-

Monde; et qui, en faisant renaître les belles-lettres, a fait renaître, entre les autres sciences, toutes les parties de celles que vous cultivez, l'anatomie, la chirurgie, la médecine. Des rois, des empereurs se mêlèrent à ces études et y excellèrent. Les écoles d'Italie servirent de modèle à la plus grande partie de l'Europe, et par ces filiations de savoir dont il n'est d'exemples que dans les anciennes écoles de la philosophie grecque, l'esprit des maîtres devenant celui des élèves, il y eut dans les travaux une suite, une continuité qui en assura la perfection; d'où il est arrivé, selon le sentiment de Haller, qu'après avoir restauré l'anatomie, l'Italie a eu l'honneur d'y mettre encore la dernière main. Du reste, parmi les généalogies scientifiques dont je parlais tout-à-l'heure, il en est une qui nous touche de plus près que toutes les autres; c'est celle qui à Malpighi a fait succéder Valsalva, à Valsalva Morgagni, à Morgagni Scarpa. Scarpa n'en sera pas le dernier terme. Il s'est formé des disciples qui continuent sa gloire, mais cette gloire est aussi la vôtre. Vous l'avez déjà proclamée par vos suffrages, et vous achèverez aujourd'hui de vous la rendre propre, si, dans un langage qui ne soit indigne ni d'elle ni de vous, j'ai le bonheur d'en reproduire les principaux titres.

Antoine Scarpa est né le 13 juin 1747, à la Motte, petite ville du Frioul, qui, deux siècles auparavant, avait donné le jour à cet Aléandre, qui enseigna les belles-lettres à l'âge où on les étudie, fit établir à Paris la première imprimerie grecque, fut le favori de Louis XII, de François Ier, de Léon X, charma de son éloquence et de son habileté dans les affaires la France, l'Allemagne et

l'Italie, et mourut à Rome revêtu de la pourpre. La famille de Scarpa était dans le commerce, il avait un oncle, homme d'église, l'abbé don Paolo, vénérable par sa droiture et sa piété, lequel avait été élevé à l'université de Padoue, par le marquis Poléni, mathématicien profond, associé de notre académie des sciences, et l'un des successeurs du grand Galilée. L'abbé don Paolo était très versé dans les mathématiques et les lettres. Il découvrit avec joie dans son neveu un esprit vif et pénétrant. Il mit à le cultiver toute la tendresse d'un père. Sous un tel maître, le jeune Scarpa fit des progrès très rapides. A quatorze ans, il avait achevé ses humanités, et pris une teinture des mathématiques. Dès ce moment, il songe à se donner une profession ; et comme un goût décidé le portait à la médecine et à la chirurgie, son oncle s'empressa de l'envoyer à sa chère université de Padoue. Là, florissaient huit célèbres professeurs, et au milieu d'eux le grand Morgagni ; Morgagni qui, âgé de quatre-vingts ans, publiait son traité *De sedibus et causis morborum;* Morgagni, le premier des anatomistes de son temps, sans en excepter même Haller, que, du reste, il ménageait assez peu dans ses leçons. Près de lui, deux autres professeurs se faisaient la guerre : Vandelli, qui, à l'exemple de De Haën, osait révoquer en doute l'infaillibilité de Haller ; Caldani, hallérien exclusif, toujours armé pour les paroles du maître, et ne souffrant pas qu'on pût même soupçonner de la sensibilité dans une membrane ; vaines querelles oubliées de nos jours. Ainsi, dès son entrée dans le monde, Scarpa en vit les animosités, les jalousies, les faiblesses. Charmé toutefois de l'esprit et de l'activité

de Scarpa, Morgagni le prit en affection. Morgagni avait perdu les yeux ; il fit de Scarpa son lecteur et son secrétaire. Tous les ouvrages que lui offraient les auteurs contemporains, toutes les consultations qui lui venaient des diverses parties de l'Europe, Scarpa les lui lisait. Scarpa écrivait sous sa dictée les jugements, les réflexions, les réponses ; et, ce travail terminé, le vieillard et l'enfant se délassaient par la lecture des classiques latins, et surtout par la lecture de Plaute, qui faisait les délices de Morgagni. Singulier spectacle que ces deux âges extrêmes qui s'identifient pour se servir ! Quel guide et quel appui pour Scarpa ! Quelles heureuses habitudes il se fit pour l'avenir ! Il était comme sous l'égide de Minerve. Dans l'intimité de ses confidences médicales, que de secrets s'échappaient de la bouche du maître ! Et quels traits de lumière pour le prompt esprit de l'élève !

Un autre professeur, le docteur Calza, qui enseignait les accouchements, représentait en cire, soit dans leur état ordinaire, soit dans toutes les périodes de la grossesse, les organes génitaux intérieurs et extérieurs de la femme. Scarpa seconda ce travail par des préparations qui avaient tout le fini de l'école de Morgagni. Enfin, dès les deux premières années de ses études anatomiques, il devint l'auxiliaire habituel du prosecteur, et le suppléait souvent dans ses fonctions.

Il passa les deux années suivantes à Bologne. Cette ville avait deux hôpitaux, dont il suivit la clinique. Il s'attacha surtout à celle de Riviera, disciple de Molinelli, et très habile chirurgien. De retour à Padoue, Scarpa, aux

applaudissements de tous les professeurs, reçut des mains de Morgagni les insignes du doctorat.

Mais Morgagni touchait à sa fin. Il mourut d'apoplexie dans les bras de son élève. Scarpa n'avait plus rien qui le retînt à Padoue. Il songeait à se fixer à Venise, pour y tirer parti de ses talents. Sur ces entrefaites, Vandelli reçoit de son frère, premier médecin du duc de Modène, une lettre où il invitait Scarpa, au nom de son souverain, à venir occuper dans l'université de cette ville une chaire d'anatomie et d'institutions chirurgicales. Effrayé d'un tel emploi, Scarpa hésite; mais, encouragé par ses amis, il accepte, il se rend à Modène; il paraît dans sa chaire, il parle, il démontre; et ses auditeurs admirent l'ordre et la clarté de ses idées, la pureté de son langage, la beauté de ses préparations. Il n'avait pas vingt-cinq ans. Peu de temps après, il fut promu au grade de premier chirurgien de l'hôpital militaire: nouvelle tâche qui tourna au profit de ses élèves; il fit succéder à ses leçons, chaque année, un cours d'opérations sur le cadavre.

Cependant au milieu des débats qui, depuis trente années, partageaient le monde savant sur l'organe de l'ouïe dans certains animaux, et particulièrement dans les poissons, Scarpa fit paraître en 1772, sous les auspices de son protecteur le duc de Modène, une dissertation écrite en latin, du style le plus élégant, sur la fenêtre ronde, et sur le tympan secondaire. Haller a donné de grands éloges à cet ouvrage. L'auteur se flatte d'y démontrer que la fenêtre ronde, négligée des anatomistes, concourt singulièrement à la perfection de l'ouïe. Il tire ses arguments de l'anatomie comparée. Partout où manque le limaçon,

point de fenêtre ronde. Elle n'existe qu'avec lui, et toujours dans des dimensions proportionnées. Or, le limaçon ne se rencontre que dans les animaux les plus parfaits. La conséquence est directe ; mais, de l'aveu de Scarpa lui-même, consigné dans un autre ouvrage, les oiseaux n'ont qu'un rudiment de limaçon, qu'un rudiment de fenêtre ronde ; tous deux si petits, qu'ils ont échappé à Vicq-d'Azyr, et que G. Cuvier n'en parle pas. A la vérité, des travaux ultérieurs, et particulièrement ceux de G. Breschet, ont prouvé que les oiseaux sont, en effet, pourvus de ces deux organes, mais encore très petits l'un et l'autre ; et cependant quel être animé a l'ouïe plus fine, plus délicate et plus étendue que celle de l'oiseau ? Car, sans parler du perroquet et du corbeau danois, quel homme égalerait les prodiges du moqueur américain? de cet oiseau si parfaitement imitateur, qu'il reproduit à souhait toutes les voix qu'il entend, tous les cris, tous les ramages des animaux de son espèce, passe brusquement du grotesque au sublime, et ne copie le rossignol lui-même que pour embellir son chant de nouvelles grâces, pour le rendre plus varié, plus énergique et plus touchant. Or, ces sons qu'il exprime par son larynx, il les a gravés dans sa mémoire, il les a perçus par ses oreilles. L'ouïe de l'oiseau serait donc aussi étendue que celle de l'homme ; et cette étendue dépendrait moins de la fenêtre ronde, que de l'ampleur des canaux demi-circulaires, ou des feuillets de Tréviranus, ou de quelque condition cérébrale encore inconnue. Quoi qu'il en soit, la dissertation de Scarpa fut pour l'Italie un objet de scandale. Depuis trois années, Galvani s'attachait à la même étude. Il avait successive-

ment communiqué ses découvertes à l'institut de Bologne, lorsque Scarpa publia les siennes. L'identité de leurs idées suscita des soupçons de plagiat. Bologne, Modène, Padoue, Pavie, en furent émues ; et les débats qui s'allumèrent ne furent amortis que dix ans plus tard, et lorsque Scarpa fut placé comme il devait l'être. Si, dans leurs congrès annuels, les savants concertaient entre eux des plans de travaux, les sciences marcheraient d'un pas plus égal, plus ferme, plus rapide et plus sûr ; elles n'auraient point à rougir de leurs divisions. Cet empire de lumière serait encore un empire de concorde et de paix ; et la paix, dit Voltaire, la paix vaut encore mieux que la vérité.

Vers 1749 et 1750, Meckel fut conduit, par la découverte du ganglion sphéno-palatin, à chercher quel est l'usage des ganglions en général. Il ne proposait que des vues anatomiques que Zinn avait adoptées, mais que Haller goûtait peu. Son esprit voulait quelque chose de plus ; il jugeait, comme Alexandre Monro, qu'il était préférable d'avouer sur ce point notre profonde ignorance. Scarpa reprit cette matière, et trente ans plus tard, en 1779, parut le premier livre latin de ses annotations anatomiques sur les ganglions et les plexus nerveux. Son premier soin fut d'en pénétrer la structure. Au moyen d'un simple filet d'eau, il la rend manifeste ; il la décrit avec tous les accidents qui l'affectent ; et rejetant les fictions de Willis, de Vieussens et de Lancisi, qui veulent que les ganglions soient des cerveaux secondaires, ou des foyers d'où s'élancent les esprits, il s'attache à la modeste conclusion de Meckel et de Zinn, savoir, que l'usage des ganglions est de disjoindre, de mêler, de recomposer les

nerfs, pour les multiplier, les nourrir, les raviver, les sous-diviser dans leur marche, et les distribuer plus favorablement dans les parties. Sauf sur quelques points, Scarpa fait concorder à merveille les détails d'anatomie avec ces détails d'action. Mais quoi ! n'est-ce pas là expliquer le fait par le fait, et n'être que l'écho d'un scalpel? On a dit et peut-être prouvé que les cordons originels des nerfs sont les uns sensitifs, et les autres moteurs. Dans les animaux très simples, ces deux propriétés de sentir et de mouvoir appartiennent probablement aux mêmes nerfs. Si elles étaient toujours séparées dans l'homme, l'homme ne pourrait subsister. Que lui servirait de sentir, s'il ne pouvait se mouvoir? Que lui servirait de se mouvoir, et comment le pourrait-il, si ses mouvements n'étaient excités par ses besoins, et réglés par son intelligence? Il importe donc à la vie des animaux supérieurs que le sentiment et le mouvement soient réunis par quelque intermédiaire. Peut-être se pénètrent-ils mutuellement dans les anastomoses ; mais serait-ce dans les ganglions que, par l'intime mélange des deux substances nerveuses, se consommerait cette fusion de deux propriétés distinctes en une propriété mixte, laquelle serait désormais une propriété commune à tous les nerfs? Une fonction d'un ordre plus élevé, que rempliraient les ganglions, serait de confondre l'innombrable foule de nos impressions intérieures en une seule impression dominante, en une résultante, qui, perçue par le cerveau sous la forme d'un sentiment permanent et variable tout ensemble, constituerait l'activité de cet organe, donnerait à l'entendement plus ou moins d'énergie et de portée, et, ne l'occupant d'aucune

impression particulière, lui permettrait de conduire sans trouble les opérations intellectuelles. Mais que de difficultés ultérieures! quelle obscurité sur le point qui sépare ces deux sources du sentiment et du mouvement? pourquoi l'une n'est-elle pas l'autre? en quoi diffère d'elle-même la texture nerveuse pour produire celui-ci, sans produire celui-là, et réciproquement? On a dit encore que les nerfs moteurs sont plus grêles que les sensitifs. Est-ce pour cette raison que, les racines nerveuses ne pouvant être à la fois grosses et petites, la nature les partage dès l'origine en deux moitiés inégales, celles-ci pour le mouvement, celles-là pour le sentiment; et qu'elle les confond plus tard et de mille manières, pour rendre leur action simultanée dans les organes? Est-ce enfin pour cette raison, comme Scarpa l'écrivait à Weber il y a peu d'années, que l'on ne rencontre de ganglions qu'entre les nerfs sensoriaux? comme s'il en coûtait plus à la nature pour sentir que pour mouvoir! Mais, ainsi que le remarque Breschet dans son dernier ouvrage, Scarpa lui-même a varié sur ces points délicats; particulièrement sur l'origine et le caractère du grand sympathique, dont il a fait tantôt un organe sensitif et moteur tout ensemble, et tantôt un organe purement sensitif. On l'a justifié de la seconde opinion par la première; et c'est la première qu'il a suivie dans le chapitre qui termine son livre des ganglions et des plexus. Là, il fait voir comment, à la faveur des uns et des autres, et par les filets entrelacés qui les lient soit entre eux, soit avec les nerfs de l'épine et de l'encéphale, se forme cette sympathie, cette communauté de sentiments et de mouvements qui embrasse la totalité des

organes pour les faire conspirer aux mêmes fins, et qui, de tant de forces hétérogènes, compose l'unité de l'être vivant : abîme de rapports pour la science et de difficultés pour l'art.

Après huit années d'enseignement et de travaux, la situation de Scarpa changea tout-à-coup. Modène perdit le duc François. Son successeur, Hercule, entreprit des réformes, et les étendit jusque sur les écoles. Dans le trouble, ou, si l'on veut, dans le loisir de ces mutations, Scarpa sollicita et obtint la permission de voyager. La France et l'Angleterre lui montraient de loin des talents qu'il voulait connaître. Il vint à Paris. Depuis cinq ans il appartenait à la Société royale. Vicq-d'Azyr l'accueillit avec empressement : une étroite amitié les attacha l'un à l'autre. Admis aux séances de la Société, Scarpa y communiqua une observation d'anévrysme, et fit hommage à la compagnie de son livre sur les ganglions, et de l'un de ses beaux dessins de la première paire; car un art qu'il possédait à l'égal de G. Cuvier, c'est l'art du dessin, sorte de mémoire artificielle, extérieure, immuable, que devrait cultiver tout homme qui se consacre à l'observation de la nature. Vicq-d'Azyr faisait alors dessiner et graver ses tables du cerveau. Il en préparait les modèles à l'hôpital de la Charité : c'est là qu'il mit dans les mains de Scarpa tous les moyens d'étendre ses recherches, et de recueillir les matériaux d'un travail qu'il préparait sur l'odorat. Dans le même temps se trouvait à Paris le baron de Wenzel, oculiste célèbre, qui avait rendu la vue à Euler, et à qui Scarpa vit opérer plusieurs fois l'extraction de la cataracte. Par une faveur plus rare, et que lui

ménagea le chirurgien de la duchesse de Modène, princesse de la maison d'Orléans, Scarpa fut reçu à la Charité par le frère Côme. Ce grand lithotomiste fit plus d'une fois, sous les yeux de Scarpa, la taille par le haut appareil; et chaque fois Scarpa fut frappé de l'adresse, de la légèreté, de la présence d'esprit, et j'ajoute de la simplicité de ce vénérable chirurgien. Vicq-d'Azyr lui fit connaître l'inventeur d'un appareil propre à redresser les pieds-bots. Quelques mots de ce mécanicien sur la docilité de nos parties à se fléchir dans tous les sens, pourvu que la traction qu'on leur fait subir n'y réveille jamais la douleur, ces mots se gravèrent dans l'esprit de Scarpa, et le guidèrent plus tard dans le traitement de cette infirmité. Mais de toutes les rencontres qu'il fit à Paris, la plus importante par ses suites fut celle d'Alexandre Brambilla, premier chirurgien de l'empereur Joseph II; Brambilla, enthousiaste de son art, n'en parlant jamais qu'en termes presque injurieux pour la médecine, même en présence de Stoll, et dans une ville où Stoll succédait à De Haën, à Störck, à Van Swiéten; Joseph II, prince novateur, ami de la chirurgie comme Louis XV, et qui fit plus pour elle que n'avait fait le roi de France. Le séjour de Brambilla à Paris s'expliquait par celui de son souverain dans la même ville. Mais comment Scarpa n'était-il pas à Modène? A cette question de Brambilla, Scarpa répondit : « Je suis un grand seigneur en disgrâce; je voyage. » Plus ils se virent, plus Brambilla sentit croître son estime pour Scarpa. Il était né à Pavie, et le projet de donner à sa ville natale un homme tel que Scarpa fut arrêté dans son esprit.

Au printemps de 1781, Scarpa se rendit à Londres. Il s'y fit l'élève de Pott, des deux Hunter, de Cruikshank, de Sheldon. Il suivait leurs visites; il écoutait leurs leçons sur la chirurgie, les accouchements, l'anatomie de l'homme et l'anatomie des animaux. Il apprit de Cruikshank l'art d'injecter avec le mercure les vaisseaux lymphatiques; vaisseaux dont la découverte est doublement italienne : elle est originaire de Rome et de Pavie. Bientôt Scarpa fut sur ce point l'égal de ses maîtres; mais ce qu'il ne pouvait contempler sans émotion, ce qu'il étudiait pièce à pièce pour les imiter un jour, c'étaient d'une part les belles préparations de l'aîné des deux frères, qui avaient déjà fait trente années auparavant l'admiration de Meckel; c'était de l'autre la magnifique collection formée par le plus jeune de toutes les parties de l'organisation animale; et ce qui achevait de le transporter, c'était, dans ses entretiens avec J. Hunter, la puissance et l'originalité de ce génie hardi, parce qu'il était élevé; c'était sa vive ardeur pour tous les genres de découvertes; car il est des esprits pour qui toutes les découvertes se touchent et s'enchaînent, comme les parties d'un même tout.

Scarpa quitta l'Angleterre, affecté comme l'avait été Meckel. Il y trouvait plus de simplicité qu'en France pour le choix des topiques, plus de réserve pour opérer, plus de mesure dans le diagnostic, plus de propreté, d'empressement et de soin dans le service des malades. Mais on y abusait du gorgeret d'Hawkins approuvé par Meckel, rejeté par la grande partie des chirurgiens, fort inférieur au couteau simple ou au bistouri caché de frère

Côme, et dont Scarpa lui-même ne s'est servi qu'après l'avoir modifié à sa manière, et tout autrement que ne l'avaient fait B. Bell et Desault. Du reste, Londres ne lui apprit rien sur les maladies des yeux. Dans les cas graves on appelait Wenzell. Sur la fin de l'été de 1782, Scarpa revint en Italie par Montpellier. Il ne s'arrêta point dans cette ville ; elle était veuve de ses célébrités.

A peine rentrait-il à Modène, qu'une lettre de Brambilla lui apprend que, sur sa proposition, Joseph II vient de créer à Pavie une chaire pour l'anatomie, la clinique chirurgicale et les opérations. Cette chaire, Brambilla l'offre à Scarpa au nom de l'empereur, et aux conditions les plus avantageuses. Mais il fallait rompre avec le duc de Modène, et cette extrémité répugnait à Scarpa. Il craignait de répondre à des bienfaits par de l'ingratitude, et de tomber dans l'abjection de ceux qui sacrifient le devoir à la fortune. Il ouvrit son cœur au duc lui-même ; il lui remit sa destinée dans les mains. Touché d'un si noble abandon, le duc leva ses scrupules, et bien qu'affligé de le perdre, il lui donna l'ordre d'accepter. Deux hommes dignes l'un de l'autre par leurs sentiments, le prince et le professeur ; et ces sentiments ne furent jamais altérés. C'est ainsi qu'au milieu des animosités qui s'étaient réveillées en faveur de Galvani, Scarpa fut porté sur le grand théâtre d'une des plus célèbres universités de l'Europe.

L'ouverture de ses cours se fit en décembre 1783, dans la grande salle de l'Université. Il y prononça un discours latin sur les moyens de perfectionner les administrations anatomiques. Ce discours respire une extrême

indépendance d'esprit. Scarpa y tient le langage d'un homme habitué aux découvertes. Il en ouvre le chemin à ses auditeurs, il les jette hors des routes battues, il les excite comme l'excitait J. Hunter ; et par son exemple, par l'exemple de Morgagni, d'Albinus, de Camper et d'une infinité d'autres, il leur montre les voies qu'une sage audace peut se frayer à travers l'économie pour arriver à des objets nouveaux, à des rapports inconnus, à des vérités ignorées ; mais il signale en même temps sur cette mer hérissée d'écueils, ceux où viennent se briser l'inexpérience et la précipitation. Ce discours, nourri de faits, eut l'approbation universelle. Il y donnait l'image de ce qu'il était lui-même, soit dans ses délicates recherches sur l'homme, soit dans ses expériences sur les animaux. De la patience, de l'adresse, des yeux excellents, de grandes ressources d'esprit, un art tout particulier d'observer et de conclure, voilà quels étaient ses instruments, voilà d'où sortaient les leçons qu'il donnait à ses élèves ; non moins éloquent par l'action que par la parole. Son auditoire s'accroissait chaque jour, et chaque jour il était plus diversement composé, d'élèves, de médecins consommés, de personnes de toute condition. On le suivait avec délices dans ces arides sentiers qu'il semait de fleurs.

A la fin de la première année de ses cours, il fit avec Alexandre Volta le voyage de Vienne. Un même sentiment de gratitude l'amenait aux pieds d'un monarque et d'un ami, de Joseph II et de Brambilla. On a dit que le prince aimait à s'entretenir avec les deux savants, et les traitait avec les égards les plus délicats. Heureux les prin-

ces qui savent honorer les hommes qui honorent leur pays et leur règne ! Sur l'invitation de ce généreux prince, qui pourvut à toute la dépense, les deux amis parcoururent la Bohème, la Saxe, la Prusse, l'état de Brunswick, celui de Hanovre, et rentrèrent en Italie par la Bavière et le Tyrol. Ils visitèrent les universités de Prague, de Dresde, de Leipsick, de Berlin, de Helmstadt, de Goëttingue. Aucun établissement scientifique n'échappa à leur curiosité, aucun homme célèbre à leurs hommages. L'anatomie était alors, comme aujourd'hui, la passion des Allemands. Dans la foule qui la cultivait avec tant de succès, Scarpa s'étonnait de ne rencontrer que très peu de chirurgiens, Richter seul excepté, Richter dont n'approchait aucun autre. On raconte qu'à Berlin, Scarpa eut avec le marquis de Luchesini, avec le général Pinto et Denina, l'honneur de s'asseoir à la table du grand Frédéric. C'est que le génie lui-même est une royauté. Du reste, de toutes les universités d'Allemagne, la première, à ses yeux, était celle de Goëttingue, et par l'immensité de sa bibliothèque, et par la célébrité de ses professeurs, Wrisberg, Blumenbach, Lichtenberg, Gmelin, Richter et J.-P. Frank; Frank, qui, comblé des bienfaits de Joseph II, vint, peu d'années après, rehausser de sa gloire celle de l'Université de Pavie.

Pavie, cependant, n'avait point d'amphithéâtre. Les opérations ne pouvaient être enseignées; des salles manquaient pour la clinique. Pendant l'absence de Scarpa, l'empereur fit préparer des salles, et construire un vaste amphithéâtre où entraient des flots de lumière. A ces magnificences il en joignit une autre : un arsenal complet

de chirurgie, d'un travail exquis et si bien distribué, qu'on y pouvait lire toute l'histoire de l'art. Le jour où se fit l'inauguration de l'amphithéâtre en novembre 1785, Scarpa, dans un discours latin, en fit ressortir tous les avantages; il fit voir que, par la richesse et la facilité de l'enseignement, l'école de Pavie l'emportait désormais sur les principales écoles de l'Europe; et cette supériorité, il en fit tout l'honneur à l'auguste protection dont elle était l'ouvrage; paroles applaudies parce qu'elles étaient justes, et parce qu'on a toujours bonne grâce à louer les Athéniens dans Athènes. Le même jour, Brambilla faisait à Guépendorf, près de Vienne, l'ouverture de sa grande école chirurgicale.

Scarpa fut alors dans la plénitude de ses travaux. A ceux que lui imposait sa place, il en associait de subsidiaires que lui faisait entreprendre son zèle pour les élèves. Les jours de vacance, il réunissait autour de lui les plus intelligents et les plus appliqués. Il revenait avec eux sur les maladies de l'hôpital; il en reprenait les symptômes, en marquait le caractère et les causes, rendait raison du traitement, de ce qu'il importait de faire, de ce qu'il importait d'éviter, provoquait les questions, éclaircissait les doutes, et achevait ainsi de porter la lumière dans les esprits. Il était pour eux ce que Morgagni avait été pour lui. D'un autre côté, le musée anatomique de Pavie était pauvre. En peu d'années, au milieu de ses fatigues, Scarpa le meubla d'un grand nombre de préparations; entre autres sur le système nerveux, et les organes des sens. Il mit aussi la dernière main au second livre de ses Annotations anatomiques sur

l'odorat, et les nerfs que ce sens emprunte de la cinquième paire ; ouvrage dont il avait communiqué l'ébauche et les dessins à la société royale de Paris, et qui parut enfin à Pavie en 1785. Chose étrange ! De Marinus à Scarpa, deux mille ans d'essais sur les paires de nerfs n'avaient pas encore fixé les idées sur les nerfs de l'odorat qui forment la première. Il n'y a pas soixante ans, l'exact Sœmmerring, lui-même, suit ces nerfs jusqu'à la lame cribleuse, et là il s'arrête. Scarpa achève ce que tant d'autres n'ont qu'ébauché. Il fait sur l'homme ce que Wrisberg avait fait sur quelques animaux. Il découvre, il met à nu sur le revers de la membrane pituitaire cette nappe nerveuse dont les innombrables filets se répandent sur la membrane, et vont se déployer avec elle sur les spires des cornets supérieurs, et sur les parois de la cloison ; et, par l'exemple de la tortue de mer, il fait sentir l'analogie de cette organisation avec celles de la vue et de l'ouïe : car dans ces trois sens, ce sont des villosités vasculaires et nerveuses, qui, recevant les impressions extérieures, en transmettent les ébranlements à la partie sensitive de l'organe : mais dans l'odorat, quel est le siége de cette partie ? Est-ce la première paire ? Sont-ce les nerfs qu'elle reçoit de la cinquième ? présomption de Méry, contredite par Loder, et qui, devenue vérité par les expériences, renverserait le sentiment de Scarpa sur les ganglions. Scarpa n'entre point dans ces épines. Il se borne à décrire les nerfs qui viennent du trifacial, et particulièrement le nerf naso-palatin, qu'il avait découvert, mais que connaissait Cotugno.

Les deux ouvrages sur l'odorat et l'ouïe n'étaient que la

préface du grand ouvrage qui parut en 1790, et fut réimprimé en 1794 sous le titre de Recherches anatomiques sur l'ouïe et l'odorat. D'illustres anatomistes des trois derniers siècles s'étaient occupés de l'ouïe des poissons. Scarpa sentit dans leurs écrits des difficultés qu'il voulut résoudre ; et ce nouveau travail le jeta dans une suite de découvertes, non seulement sur l'ouïe des poissons, mais encore sur l'ouïe des reptiles, des oiseaux, des mammifères et de l'homme. Il étendit singulièrement ce qu'on savait sur l'ouïe ; et cependant la connaissance de cet organe n'est devenue complète que par une infinité de travaux ultérieurs, dont les plus récents sont dus au savoir de G. Breschet (1). Il en résulte que, dans les animaux vertébrés, et surtout dans ceux des classes supérieures, l'organe de l'ouïe est très complexe ; on le verra tout-à-l'heure. Par quelques mots de sa préface, Scarpa insinue qu'il a déterminé la part que prend à l'audition chacune des pièces dont l'organe se compose. Plus loin il s'arrête à de simples conjectures. Que proposer, en effet ? Et quelle lumière dissipera jamais de si épaisses ténèbres ? Dans les mouvements, dans les trémulations dont la matière qui nous environne est agitée, qu'une main divine

(1) *Recherches anatomiques et physiologiques sur l'organe de l'ouïe et sur l'audition dans l'homme et les animaux vertébrés*, avec 13 planches. (Mémoires de l'Académie royale de médecine. *Paris*, 1836, tom. V, pag. 229 et suiv.) — *Recherches anatomiques et physiologiques sur l'organe de l'audition chez les oiseaux*. Paris, 1836, in-8, et atlas de 8 pl. in-4. — *Recherches anatomiques et physiologiques sur l'organe de l'ouïe des poissons*. Paris, 1838, in-4, avec 17 planches.

plonge une masse nerveuse, même imperceptible ; à l'instant le plus léger ébranlement se transforme en sensation. Voilà le phénomène fondamental et primitif que nous sommes forcés d'admettre, sans qu'il nous soit donné de le comprendre. Ces sensations établissent avec les corps extérieurs les relations de la molécule animée, et ne sont d'abord que l'effet d'un simple attouchement ; mais que la molécule nerveuse s'étende et se divise, qu'elle se multiplie, qu'elle s'infléchisse et se contourne à l'infini, les effets de l'attouchement vont se multiplier et se diversifier avec elle ; ils seront lumières, sons, odeurs, ainsi de suite : mais le phénomène, ainsi varié, n'en sera que plus incompréhensible. Dans le seul être animé qui ait le don de la parole, il est nécessaire que l'oreille et le cerveau soient dans de telles conditions, que, l'une percevant les sons articulés, l'autre en puisse transmettre l'imitation aux organes de la voix : mais quelles sont ces conditions intérieures ? A quoi bon dans l'oreille, outre ces nerfs si singulièrement distribués, à quoi bon ces liqueurs, ces spirales, ces canaux, ces renflements, ces sacs, ces pierres et ces poudres, comme il fallait à de tels instruments des sourdines ou des étouffoirs ? Comment de tant de rouages animés va-t-il résulter un seul son ? Comment concilier cette unité avec la duplicité de l'organe, et quelle est ici l'action du cerveau ? Mystère que ne percera jamais la plus subtile physique, et dont le secret, connu seulement du créateur, ne fut pas même entrevu, j'ose le dire, par le génie de Scarpa. Je ne m'arrête point sur la partie de l'ouvrage qui regarde l'odorat. L'auteur s'y proposait de confirmer

par l'anatomie comparée ce qu'il avait écrit sur ce sens considéré dans l'homme. A ce livre sont annexées des figures gravées par Anderloni sur les dessins de Scarpa. On verra tout-à-l'heure ce qu'il faut penser de ces deux artistes.

En 1792, un élève de Sœmmerring et de Loder, Behrens, écrivit à Mayence une dissertation où il établit que le cœur est dépourvu de nerfs, et par conséquent de sensibilité. Cette dissertation fait partie du recueil de Ludwig (1). Ce qu'on y saisit de plus net, c'est, d'une part, l'opposition des écrivains sur l'organisation du cœur, lequel a beaucoup de nerfs selon ceux-ci, très peu selon ceux-là, ou même n'en a pas du tout; c'est, de l'autre, l'incroyable suite de contradictions où Haller est tombé sur ce point. Du reste, Behrens rapporte les mouvements du cœur à une force peu différente de l'irritabilité. Il oublie ce qu'oublient toujours les hallériens, savoir que les artères, étroitement embrassées par les nerfs, les font plonger avec elles dans le tissu des parties, et les entraînent dans leurs plus subtiles divisions; d'où il suit, à l'égard du cœur, que la chair de cet organe est comme pétrie de substance nerveuse, et réciproquement. Tout ce fond de doctrine, Scarpa le renverse par des faits pratiques. Il rappelle à quel point le cœur a souffert dans certains cas; avec quelle violence, avec quel tumulte il est remué par les passions : la colère, l'indignation, la terreur. Le cœur est donc sensible; et si la sensibilité est

(1) *Scriptores nevrologici minores selecti.* Lipsiæ, 1795, t. III, pag. 1 et suiv.

l'ouvrage des nerfs, il a donc des nerfs. Aux raisonnements Scarpa fait succéder les faits. Par un travail de deux années, il met au grand jour tout le système nerveux des viscères de la poitrine. Déjà décrit par Fallope, mais tombé dans l'oubli, ce système reçut de Scarpa comme une vie nouvelle. Jamais l'industrie du scalpel ne fut si merveilleuse; c'est que jamais il ne fut dans une main plus légère et plus délicate. Cette main vous fait suivre sur la surface du cœur les sinuosités de ces filets nerveux qui vont en serpentant se perdre dans les fibres où le sentiment les conduit. Il y a plus : Amussat et Castel ont vu qu'en distribuant les nerfs entre les deux moitiés du cœur, la nature en a mis beaucoup plus dans la moitié droite, afin d'y rendre plus vif le faible aiguillon du sang noir. Je reprends. Le crayon de Scarpa, le burin d'Anderloni s'unirent encore une fois pour perpétuer le chef-d'œuvre du scalpel. Un excellent juge, Breschet, a vu sur place, à Pavie, les modèles, les dessins, les gravures. A ne considérer que ce qui est image, l'œil ne saurait décider entre la nature et l'imitation. Ce grand ouvrage parut en 1794 : nous n'avions plus d'académies. Scarpa le dédia à l'illustre Société royale de Londres. L'estime publique éleva l'auteur au premier rang parmi les anatomistes, et l'empereur François I[er] le gratifia d'une magnifique récompense.

Je réserve pour une autre partie de cet éloge les ouvrages que Scarpa fit paraître, à des distances fort éloignées l'une de l'autre, sur la structure et les affections des os. Le dernier de ces ouvrages et le plus étendu est de 1827. Il est orné de six magnifiques planches, gravées

par Anderloni. Le premier est une dissertation latine, qui, imprimée d'abord à Leipsick en 1799, réimprimée l'année suivante à Pavie, n'a été connue parmi nous qu'en 1804. Ces singularités s'expliquent par la situation où se trouvait l'Europe. La guerre était partout; elle avait porté nos armes dans l'Italie. En 1796, fut créée la république transpadane. Pavie y était comprise. On imposait aux fonctionnaires un serment que Scarpa refusa, prêt à quitter sa chaire, si on insistait. On n'insista point. Les Autrichiens reprirent le Milanais, et fermèrent l'université de Pavie. Petiet la rouvrit en 1799, et rappela les professeurs. Scarpa s'ouvrit alors une carrière nouvelle : il se livra à la pratique et à la composition de quelques traités sur des maladies importantes. Le premier fut son livre sur les maladies des yeux, qui parut en 1801. Ces maladies ont occupé tous les peuples depuis les Égyptiens jusqu'à nous; et cependant de l'Égypte à Scarpa, que trouve-t-on? des éléments de doctrine dispersés, quelques uns excellents, il est vrai, particulièrement sur la cataracte; tout le reste défectueux, incohérent, sans ensemble, sans corps; car on ne saurait honorer de ce nom la longue et indigeste nomenclature donnée par Galien. De tous les écrivains subséquents, grecs, arabes, italiens, français, anglais, allemands, il n'en est pas un qui soit ignoré de Scarpa, d'Aëtius à Richter; Richter, qui, selon J.-P. Frank, est le fondateur de l'ophthalmiatrie. Scarpa les cite et les juge, ou plutôt il se soumet avec eux à l'autorité des faits. Il ne traite une maladie de l'œil que pour en mieux marquer et la nature et le traitement. Voyez ce qu'il dit sur la tumeur et la fistule lacrymale, où il montre

qu'on s'attachait aux effets, au lieu de s'en prendre à la cause, que l'on ne soupçonnait même pas; sur la pupille artificielle, qu'il forme en décollant l'iris, méthode adoptée par G. Dupuytren et par toute l'Allemagne; sur la phlogose oculaire, partie de son ouvrage qui parut toute neuve, et qui l'était; sur les ulcères de la cornée, qui étaient le désespoir des oculistes, et qu'il fait évanouir par l'application du nitrate d'argent; sur le prolapsus de l'iris, qu'il ose également cautériser. Je m'arrête à regret sur ces détails. Entre les amauroses, il apprend à distinguer celles qu'il faut abandonner comme incurables d'avec celles qui ont leurs racines dans des altérations intérieures, et cèdent à un traitement composé de parties diverses et même contraires, dont il fixe la succession. A l'égard de la cataracte, on sait quelle était la vivacité de sa prédilection pour l'abaissement. Il opérait avec une aiguille qu'il avait inventée, et selon les règles qu'il s'était faites. Ses succès le rassuraient sur la bonté de sa méthode. Une méthode rivale compte aussi les siens, et jusqu'ici la balance est égale; il ne m'appartient point de la faire pencher, et d'anticiper sur une statistique si délicate. En peu d'années, l'ouvrage de Scarpa eut cinq éditions; la dernière est de 1816. A chacune d'elles, l'auteur joignait de courtes notes, particulièrement dans la cinquième, sur cette terrible ophthalmie qui, partie de l'Égypte, a désolé l'Angleterre, la Belgique, la Suisse, et surtout l'Italie Trente historiens en ont décrit les ravages. Scarpa l'assimile à l'ophthalmie purulente des enfants, et renvoie pour tout le reste à l'excellente dissertation d'Omodeï. Le traité des maladies des yeux fut traduit en Angleterre,

en Allemagne, en France. Nous en avons eu trois traductions. Je ne citerai que la plus correcte et la plus élégante, celle de Bousquet et Bellanger, qui l'ont enrichie d'importantes remarques. Mais ce qui fait le plus d'honneur à la mémoire de Scarpa, c'est le soin qu'ont pris les gouvernements de favoriser et d'étendre cette branche de l'enseignement médico-chirurgical. Des chaires d'ophthalmiatrie ont été érigées à Naples, à Pavie, à Londres, à Vienne, à Berlin et dans quelques villes du Nouveau-Monde. Partout on a respecté les dogmes de Scarpa. L'école de Vienne a pénétré plus avant dans les tumeurs et les phlogoses intra-orbitaires ; mais peut-être est-elle tombée, comme l'école d'Alexandrie, dans ces subtiles divisions qui multiplient trop les êtres, en changeant les simples variétés en espèces.

En 1803, à un mémoire ingénieux sur les pieds-bots succéda le bel ouvrage sur les anévrysmes. Depuis longtemps Scarpa songeait à faire sur ce genre d'affections ce qu'il avait fait pour les affections des yeux. Des deux parts, en effet, même incohérence et mêmes déserts. L'antiquité avait à peine laissé quelques traces, que Lisfranc reproduit dans une de ses thèses. Les seules notions que l'art possédait en 1784, étaient éparses, soit dans quelques écrivains des deux derniers siècles, soit dans quelques mémoires du dix-huitième, soit enfin dans la collection que venait de publier, à Strasbourg, le professeur Th. Lauth (1). Mais ce recueil même, très pré-

(1) *Scriptores latinorum de Aneurysmatibus collectio.* Argentorati, 1785, in-4, fig.

cieux d'ailleurs, mais les travaux plus récents de J. Hunter, et ceux des chirurgiens de France et d'Italie, laissaient encore la doctrine sans liens, et la méthode sans règles : lacune dangereuse qu'il importait de remplir. On en sentait partout la nécessité.

En 1797, la Société de médecine de Paris mit au concours pour l'année suivante une série de questions sur le traitement des anévrysmes. Les matériaux qu'avait réunis Scarpa lui permettaient de répondre pour le terme prescrit : mais il fut retardé par des obstacles, et l'essai qu'il avait composé prit en quelques années les proportions d'un grand ouvrage. Il en puisa les principes dans l'anatomie normale et dans l'anatomie pathologique. Par l'une, il fit voir, mieux que ne l'avaient fait Haller et Murray, comment, partis d'un centre commun, les vaisseaux comme les nerfs projettent leurs ramifications à travers toute l'économie, et l'embrassent tout entière dans leurs innombrables entrelacements, pour en arroser chaque point de chaleur, de nourriture et de vie ; tellement liées du reste par leurs communications réciproques, qu'une artère principale supprimée ou détruite, les artères collatérales s'élargissent pour recevoir plus de sang, et porter au membre menacé la même quantité de force : exemple parmi tant d'autres de cette solidarité, de cette synergie des organes qui parlait au génie de J. Hunter, et agit dans des limites si étendues, que, sauf un petit nombre de cas, elle laisserait sans excuse la timidité des opérateurs. De cette revue des artères et du lacis de leurs anastomoses, Scarpa avait conclu qu'il était possible de lier avec succès des artères que jusqu'alors personne n'osait

toucher. En second lieu, par l'anatomie pathologique, il avait appris qu'il devait réduire tous les anévrysmes à une seule espèce. Tous ont, en effet, pour cause la rupture du tube artériel; mais cette cause n'est elle-même qu'un effet qui aurait sa source plus loin: car les expériences répétées d'Amussat ont démontré qu'après des ruptures complètes, simples, doubles, triples, quadruples, parallèles, entrecroisées des membranes intérieures d'une artère, il ne se fait jamais d'anévrysmes. C'est qu'apparemment l'anévrysme spontané dépend de quelque cachexie profonde, universelle, qui détériore le tissu de l'artère, l'affaiblit et le relâche, et qui, du reste, avant d'en opérer la rupture, peut en opérer la dilatation. Des hommes que leur habileté rend dignes de foi en ont vu des exemples. Ces cachexies, du reste, sont admises comme causes par Scarpa; et selon la judicieuse remarque de Breschet, ce seraient elles seules qui constitueraient la maladie: mais quel œil peut pénétrer jusque là? A l'égard du traitement, l'anévrysme, dit Scarpa, n'est solidement guéri que lorsque l'artère atrophiée s'oblitère et se convertit en une substance impénétrable et ligamenteuse. Ce changement est l'effet de l'inflammation qui soude avec elle-même la tunique artérielle intérieure, dont les parois opposées ont été rapprochées par la compression ou la ligature; mais cette inflammation adhésive ne s'allume que dans une artère saine. Provoquée dans une artère malade, l'inflammation est muette, ou bien elle est dangereuse; elle corrode, elle ouvre l'artère au lieu de la fermer; d'où il suit qu'on ne doit lier ou comprimer entre le cœur et l'anévrysme que le point où le

tissu du vaisseau conserve toute son intégrité. Tel est le langage de Hunter, tel est le langage plus explicite de Scarpa ; langage mille fois répété par Dupuytren, et justifié par des expériences faites sur les animaux et sur l'homme. On a vu toutefois des guérisons spontanées, où, d'elle-même et sans compression, l'artère s'est transformée en ligament. C'est que son calibre a été rempli par un caillot qui, arrêtant la marche du sang, puis se collant aux parois de l'artère, et revenant sur lui-même, les a entraînées, rapprochées, confondues : sorte de ligature intérieure et multiple, dont les fils sont pris dans le sang par la nature, attachés, noués par elle sur tous les points de la tunique intérieure, et finalement resserrés, concentrés sur eux-mêmes par l'absorption. Tel est l'admirable mécanisme qu'admet Hodgson (1) et qu'ont mis au jour les expériences d'Amussat (2), mais qui ne peut s'accomplir qu'autant que le sang roule avec lui des molécules plastiques et concrescibles ; d'où l'on peut voir encore à combien de conditions variables est assujetti le traitement de l'anévrysme. Aussi, pour éclairer ce traitement dans toutes ses parties, presqu'à chaque page de son livre, Scarpa sème, pour ainsi dire, à profusion des vues, des préceptes, des règles qui vous saisissent de cette justesse et de cette nouveauté qu'il imprimait comme

(1) *Traité des maladies des artères et des veines.* Paris, 1819, 2 vol. in-8.

(2) *Nouvelles recherches expérimentales sur les hémorrhagies traumatiques.* (Mémoires de l'Académie royale de médecine, t. V, in-4, p. 68 et suiv.)

un caractère à ses moindres conceptions. Depuis Scarpa, un grand mouvement s'est emparé des esprits en France, en Angleterre, en Amérique. Ce qu'il avait dit, on l'a fait. On a lié toutes les artères accessibles aux instruments, même l'aorte abdominale ; l'espérance et l'audace sont allées jusque là. Ce que Brasdor avait tenté en France, Wardrop l'a renouvelé avec succès en Angleterre. Il a jeté entre la tumeur et les capillaires des ligatures sur des anévrysmes placés à l'issue de la poitrine et de l'abdomen. D'importantes règles ont été posées pour prévenir les hémorrhagies secondaires. On a guéri des anévrysmes internes par un traitement analogue, mais supérieur à celui de Valsalva. Enfin, le stéthoscope a découvert des anévrysmes dans l'intérieur du crâne. Mais ce riche fonds de connaissances nouvelles, cette ardeur, cette intrépidité d'esprit, qui en a été la source, n'est-ce pas encore une des œuvres de Scarpa?

Qu'il me soit permis d'ajouter qu'un jour la torsion des artères, cette heureuse et belle invention de la chirurgie française, entrera dans le traitement des anévrysmes, et en rendra la guérison plus rapide et plus sûre.

L'ouvrage est dédié à Melzi, vice-président de la république italienne : les planches ont été gravées par Anderloni sur les dessins de son frère, et ce frère était pour le dessin le digne émule de Scarpa.

Cependant, cette même année 1804, Scarpa sentit que sa vue fléchissait; il prit sa retraite. Mais l'année suivante, Napoléon vint en Italie pour mettre sur sa tête la couronne des rois lombards; il visita l'Université de Pavie, se fit présenter les professeurs, et manda Scarpa. « Quels

» que soient vos sentiments, lui dit l'empereur, je les » respecte ; mais je ne puis souffrir que vous restiez sé- » paré d'une institution dont vous étiez l'ornement. Un » homme tel que vous doit, comme un brave soldat, » mourir au champ d'honneur. » Scarpa ému reprit sa chaire. Napoléon lui donna le titre de son chirurgien avec une pension de 4,000 fr. Il le fit chevalier de la Couronne de Fer et de la Légion-d'Honneur. On songeait à le porter au Corps législatif, poste dangereux dont le tinrent éloigné sa passion pour l'étude et son aversion pour la politique. Ce détachement absolu de toute ambition l'avait déjà sauvé dans le sac de Pavie, neuf années auparavant.

En reprenant ses travaux, Scarpa les tourna sur un nouveau sujet. Pendant près de six années, il approfondit l'importante question des déplacements nombreux, variés, bizarres, qui transposent si souvent les viscères et les intestins, et même les emportent quelquefois hors de leur cavité naturelle. L'ouvrage que Scarpa fit paraître sur cette matière en 1809 et 1810, portait le titre modeste de *Mémoires anatomiques et chirurgicaux sur les Hernies*, affections qui avaient déjà servi de texte à de nombreux écrits, aux mémoires de La Peyronie, de Pipelet, de Louis, insérés dans la collection de l'Académie de chirurgie ; aux mémoires posthumes de J.-L. Petit ; au traité *ex professo* composé par Richter : dernier ouvrage qui, bien que supérieur à tous les autres, était encore incomplet et fautif. Par respect pour la justice et la vérité, je dois citer encore le magnifique travail d'Astley Cooper, qui parut en 1804, et ne fut probablement connu de Scarpa que

beaucoup plus tard, tant la guerre avait isolé les peuples! Mais la paix vint, qui rétablit les communications, et il est permis de penser qu'en retouchant, comme il le fit dans la suite, quelques détails d'anatomie, Scarpa prit dans Astley Cooper ses courtes mais importantes rectifications. Ce qu'on ne peut nier, du moins, c'est que l'auteur italien l'emporte infiniment sur l'anglais par la supériorité de sa méthode. Le principal mérite de l'un ou de l'autre est d'avoir montré que ce que l'on croyait être un anneau est un véritable canal, dont la structure, les abords, la pente prépare la génération des tumeurs, et semble y appeler, comme dans leur voie naturelle, les parties quelquefois très diverses qui les constituent.. Ici, par ménagement pour mes auditeurs, je tairai des détails importants : mais il en est un qu'il m'est interdit de passer sous silence, parce qu'il appartient à la philosophie la plus élevée, et que c'est le génie de Scarpa qui l'a fait connaître. Je veux parler de l'admirable industrie que met la nature à réparer les pertes de l'intestin que la gangrène a mutilé. Avec quelle prévoyance et quelle adresse elle attache autour de l'ouverture extérieure une membrane auxiliaire qui va se substituer à la membrane principale; une toile délicate, extensible et ferme, qui va tout-à-l'heure embrasser les deux extrémités séparées, descendre avec elles au lieu qu'elles doivent occuper parmi les organes digestifs, et former entre l'une et l'autre un canal qui en rétablira la continuité : travail merveilleux que troublaient trop souvent d'imprudentes manœuvres, que Dupuytren se proposait d'abréger par l'heureux emploi de son entérotome, et qui l'emporte sur

l'artifice meurtrier de Rhamdor, autant qu'un art tout divin l'emporte sur les aveugles tâtonnements de l'homme ! Depuis Scarpa, l'art a fait des progrès dans l'étude et le traitement des hernies. Des questions qu'il n'avait qu'effleurées ont été approfondies, des espèces et des variétés inconnues découvertes, des procédés et des instruments nouveaux inventés. J. Cloquet a publié son excellent ouvrage, Girard son beau travail sur les hernies de quelques monodactyles ; mais tel est le singulier mérite du livre de Scarpa, que, quelque lumière que l'on ait d'ailleurs, quiconque l'ignore ne saurait se vanter de tout connaître sur les hernies. On sait, du reste, que ce livre a eu deux éditions : l'une dont j'ai cité la date, et dont M. le docteur Cayol fit paraître en 1812 une traduction dans notre langue ; l'autre à Pavie, en 1819, où l'auteur fit entrer de nombreuses additions, et où se trouve refondu et tout neuf le mémoire sur la hernie fémorale. Ce sont ces additions dont un de nos collègues, M. Ollivier (d'Angers), publia en 1823 une traduction sous le titre de : *Supplément au traité pratique des Hernies.*

Ce traité mit le comble à la réputation de Scarpa. L'auteur, qui le considérait comme son chef-d'œuvre, devint l'oracle de la chirurgie. On le consultait de toutes les parties de l'Europe. Mais, dans cet éclat de gloire, et dans ces prémices d'opulence, son infirmité croissait chaque jour, et comme pour en aigrir l'amertume, un coup presque mortel vint le frapper. Il vit mourir sous ses yeux un élève, un ami, un autre lui-même, qu'il chérissait d'un amour de père, le professeur Jacopi, qui, tout jeune, partageait la célébrité d'un maître dont il pos-

sédait toute la tendresse. Navré de douleur, Scarpa tomba dans un profond abattement. Il insista pour rentrer dans la classe des professeurs émérites. En 1812, âgé de soixante-cinq ans, il quitta l'enseignement public, et, consolant ses maux, comme Cicéron, par un travail littéraire, il écrivit l'éloge de J.-B. Carcano Leone, qui parut en 1813.

Carcano avait été, pour ainsi dire, un autre Scarpa. Comme Scarpa, après avoir été grand anatomiste, il fut grand chirurgien. L'un était élève de Morgagni, l'autre de Fallope. Ils appartenaient tous les deux à la même université. En 1573, Carcano professait à Pavie. Son traité des plaies de tête est une œuvre de génie. Plus habile que son maître, ou plus heureux, il avait découvert le trou ovale et le canal artériel : il touchait, avec Servet, Colombus et Césalpin, à la découverte de Harvey ; mais dans les sciences, après le premier pas, qui s'avise du second ? Enfin Carcano a décrit le premier les muscles de l'œil, la marche des larmes, la structure et les fonctions de la glande qui les prépare, il semble conduire au traitement de la fistule lacrymale. On le voit, Scarpa devait réclamer en faveur d'un Italien la gloire de tant de belles découvertes, et se passionner pour un homme qui avait été comme son précurseur.

Vous le sentez, Messieurs, nous sommes dans la vieillesse de Scarpa. Cette vieillesse toujours active se partageait entre des devoirs d'administration et des travaux scientifiques. Il eut en 1814 la suprême direction des études médicales. Il les voulait régulières et complètes. Un plan sur cet objet arrivait de Vienne : il en surveillait

l'exécution avec rigueur, mais il y voyait des vices qu'il voulait corriger. On avait réuni la zoologie à la minéralogie ; il voulait qu'on les séparât. On avait supprimé la chaire d'anatomie comparée ; il voulait qu'on la rétablît. On ne l'écouta point ; il donna sa démission. On ne l'accepta point. Il continua ; et d'année en année, jusqu'à la fin de sa vie, il composa des mémoires dont la collection forme aujourd'hui trois volumes in-4°, qu'on a publiés à Pavie, de 1825 à 1832, sous le titre d'*Opuscules de chirurgie*. Ces mémoires, entremêlés de notes, d'éclaircissements, de lettres particulières, portent sur une grande variété d'objets. Partout dans ce recueil même érudition, même profondeur, même sagesse : ou si, revenant sur d'anciennes opinions, il les modifie, ou même les contredit, par exemple, sur les ganglions et l'anévrysme, c'est qu'il est sincère contre lui-même, c'est qu'il immole l'amour-propre à la vérité ; disposition, ou plutôt noble courage d'esprit dont il donna d'ailleurs un si bel exemple, par la facilité qu'il mit à revenir de ses préventions contre la lithotritie, lorsque, dans la visite que lui fit Civiale en 1827, notre habile collègue lui eut développé la théorie de cette belle opération, et lui eut montré la forme et le jeu des instruments qui servent à l'exécuter.

Ici, Messieurs, s'arrête la longue série des travaux de Scarpa. Ce qui en relève le mérite, c'est qu'ils ont été conçus, suivis, achevés sur un théâtre dont la petitesse contraste avec sa renommée. Pavie n'a pas plus de vingt mille habitants. Presque jamais l'hôpital de cette ville ne reçoit au-delà de trois cents malades, et ces malades, répartis entre cinq cliniques, donnent à peine pour cha-

cune d'elles une trentaine de sujets. C'est d'un fonds si restreint que, sur tant de maladies si difficiles et si variées, est sortie cette doctrine si étendue, si substantielle et si neuve, qui obtint, dès qu'elle parut, les suffrages éclairés de toute l'Europe. Scarpa suppléait à tout par sa méthode. L'anatomie normale et l'anatomie pathologique étaient ses points de départ. C'est de là qu'il tirait ses inductions. Elles étaient si justes, que l'examen scrupuleux d'un seul fait pathologique lui découvrait les espèces et les variétés qu'il ne voyait pas. Il devinait, d'autres ont réalisé : on l'a vu pour la ligature hardie des artères ; et pour écrire son excellent mémoire sur la hernie fémorale, il lui a suffi d'observer une seule fois cette maladie sur un cadavre.

Du reste, il m'est doux de pouvoir affirmer que si, en écrivant ses ouvrages, il cherchait des autorités, et peut-être des modèles, c'était surtout parmi nos illustres chirurgiens.

A la suite de tant de fatigues, vous soupirez, Messieurs, après quelque repos pour Scarpa. Dans le riant village de Bosnasco, sur les bords délicieux et doucement inclinés qui dominent le Pô, il possédait un petit domaine où il allait chaque année respirer pendant quelques mois un air balsamique, et ranimer ses forces épuisées. C'est là qu'il a composé la plupart de ses grands ouvrages, dont il apportait les matériaux de Pavie. C'est aussi là qu'il se plaisait à recevoir les malades du voisinage, à leur donner des conseils, des consolations, des secours. Par raison autant que par goût, il s'y livrait soit à l'étude de la culture, comme Voltaire, soit à l'exercice de la chasse,

comme Léon X et Corvisart. Cette retraite charmante, il prit soin de l'embellir comme Percy avait embelli la sienne. Passionné pour la peinture, pour les arts, pour les antiquités, il avait déjà rassemblé sous ses yeux des chefs-d'œuvre dans plus d'un genre; et, soit pour enrichir encore sa collection, soit pour satisfaire une juste curiosité, il fit en 1820 dans toute l'Italie un voyage qui fut pour lui comme un long triomphe, et qui, de Naples à Milan, mit dans ses mains une ample moisson de tableaux des grands maîtres de chaque école. Versé dans toutes les langues de l'Europe et dans toute la littérature des modernes, il revenait de préférence à la lecture des classiques latins: de ceux qui ont illustré le siècle d'Auguste: Tite-Live, Cicéron, Virgile, étaient ses auteurs favoris; Virgile, qu'il lisait sans cesse, qu'il aimait comme l'accoucheur Douglass aimait son Horace. C'est sur la manière de ces grands écrivains qu'il avait formé la sienne, et peut-être est-il permis de soutenir qu'il n'était pas indigne de ses modèles: il en avait la sévérité, la plénitude et l'harmonie. Il pensait, par l'exemple de Celse, que le talent d'écrire, en cela supérieur au talent de la parole, est ce qui perpétue les sciences médicales, ce qui en assure les progrès, ce qui leur ouvre dans l'estime des hommes la place d'honneur qu'elles y doivent occuper. Ces mâles habitudes de son esprit avaient passé dans ses mœurs, dans ses manières, et jusque dans ses paroles. Je me trompe. Une gravité si noble était dans son caractère, avant de se montrer dans tout son extérieur, avant de se faire jour dans son langage toujours sérieux et mesuré, mais toujours facile et toujours in-

structif. A l'âme la plus ferme, la plus loyale, la plus prompte et tout ensemble la plus inébranlable dans ses résolutions, il joignait un corps robuste, une haute taille, une physionomie imposante et solennelle, où étincelait le feu de ses grands yeux noirs. Sa démarche, ses actions, ses moindres gestes avaient, pour ainsi dire, toute la vivacité de son jugement. Une seule qualité manquait à tant d'autres. Scarpa n'eut d'affection profonde que pour un seul homme, pour son élève, pour Jacopi: mais il ne connut point les plus doux sentiments du cœur humain; il les redoutait au contraire comme les ennemis de son indépendance, et cette révolte contre tout assujettissement, même le plus naturel et le plus légitime, dut porter quelque hauteur et quelque âpreté dans son commerce avec les hommes. Quoi qu'il en soit, à la faiblesse de ses yeux près, il conserva jusqu'au-delà de quatre-vingts ans cette singulière vigueur de corps et d'esprit. A cette époque, commença le déclin fatal: les forces tombèrent par degrés; les douleurs s'éveillèrent; et après cinq ans de vives souffrances, il s'éteignit dans la nuit du 30 octobre 1832, laissant après lui un exemple touchant de soumission à la religion de ses pères, une fortune considérable, due à ses seuls talents, des monuments de génie qui ne périront jamais, et une nombreuse colonie d'élèves animés de son esprit, déjà honorés de l'estime des hommes, et dont la gloire à venir assure à sa mémoire une durée que n'a pas toujours la mémoire des rois.

La perte que l'Italie avait faite a été ressentie par toutes les Académies de l'Europe, et particulièrement

par la nôtre, laquelle partageait avec l'Académie des sciences l'honneur de compter Scarpa au nombre de ses associés étrangers.

A. Scarpa a publié les ouvrages suivants :

De structura fenestræ auris et de tympano secundario anatomicæ observationes. *Modène*, 1772, in-8, avec 2 planch.

Anatomicarum annotationum *liber primus*, de gangliis et plexibus nervorum. *Modène*, 1779, in-4.

Anatomicarum annotationum *liber secundus*, de organo olfactûs præcipuo, deque nervis nasalibus è pari quinto nervorum cerebri. *Pavie*, 1785, in-4.

De promovendis anatomicarum administrationum rationibus, Oratio ad Tyrones. *Pavie*, 1783, in-4.

Theatri anatomici Ticinensis dedicativa oratio habita pridiè kalend. Novemb. an. 1785, in-4.

De nervo spinali ad octavum cerebri accessorio Commentarius. *Vienne*, 1788, *inséré dans les actes de l'Académie médico-chirurgicale de Vienne*, tom. I.

Anatomicæ disquisitiones de auditu et olfactu. *Pavie*, 1790, gr. in-fol. avec 8 planches doubles.

Tabulæ nevrologicæ ad illustrandam historiam cardiacorum nervorum, noni nervorum cerebri, glossopharyngei et pharyngei ex octavo cerebri. *Pavie*, 1794, gr. in-fol.

De penitiori ossium structurâ Commentarius. *Leipsick*, 1799, in-4, *réimprimé en France par Léveillé, avec le Mémoire sur les pieds-bots, sous ce titre :* Mémoires de physiologie et de chirurgie pratique. *Paris*, 1804, in-8, fig. *Scarpa a donné une nouvelle édition de son travail sous ce titre :* De anatomiâ et pathologiâ ossium commentarii. *Pavie*, 1827, in-4, avec 6 planches.

Les mémoires de la Société italienne, qui résidait alors à Vérone, contiennent (tom. II, part. II) *des recherches de Scarpa sur un cas d'hermaphrodisme de quadrupède, sous ce titre :* Sopra un toro-vacca.

Saggio di osservazioni e di esperienze sulle principali malattie degli occhi. *Pavie*, 1801, in-4. *Cet ouvrage a eu successivement cinq éditions, dont la dernière parut sous le titre suivant :* Trattato delle principali mallatie degli occhi. *Pavie*, 1816, 2 vol. in-8, fig. *Trad. en français par Léveillé.* Paris, 1802, 2 vol. in-8; *ibid*, 1811, 2 vol. in-8; — *traduit sur la dernière édition par MM. Bellanger et J.-B. Bousquet.* Paris, 1821, 2 vol. in-8, fig.; *ibid., par MM. L.-J. Bégin et Fournier-Pescay.* Paris, 1821, 2 vol. in-8, fig.

Sull' Aneurisma : riflessioni ed osservazioni anatomico-chirurgiche. *Pavie*, 1804, grand in-fol., fig. (*Trad. en français par Delpech.* Paris, 1809, in-8, avec atlas in-fol.)

Sull' Ernie : memorie anatomico-chirurgiche. *Milan*, 1809-1810, grand in-fol., fig. (*Trad. en français par M. Cayol.* Paris, 1812, in-8, avec atlas in-fol.) — *Scarpa a publié une seconde édition* (Pavie, 1819, grand in-fol., fig.) *qui contient de nombreuses additions : le mémoire sur la hernie fémorale est entièrement neuf. M. Ollivier (d'Angers) a traduit ces additions sous le titre de :* Supplément au traité pratique des hernies, etc. *Paris*, 1823, in-8, avec atlas in-fol.

Elogio storico di Giambattista Carcano Leone. *Milan*, 1813, in-4.

Note sur la taille transversale ou bilatérale (insérée dans les *Archives gén. de méd.*, tom X, pag. 269).

Scarpa a publié successivement un grand nombre de mémoires ; ne connaissant pas l'époque précise de la publication de chacun d'eux, je ne les indiquerai pas à part. Voici la collection dans laquelle ils ont tous été réunis :

Opuscoli di chirurgica. *Pavie*, 1825-1832, 3 vol. in-4, fig.

*Le tome I*er *contient :* Mém. sur le squirrhe et le cancer. (Trad. dans les *Arch. gén. de méd.*, t. X, p. 277.) — Mém. sur le gorgeret tranchant d'Hawkins. — Sur la lithotomie. — Sur la taille hypogastrique. — Sur la taille recto-vésicale. (M. Ollivier (d'Angers) a traduit de l'italien et publié tous ces mémoires réunis sous le titre suivant : *Traité de l'opération de la taille*, etc. Paris, 1826, in-8, fig.) — Mém. sur l'hydrocèle du cordon spermatique

(Trad. dans les *Archives gén. de méd.*, t. IV, p. 131.) — Mém. sur un nouveau procédé de paracentèse dans l'ascite compliquant la grossesse. (Trad. de l'italien et inséré dans les *Mélanges de méd. et de chirurgie étrangère.* Genève, 1824, t. I; et par extrait dans les *Arch. gén. de méd.*, t. VI, p. 178.)

Le tome II renferme : Mém. sur la hernie du périnée. (Trad. dans les *Arch. gén. de méd.*, t. I, p. 50, et inséré dans le *Supplément au traité pratique des hernies.*) — Mém. sur la ligature des principales artères des membres. (Trad. dans les *Arch. gén. de méd.*, t. II, p. 82 et 245.) — Appendice au traité de l'anévrysme. (M. Ollivier (d'Angers) a traduit et publié, à part cet appendice, sous ce titre : *Additions au traité de l'anévrysme.* Paris, 1822, in-8 pp. iij-40.) — Lettre au prof. Maunoir sur la cataracte et la pupille artificielle. — Obs. sur quelques cas rares de chirurgie. (Trad. dans les *Arch. gén. de méd.*, t. XII, p. 112.) — Obs. sur un anévrysme de l'artère de l'aorte avec érosion de la première côte et du sternum.

Le tome III contient : Obs. et réflexions sur la névralgie cubito-digitale. — De gangliis nervorum, deque origine et essentiâ nervi intercostalis. — De gangliis, deque utriusque ordinis nervorum per universum corpus distributione. (Un extrait de ces deux lettres est inséré dans les *Arch. gén. de méd.*, t. XXIX, p. 259.) — Examen comparatif du système artériel des deux membres après la ligature de la poplité d'un côté. (Trad. dans les *Arch. gén. de méd.*, t. XVIII, p. 66.) — Mém. sur l'insuffisance apparente de la ligature temporaire dans l'anévrysme. (Trad. dans les *Archiv. gén. de méd.*, t. XXII, p. 516.) — Mém. sur l'anévrysme par anastomose. (Trad. dans les *Arch. gén. de méd.*, t. XXIII, p. 535; et t. XXIV, p. 101.) — Cure d'une déviation de l'articulation du genou.

ÉLOGE

DU

Baron R.-D. DESGENETTES,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 4 SEPTEMBRE 1838.

Messieurs, l'éloge que vous aliez entendre aurait aisément pris sous une plume éloquente le mouvement et l'éclat d'un poëme héroïque. Les événements les plus variés et les plus glorieux y seront retracés à vos esprits. Tout ce que le génie de la guerre et des conquêtes, tout ce que l'ardeur du jeune âge et la maturité de l'expérience, la prudence et l'audace, la patience et le courage, des desseins profonds, un coup d'œil ferme, rapide et sûr, une action pleine de feu, peuvent jeter de surprise, d'étonnement, de terreur et d'admiration parmi les hommes : des expéditions lointaines qui, dans les idées de la postérité, se confondront un jour avec celles des Sésostris et des Alexandre ; des entreprises hardies, marquées par les plus étranges vicissitudes, et où, à l'approche et pour ainsi dire sous les périls d'une ruine imminente, de subites

explosions de victoires frappent et renversent comme la foudre des ennemis consternés, tous ces prodiges, l'homme dont j'entreprends d'honorer devant vous la mémoire, René Dufriche Desgenettes, cet homme les a vus des milliers de fois en Europe, en Afrique, en Asie, et des milliers de fois il y a associé les merveilles de son art. Ces soldats, ces officiers, ces généraux si braves et si habiles à vaincre, Desgenettes n'était pas moins habile à les préserver, à les guérir, à les ménager pour de nouveaux triomphes. Il partageait leurs fatigues, leurs dangers, leurs maux ; et telle a été son heureuse fortune et sa récompense, que dans cette profusion d'exploits, de talents et de gloire, sa gloire personnelle ne s'est point éclipsée. Partout il a dignement soutenu l'honneur de la médecine des armées ; de cette médecine qui, considérée dans toute son étendue, serait à elle seule comme une grande législation ; qui a exercé le génie des plus grands médecins, depuis Celse jusqu'à Pringle, et obtenu les hommages des plus grands capitaines, depuis le Cyrus de Xénophon jusqu'au maréchal de Saxe. Elle a fleuri sous Desgenettes, elle a brillé comme a brillé la chirurgie militaire, comme ont brillé, dans le feu des batailles, les sciences, les arts, la philosophie, l'éloquence et les lettres. Toutes ces gloires se sont identifiées l'une à l'autre ; elles se sont unies par des liens indissolubles ; elles forment comme un faisceau compacte qui traversera les siècles, et sur lequel les yeux charmés des générations futures liront à la fois les noms de Desgenettes, de Larrey, de Percy, de Berthollet, de Monge, de Fourrier, à côté de Napoléon-le-Grand, de Kléber-le-Magnanime, de Desaix-le-Juste, et de cent

autres guerriers, leurs émules et leurs imitateurs : heureuse alliance qui rattache à mon sujet tant de sujets divers, et me permettra, sur ces immortelles renommées, des excursions qui, loin de rompre l'unité de mon discours, l'orneront de magnifiques épisodes, et en seront le complément nécessaire.

Sous le titre de *Souvenirs de la fin du dix-huitième siècle et des commencements du dix-neuvième*, Desgenettes a fait paraître en deux volumes les mémoires de sa vie. Je ne serai que son abréviateur, et ce modeste rôle ne coûte point à mon amour-propre. J'y trouve au contraire la consolation de ne rien avancer qui ne vienne de l'auteur, et ne soit conforme à la vérité.

Desgenettes naquit en 1762 à Alençon. Sa famille était une des plus anciennes de la ville. Elle y avait rempli des magistratures, créé des fondations, élevé des monuments. Sa mère était Bretonne. Il croyait tenir d'elle la roideur et l'opiniâtreté qui, avec la réserve normande, était le fond de son caractère, et s'y conciliait avec la générosité la plus noble. On le mit de bonne heure au collége. Tenu parfaitement, il y avait quelques années, par les jésuites, ce collége avait dégénéré. On n'y faisait plus que de faibles études En 1778, Desgenettes fut envoyé à Paris. Il entra dans la maison de Sainte-Barbe, et suivit les cours du collége du Plessis. Quel contraste dans les destinées humaines ! La petite société que Fontenelle s'était faite se dispersa pour se fondre paisiblement dans les Académies. Celle qui à cette époque environnait Desgenettes était déjà dans les invisibles mains de cette fatalité qui ourdissait pour ceux-ci les plus cruelles infortunes,

pour ceux-là de l'opulence, des dignités, des honneurs. Après trente-quatre ans révolus, il est tel de ses condisciples que Desgenettes retrouva curé à Moscou. Tel autre était mort sous le couteau des assassins. Tel ou tel autre enfin qui, d'abord proscrit, fugitif ou caché, ne sortit de la retraite, ne revint de l'exil, que pour servir en qualité de ministre, le premier, Napoléon : le second, Louis XVIII. Desbois de Rochefort et Corvisart étudiaient avec Desgenettes. A leur exemple, il choisit pour profession la médecine. Cette science ne se soutenait alors que par les talents de quelques praticiens, et par les leçons de Roux, de Bucquet et de Vicq-d'Azyr. Les écoles de la Faculté étaient muettes et désertes. On se portait au Jardin du Roi, au Collége des pharmaciens, aux écoles de chirurgie. Toutes les parties de la science y étaient enseignées, soit par ceux qui ont été nos maîtres, soit par ceux qui les avaient formés ; tous habiles, profonds, éloquents : un Louis, un Peyrille, un Lassus, un Pelletan, un Boyer, un A. Dubois, et tant d'autres ; de Jussieu, Macquer, Fourcroy, Desault ; Desault, esprit original et vigoureux, dont les mains semblaient tirer la chirurgie du néant. Ainsi que Sabatier, que Pelletan, Desault donnait des leçons particulières. Le mérite de ces cours fut connu de Louis XVI ; et cet excellent roi contribua par son suffrage à porter Desault sur le grand théâtre de l'Hôtel-Dieu.

Devenu, en 1782, possesseur d'un modique héritage, Desgenettes en fit le même usage que Volney : il voyagea. En 1784, il se rendit à Londres avec Labillardière : en 1785, il se mit à visiter en quelque sorte, pas à pas,

toute l'Italie, et ne rentra en France qu'en 1789. Suivez l'auteur dans sa marche, vous parcourez une immense galerie où se succèdent avec rapidité, dans tous les genres, les portraits de presque toutes les célébrités contemporaines : artistes, musiciens, peintres, graveurs, statuaires, poëtes, écrivains, jurisconsultes, érudits, et de préférence les portraits des grands voyageurs, des grands anatomistes, des grands chirurgiens, des grands médecins. Desgenettes les a connus, étudiés, pratiqués; et l'illustre Banks, le compagnon de Cook; et le quaker Lettsom, qui, s'attachant à populariser la morale, en cherche les principes dans l'hygiène, avant de les chercher dans la raison; et ce Jean Hunter, génie inculte et transcendant, qui n'emprunte rien aux hommes et tire tout de sa propre force; dans cette contrée plus favorisée du ciel, dans cette belle et riante Italie, à Milan, Pavie, Parme, Venise, Ferrare, Bologne, Rome, Naples, Florence, dans toutes ces capitales, et dans les moindres villes intermédiaires, quelle incroyable série d'hommes éminents ! que de trésors d'esprit, d'intelligence, de grâce, de talents et de savoir ! quelle élégance de mœurs ! quelle hospitalité ! quelle aimable simplicité de manières ! et quelle exquise politesse ! Étrange alternative que celle où je suis, ou de citer tous les noms, ou de n'en citer aucun ! Souffrez du moins que je rappelle, comme singularités médicales, et ce marquis de Génori, qui, depuis quinze années, à la suite d'une violente émotion, s'assoupit dix fois le jour, même en plein midi, qui de ses courts sommeils coupe ses phrases, les suspend, les reprend, et les achève sans méprise : et cet abbé de Bourbon, ce fils de Louis XV,

qui hérite de son père le triste privilége d'avoir deux fois la petite-vérole; et la sagesse du cardinal de Bernis, qui, pénétré du livre de Haguenot, ne met jamais les pieds dans les églises de Rome, où l'on a multiplié les sépultures, et où le service divin est souvent interrompu par des défaillances. Du reste, en Angleterre comme en Italie, Desgenettes rencontra souvent des compatriotes, dont quelques uns devinrent bientôt ses amis, entre autres l'habile professeur Flandrin et le commandeur Dolomieu: Flandrin, dont je reparlerai dans un moment; Dolomieu, passionné pour la géologie, que Desgenettes retrouva dans d'autres temps, dans d'autres lieux, et j'ajoute dans une situation déchirante pour un homme de cœur, mais qu'il eut cette fois le bonheur d'accompagner dans une visite aux hypogées de Cornetto. Ces grottes sont ornées de peintures d'une date inconnue, lesquelles représentent à l'esprit la migration des âmes, les peines et les récompenses d'une vie future, tous les dogmes de l'antique mythologie égyptienne. Qui les avait portés jusque là? Mais quoi! ils avaient pénétré dans tout le nord de l'Europe, et jusque dans le sein de l'océan Atlantique. Enfin, dans cette première moitié des mémoires de Desgenettes, ce qui frappe, c'est l'excellence de ses jugements sur les chefs-d'œuvre des grands peintres, c'est le soin qu'il prend de recueillir sur place, touchant les hommes vivants et les morts célèbres, les curieuses particularités qu'il fit entrer plus tard dans les courtes notions de biographie dont sa plume enrichit les journaux et les dictionnaires; c'est enfin l'étroite liaison qui l'attacha dès le

principe à Mascagni, l'auteur du plus bel ouvrage que nous possédions sur les vaisseaux lymphatiques.

Admirateur de son ami, et profondément imbu de sa doctrine, Desgenettes quitta l'Italie, et se rendit, en 1789, à Montpellier. Il aspirait aux honneurs du doctorat. Pour les obtenir, il écrivit en latin une thèse courte et concise, comme le permet cette langue, sous ce titre : *Tentamen physiologicum de vasis lymphaticis.* Cette thèse, qui enseignait des vérités nouvelles, fut agréée par la Faculté. Desgenettes reçut ses patentes de docteur, et comme il avait réussi à injecter tout le système de ces vaisseaux, il en fit publiquement une démonstration qui eut les applaudissements de tous les professeurs, même ceux de Barthez : succès dont il rapporta toute la gloire à son ami Mascagni. Deux objets qui font suite. Pendant l'hiver de 1787, à Rome, et dans l'hôpital du Saint-Esprit, Desgenettes, occupé de recherches anatomiques, avait rencontré deux poumons, l'un détruit, l'autre à peine altéré, mais renfermant l'un et l'autre des corps étrangers, des amas de molécules de marbre et de plâtre engagées dans le tissu cellulaire voisin, ou disposées par traînées, dont quelques unes, en forme de petits cylindres, étaient visiblement des portions de vaisseaux lymphatiques incrustés. Ces vaisseaux avaient donc absorbé quelque peu de cette poudre de pierre que l'acte respiratoire avait fait pénétrer dans les poumons. En second lieu, Desgenettes avait constaté, par des expériences sur des sujets de différents âges, que, même après la mort consommée, l'action des vaisseaux lymphatiques se soutient et persiste, mais à différents degrés : pendant près de quinze heures

dans les adultes, et pendant près de soixante heures chez les enfants; dernier effort, selon Desgenettes, de cette énergie primitive, de cette force tonique dont la masse des organes est pénétrée; mais, plus que tous les autres, la trame cellulaire qui les embrasse, et d'où les vaisseaux lymphatiques tirent leur origine. La puissance vitale ne serait donc pas concentrée dans les nerfs, comme on l'a dit, ni dans le cœur; elle serait diffuse dans tous les points de l'économie, comme le prouveraient du reste ces mouvements qui font palpiter les chairs du requin dans des tronçons séparés de tout l'animal depuis trois jours. Où donc est la source de cette merveilleuse force? Qui le saura jamais? Et qui ne serait tenté de conclure de ce qui vient d'être dit, que, dans une infinité de cas, cette longue persistance d'action dans les vaisseaux absorbants rendraient suspects les résultats, si mal compris d'ailleurs, ou si mal interprétés, de l'anatomie pathologique? Toutefois, ce qu'établissait Desgenettes sur ce point délicat a été confirmé par Flandrin et par L. Valentin. Les observations et les expériences de tous trois ont paru dans le *Journal de médecine* en 1793. Desgenettes avait d'abord communiqué les siennes à la Société royale des sciences de Montpellier. Cette Société le mit au nombre de ses correspondants, titre qui l'assimilait, à Paris, aux correspondants ordinaires de l'Académie des sciences, et lui conférait les mêmes priviléges.

Il y avait alors, parmi les élèves, une société secrète, sur laquelle Desgenettes, qui en faisait partie, ne s'exprime qu'en termes généraux. Il n'en expose ni l'origine, ni l'organisation, ni les instituts, ni l'esprit. On croit

savoir qu'elle avait pour objet de maintenir entre les étudiants la plus sévère discipline. L'étudiant qui se permettait un acte répréhensible recevait l'injonction de quitter la ville; ou, s'il s'obstinait à y rester, il fallait que chaque jour il en achetât le droit à la pointe de l'épée. Cette Société fut trahie par un de ses membres. Il la dénonça au corps entier des étudiants comme dangereuse et criminelle. C'est qu'en effet toute société de cette nature devient malfaisante sans qu'elle y songe et contre sa volonté. Son principe même la rend ombrageuse. Elle autorise l'espionnage et les faux jugements; elle prête l'oreille à la délation; ou bien elle condamne sans entendre, ce qui est le comble de l'iniquité; ou bien elle suscite des explications, des débats, des animosités; elle allume la discorde et la haine, et sépare ainsi pour jamais ceux qu'elle se proposait d'unir par la vertu. Singulière jurisprudence, que de faire du duel un moyen de répression ou d'impunité! La loi seule doit régner parmi les hommes. Malheur au sacrilége qui lui arrache, pour se l'arroger, le droit de juger et de punir. Toute société secrète est ennemie de la société publique : ennemie d'autant plus redoutable, qu'elle s'applique sans relâche à faire partout prévaloir ce qu'elle qualifie de perfection, c'est-à-dire ses propres idées, et que pour leur donner l'empire, il ne lui coûte rien de tout renverser. Aveugle ! qui ne voit pas qu'elle se détruit par sa propre victoire, et qu'un jour l'exemple qu'elle donne s'armera contre elle.

Cependant, à Montpellier, dès 1789, pareilles aux flots d'une mer qui s'émeut, commençaient à gronder sourdement les agitations politiques. Peu à peu, dans le tumulte

des passions déchaînées, la ville se remplit de troubles, de sédition, d'anarchie, de meurtres. Après un séjour de plus de deux années, Desgenettes sortit de Montpellier, pour retourner dans la capitale. Il se flattait d'y goûter quelque repos ; il y retrouva les mêmes inquiétudes et les mêmes préoccupations. Des images de confusion et de ruine remplissaient tous les esprits. La société se sentait comme arrachée de ses fondements et poussée vers des abîmes. Ceux mêmes qu'un caprice de fortune avait subitement élevés, portaient dans le rire de leur joie ce je ne sais quoi de sinistre dont le rire des prétendants est empreint dans Homère. Desgenettes chercha quelque diversion dans le travail et dans ses devoirs de société. Il revit Pelletan, Tenon, Sabatier, Vicq-d'Azyr, Condorcet, Dolomieu. Il revit surtout Louis, qui touchait à sa fin, et allait mourir, comme G. Dupuytren, d'un hydrothorax. Quelles tristes confidences il faisait à Desgenettes! Quelle amertume dans les justes plaintes qu'il laissait échapper ! Lui, l'immortel auteur des mémoires de l'Académie, lui que déchiraient sans pitié les fureurs d'une médiocrité jalouse, mais que visitaient avec respect des têtes couronnées et des philosophes : Joseph II, Christiern, Gustave, et Franklin, leur égal. Cet homme, qu'on accusait de tant d'orgueil, avait marqué sa sépulture à la Salpêtrière, au milieu des pauvres infirmes qu'il avait servies et consolées. Le cœur déjà saisi des prochaines calamités de la France et de l'Europe, il conseillait à Desgenettes de s'y soustraire, en s'attachant au service des armées ; conseil que lui donnait également Vicq-d'Azyr, et que Vicq-d'Azyr soupirait de ne pouvoir suivre. Desgenettes

cependant jeta dans le *Journal de médecine* quelques articles courts et substantiels ; une analyse du système absorbant ; un extrait des œuvres chirurgicales de Flajani ; une notice sur un travail qu'il avait pris soin de faire imprimer, celui de Girardi, de Parme, touchant l'origine du grand sympathique, notice entremêlée de quelques paradoxes qu'il tenait de son ami Fontana ; les observations qu'il avait fait entendre à la Société royale de médecine de Paris, sur l'enseignement de la médecine dans les hôpitaux de la Toscane. L'hôpital de la Nouvelle-Sainte-Marie, à Florence, égalait pour le moins les meilleures cliniques de l'Europe. Enfin, près de s'éloigner des siens, il s'échappa quelques moments pour visiter Rouen et Navarre, où il avait et où il se fit des amis. A son retour, il vit la France dans les cruelles mains qui allaient l'ensanglanter Par l'intervention de son ami Thouret, il obtint un brevet de médecin pour l'armée d'Italie ; et le 15 mars 1793, il partit pour se rendre à son poste.

Dans ses trois premières campagnes, cette armée avait conquis la Savoie et le comté de Nice, soumis Lyon, l'émule de la Vendée, repris Toulon sur l'Angleterre, attaqué Cagliari, pris Oneille et Savone, et, déjà signalée par vingt batailles, remporté la glorieuse victoire de Loano, qui lui mettait le pied sur l'Italie. C'était beaucoup, c'était trop peu. Elle avait eu successivement sept généraux. Hoche ne l'avait été que quelques heures. Telle était alors la mobilité des partis et des volontés. Les plans étaient sans suite. Plus d'une fois, dans sa course, de timides conseils l'avaient retenue tout-à-coup. Négligée par le gouvernement, elle languissait dans la détresse et

l'inaction. Point de vêtement, ni de vivres, ni de solde : affaiblie d'ailleurs par la désertion, par les combats, par les maladies. Formé d'avance à son service par l'étude, Desgenettes y acquit bientôt, par la pratique, une habileté consommée. On en jugera par les détails très complexes qu'il a consignés dans ses Mémoires, et par les observations médicales qu'il recueillait à l'armée, et que publiaient les journaux de médecine et la *Décade philosophique*. Sur la demande du ministre Rolland, il démontra dans un rapport la nécessité d'avoir en France une collection de cires anatomiques analogues à celles que possède le magnifique cabinet que l'on voit à Florence. Rien de plus animé dans ce rapport que la description de cette multitude de grandes statues, les unes inclinées et fixes, les autres debout et mobiles, et de ces milliers de pièces détachées qui représentent, dans leurs plans divers, profonds ou superficiels, toutes les parties de l'organisation, les os, les ligaments, les muscles, les viscères, les vaisseaux sanguins, les vaisseaux lymphatiques, tout l'ensemble des nerfs, et leurs masses principales, et leurs filets les plus déliés. Toutes ces pièces semblent sortir des mains de la nature. Tout y est vivant, pour ainsi dire, de ton, de fraîcheur et de coloris. Mais ces images si vraies, faites seulement pour raviver dans la mémoire des impressions affaiblies, ne parlent à l'esprit que par les yeux. La délicatesse et la fragilité des parties ne permettront jamais au toucher d'en estimer la consistance, la souplesse, l'extensibilité, les intimes connexions. Le chirurgien s'y préparerait mal à une opération difficile et

prochaine : en quoi l'anatomie clastique de L. Auzoux (1) l'emporte sans comparaison. J'ajoute que cette anatomie clastique résiste à tout, même à la percussion qui brise, même à la chaleur qui déforme si aisément la cire préparée. Cette cire, du reste, et cette anatomie seraient à l'égard de la science comme les archives de sa propre histoire. Elles forment, en quelque sorte, l'une et l'autre, des traités en action, très supérieurs aux traités écrits; et si, dès le principe, l'antiquité eût pratiqué l'une ou l'autre, la marche des découvertes eût été plus rapide.

Quoi qu'il en soit, pendant ces trois années, et dans toutes ses résidences, Desgenettes, par son zèle infatigable, par son désintéressement, la noblesse de sa conduite et les qualités de son esprit, se concilia l'estime des populations et celle de l'armée. Il se donna de plus des droits à l'estime des étrangers, par le soin qu'il prit des prisonniers piémontais, autrichiens, anglais. En 1794, il fut fait médecin en chef. Ce fut vers ce temps qu'il se trouva lié avec Napoléon Bonaparte. L'année précédente, à Fréjus, il n'avait fait qu'entrevoir ce jeune officier, qui, avec son frère Joseph et beaucoup d'autres, revenait de l'infructueuse expédition contre la Sardaigne. Autour d'eux régnait déjà la déférence et le respect; et c'était une opinion reçue que si Napoléon avait eu le commandement, la Sardaigne était prise. On sait la part qu'il eut à la reprise de Toulon. Il fut de ceux qui, après le siége de cette ville, se replièrent sur Nice. On le vit servir soit comme simple volontaire, soit comme chef de l'artillerie,

(1) Voyez *Bulletin de l'Académie de médecine*, t. IX, p. 759.

sous le général Dumerbion, qu'il rendait victorieux par ses secrets conseils, et qu'il poussait à l'invasion de l'Italie : mais cette invasion devait être son ouvrage. Cependant une basse jalousie le fit arrêter. Sa captivité fut courte. Il était sans reproche, et ses talents le rendaient nécessaire. Ceux qui l'avaient jeté dans la prison l'en firent sortir après quelques jours, et sa liberté fut un triomphe dont toute la ville de Nice retentit. C'est dans cette ville que Desgenettes et Napoléon, rapprochés par des affaires de service, s'oubliaient dans de longs entretiens. Souvent Napoléon lui disait : « Étudiez tous les dé- » tails d'une armée, étendez votre expérience ; peut-être » un jour j'en recueillerai le fruit. » En 1795, à peine convalescent d'un violent typhus, Desgenettes fut appelé à Toulon. Il y devait régler le service de santé pour une expédition maritime dont l'objet n'était pas connu. Inspirée par l'audacieux génie de Napoléon, cette expédition fut prévenue par la prompte soumission de la puissance qu'elle menaçait : et tandis que Napoléon se rendait à Paris, où il portait des plans d'opérations militaires, Desgenettes reprit ses fonctions à l'armée. Leur séparation ne fut pas longue. Mis à la tête de l'armée de l'intérieur, Napoléon souhaitait que Desgenettes en fût le médecin en chef. L'espoir de l'être engagea Desgenettes à solliciter son congé. Il l'obtint ; et dans les premiers jours de janvier 1796, il quitta l'armée d'Italie et partit pour la capitale.

A son arrivée tout est changé. Le poste qu'il ambitionne est pris. L'armée de l'intérieur n'est plus que la dix-septième division militaire ; et le seul emploi dont on

puisse gratifier Desgenettes, n'est qu'une simple place de médecin ordinaire dans l'hôpital militaire et sédentaire de Paris. Il se résigne. Il entre au Val-de-Grâce. On y élève une école. Il y remplit une chaire; et pendant deux années il publie quelques écrits sur l'enseignement, et sur l'art d'observer et de traiter les maladies des gens de guerre; contribue à la création de deux sociétés de médecine et d'émulation; cultive les savants, les écrivains, les artistes, et devient l'allié de l'excellent directeur de l'École de santé, son ami Thouret.

Cependant Napoléon avait pris son vol vers l'Italie. Il paraît : il enflamme de quelques paroles tous les cœurs de cette petite armée presque nue, mais pleine de courage. Il s'élance avec elle sur sa proie. Plus prompt que l'éclair, il franchit les monts, et se précipite. C'est un torrent que rien n'arrête. Le Piémont s'épouvante et rend les armes; le Milanais est envahi, l'Autriche confondue, la rébellion punie, l'oligarchie vénitienne détruite, la péninsule subjuguée : de Milan jusqu'à Naples tout ploie, tout cède, tout est soumis. Dans ce fracas de victoires et de conquêtes, au milieu des fatigues, des dangers, des soucis qui en marquaient tous les instants, quel nouveau drame se forme et se noue, en quelque sorte, dans les profondeurs de cette vaste intelligence! D'autres victoires, d'autres conquêtes, un avenir de puissance et de grandeur qui aurait changé la face du monde, comme il changeait la face de l'Italie. Souffrez que je donne ici quelques développements à mes paroles.

De toutes les contrées du globe, la plus singulière peut-être par sa constitution, par son antiquité, par les

bienfaits qu'en a reçus le genre humain, c'est cette longue oasis qui, resserrée entre deux chaînes presque parallèles de rochers calcaires et granitiques, occupe l'angle est et nord de l'Afrique, s'étend du Delta jusqu'aux Cataractes, et demeure séparée du reste du monde par des mers et par des déserts inhabités. Longtemps cette étroite vallée que l'on appelle Égypte ne fut qu'un golfe stérile. L'homme y a conduit comme par la main un fleuve qui, enflé par des pluies annuelles, a refoulé la mer, jeté à droite et à gauche jusqu'au pied des deux chaînes le limon dont il était chargé, et formé ainsi couche par couche des terres d'une fertilité merveilleuse. Ces terres, affermies par le temps, se sont couvertes de moissons magnifiques, de villes superbes, de monuments gigantesques. À quelle époque s'est montré ce peuple créateur ? et d'où venait-il? On l'ignore : mais ce que l'on sait parfaitement, c'est qu'il a tout inventé; ou plutôt, comme le répétait Champollion, ce peuple, en mettant le pied dans la vallée, apportait tout avec lui. Quoi qu'il en soit, jamais peuple n'a déployé plus d'activité, de sagesse et d'opulence. C'est lui qui a civilisé le monde. Il a donné au monde ses sciences, ses lois, ses arts, son culte, aussi bien que ses obélisques. Aux richesses qu'il tirait de son sol, de son fleuve, et d'un ciel immuable, toujours plein de chaleur et de sérénité, le cours des siècles ajouta d'autres richesses, celles du commerce. L'Égypte est, en effet, le lien naturel et nécessaire de trois vastes continents. Un regard d'Alexandre apprit à ce prince que, possesseur de l'Égypte, il le serait de tous les trésors de l'univers, et que, dans le dessein qu'il avait d'unir tous les peuples

par le commerce, et de les confondre dans une seule famille dont il aurait la gloire d'être le chef, il devait asseoir son trône en Égypte, et faire de ce commun centre le siége de son empire. Il avait écrit sur ce projet un mémoire qui a péri. Toutefois, cette grande vue d'Alexandre n'a point disparu du monde. Soit instinct, soit imitation, soit calcul, elle est entrée plus ou moins complète dans d'autres esprits. Peut-être se mêla-t-elle comme accessoire aux premières croisades; mais, après la déclaration de l'Arabe Caracutch, que, pour se former en Orient des établissements solides, les Européens devaient se rendre, avant tout, maîtres de Damiette et de l'Égypte, on ne peut nier que cette vue n'ait été l'unique objet de la seconde croisade d'Innocent III et de la malheureuse expédition de saint Louis. L'échec reçu dans ces deux tentatives n'en fit pas oublier le but. Un siècle plus tard, le Vénitien Sanuto cherchait à ranimer dans les cœurs le feu qu'y avait allumé l'ermite Pierre. Sanuto avait parcouru cinq fois tout l'Orient. Il avait étudié les lieux, les hommes, les forces actuelles, les événements antérieurs: il avait scruté les causes des revers: il apportait des plans nouveaux, où tout, jusqu'aux moindres détails, était marqué pour la victoire. On fut froid pour Sanuto comme on le fut d'abord pour Colomb. Il est probable, du reste, que ce fut du travail de Sanuto que le cardinal Ximénès emprunta toute l'économie du sien. Dans le temps, en effet, que les Vénitiens songeaient à s'ouvrir l'Égypte pour aller combattre les Portugais dans la mer des Indes, ce grand ministre formait entre les trois rois, d'Aragon, de Portugal et d'Angleterre, une ligue contre les infi

dèles, et spécialement contre l'Égypte. L'ample instruction qu'il avait dressée pour assurer l'entreprise était telle que l'eût écrite un grand géographe, un grand capitaine, un grand navigateur. La mort de Ferdinand rompit ce magnifique projet : mais, au milieu des folles rivalités des princes, l'idée principale, comme un germe précieux, subsista pleine de vie. Dans les premières années de Louis XIV, au moment où ce jeune roi victorieux menaçait la Hollande, et avec elle une foule de petits princes voisins, un jeune philosophe, Leibnitz, reprit le dessein d'Alexandre, de Sanuto, de Ximénès ; et, soit de son propre mouvement, soit à l'instigation de ces princes effrayés, et pour emporter loin d'eux l'activité de leur ennemi, il fit de la conquète de l'Égypte le texte d'une lettre qu'il adressait à Louis XIV, comme au seul monarque en état de comprendre et d'exécuter une si belle entreprise. Il faut l'avouer : la lettre de Leibnitz était un chef-d'œuvre. Quelle puissance d'esprit, quelle profondeur, quelle étendue ! quelle connaissance de l'histoire et du caractère des peuples ! quelle intelligence des affaires et des intérêts des rois ! Jamais art plus délicat n'exposa mieux les motifs, ne choisit mieux les moyens, ne flatta plus sensiblement les secrets penchants d'un prince jaloux de sa puissance et passionné pour la gloire. Il persuade à ce roi qu'une fois l'Égypte dans ses mains, il portera aux Hollandais, qu'il veut punir, des coups plus cruels pour eux en Asie qu'en Europe, et qu'en Europe, son ascendant le rendra l'idole des nations et l'arbitre des rois.

De ces deux résultats, le dernier seul était digne de

Louis XIV, et Louis XIV était aussi le seul roi qui pût l'obtenir, le seul qui pùt réaliser le rêve d'Alexandre. L'occasion pressait ; elle s'échappa. Elle n'est revenue depuis qu'une seule fois, mais dans des conditions moins heureuses, ainsi que vous le verrez tout-à-l'heure : et peut-être aujourd'hui s'est-elle évanouie sans retour, non seulement pour la France, mais encore pour toute puissance européenne. Tel est, en effet, aujourd'hui l'état des esprits et des intérêts, que le maître de l'Inde qui le serait en même temps de l'Égypte, serait le maître du monde. Le monde serait aux fers : situation violente, qui tôt ou tard porterait à la révolte, soulèverait le genre humain indigné, et précipiterait dans des gouffres de sang et les peuples et le maître insolent qui les aurait armés. L'Égypte possédée par une puissance européenne qui ne posséderait pas l'Inde ? Éternel objet d'ombrage et de jalousie, source intarissable de discordes, de guerres, de calamités. L'Égypte déjà couverte de ruines, l'Égypte qui peut s'embellir encore des œuvres des hommes, s'anéantirait pour jamais, ne portant plus de l'homme que les tristes marques de son aveuglement et de sa férocité Ah ! que l'Égypte respire enfin de ses longues infortunes ! qu'elle n'appartienne plus qu'à elle-même ! qu'elle soit indépendante et libre ! qu'étrangère aux animosités des nations, elle soit neutre comme l'était Palmyre : Palmyre dont la poussière est encore l'orgueil de l'Asie. Si l'Égypte a instruit les nations, et si elle avait fait de la reconnaissance la premiere des vertus sociales, que cette vertu parle aujourd'hui dans le cœur des nations en faveur de l'Égypte, pour la protéger contre le fer des conquérants,

pour la protéger contre elle-même : que personne ne lève le glaive contre elle ; qu'elle ne lève le glaive contre personne : terre douce et amie, trop féconde pour être guerrière ; inhabile à détruire comme son climat, qui ne détruit rien : habile seulement à produire, à conserver, à nourrir, et faite pour donner l'hospitalité à toutes les nations. Qu'elle les appelle dans son sein, avec les rares et précieuses productions de toutes les parties du monde, et qu'elle devienne ainsi le plus riche marché de l'univers : que le prince qui la gouverne, armé pour maintenir au-dedans et au-dehors une exacte discipline, fasse respecter partout la justice et la paix, comme le fait de nos jours Méhémet-Ali, ce génie si admirable et si calomnié. A l'ombre de cette autorité tutélaire, l'Égypte, si long-temps abattue par la servitude, sortira tout-à-coup de la poudre de ses monuments et de sa misère, pour reprendre son antique esprit. Elle entendra cette grande voix et de la terre, et du fleuve, et du ciel, qui lui crie de prendre soin d'elle-même, et de participer, par un peu de travail, aux largesses de la nature et des hommes. On la verra grossir de ses propres richesses les richesses des peuples ; les étonner et les charmer des merveilles de ses prospérités ranimées. Ses heureux habitants seront encore une fois un des peuples les plus sains du globe, comme ils l'étaient du temps d'Hérodote. L'aisance, la propreté, l'amour de la vie, réchauffé dans les cœurs par le sentiment des biens présents et l'espoir d'un avenir meilleur encore, une sage police, et l'exemple attrayant des mœurs élégantes de l'Europe, chasseront à jamais hors de l'Égypte ces maladies honteuses et cruelles qui sont le fléau

des indigènes, le désespoir des médecins, l'effroi des populations éloignées. Mère des sciences, elle leur offre encore sous son beau ciel l'asile le plus délicieux qu'elles puissent habiter. Quelles nuits pour un astronome que les nuits de l'Égypte ! Les poëtes ont donné des ailes à la renommée. C'est qu'en effet, surtout en Orient, dans des contrées presque sauvages, dépourvues de courriers et de télégraphes, rien n'égale la rapidité des bruits populaires : et quand l'Afrique saura que l'Égypte est devenue comme la patrie des nations ; que, sous l'égide sacrée de la justice et de la bonne foi, elles y font un commerce immense, et que, dans les transactions, tout est droiture, protection, sûreté, cette Afrique, toujours si prompte à se fermer aux amorces insidieuses de l'Europe, ou à y répondre par des hostilités, l'Afrique, dépouillant sa défiance, ouvrira d'elle-même ses vastes et mystérieuses contrées, et viendra verser dans ce fleuve de richesses des trésors inconnus, et offrir à l'empressement de la science des milliers d'objets nouveaux et de vérités inattendues ; car le propre de l'Afrique, au sentiment d'Aristote, est de ménager toujours quelque surprise à la curiosité des philosophes. Conquête inestimable, et d'autant plus sûre, qu'elle serait le fruit, non de la violence ou de la fraude, mais de ces saintes et paisibles vertus que le commerce enseigne aux hommes aussi bien que la religion : l'amour du travail, l'équité, la modération, la confiance, la foi réciproque ; car ce sont là aussi des apôtres, ce sont là aussi des missionnaires dont la touchante voix peut fléchir et changer le genre humain. On a parlé de monarchie universelle : c'est à ces sentiments, c'est à ces idées

qu'elle appartient ; c'est aux habitudes de concorde, de paix et de charité que ces heureuses pratiques feraient entrer dans le cœur de tous les hommes.

Que celui qui n'attend rien de la sagesse humaine tourne en dérision les vues que je propose! Je n'ai rien à lui répondre, et je le laisse à sa triste joie. J'oserai toutefois soutenir que, soit raison, soit nécessité, ces vues se réaliseront tôt ou tard. L'Amérique, séparée de l'Europe par des ruptures violentes, se concentre de plus en plus dans ses propres affaires. L'ancien monde revient aussi de plus en plus sur lui-même, et chaque jour le commerce s'efforce d'en rapprocher les parties par des communications plus rapides. Il n'en est qu'une seule, c'est l'Égypte. Placée entre l'Inde et l'Europe, elle forme, par ses délices mêmes, la transition de l'une à l'autre. Cette considération sera toujours la considération dominante. C'est elle qui ramène sans cesse les yeux sur l'Égypte, parce que l'Égypte seule offre cette voie courte et commode que l'on cherche. Mais pour en conserver tous les avantages, il importe, je le répète, que l'Égypte soit indépendante. Supposez, au contraire, qu'elle devienne la proie d'un étranger, et voyez les suites. Du côté du vainqueur, le sentiment de sa propre injustice, des soupçons, des cruautés, une action tyrannique, une possession toujours mal assurée ; du côté du vaincu, des plaies toujours saignantes, des cœurs ulcérés de leur humiliation et de leurs pertes, un ressentiment implacable, ou bien une haine sourde, l'aversion, l'abattement, le désespoir. Or, le commerce ne veut pas seulement la paix, il veut encore la sécurité, et il n'en est point dans une

perturbation permanente. Franklin disait au parlement d'Angleterre : « Soyons libres ensemble ! » J'oserai dire : que l'Égypte soit libre avec nous ! Que dans tous les peuples, que dans tous les princes elle ait des amis, et pas un maître ! Qu'en coûterait-il de consacrer ce coin de terre au repos, à la science, au bonheur, à la liberté? d'en faire un refuge pour les organisations délicates, une retraite pour les êtres malheureux et persécutés, pour les esprits contemplatifs, pour les commerçants de Paris, de Londres, de Stockholm, qui, pour surveiller de plus près leurs affaires, et se dérober à l'âpreté de leurs climats, viendraient sur les bords du Nil, comme dans leur propre domaine, respirer, pendant les hivers, l'air toujours doux et tempéré de la plaine de Memphis? Comment les puissances ne donneraient-elles pas les mains à une convention si plausible, si humaine et si simple? Quelque divisés que soient leurs intérêts, la politique n'en a-t-elle pas su concilier de plus incompatibles? N'était-il pas plus difficile de former la ligue des Achéens, le pacte des villes anséatiques, l'union des États américains, de marquer aux deux puissances leurs limites réciproques, et de régler par des traités les droits ou les prétentions de cette nuée de petits princes qui faisaient, il y a deux siècles, la désolation de l'Allemagne? Il serait affreux que les hommes ne s'entendissent que pour le mal, et jamais pour le bien.

Que cette digression me soit pardonnée sur un pays digne, par son génie et ses malheurs, d'intéresser à sa destinée tout ce qui porte un cœur d'homme. On a dit qu'avant d'être chargé de la guerre d'Italie, Napoléon

tournait ses regards vers l'Orient, et songeait à y faire agréer ses services. Il n'avait pas vingt-six ans : mais à cet âge, qui était l'âge de Leibnitz et d'Alexandre, il était fait comme eux pour remuer le monde par le glaive et par les idées. Peut-être avait-il déjà pesé, pour ainsi dire, tout l'empire ottoman. Quels qu'aient été ses premiers desseins, il les mûrissait de plus en plus dans le tumulte de sa rapide campagne ; et pendant les négociations de Campo-Formio, on le vit étudier sur les cartes la configuration des lieux, mesurer au compas les distances, consulter les historiens et les voyageurs ; et soit qu'il connût les lettres de Leibnitz, soit qu'il en trouvât l'équivalent dans Sanuto ou dans Formaleone, ou dans les traditions du duc de Choiseul et les mémoires du baron de Tott, soit enfin qu'il ne suivît que ses propres inspirations, il est certain que le plan qu'adopta le conquérant semble calqué sur le plan du philosophe, sauf les différences qui devaient résulter de l'état présent des affaires. La France avait perdu ses colonies. La possession de l'Égypte n'était plus pour elle une question de prépondérance, mais une question de nécessité. C'est sous ce jour que Napoléon la présentait dans sa correspondance avec le gouvernement. Persuasion ou jalousie, le gouvernement approuvait tout, louait tout. L'expédition fut résolue. On sait quel art et quel mystère on mit à la préparer. Napoléon cependant avait envoyé dans la Grèce, à Malte, en Barbarie, de secrets émissaires pour s'y ménager des intelligences, de sorte qu'au moment où le projet éclata, tout était miné devant lui, tout devait tomber à son approche.

Un des traits caractéristiques de Napoléon, c'est la constance de ses attachements. De retour à Paris, et général de l'armée d'Angleterre, il obtient que Desgenettes en soit le médecin en chef. Il l'appelle près de lui; il lui reproche avec bonté de ne l'avoir pas suivi à l'armée d'Italie. « On vous refusait ce que j'avais demandé, lui dit-il; » que ne veniez-vous me trouver à Milan? Vous auriez » vu que j'étais le maître dans mon armée. » Cette fois, plus de refus; l'affaire marche, on lève le masque, on part. Desgenettes et Larrey se rendent ensemble à Marseille et à Toulon. Napoléon les avait précédés. La flotte est immense. Elle met à la voile, elle s'élance sur la mer, grossie dans sa marche par des vaisseaux partis de la Corse, partis de Gênes, partis de Cività-Vecchia, et emportant avec elle toute une nation choisie de trente mille hommes, comme l'armée d'Alexandre, et comme l'armée d'Alexandre, composée de soldats, de généraux, de savants et d'artistes, la bravoure, les lumières, les talents les plus illustres: Berthollet, Monge, Fourrier, Malus, C. Geoffroy-Saint-Hilaire, Conté, Champy, E. Savigny, Antoine Dubois, Denon, Parceval, Jomard, Renoult et cent autres: tous se livrant avec transport à l'avenir de fortune et de gloire que leur promet l'étoile qui les conduit. On arrive aux pieds de Malte. En dix jours, Malte, la redoutable Malte est prise, dissoute, recomposée. Tout y reçoit une forme nouvelle. Autorités civiles, autorités militaires, tribunaux, gouvernement, service de santé, tout s'organise et tout revit. Sous les auspices de Caffarelli, de Berthollet et de Monge, quinze écoles primaires sont créées, et outre ces écoles, Malte aura désormais

une école centrale, consacrée, en quelque sorte, aux neuf muses, tant l'enseignement y est varié. On y attache une bibliothèque, un jardin botanique, un observatoire; et, je le dis une fois pour toutes, tel était l'esprit de cette grande conquête, que, dans tous les lieux que leur ouvrait la victoire, ce soin de l'instruction, ce soin d'assurer aux hommes la protection d'un pouvoir public, ce double soin était pris par Napoléon, et à son exemple, par ses généraux. Ils laissaient partout après eux ces éléments d'ordre et de civilisation. J'ajoute que l'école centrale de Malte n'ayant pas de chaire pour la médecine, l'enseignement de la médecine fut réservé pour l'hôpital.

Au sortir de Malte, la flotte court à l'Égypte. En peu de jours elle y aborde, et l'armée débarque. Vous peindrai-je, Messieurs, cette armée française se déployant sur une terre où tout, jusqu'à l'homme, est nouveau pour elle : et le sable du désert, et la vivacité de la lumière, et l'inclémente sérénité du ciel, et l'accablante chaleur des jours, et la fraîcheur pénétrante des nuits, et la fatigue des longues marches, et la faim, et l'insomnie, et la soif; la soif dévorante, de tous les supplices le plus cruel, si ce n'est peut-être l'imposture de ces eaux vives que l'on voit, que l'on touche, et qui fuient toujours comme sous les lèvres de Tantale; et ces nuées d'ennemis qui s'agglomèrent sur les flancs des bataillons, et s'évanouissent avec la même rapidité, mais ne s'éloignent jamais que les mains teintes du sang de quelques soldats égarés ou surpris? Quelles rudes épreuves! traversées encore ou diversifiées de moment en moment par des com-

bats et des batailles! « de ces batailles dignes d'être con-» templées du haut des pyramides par quarante siècles! » C'est au prix de tant de souffrances et de valeur qu'en vingt-trois jours Alexandrie et Rosette sont emportées, les Mamelouks défaits, les populations soumises, le vainqueur reconnu par le Kaire et reçu dans ses murailles. Un des secrets de la guerre pour Napoléon était son impétuosité naturelle; achevant d'autant mieux ses propres desseins qu'il ne laissait pas aux desseins de l'ennemi le temps de se former. L'ennemi, à l'aspect de son épée brisée, pour ainsi dire, avant d'y avoir porté la main, l'ennemi, frappé d'étonnement et de terreur, tombait dans un trouble intellectuel d'où il ne sortait plus. C'est par ses lenteurs, au contraire, c'est par ses temporisations que saint Louis avait tout perdu. Cependant des débris de Mamelouks se rassemblent et menacent. Les uns sont rejetés jusqu'en Syrie par Napoléon: les autres, refoulés, combattus, anéantis par Desaix; Desaix, qui, dans le progrès de ses victoires, découvrait aux yeux ravis des savants et de l'armée, et le temple de Dendéra, et les augustes ruines de la Thèbes aux cent portes, et les temples d'Apollinopolis et d'Ombos, et le zodiaque de Latopolis, et les ruines élégantes de Syène et d'Éléphantine, et les ruines religieuses de Philæ. Quels noms! quels souvenirs! et quels monuments! Dans quelques lignes de son éloquente histoire, Bossuet, qui écrivait neuf années seulement après la lettre de Leibnitz, le grand Bossuet semble déplorer que de si belles découvertes n'aient pas été faites par Louis XIV. Dès le principe de ces mouvements militaires, la flotte avait péri devant Aboukir. Un conseil de Na-

poléon l'eût sauvée. On ne l'écouta point. Ses vaisseaux brûlés, il n'a plus qu'un parti, c'est de consommer par ses talents pour l'administration la conquête que lui ont donnée ses talents pour la guerre. « Nous ne sortirons d'ici, s'écriait-il, qu'en devenant grands comme les grands hommes de l'histoire ancienne. » C'est alors que se déploie ce génie profondément organisateur. Victorieux et maître, il proteste plus que jamais de son respect pour le culte public et pour l'autorité légitime. La France ne rompt point avec la Porte. Ce sont deux alliées dont il sert les intérêts, et fait flotter l'un à côté de l'autre les étendards : justice et habileté, tout ensemble. Il ne veut qu'arracher l'Égypte à la rapacité de ses oppresseurs. Il protégera le faible contre le fort, et fera régner la justice. Outre la commission des arts, dont les membres, disséminés en Égypte, en explorent le sol, le fleuve, les canaux, les productions, et recueillent les matériaux du magnifique monument qu'ils ont élevé à la gloire des monuments antiques, il crée un Institut, société tout à la fois savante, politique et littéraire. Il y attache Desgenettes et A. Dubois. Il y consacre, comme à l'école de Malte, une collection de livres, un laboratoire de chimie, un observatoire ; et dans la première séance que tient cette compagnie, il propose une série de questions où l'on voit que rien de ce qui peut régénérer l'Égypte n'échappe à sa vigilance. « Si le Nil est en Orient le premier de tous » les fleuves, disait-il encore, il faut que sous mon gou- » vernement l'Égyptien soit aussi le premier de tous les » peuples. » Il veut surtout réformer les Codes civil et criminel, régler l'action des tribunaux, rendre les juges

indépendants, prévenir les prévarications, et garantir ainsi la sainteté des lois. Il convoque les hommes les plus estimés de chaque province. Il en forme un divan qui doit statuer sur l'impôt, et le répartir avec équité. C'est Berthollet, c'est Monge, qui les président, c'est-à-dire la justice et la bonté mêmes. Il veut que la milice indigène ait à la fois une solde et une discipline. Il veut unir les deux nations par la triple uniformité de la monnaie, des mesures et du langage. Il ouvre des ateliers pour les industries. Il appelle l'Égypte au travail et à la richesse, à la vertu et au bonheur. Que si l'on vous demande ce qui est resté en Orient de tant de gloire et de malheurs, répondez que l'armée française a laissé dans les esprits des impressions ineffaçables, des souvenirs de courage, de grandeur et de modération, qui font aujourd'hui soupirer jusqu'aux ulémas eux-mêmes d'avoir méconnu les bienfaits de cette généreuse armée. Ces regrets, dont Champollion a reçu de si étonnants témoignages, et dont j'ai moi-même entendu si souvent l'expression dans tous les points de l'Orient que j'ai parcourus, ces regrets plus honorables pour le nom français que des victoires mêmes, aurais-je pu les taire ici, Messieurs, et n'y voyez-vous pas un hommage éclatant rendu par des populations entières à tous les corps de l'armée, et plus particulièrement peut-être au corps médical et à ses dignes chefs, Desgenettes et Larrey?

Ce n'est pas tout. Pour ranimer en Afrique et en Arabie le mouvement des caravanes, et faire rentrer le commerce dans ses voies accoutumées, Napoléon avait formé des liaisons avec le prince de la Mecque, avec les sultans

de Darfour et de Maroc, avec le bey de Tripoli, avec les chefs des tribus arabes, avec l'émir Bechir, à qui le Liban est soumis. Il invitait tous ces chefs à se liguer avec lui pour la félicité des peuples. Il leur demandait, il leur promettait justice et protection réciproques, et déjà l'effet répondait à ses paroles; une aurore de paix et de prospérité commençait à luire sur l'Égypte. Le seul qui ferma son cœur fut le pacha d'Acre, Djezzar, homme dans l'âme duquel un instinct de cruauté féroce étouffait tout sentiment noble et toute intelligence du bien. C'est sur lui, c'est sur ce pivot de perfidie et de noirceur que s'appuyaient l'Angleterre, la Porte et la Russie conjurées. Là se formait contre l'Égypte un orage dont il importait de déconcerter par une soudaine attaque les premiers instigateurs. L'expédition de Syrie fut résolue. Le monde en connaît les particularités et le résultat. Malgré tant de glorieux faits d'armes, malgré ces prodiges de bravoure, dont les souvenirs brillent encore aujourd'hui dans ces contrées comme autant de météores, ce résultat fut malheureux. Tout fut perdu, fors l'honneur. L'honneur de la médecine en reçut toutefois un éclat immortel. L'héroïsme de la médecine balança l'héroïsme militaire; c'est que le courage enfante le courage; et tandis que Larrey (j'emprunte ici les paroles de Berthier), tandis que Larrey court avec les siens se précipiter jusqu'au pied de la brèche et sous le feu de l'ennemi pour secourir les malheureux blessés, Desgenettes, mû par ce froid courage que donne le sentiment du devoir, Desgenettes parcourt avec calme des quartiers et des hôpitaux qu'a peuplés la peste. Il connaît tout le danger, il le brave, il

le déguise, il donne le change aux espr ts par de faux noms ; la sérénité de ses traits et de ses paroles passe dans le cœur des malades, et pour achever de raffermir les imaginations ébranlées, il prend une lancette, la trempe dans le pus d'un bubon, et s'en fait une double piqûre dans l'aine et au voisinage de l'aisselle : deux légères inflammations succédèrent. Ce fait est consigné par Desgenettes lui-même dans son *Histoire médicale de l'armée d'Orient*. On le retrouve en termes explicites dans la relation publiée par Berthier. Quoi de plus authentique? Et cependant, quoi de plus équivoque? Dans des conversations particulières, dans des solennités publiques, Desgenettes, dit-on, l'a hautement désavoué. N'en croyons pas un homme qui fait de sa propre gloire une abjuration si gratuite. Peut-être a-t-il craint d'avoir des imitateurs et de compromettre des existences par une épreuve qui avait épargné la sienne, et n'était du reste à ses yeux d'aucune portée scientifique. Quoi qu'il en soit, feinte ou réalité, l'effet qu'il cherchait fut produit. La tranquillité qui revint dans les esprits rendit la maladie plus légère, et multiplia les guérisons.

Tels ont été, Messieurs, les premiers actes de ce grand drame où Desgenettes et Larrey remplissaient de si nobles rôles, et le disputaient en courage aux premiers hommes de la France et du monde. Ce drame toutefois semblait marcher rapidement vers sa fin. La destruction de la flotte et la retraite de Syrie en rapprochaient le triste dénouement. La fortune de Napoléon avait perdu de son prestige. Moins heureux qu'Alexandre à Tyr, il avait trouvé un obstacle, et l'Orient lui échappait. Emprisonné dans ses

propres triomphes, au milieu d'une mer d'ennemis qui allaient soulever contre lui de nouvelles tempêtes, il ne pouvait toucher, pour ainsi dire, à la terre natale, et y puiser, comme Antée, de nouvelles forces. Il assure pour un temps son armée par la victoire d'Aboukir, remet l'Égypte dans les mains de Kléber, et part pour la France. Il est suivi de Desaix, qui le rejoint à Marengo, et meurt à ses pieds en lui donnant la victoire. Livré à lui-même, Kléber, malgré la hauteur de son âme, s'étonne et désespère. Il se croit délaissé; il négocie, et s'applique cependant à la défense de l'Égypte; il recommande aux grands le maintien de la justice et des lois; au peuple la confiance et la soumission; il donne une vie nouvelle aux travaux scientifiques, littéraires, administratifs: il réforme surtout le service sanitaire, et fait concourir au succès de tant d'utiles soins les talents de Desgenettes, les talents de Larrey, la sagesse et le dévouement du modeste Boudet. Tout-à-coup il apprend que les stipulations convenues sont violées avec outrage. Il répond à l'insolente perfidie de l'ennemi par la victoire d'Héliopolis, que couronnent le bombardement et la reprise du Caire et de Boulac soulevés. A la voix du terrible et généreux Kléber, l'Égypte, émue un moment, s'apaise: tout rentre dans l'ordre, et par cette victoire où sept mille Français foulent sous leurs pieds plus de cinquante mille Turcs, la possession d'une si belle colonie est assurée pour jamais à la France. Mourad-Bey, longtemps l'ennemi de Desaix, mais devenu le lieutenant de Kléber dans la Haute-Égypte, Mourad-Bey fait passer a Kléber des bataillons de Coptes, de Grecs, d'Éthiopiens, qui accourent avec joie remplir

les vides de l'armée française, se former à sa discipline, et se dévouer à sa cause. Tout est riant d'espérance et de force. Mais encore quelques jours : Kléber est frappé par le poignard d'un jeune fanatique. Kléber meurt, et l'Égypte est perdue.

Ici, Messieurs, j'abandonnerai ce que Montaigne appelle les pompes de la guerre, pour attacher votre attention sur les humbles travaux du médecin. Peut-être suffirait-il à la gloire de Desgenettes d'avoir dignement figuré dans le tableau dont je viens de tracer l'esquisse ; mais je dois à sa mémoire de vous offrir quelques détails sur sa généreuse conduite, sur ses observations, ses écrits, son caractère. Profondément versé dans tout ce qu'on avait écrit sur les maladies des armées, et pénétré surtout du livre de Prosper Alpin, Desgenettes ne démentit point en Égypte la renommée qu'il s'était faite en Italie. Dès son entrée dans la contrée nouvelle, après avoir réparti ses collaborateurs sur les différents points qu'allaient occuper nos armes, son premier soin fut de les inviter, par une instruction, à l'étude des lieux, des hommes, des travaux, des aliments, des habitudes, de la température et des maladies, afin de préparer, par une suite de topographies médicales, l'exacte description de toute l'Égypte. De là sont nées les curieuses topographies et les notes, et les mémoires qu'il a publiés dans son ouvrage, sous les noms de leurs auteurs ; car, loin de tenir dans l'ombre les savants et courageux médecins de l'armée d'Égypte, il aimait à les parer de leurs talents, comme il aimait à reconnaître et à proclamer leurs services. Plus d'une fois il obtint pour eux de ces récom-

penses qu'il avait méritées pour lui-même, et qui venaient à lui, comme elles venaient à Larrey, sans qu'ils tendissent la main l'un ou l'autre; Napoléon, en les prévenant, leur épargnait jusqu'à la pudeur d'y songer. Ces mémoires toutefois et ces topographies sont en petit nombre, et ont en général peu d'étendue. Mais dans cette rapide succession de marches et de déplacements, au milieu de tant de soins divers et de privations, au milieu de tant de fatigues et de périls, car, de moment en moment, la mort enlevait quelques uns de ces généreux serviteurs des hommes, où trouver le recueillement, où trouver la tranquillité d'esprit nécessaire pour rassembler ses idées, pour les arranger et les écrire? Du reste, vous voyez sortir en quelque façon de leurs ouvrages la triste phalange des maux dont l'Égypte moderne est affligée, et que n'avait pas connus l'antique Égypte; et cette variole contemporaine et sœur de la peste, née dans les mêmes lieux, à la même époque, et de causes toutes similaires; qui, de même que la peste, a franchi l'Égypte, mais pour se répandre plus loin, pour envahir le monde, et se ramifier dans tout le genre humain; et cette ophthalmie, dont les ravages sont le premier objet qui frappe le voyageur, et de laquelle on peut dire, ou qu'elle n'a rien de commun avec l'ophthalmie que mentionne Hérodote, mais dont ni Moïse, ni les Grecs d'Alexandre, ni les Romains n'ont parlé; ou que dans le cours des ans, et par des influences encore ignorées, elle a pris de tels caractères de malignité, d'étendue et de propagation, qu'elle couvre aujourd'hui toute l'Égypte, et qu'après s'être montrée en France, il y a six siècles, sur les pas de saint Louis,

elle vient de promener ses fureurs dans quelques îles de l'Europe, et dans une grande partie du continent, depuis l'Angleterre et l'Italie jusqu'à la Suède. Que seraient en comparaison les ophthalmies contagieuses d'Aphrodiséus et de Lanzoni? Enfin, Messieurs, cette peste d'Orient, ce typhus non moins funeste que les déluges, les embrasements et les conquêtes; cette peste, maladie toute nouvelle, triste fille de l'Égypte, qui n'a pas treize siècles, et sembla, par sa première apparition dans le monde, ouvrir cette ère de misère, de servitude et de ténèbres, où allait tomber cette contrée malheureuse; car on dirait qu'en Égypte, l'homme est dans cette alternative, ou de briller de tous les feux du génie, ou de s'éteindre et de s'ensevelir dans le plus profond abrutissement. Or, cette maladie cruelle, à chaque pas, l'armée française la rencontrait en Égypte. La peste était partout: elle environnait le soldat, le précédait, l'accompagnait, le suivait, le harcelait comme les Arabes, et mêlait partout ses piéges aux piéges de l'ennemi. Depuis quarante ans elle n'avait pas visité la Syrie. Elle y fut portée par les mamelouks fugitifs; et de tous les fléaux qui s'y armèrent contre nous, celui-là fut le plus meurtrier. Il résultait de là pour Desgenettes que la peste est comme attachée au sol de la Basse-Égypte; qu'elle y est endémique; et de cela seul, que se montrant à la fois dans cent lieux divers qui n'ont entre eux aucune communication, la peste en sort pour se montrer dans des lieux où jamais on ne la voit naître spontanément, Desgenettes en tirait cette conclusion, qui n'est que le fait lui-même, savoir: que la peste se transmet et qu'elle est contagieuse: trop sincère

pour se refuser à une vérité tant de fois constatée ; trop ennemi d'une vaine gloire pour songer à innover sur ce dogme, et à l'obscurcir par des arguties et des paradoxes. Du reste, sa conviction sur ce point était conforme au sentiment général. Un des premiers soins de Bonaparte, en Égypte, fut de créer des lazarets et d'imposer des quarantaines. On en vint jusqu'à détruire par le feu, et les effets des pestiférés, et même les barraques qu'avaient habitées un moment des corps d'armée où quelque ombre de peste avait paru. Était-ce raison ? était-ce préjugé ? préjugé ! qui l'oserait dire de Napoléon ? qui l'oserait dire de Desgenettes? et, dans tous les cas, n'est-ce pas pour nous une raison nouvelle d'admirer la mâle résolution qui les porta l'un et l'autre : Napoléon à visiter l'hôpital de Jaffa ; à s'y mêler avec les infirmiers, à se faire infirmier lui-même pour soutenir, pour relever comme il convenait dans leur lit des pestiférés moribonds : Desgenettes à descendre, faute d'auxiliaires, ou plutôt à s'élever jusqu'à leurs fonctions les plus humbles, jusqu'à fouiller dans un souterrain fangeux, jusqu'à remuer et déplacer des amas d'immondices, de haillons, de lambeaux en pourriture, dont il importait que le voisinage du camp fut délivré ; travail fatigant, qu'il fallait faire à genoux, et si infect que Desgenettes était contraint de l'interrompre à tout instant pour s'aller mettre à quelques pas de là dans un courant d'air pur, afin d'y respirer un peu et d'y reprendre la connaissance prête à lui échapper. Ajouterai-je le fait suivant ? Un jour, Berthollet venait de lui exposer ses spéculations sur les voies que prend le miasme pestilentiel pour pénétrer dans l'économie. Selon Berthollet, la salive

en est le premier véhicule. Ce même jour, un pestiféré que traitait Desgenettes, et qui allait mourir, le conjura de partager avec lui un reste de la potion qui lui avait été prescrite. Sans s'émouvoir et sans hésiter, Desgenettes prend le verre du malade, le remplit et le vide : action qui donna une lueur d'espoir au pestiféré, mais qui fit pâlir et reculer d'horreur tous les assistants : seconde inoculation, plus redoutable que la première, de laquelle Desgenettes semblait lui-même tenir si peu de compte. Je m'égare peut-être, Messieurs, en rappelant ces détails; mais malheur à l'homme sans entrailles qui s'en trouverait offensé, et malheur à moi-même, dirai-je avec le paysan de l'historien Josèphe, malheur à moi, si, rencontrant dans un éloge des traits si touchants d'humanité courageuse, j'avais l'impiété de les dérober à vos hommages... l'impiété : car, honorer la vertu, c'est honorer Dieu lui-même, qui en a mis le sentiment dans nos cœurs, et la propose aux louanges des académies, comme un objet plus digne de leur culte que les dons les plus sublimes de l'esprit.

Ces louanges si méritées, Desgenettes les donne avec effusion dans son ouvrage aux victimes que prenait la peste, parmi les officiers de santé de toutes les classes : serviteurs, infirmiers, élèves, pharmaciens, chirurgiens, médecins; et Masclet, et Saint-Ours, et Auriol, et Céresole, et Bruant, et Deveyre, et tant d'autres; Masclet dont Napoléon lui même honora le dévouement et le savoir; Saint-Ours, que les blessés, même longtemps après sa mort, appelaient encore à leur secours, et Bruant et Deveyre, tous deux jeunes, tous deux ri-

vaux, je me trompe, tous deux frères par la science et par le zèle comme ils l'étaient par le malheur; qui, s'appuyant l'un sur l'autre, se traînaient au milieu de leurs malades dont ils étaient les idoles, et qui, frappés du même coup, exhalèrent leurs derniers soupirs l'un près de l'autre et presque au même instant. « Excellents jeunes » hommes, s'écrie Desgenettes, si la célébrité des évé» nements auxquels est lié mon ouvrage peut le soustraire » à l'oubli de la postérité, la postérité me bénira de lui » avoir transmis vos deux noms, elle ne les prononcera » qu'avec respect et attendrissement. »

Par le peu que vous venez d'entendre, Messieurs, vous jugez déjà de toute la conduite de Desgenettes en Égypte. Je la peindrai d'un trait. Dans une armée où tout le monde fit son devoir, Desgenettes fit le sien; recevant et donnant l'exemple tout ensemble, et ne perdant aucune occasion de donner pour la santé du soldat les avis les plus salutaires. Ceux qu'il proposait pour le traitement de la variole furent publiés plus d'une fois en arabe, en faveur des indigènes: et telle fut son incroyable activité, tel fut l'esprit dont il animait ses collaborateurs, que, dans les moments les plus désastreux, les hôpitaux de cette valeureuse armée furent souvent aussi bien tenus que les meilleurs établissements de nos grandes villes de guerre. Tous les officiers de santé, comme ils étaient sans peur, furent aussi sans reproches, et si le service souffrit des lacunes, c'est leur mort seule qu'il en faut accuser.

Une remarque singulière de Desgenettes, c'est que, malgré les fléaux dont l'Égypte est désolée, malgré l'effrayante mortalité qui moissonne les enfants, comme en font

foi les tables dressées par Desgenettes lui-même, telle est néanmoins la salubrité du climat, surtout dans les parties supérieures, que l'armée a toujours compté moins de malades que n'en comptaient dans le même temps les armées françaises en Europe; d'où il suivrait qu'en Europe, le froid, l'humidité, les brusques vicissitudes de la température seraient une sorte de peste plus meurtrière que la peste elle-même; on l'a vu à Moscou. J'ajouterai qu'en Égypte les maladies les plus graves sont en grande partie l'œuvre de l'homme, tandis que partout ailleurs elles sont l'œuvre de la nature; d'où l'on voit ce que deviendrait l'Égypte dans des mains habiles, conduites par les arts et les sciences de l'Europe. Un demi-siècle lui rendrait la splendeur dont elle brillait à l'époque où le Nil portait sur son sein des palais en bois de cèdre doré, et où, de Thèbes à Memphis, dans une longueur de cent lieues, s'élevaient, sur les deux côtés du fleuve, une suite de palais et de temples, ornés de statues colossales et d'obélisques, et entrecoupés de pyramides et de clairières qui, à droite et à gauche, découvraient au loin de fertiles campagnes magnifiquement cultivées: et l'exemple se répandant de proche en proche, l'Afrique elle-même, dans un siècle, serait peut-être comme l'Europe, sillonnée de chemins de fer. Ah! si l'homme n'avait jamais su que créer et perfectionner sans détruire, que serait aujourd'hui la surface de la terre? Tout y serait grandeur, abondance, salubrité, chefs-d'œuvre, comme tout serait sagesse dans les lois et bonté dans les mœurs.

Mais ces douces et nobles espérances de possession paisible et de civilisation, ces espérances que nourrissait

l'armée, il fallut les abandonner, il fallut quitter l'Égypte : et privé cette fois de ces sages conseils qui donnent la victoire, le courage réduit à lui-même, et vaincu presque sans combattre, le courage fut contraint de céder à la fortune. Après avoir réglé avec le vainqueur le sort et le bien-être de ses malades, Desgenettes jetant un dernier regard sur cette contrée qu'il affectionnait comme une seconde patrie, Desgenettes partit pour la France, et, vers la fin de décembre 1802, il entra dans le port de Marseille, au moment où Napoléon concluait avec l'Angleterre une paix qui fut de si courte durée. Bientôt la guerre se ralluma. Elle embrasa comme un vaste incendie toute l'Europe, emportant Desgenettes d'année en année, de Madrid à Moscou, à travers tout le continent : comme si, trempé dans les ardeurs de l'Égypte, il devait l'être encore dans les frimas de la Russie. Dans tant de situations diverses, Desgenettes fut toujours digne de lui-même. Pris par les Russes, son seul nom, prononcé devant Alexandre, lui rendit la liberté. « Sachez, lui écrivait » Alexandre, que vous avez des droits, non pas seulement, comme vous le dites, à la bienveillance, mais » encore à la reconnaissance de toutes les nations. » Jeté dans Torgau par le désastre de Leipsick, Desgenettes y passa l'hiver dans les horreurs d'un typhus, et les souffrances des plus cruelles privations. Il ne rentra en France qu'en mai 1814. Témoin de la catastrophe de l'Égypte, il ne le fut point de la catastrophe de l'empire. Il ne vit point de ses yeux cet immense écroulement qui tient une si grande place dans les ruines humaines, comme pour enseigner aux peuples aussi bien qu'aux rois que la

guerre est l'emploi le plus déplorable qu'ils puissent faire de leurs forces, et que le temps des grandes entreprises militaires est apparemment passé, du moins pour l'Europe, puisqu'avec tant d'armées si braves, et avec une si grande supériorité de génie, Napoléon lui-même y a succombé. Aujourd'hui les yeux sont ouverts sur la cruelle vanité des conquêtes, et c'est une gloire moins stérile et moins funeste que le genre humain cherchera dans l'avenir.

Je reviens à Desgenettes.

Porté de bonne heure par le Directoire, en qualité de professeur adjoint, à la chaire de physique médicale et d'hygiène à l'École de santé, Desgenettes fut nommé en 1802 médecin en chef de l'hôpital militaire de Paris, et, quelques mois après, inspecteur général du service de santé des armées. Il obtint plus tard le poste auquel il aspirait depuis longtemps, celui de médecin en chef de l'Hôtel royal des Invalides. Les passions, ou si l'on veut les intérêts de la politique, lui ôtèrent, lui rendirent quelques uns de ses emplois. Quels qu'ils fussent, il en consacrait les loisirs à des compositions littéraires. Au nombre, à la variété, et surtout à la brièveté de ses opuscules, Desgenettes semblait dire comme La Fontaine : « Les longs ouvrages me font peur. » Son *Histoire médicale de l'armée d'Orient* ne ferait pas même exception, non plus que le recueil d'éloges qu'il publia sur les académiciens de Montpellier, non plus que ses mémoires eux-mêmes; derniers ouvrages en apparence de plus longue haleine, mais ne comprenant, en réalité, que des pièces, des rapports, des fragments détachés, ou de ces

courtes notes que l'on inscrit dans un journal, ou bien enfin des récits très vifs, des anecdotes très piquantes, mais n'ayant entre elles de liaison que celle de leurs dates. Desgenettes est dans ses ouvrages ce qu'il était dans sa conversation, ce qu'il était dans ses cours : trop abondant et trop précipité pour être méthodique; homme toujours entraîné par des idées latérales, et tellement ouvert aux impressions un peu vives, qu'à l'aspect des objets extérieurs, il se remplissait d'images, pour ainsi dire : et ces images s'insinuant dans tout son être et pénétrant dans ses chairs autant que dans son esprit, devenaient en lui des puissances motrices qui se faisaient jour de partout, dans ses regards, ses traits, ses accents, ses attitudes et ses moindres gestes. Or, qui ne saisit que des images saisit peu de rapports, et a peu d'ordre et d'ensemble. Desgenettes avait donc au plus haut point ce talent pour l'imitation, dont Aristote a fait un des attributs de notre espèce. Desgenettes ne racontait pas, il peignait; et comme il vit qu'il amusait par ses peintures, peut-être se laissait-il emporter par une pointe de cette malignité qui est naturelle à tous les hommes, et le rendit quelquefois railleur et satirique, surtout quand il avait reçu quelque ombrage. Mais il avait trop de justice dans le cœur pour ne pas revenir quand il était détrompé. Il avait trop de générosité pour ne pas réparer sa faute. Vous avez vu quel était son courage. On en a cité une preuve sur laquelle je dois jeter un voile, pour ne pas profaner notre gloire, pour ne pas outrager la vérité. Le fait le plus simple s'envenime aisément par les commentaires. Il n'est que trop facile de dénaturer l'idée la plus inno-

cente, de travestir le meilleur sentiment, et de donner d'odieuses couleurs à cette pitié mâle qui, vertu dans un chef militaire, serait dans tout autre une barbarie punissable. Du reste, le fait auquel je fais allusion, Desgenettes le réduisait à sa simplicité lorsqu'il imprimait ces paroles : « Le consul ne s'en souvenait plus, l'empereur l'avait oublié. »

Mais ce qui doit surtout relever à nos yeux le caractère de Desgenettes, c'est sa vive pitié pour le malheur, c'est son enthousiasme pour les belles actions Dans la retraite de Syrie, quelques malheureux se hâtant de rejoindre l'armée, gravissent le Carmel, s'engagent, à la faible lueur des étoiles, dans des sentiers impraticables, et se précipitent de rochers en rochers jusqu'au fond des abîmes. En rappelant cette tragique aventure, Desgenettes semble tomber avec eux, et mêler ses gémissements aux gémissements que leur arrachait la douleur, et qui, répétés par les échos, venaient, dans le silence de la nuit, remplir de terreur et de pitié le cœur éperdu de leurs compagnons. Avec quelle complaisance, au contraire, avec quel épanouissement Desgenettes peint cette femme généreuse qui, dans cette même retraite, bravant les fatigues de la marche la plus pénible, donne son cheval pour faire passer un torrent à des piétons ; donne son eau, ses provisions, son linge, pour des blessés et des malades ; et qui, entendant partir du désert les cris de désespoir que jetait un soldat aveugle et abandonné, court à lui. « Viens, lève-toi, lui dit-elle d'une voix émue,
» attache-toi à la queue de mon cheval et ne la quitte
» plus ; il est doux comme moi, il ne te fera aucun mal :

» viens, pauvre misérable, j'aurai soin de toi. » L'aveugle, qui ne pouvait voir sa bienfaitrice, s'écriait souvent : « Est-ce un ange qui me conduit? qui me nourrit? » « Non, répondait-elle, avec une simplicité que ses grâces » rendaient plus touchante, non, ce n'est point un ange, » c'est une femme, une Italienne, madame Verdier, la » femme du général. » Je viens de rapporter les paroles mêmes de mon auteur. Cet auteur, vous le voyez, eut une sensibilité profonde; et cette sensibilité fut probablement pour lui ce qu'elle est pour chacun de nous, une source de contraires; de tendresse et de colère; de patience et d'emportement; d'obligeance et de rudesse; de retenue et d'orgueil.

Officier de la Légion-d'Honneur en 1804, dès l'origine de cette institution, Desgenettes en fut nommé commandeur en 1814, après sa rentrée en France, et sous la première restauration. Il reçut vers le même temps du roi de Suède la décoration de l'ordre de l'Étoile-Polaire. En 1809, il avait été créé baron, avec Larrey, Percy, Heurteloup. En 1792, il appartenait à la société des médecins de Londres, aux académies de Rome, de Bologne, de Florence, de Sienne, de Cortone, et à la société royale des sciences de Montpellier. Il fit, en 1820, partie des premiers membres de l'Académie royale de médecine. Il avait eu l'honneur de présider l'Institut du Caire; il eut, en 1832, l'honneur de devenir associé libre de l'Académie des sciences. Enfin, Messieurs, en 1830, il reprit à la Faculté la chaire d'hygiène qu'il avait occupée si longtemps. C'est là, dit M. Moreau, c'est dans cette chaire qu'au mois d'avril 1834, il reçut, au milieu d'une leçon,

la première atteinte du mal qui devait entraîner sa perte. L'art arrêta pour un moment dans ses effets l'apoplexie qui l'avait frappé. Mais de légères infirmités qui suivirent s'aggravèrent bientôt par des chagrins domestiques. Maître de ses idées, Desgenettes ne l'était pas de ses mouvements; il n'avait plus qu'une démarche chancelante et des paroles embarrassées; et le dépérissement où il tombait de plus en plus marquait assez que le terme fatal approchait. Enfin, le 2 février 1837, à l'âge de soixante-quinze ans, il expira, consolé comme Scarpa, dans ce moment suprême, par les espérances de la religion, et, comme Scarpa, s'abandonnant plein de résignation et de foi à la clémence du Dieu qu'avaient adoré ses pères.

Des discours ont été prononcés sur la tombe de M. Desgenettes par M. Broussais, au nom des officiers de santé militaire, et par M. le professeur Bouillaud, au nom de la Faculté de médecine de Paris.

R.-D. Desgenettes a publié :

Tentamen physiologicum de vasis lymphaticis. *Montpellier*, 1789, in-8.

Observation sur une phthisie calculeuse. (*Journal de médecine, chirurgie et pharmacie*, rédigé par Bacher. Juin 1790.)

Observations sur la faculté d'absorber que conserve le système des vaisseaux lymphatiques après la mort des animaux. (*Même journal*, 1790.)

Testicules passés de l'abdomen dans le scrotum à l'âge de seize à dix-sept ans, et verge mal conformée. (*Même journal*, 1791. — *Gazetta di Parma*, 1792.)

Analyse du système absorbant ou lymphatique. *Paris*, 1792, in-12 de 50 pages.

Mich. Girardi, Prolusio de origine nervi intercostalis. *Paris*, 1792, grand in-8. Édition publiée par M. Desgenettes, d'un opuscule intéressant.

Observations sur l'enseignement de la médecine pratique dans les hôpitaux de la Toscane. (*Journal de médecine de Bacher*. Juillet 1792.)

Précis d'une dissertation de M. Girardi et des recherches de M. Félix Fontana, sur l'origine du nerf intercostal. (*Même journal*, 1793.)

Réflexions générales sur l'utilité de l'anatomie artificielle, en particulier sur la collection de Florence et la nécessité d'en former de semblables en France. (*Même journal*, 1793.)

Lettre de R.-D. Desgenettes aux rédacteurs du *Magasin encyclopédique*, sur le rapport fait au bureau de consultation des arts et métiers à l'occasion des travaux anatomiques et des pièces artificielles de Laumonier. (*Magasin encyclopédique*, tome III, an III. 1795.)

Médecine militaire, notes pour servir à l'histoire de l'armée d'Italie. *Paris*, 1797, in-8 de 24 pages.

Observation sur un ptiriasis ou maladie pédiculaire. (*Magasin encyclopédique*, 3e année, t. III.)

Avis sur la petite-vérole régnante, adressé au divan du Caire (avec une traduction arabe en regard, par don Raphael). *Au Caire*, 1800, in-4.

Opuscules. *Au Caire*, de l'imprimerie nationale, 1800, in-4.

Ce volume est composé en partie des articles fournis par l'auteur à la *Décade Égyptienne* dont il fut le fondateur.

Histoire médicale de l'armée d'Orient. *Paris*, 1802, in-8. — 3e édition, augmentée de notes et d'une table alphabétique. *Paris*, 1835, in-8 de 440 pages.

Indication des principaux ouvrages sur la fièvre jaune. (*Journal de médecine, chirurgie et pharmacie*, par Corvisart, Leroux, t. XI, an XIV.)

Discours prononcé le 9 novembre 1809 pour l'ouverture des

cours de la Faculté de médecine de Paris. *Paris*, 1810, in-4.

Des parotides dans les maladies aiguës. Extrait de deux opuscules italiens peu connus, et publiés à Pérouse en 1785 et 1786. (*Journal de médecine* de Corvisart, 1810, t. XX et XXI)

Éloges des Académiciens de Montpellier, publiés pour servir à l'histoire des sciences dans le dix-huitième siècle. *Paris*, 1811, in-8 de 300 pages.

Discours prononcé le 7 novembre 1814, pour l'ouverture des cours de la Faculté de médecine de Paris. *Paris*, 1815, in-4.

Éloge de N. Hallé, prononcé à la Faculté de médecine de Paris, le 18 novembre 1822, in-8 de 24 pages.

Essais de Biographie et de Bibliographie médicales. *Paris*, 1825.

Ce volume, imprimé à 50 exemplaires, contient environ 110 notices biographiques, dont la plus grande partie sont extraites de la *Biographie médicale*. « Ces notices, dit l'auteur, forment une partie de nos opinions relativement à l'histoire de la médecine, à ses théories et à sa pratique, à la description de plusieurs épidémies, à l'hygiène publique et privée, et enfin à la conservation spéciale des hommes de guerre dans divers climats. »

R.-D. Desgenettes a publié depuis des notices biographiques sur D. Cotugno (1825), le ch. M. Rosa (1829), P. Moscati (1830).

Études sur le genre de mort des hommes illustres de Plutarque et des empereurs romains. *Paris*, 1833, in-8 de 104 pages.

Souvenirs de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe, ou mémoires de R.-D.-G. *Paris*, 1835, t. I, in-8 de 512 pages; — t. II. *Paris*, 1836, in-8 de 520 pages.

L'impression du tome III, arrivée à la feuille 23 (368 pages), au moment de la mort de R.-D. Desgenettes, n'a pas été achevée.

R.-D. Desgenettes a fourni divers articles à la *Biographie universelle*, au *Journal complémentaire des sciences médicales*, au *Journal hebdomadaire de médecine ;* il a rédigé l'article PESTE de l'*Encyclopédie moderne* de M. Courtin, etc.

ÉLOGE

DE

R.-Th.-H. LAENNEC,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 1er DÉCEMBRE 1839.

Messieurs, un premier hommage a été rendu par vous à la mémoire de l'homme dont j'aurai aujourd'hui l'honneur de vous entretenir. Il y a deux ans, sur la proposition d'une de vos commissions, laquelle avait pour interprète notre très honoré président, vous avez décidé que le buste de Laënnec ornerait le lieu de vos séances. M. Husson, dans son rapport (1), a rendu une justice éclatante aux travaux de ce médecin. Il en a parlé avec une exactitude, avec une érudition, avec une sagesse que vous avez applaudies. De jeunes médecins, pleins de talents, avaient écrit, prononcé, publié sur le même sujet des biographies et des éloges. Ils ont tout dit sur l'homme et sur ses découvertes.

(1) Voyez *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, t. VII, pag. 30.

Il suit de là que, quelque riche que soit la matière de mon discours, mes heureux prédécesseurs l'ont épuisée, pour ainsi dire, et ne m'ont laissé dans cette solennité que le stérile honneur de reproduire leurs propres pensées dans un langage moins digne de vous et de l'homme que je dois célébrer. J'en appellerai donc à votre indulgence : c'est sur elle seule que je puis fonder l'espoir d'attacher quelque intérêt à mes paroles.

Réné-Théodore-Hyacinthe Laënnec naquit le 17 février 1781 à Quimper, petite ville de Bretagne comprise aujourd'hui dans le département du Finistère. Sa famille tenait dans la bourgeoisie un rang honorable. Depuis plusieurs générations, elle remplissait des fonctions au barreau, elle exerçait des magistratures locales.

Le père de Laënnec avait fait d'excellentes études. Il cultivait les lettres ; et son talent pour la poésie rappelait un de ses compatriotes, Desforges-Maillard, dont la muse pseudonyme avait surpris, cinquante ans plus tôt, des galanteries et des louanges à l'auteur de la Henriade et de Brutus. Il est des hommes qui, les yeux fermés sur l'avenir, comme Jean Lafontaine, se livrent, dans leur insouciance, au dangereux bonheur de rester enfants toute leur vie. Ce père, homme d'esprit et de goût, n'était point homme de conduite. Veuf de très bonne heure, avec des enfants en bas âge, il sentit vivement tout ce qui lui manquait pour diriger leur éducation ; et, soit nécessité, soit sagesse, il abandonna le soin de les conduire à son frère, médecin distingué de la ville de Nantes. Ce frère recueillit avec bonté ces jeunes orphelins, et les fit élever comme ses propres enfants.

Malheureusement, à cette époque, tout se mit en feu. Nantes, comme la France elle-même, était environné d'ennemis, ou plutôt elle en avait partout : au-dehors, les fatigues, les périls, les cruautés d'une guerre implacable ; au-dedans, toutes les horreurs que peuvent enfanter la discorde, la haine, la délation, la famine et des maladies mortelles. Accablés de tant de maux, et combattant nuit et jour, les Nantais avaient fermé les écoles. Laënnec était, on le sait, d'une constitution délicate et d'une santé chancelante : tout travail soutenu lui était interdit. Son oncle, excellent humaniste, eût été pour lui le premier des maîtres ; mais, emporté dans le mouvement général, et distrait par des soins politiques, ce maître ne donnait à l'élève que quelques leçons courtes, décousues, imparfaites. Ainsi se traînèrent dans une sorte d'oisiveté involontaire les premières années de Laënnec ; ces années si précieuses qui préparent toutes les autres, et dont la perte, néanmoins, fut en grande partie rachetée par sa facilité naturelle.

Cependant la ville de Nantes, cette ville de commerce et d'opulence, était devenue un centre d'attaque contre les insurgés de l'Ouest. La république y avait formé plusieurs hôpitaux militaires. Appelé par une nombreuse clientèle, et déjà médecin de l'hospice civil, l'oncle de Laënnec fut encore fait médecin des armées. Une sorte de piété filiale attachait le jeune Laënnec sur les pas de ce second père. Il le suivait chez les malades de la ville aussi bien que dans les hôpitaux. Ce spectacle de douleur, si affligeant pour une âme compatissante, et si confus pour un esprit sans expérience, ce spectacle eut bientôt pour

Laënnec cet invincible attrait d'une pitié qui s'émeut et d'une curiosité qui s'éclaire. Il se passionna bientôt pour ce genre d'études, le plus digne d'un cœur d'homme, et sur lequel il concentra toute l'activité d'une intelligence énergique et précoce.

Dès ce moment, il fit de l'anatomie son étude favorite; et cette première étude le servit si bien dans celle des maladies, qu'on ne tarda point à le nommer élève interne dans l'un des hôpitaux militaires; et que, l'autorité ayant résolu de tenter une expédition dans le Morbihan, Laënnec fut choisi pour accompagner les troupes : excursion dont il fit une relation pleine d'originalité, et où il recueillit des notes dont il a tiré parti dans ses ouvrages.

A l'âge de dix-neuf ans, c'est-à-dire en 1800, il vint à Paris. Sur ce grand théâtre de lumières, il éprouva ce qu'y éprouve tout esprit élevé : il sentit croître son ardeur. Aux études obligées de sa profession, il en associa d'auxiliaires, destinées à combler le vide que le malheur des temps avait laissé dans ses idées. Il reprit, pour s'approfondir, cette langue latine qui a été longtemps le lien des nations, et dans laquelle il parvint à écrire avec une élégance et une pureté trop rares de nos jours. Il se familiarisa, par ses propres efforts, avec les écrivains grecs, c'est-à-dire avec les plus sublimes esprits qui aient honoré notre espèce; et comme on tentait alors pour sa langue maternelle ce qu'on avait tenté vainement pour l'hébreu, pour le slave, pour le basque; comme une nouvelle école voulait faire de la langue celtique la langue primitive du genre humain, Laënnec, prenant à cœur la gloire de son pays, s'engagea dans l'examen scrupuleux

de ce singulier idiome. Pour en mieux pénétrer la structure intérieure et les secrets caractères, il en rapprochait les principaux dialectes, ceux que l'on parle encore aujourd'hui dans une partie du nord-est de l'Europe, le gaëlique et le cymrique, ou, si l'on veut, d'une part, l'erse et l'irlandais; de l'autre, le gallois, le cornique, et, le plus distingué de tous, le bas-breton. Qui le dirait? le celtique, au sentiment des plus habiles, serait, de toutes les langues indo-européennes, celle qui, après l'arménien, se rapprocherait le plus du sanscrit; c'est-à-dire de la langue la plus simple et la plus composée, la plus flexible et la plus fixe, la plus sage et la plus hardie, la plus positive et la plus abstraite, la plus harmonieuse et la plus âpre; en un mot, de la langue la plus artistement travaillée qui soit au monde. Le celtique ne serait donc qu'un amas de fragments mutilés d'une langue si parfaite; et, cela posé, n'est-il pas naturel, mais aussi n'est-il pas étrange d'entendre encore aujourd'hui parler bas-breton sur les rives du Gange et du Bourampoutter? et de rencontrer, même dans Homère et dans les conteurs de France et d'Italie, jusque dans Lafontaine et Molière, des fictions d'origine indienne? Quelle route les a conduites d'une extrémité du monde à l'autre? Ces étroites affinités, et de grammaire, et d'inventions, aujourd'hui si clairement démontrées, suscitaient dans l'esprit de Laënnec une suite de problèmes sur le berceau commun des nations, et sur leurs migrations à la surface de la terre; mais ces problèmes, pris dans leur ensemble et sous les ténèbres qui les enveloppent, qui les résoudra jamais? Quelles qu'aient été sur ce point les vues de

Laënnec, il est probable qu'il en appréciait toute l'étendue et toutes les difficultés, et qu'affranchi de tout autre soin, son génie l'eût entraîné dans les profondeurs de l'histoire, comme il le fit entrer plus tard dans celles de l'organisation.

Loin de nuire aux études essentielles, ces études subsidiaires en accéléraient les progrès. C'est que, partagé entre deux genres de travaux, et délassé de l'un par l'autre, l'esprit puise dans celui-ci de nouvelles forces pour celui-là, et réciproquement. En 1801, Laënnec eut au concours les deux premiers prix de chirurgie et de médecine. En 1804, deux thèses se suivirent de près sur Hippocrate, l'une en latin, l'autre en français. Ce qu'on a hasardé sur Homère et sur les grands écrivains de l'antiquité, la première le dit sur Hippocrate (1). Elle met en doute l'existence de ce grand homme; elle insinue que les ouvrages qu'on lui attribue sont en partie de plusieurs siècles antérieurs à la guerre du Péloponnèse; et qu'enfin le nom d'Hippocrate n'est probablement qu'un nom générique, comme celui des Hercules et des Pharaons. La seconde thèse a pour titre : *Propositions sur la doctrine d'Hippocrate, relativement à la médecine pratique*, et cette thèse est celle que soutint Laënnec. Comme la première, elle a ses paradoxes, et les paradoxes sont quelquefois des vérités. La première qu'établit Laënnec, c'est que, possesseur d'une multitude infinie de faits médicaux, parti-

(1) Boulet. *Dubitationes de Hippocratis vita, patria, genealogia, forsan mythologicis, et de quibusdam ejus libris multo antiquioribus quam vulgo creditur.* Parisiis, an XII (1804), in-4.

culiers, disparates, incohérents, contraires, jamais Hippocrate n'en a recherché les affinités, pour les rapprocher, pour en former des groupes, pour en faire des espèces et des variétés, des classes et des genres; en un mot, pour en construire un système de nosologie, comme l'ont fait les modernes; et cependant, ne les laissant point flotter dans son esprit sans rapports et sans liens, mais ne souffrant pas qu'un seul de ces rapports prévalût sur les autres, et les tînt, pour ainsi dire, éclipsés. Toute maladie n'était, à ses yeux, qu'un fait individuel, lequel existerait, quand même tous les autres n'existeraient pas; mais tout voir dans ce fait, tout saisir dans ces prémisses, faire tout converger dans les conséquences, telle était la pratique et telle est la doctrine de ce sublime génie: soigneux, toutefois, quand il décrit, ou plutôt, quand il peint une maladie, d'en marquer les symptômes propres et les symptômes communs ou les épiphénomènes; n'excluant aucun de ces deux ordres de symptômes; les considérant l'un et l'autre comme nécessaires; mais s'attachant aux seconds de préférence aux premiers, parce qu'en effet ce sont les épiphénomènes qui éclairent, dit Laënnec, non sur le siége, c'est ce que font les symptômes propres, mais sur le fond réel de la maladie, sur la marche qu'elle doit suivre, sur les transformations qu'elle peut subir et l'issue qui lui est préparée; en d'autres termes, moins curieux des signes diagnostics que des signes pronostics: et voilà pourquoi la séméiologie, cette branche transcendante de la science, et la plus nécessaire peut-être à la pratique, a, dans Hippocrate, une supériorité si marquée. Je ne suivrai point Laënnec dans ses

réflexions sur les vues peu conciliables en apparence qui conduisaient Hippocrate, d'une part, à considérer l'acte fébrile comme toujours identique à lui-même ; et de l'autre, à distinguer les fièvres par des qualifications tirées ou de leurs types, ou de leur durée, ou de leur gravité, ou de quelques symptômes prédominants ; dernier point sur lequel, comme sur quelques autres, Roderic-à-Castro semble avoir prévenu Laënnec. Ce que je rappellerai, du moins, c'est qu'à l'époque où il écrivait sa thèse, et où s'élevait avec hauteur une théorie trop exclusive et trop bornée, Laënnec, autorisé par Hippocrate et par sa propre expérience, admettait des fièvres essentielles et des maladies tout à la fois organiques et humorales, à la génération desquelles tout peut concourir, et les solides, et les liquides, et la force inconnue qui les anime, comme le font sentir avec tant d'évidence et d'énergie quelques lignes du traité sur l'aliment. Enfin, dans une courte note, Laënnec touche légèrement une question encore indécise, et qu'un seul trait de logique eût tranchée dès l'origine. Hippocrate a-t-il ouvert des cadavres? Un cri d'affirmation ne s'élève-t-il pas de tous ses ouvrages ? N'est-ce pas sur la foi de ses propres sens qu'il parle de certaines affections du cerveau, de la moelle épinière, de la plèvre et des poumons ? Et pour déclarer, comme il le fait dans une de ses Coaques, qu'une plaie pénétrante est mortelle lorsqu'elle atteint ou la moelle de l'épine, ou le cœur, ou le diaphragme, ou quelque artère, ou quelque nerf, même très petit, comme Ruysch l'a vu lui-même, ne faut-il pas qu'il ait, comme Ruysch, ouvert et constaté ? Que servirait ici l'anatomie du singe ou de tout autre animal ? Jetez

les yeux sur les livres où Hippocrate décrit avec tant d'ordre et d'exactitude les luxations diverses (1), et osez conclure, à l'exemple de Lassus, qu'un si beau travail a été fait sans anatomie? C'est surtout l'anatomie pathologique que les Asclépiades ont cultivée, comme elle l'a été par Galien, par Cœlius Aurélianus et par tant d'autres. Qu'une fine et profonde anatomie ait été ignorée d'Hippocrate, c'est ce que j'accorderais sans difficulté, si, dans une de ses dissertations, Haller n'avait montré que personne mieux qu'Hippocrate n'a connu le moyen sympathique et l'intercostal. Son ignorance, du reste, tournerait à sa gloire. Privé d'un tel secours, n'a-t-il pas donné le premier et le plus beau modèle des constitutions médicales, écrit le *Traité des airs, des eaux et des lieux*, autre modèle qu'ont suivi de grands publicistes, et laissé ces immortels aphorismes que l'immortel Boërhaave mettait au-dessus des siens, et qui, sauf quelques transpositions et quelques taches, renferment encore, sous un si petit volume, toute la philosophie de la médecine?

Cette même année, 1804, l'autorité créa dans le sein de l'École de médecine, sous le titre de *Société de l'École*, une sorte de conseil qui devait éclairer des questions d'intérêt public, et fut investi d'une partie des attributions qui sont aujourd'hui l'apanage de notre Académie. Cette nouvelle société fut d'abord composée de vingt-huit membres, c'est-à-dire de tout le personnel de l'École; et comme au soin de répondre au gouvernement et à celui

(1) Voyez *Œuvres complètes d'Hippocrate*, trad. par E. Littré. Paris, 1844, t. IV, p. 78 et suiv.)

d'enseigner elle devait joindre encore le soin de perfectionner la science, elle se choisit des auxiliaires parmi les jeunes médecins de la capitale, et Laënnec fut un de ses premiers adjoints.

Il existe dans le monde une multitude prodigieuse de petites peuplades encore peu connues, bizarrement diversifiées entre elles par la forme, le volume, la couleur, la consistance, l'organisation, le domicile, les appétits, l'industrie; jouissant toutes d'une vie propre, et néanmoins dépendante, créée, nourrie, fomentée par la douce et humide température d'une vie étrangère; de telle sorte que, soustraite à l'influence de cette vie extérieure et protectrice, celle-là s'attiédit et s'éteint. De l'assemblage confus de tant de familles se compose l'immense tribu des entozoaires: et, de même que l'origine de l'homme et des grands animaux se perd dans l'obscurité des temps, de même l'origine de ces êtres parasites se perd dans l'obscurité des organisations qui leur donnent l'hospitalité. Prenez un entozoaire, quel qu'il soit: vous n'en trouverez l'analogie ni dans les airs, ni dans les eaux, ni dans les aliments; leurs germes ou leurs œufs ne sont nulle part; et comme des entozoaires se développent jusque dans le fétus qui habite encore le sein de sa mère, vous chercherez vainement les secrètes voies que leur germe, s'il existait, aurait pu suivre pour pénétrer jusque là. Entre tant de difficultés, et par suite entre tant d'hypothèses pour les résoudre, il est des esprits qui ont adopté la plus hardie, et, au premier aspect, la moins vraisemblable. Ils assignent aux entozoaires une génération intérieure, primitive, spontanée; et la puissance qui crée

ces singuliers êtres, et les façonne quelquefois sur un plan très composé, comme le prouverait la distinction et surtout la séparation des sexes, cette puissance ne serait, pour les auteurs de l'hypothèse, qu'un vestige affaibli, qu'un simulacre de cette puissance universelle, intelligente, organisatrice, qui, rencontrant dans la série des âges une matière amorphe et ductile, la pétrissant, la figurant d'après des types ou des idées qu'elle portait en elle-même, selon la parole de Platon, a jeté à profusion sur la terre tant d'animalités si diverses, à des intervalles dont il n'est pas possible de mesurer la durée. Riche et belle hypothèse, conforme au texte de Moïse, et par conséquent orthodoxe; conforme au texte d'Aristote, et par conséquent philosophique : qui choque nos habitudes sans choquer notre raison : plus plausible que la préexistence des germes, laquelle offre, sous un autre nom, les mêmes difficultés, et que justifierait d'ailleurs l'énergie toujours subsistante de cette force plastique qui agit si manifestement dans les matières organisées, lorsqu'elle métamorphose en animal entier les fragments d'un animal : lorsqu'elle répare des parties qu'a retranchées le scalpel ; lorsqu'elle refait des os fracturés, renoue des intestins mutilés par la gangrène, ou répand enfin comme un rayon de vie sur ces produits accidentels appelés fausses membranes. J'ajoute que Bremser et Rudolphi ont surpris des vers intestinaux dans le travail de leur formation : ils en ont vu se dessiner les premiers linéaments, de même qu'à la première apparition des animaux en Égypte on en voyait, dit Diodore, les ébauches sortir à demi formées du limon du Nil

Quoi qu'il en soit, l'histoire des entozoaires est en partie celle de notre espèce. Les uns accompagnent l'homme sous tous les climats, et sont, comme lui, cosmopolites. Les autres ne s'attachent qu'aux hommes de telle ou telle contrée; et dans le même homme, ceux-ci s'établissent dans tel système ou tel organe; ceux-là, dans tel ou tel autre ; sans qu'on puisse s'expliquer ces préférences de géographie ou de localité. Cette histoire, du reste, est sortie de la plume de près de six cents écrivains, depuis Hippocrate, Arétée, Galien, et surtout depuis Rédi jusqu'à Rudolphi, c'est-à-dire de 1684 à 1820. Parmi les noms illustres dont ce catalogue est formé, figure le nom de Laënnec. En 1804, il lut à la société de l'École un mémoire en deux parties sur les hydatides, ou vers vésiculaires. Dans la première partie, il établit pour le cinquième ordre un nouveau genre, celui des Acéphalocystes, ou le Splanchnococcus de Bremser ; et une espèce nouvelle, celle des Cysticerques à double vessie, laquelle n'est probablement qu'une variété ; car on ne la voit point dans un ouvrage publié seize ans plus tard, la *Synopsis* de Rudolphi, écrivain d'ailleurs si exact. Laënnec marque les caractères distinctifs des Acéphalocystes, et les quatre modes de génération qui leur sont propres. Dans la seconde partie, il propose un tableau systématique de tous les vers vésiculaires trouvés dans l'homme et dans les animaux. Il inscrit les espèces dont l'existence est réelle, et celles dont l'existence est douteuse ou supposée. A ce mémoire se joignaient des dessins qui représentaient soit les vers eux-mêmes, dans leur état naturel, soit leurs parties principales grossies au micro-

scope. Peut-être ne serait-il pas aujourd'hui sans intérêt de le comparer avec les classifications et les figures données par Zeder, Bremser, Rudolphi et Hippolyte Cloquet.

Que cette digression me soit pardonnée. L'étude des entozoaires est digne du naturaliste et du philosophe, autant que du médecin. Elle fait voir, comme les infusoires et les moisissures, à quel point la nature sait encore sous nos yeux multiplier les êtres et varier ses combinaisons. Songez, de plus, aux cruelles maladies que cette même étude nous fait découvrir, soit dans l'homme, soit dans les animaux qui le servent, le nourrissent, l'habillent, et forment ainsi la plus belle partie de ses richesses; que les gouvernements sages mettent tant de prix à conserver; et qui, pour emprunter les paroles du plus éloquent des naturalistes, « figurent plus grandement dans la na- » ture, et font plus de bien sur la terre que toutes les » autres espèces réunies. » C'est ainsi qu'en a jugé l'École de Vienne, laquelle fait, depuis trente-six ans, recueillir des entozoaires dans toutes les parties de l'Europe, et même jusqu'en Égypte, jusqu'au Brésil. Elle en possède aujourd'hui cinquante mille individus, appartenant à trente genres distincts, et distribués, pour ainsi dire, par escouades de cinq, huit, dix, douze espèces, dans toute l'espèce animale, depuis l'homme jusqu'au dernier des mollusques. C'est ainsi qu'en jugeait Laënnec lui-même. Attiré par la singularité du sujet, il en avait approfondi les détails; il y faisait des découvertes; et il en prenait occasion de répéter que, pour classer convenablement les entozoaires, pour les rapprocher entre eux par leurs rapports essentiels, il fallait chercher ces rap-

ports, non dans les organes extérieurs, mais dans leur structure intime et profonde; car, dans les animaux, si les organes extérieurs sont les instruments de leurs actions, c'est dans leur intérieur que résident le principe et la raison de leurs mouvements; idée que peut revendiquer la médecine, et la même qui, plus tard, conduisit Cuvier dans sa belle et dernière classification des animaux. C'est ainsi que se touchent les extrêmes, et que les objets les plus petits jettent de la lumière sur les plus grands.

Dans les années subséquentes, de 1805 à 1821, Laënnec, toujours attaché à la société de l'École, en suivit les travaux et en accrut le nombre par les siens. Malheureusement, de tous ses mémoires et de tous les rapports qu'il fit, soit en son propre nom, soit de concert avec Hallé, Chaussier, Leroux, Larrey, Lallemant, de tous ces écrits, dont le recueil serait aujourd'hui si précieux, il ne reste dans le Bulletin de la Faculté que le titre et la date, sans aucun développement. Que servirait d'en reproduire ici la stérile nomenclature? Deux points seulement. Le docteur Colombot, de Jussey, avait instruit la société des singulières guérisons qu'il avait obtenues, en traitant différentes fièvres intermittentes par la solution arsenicale de Fowler. Charmés du détail des observations, Laënnec et Hallé en concluaient que, même dans le traitement des fièvres pernicieuses, l'art pourrait un jour substituer au quinquina l'arsenic : comme si quelque peu de ce dangereux métal, ajouté à celui qui nous est naturel, ainsi que l'a démontré Orfila (1), pouvait changer tout-à-

(1) Des analyses toutes récentes ont rendu très douteuse la présence d'un arsenic normal dans notre organisation.

coup le matériel de notre économie, et en rendre, comme le quinquina, la composition plus fixe et les mouvements plus réguliers. En second lieu, la nature des communications que faisait Laënnec montre assez quelle marche prenait son esprit. Il s'attachait surtout à l'anatomie pathologique, comme le prouvent, soit les pièces de ce genre dont on lui confiait l'examen, ou celles qu'il présentait lui-même; soit les mémoires originaux et les rapports qu'il faisait entendre : par exemple, en 1806, sur les mélanoses, qu'il a décrites le premier; et, en 1815, sur une tumeur que l'on trouva dans la tête d'une femme morte, jeune encore, à la Salpêtrière. Cette tumeur, par son lent développement hors du cerveau, avait comprimé toute la masse de cet organe, et y avait causé pendant cinq années d'atroces douleurs; ce qui prouverait, contre certaines expériences, que la matière cérébrale n'est pas absolument dépourvue de sensibilité. Toutefois, la nature de cette tumeur n'était pas connue. Laënnec en détermina les caractères; il y retrouva tous ceux des tumeurs encéphaloïdes, qu'il avait si soigneusement étudiées, et dont celle-ci réunissait en elle tous les états, depuis l'extrême crudité jusqu'à l'extrême diffluence. Enfin, ce fut dans la société de l'École que se manifesta la première notion, je dirai même la première aurore de cette brillante découverte, qui a donné tant d'éclat au nom de Laënnec, et dont j'essaierai dans un moment de vous présenter l'histoire. En février 1815, il fit amener dans l'assemblée une malade qui, ayant un hydrothorax, faisait entendre, par la secousse hippocratique, le bruit du liquide épanché; mais ce fut le 1er mai de cette année

qu'il commença la lecture d'un grand mémoire sur l'auscultation ; et ce fut le 14 du même mois qu'il fit en public le premier essai de son stéthoscope. Félicitons-nous de la direction qu'il avait prise, et qui devait le conduire à de si beaux résultats.

Avant de m'engager dans des objets de cette importance, souffrez, Messieurs, que j'attache un moment votre attention sur des travaux non moins singuliers peut-être, et non moins utiles.

A l'époque où se forma la société, l'anatomie pathologique était la passion dominante. On supposait qu'on ne peut traiter les maladies sans les connaître, et qu'on ne peut les connaître que par les ouvertures : en d'autres termes, sans ouvertures, point de diagnostic ; et sans diagnostic, l'art n'est plus rien. Ouvrir donc, et chercher dans les entrailles les traces du mal et la raison des symptômes, nécessité qui, dès le principe, a subjugué les esprits et créé la médecine. Voilà pourquoi, je le répète, les Asclépiades ont ouvert des cadavres, comme l'ont fait les rois en Égypte, comme le fit Hérophile à Alexandrie, comme le firent les médecins de Constantinople, dans le cours de la première peste qui ait désolé le monde. Ne demandez pas, du reste, à l'anatomie pathologique ce que rien ne peut vous donner : je veux dire la connaissance de l'intime nature des maladies. C'est un secret que vous ne pénétrerez jamais ; pas plus que la chimie ne saurait pénétrer l'intime nature de l'or ou du feu. Apprenez seulement par les ouvertures à fermer le champ des vaines hypothèses, et à étendre celui des conjectures légitimes. Avec un tel secours, vous pourrez, il est vrai,

conclure mal, et vous tromper: mais sans lui, vous conclurez plus mal encore; et si la gravité de la maladie la rendait supérieure aux ressources de votre art, votre art, du moins, sera absous aux yeux des hommes, et la malignité ne pourra plus s'en prendre qu'à la nature. Mais que fais-je? les arguments de Morgagni et de Lieutaud, ceux de Haller et de Sénac, et l'exemple qu'a donné A. Portal, n'ont-ils pas tranché la question et dissipé les doutes que je combats? J'ajouterai qu'à l'époque dont je parle, la clinique de Corvisart était dans toute sa gloire. On était, chaque jour, émerveillé de l'accord de son diagnostic avec les faits intérieurs. Comment ne pas se précipiter vers la même source, pour y puiser la même justesse et les mêmes vérités? A côté de la société de l'École, se forma donc, au sein de l'école pratique, une autre société qui prit le titre de société anatomique. Elle était composée de la fleur des élèves; et dans un des bulletins de 1806, on peut prendre une idée de l'étendue et de l'originalité de leurs découvertes. On y sera surtout frappé, ce me semble, de l'instable composition de nos liquides, dont les molécules, mal assujetties entre elles par des liens trop lâches, se séparent, s'échappent à travers les tissus, s'attirent, s'associent pour envelopper, envahir, dénaturer les solides, et leur substituer ces milliers de combinaisons insolites dont on trouve de si vives images dans Hippocrate, dans Galien, dans les observateurs qui les ont imités. Etrange contraste! le solidisme régnait en souverain dans les écoles; et l'humorisme perçait de partout dans l'organisation!

Laënnec, membre de la société de l'École, l'était éga-

lement de la société anatomique; et, s'enrichissant des echerches de ses collègues, comme il les enrichissait des siennes, il se fit, en peu d'années, un fonds très étendu de connaissances toutes nouvelles : aussi, lorsqu'en 1812 parut le projet du *Dictionnaire des sciences médicales*, Laënnec fut-il appelé parmi les collaborateurs ; et c'est de son savoir que ce grand dictionnaire reçut une série d'articles substantiels sur les objets favoris de ses études, et comprenant, en premier lieu, des vues générales sur l'anatomie pathologique. Il y fait sentir que, dans cette innombrable multitude de faits, rassemblés par les plus habiles collecteurs, l'ordre manque, même après les tentatives de Bichat, et qu'au lieu de se plier aux distributions de l'anatomie ordinaire ou normale, l'anatomie pathologique doit puiser les siennes dans la nature même des objets qu'elle a découverts, dans les affinités, dans les rapports qui les lient soit entre eux, soit avec tout l'ensemble des conditions organiques ; et de ces rapports une fois établis, tirer les lois générales qui rattachent l'anatomie pathologique aux autres branches de la médecine, et doivent l'élever, comme elles, à la dignité de science. Il propose, à cet égard, comme essai transitoire, une classification que des progrès ultérieures rendront, il l'espère, plus parfaite. Une de ses classes comprend les altérations de texture ; et c'est là qu'après avoir en quelque sorte mis à nu sous vos yeux la génération spontanée d'une fausse membrane qui s'organise et prend de la vie en prenant des vaisseaux, il conduit à un autre genre de parasites sur lesquels il développe les vues les plus nobles et les plus originales : je veux parler de ces produits

accidentels, dont les uns, similaires à nos propres organes, n'en seraient, pour ainsi dire, que l'extension; recevant d'eux des artères, des veines, des vaisseaux lymphatiques, peut-être même des nerfs; vivant comme eux; comme eux inoffensifs et fixes; mais aussi quelquefois subissant en leur faveur des transformations salutaires; et dont les autres, au contraire, étrangers à tous les systèmes, et livrés dans leur intérieur à des élaborations qui en changent quelquefois brusquement la nature et l'aspect, font pénétrer dans les organes une sorte de semence vénéneuse, qui en pervertit les fonctions: et finalement se ramollissent et se détruisent, en entraînant dans leur ruine celle de toute l'économie. Ces derniers produits, confondus jusque là sous des désignations sans justesse, Laënnec les distingue par des caractères propres et des dénominations expressives. Il les montre dans leur simplicité et leur isolement; puis juxtaposés l'un à l'autre; puis associés pêle-mêle, et formant les tumeurs les plus dangereuses et les plus rebelles qu'ait à traiter la médecine. Enfin, cet article si curieux, il le termine par deux remarques; la première, conforme au sentiment de son ami G. L. Bayle, savoir: que l'anatomie pathologique est encore au berceau; la seconde, conforme au précepte donné par Morgagni, savoir: que, pour éclaircir en ce genre un point quelconque, il est nécessaire de multiplier les ouvertures, et de les multiplier sur ce poin seul: ce qui rejette la perfection de cette partie de la médecine dans un avenir indéfini. Elle sera parfaite, le jour où, après avoir réfléchi sa lumière sur le passé, elle la réfléchira sur l'avenir, et enseignera moins à traiter les

maladies qu'à les prévenir, en les étouffant dans leur germe, comme Fournet l'a si heureusement tenté, ce me semble, pour la phthisie tuberculeuse.

Le même tour, la même originalité d'esprit se trouvent dans les articles subséquents, où Laënnec reprend, pour les mieux développer, quelques uns des objets déjà compris dans l'article général: les cartilages accidentels, les encéphaloïdes, les dégénérations diverses : dernier terme dont il limite le sens, et le restreint aux seules altérations qu'il doit désigner · et finalement, dans les articles sur les ascarides, et sur deux autres espèces d'entozoaires, celle des crinons, dont l'existence, constatée dans certains animaux, est très douteuse dans l'homme; et celle du bicorne-rude de Sultzer, découverte en 1800, mais si rare et si mal décrite, qu'elle est presque rejetée par Rudolphi. Il serait superflu de vous entretenir des notes ou des mémoires que Laënnec publiait à la même époque dans le *Journal de médecine;* car, sauf l'article où il juge avec tant d'équité la doctrine de Gall, tous les autres rentrent à peu près dans ceux que je viens d'énumérer.

Laënnec s'était fait de la réputation : ici commence sa gloire. En 1816, il eut à l hôpital Beaujon une place de médecin. Il passa depuis à l'hôpital Necker. La médecine a, comme l'astronomie, ses observatoires; ce sont les hôpitaux. Laënnec cherchait les difficultés en homme qui sait les résoudre. Il s'attacha surtout aux affections de la poitrine, matière qui pour lui n'était pas nouvelle. En 1810, il avait écrit en latin sur l'angine de poitrine un mémoire qu'il lut à la société de l'École; et bien qu'il fût préparé par l'anatomie pathologique à toutes les altérations que

des vices originels et les maladies impriment aux organes de la cavité pectorale, cependant, pour qui veut considérer le nombre, la structure et les fonctions de ces organes, aussi bien que les dispositions générales de cette cavité, il est visible que, par la nature de son choix, Laënnec s'engageait dans les problèmes les plus épineux. Pour me faire mieux comprendre, souffrez que je reprenne les choses de plus haut.

De toutes nos cavités, celle où, après la cavité cérébrale, se consomment les phénomènes les plus importants et les plus délicats, c'est la cavité thoracique ; les plus délicats, ai-je dit : car ils se passent entre l'air et le sang, de molécule à molécule, à travers des pores imperceptibles qui les unissent tous ensemble et les séparent ; les plus importants ; car, pour peu que ces phénomènes soient arrêtés ou suspendus, la vie s'éteint. C'est donc là que la vie, sans cesse menacée, se renoue sans cesse ; c'est là que s'opère, de moment en moment, une sorte de résurrection que l'on pourrait appeler perpétuelle. J'ajoute que c'est de là que part, pour être distribué dans toute l'économie, le liquide éminemment réparateur, le sang artériel, que ces phénomènes préparent, et qui sert peut-être moins encore à la nutrition des organes qu'à l'excitation du système nerveux, c'est-à-dire du système qui vivifie tous les autres.

Tels sont les miracles dont cette caisse mystérieuse est comme le sanctuaire : car ici tout est divin. Une conséquence à tirer de là, c'est que, pour maintenir la vie, l'action de ces organes ne doit jamais s'interrompre ; il faut qu'elle soit continue ; plus continue que celle de l'es-

tomac et du cerveau. Retracez maintenant à vos esprits l'admirable mécanisme dont cette caisse est animée ; représentez-vous ces masses pulmonaires, molles, spongieuses, épanouies, élastiques, contractiles, sensibles, creusées dans leur intérieur de millions de canaux d'une excessive ténuité, destinés les uns à l'air, les autres au sang ; considérez ce dernier liquide, si variable dans sa quantité, si variable surtout dans sa composition, la multitude et l'inconstance de ses éléments ; ceux de ses élements qui se séparent de tous les autres sous forme de gaz, comme le pensent Arétée et Lobstein : ceux qui s'exhalent sous forme de vapeurs et se condensent sur des surfaces ou dans les canaux voisins, pour en entretenir la souplesse ou retenir les corpuscules que l'air y porte si souvent avec lui ; ceux qui s'épanchent dans les interstices environnants, pour y former des dépôts morbifiques de nature, de consistance et de couleurs si diverses : considérez les mouvements de ce sang ralenti, précipité par les passions, le repos, l'exercice, la course, le travail, et pouvant ainsi forcer le calibre de ses propres canaux : considérez le milieu qui nous environne, cet air qui, bien qu'identique dans toutes les régions du globe, reçoit néanmoins tant de modifications opposées, et de la température, et des subtiles matières qu'il enlève de partout, et des miasmes dont il est le véhicule : qui, accumulé, retenu, comprimé par des efforts, ou faisant explosion par des cris, distend outre mesure la membrane qui le reçoit, en rompt la substance, en déchire les vaisseaux : qui peut d'ailleurs agir sur cette membrane de tant de manières : l'humecter et la relâcher ; ou la dessécher, l'irriter, l'enflammer, l'épais-

sir, la durcir, en pervertir profondément les habitudes et les produits; songez au principal agent de la circulation, au cœur ; à l'entrelacement de ses dépendances et de ses connexions ; à sa structure intérieure, à ses ouvertures et à leurs valvules ; à ses cavités et à la cloison qui les sépare ; à la tunique flexible et fixe qui l'enveloppe et l'assujettit ; aux altérations qui en diminuent, en augmentent, en dénaturent la substance et en font changer le volume, la figure, la situation ; songez aux conditions primitives de tant de parties si diverses, à leur force, à leur faiblesse originelles, aux oscillations si étranges de résistance ou de ton que leur transmet la puissance nerveuse, cette puissance qui est nous-mêmes, et nous est si profondément cachée : et, pour clore cette longue énumération, peignez-vous cette double enceinte, formée d'arcs osseux, minces, longs, étroits, recourbés, mobiles, dont les intervalles sont fermés par une double couche de muscles minces comme eux ; derniers organes qui, secondés par des muscles extérieurs et mis en jeu par l'être invisible qui régit toute l'économie, dilatent ou resserrent la capacité de la poitrine, et par cette alternative mettent en mouvement tout ce grand et merveilleux appareil. Réunissez maintenant dans vos esprits toutes ces données ; embrassez d'un coup d'œil cette société d'organes d'un tissu si fin, si délié, et livrés par leur délicatesse même à tant de causes de lésions ; considérez surtout cette enceinte extérieure, qui les couvre comme une voûte et les protège, mais qui, mince et facilement pénétrable, parce qu'elle est mobile, les défend mal contre les atteintes et les intempéries du dehors ; et, de cet ensemble d'idées,

concluez ce qu'on doit conclure de toute organisation fine, subtile et complexe, savoir : que plus elle est essentielle à la vie, plus elle est compromise dans son action : ce qui revient à dire que, plus elle est nécessaire, plus elle est périssable.

Ne vous étonnez donc pas de voir dans tous les temps et sous tous les climats les maladies de la poitrine si répandues et si dangereuses. Le merveilleux serait qu'elles fussent partout plus légères et plus rares. Toute l'antiquité les a connues ; vous les rencontrez dans tous les ouvrages ; elles sont nées avec notre espèce : tristes compagnes que nous donne la perfection même de nos organes! Pour discerner toutes ces maladies, pour en découvrir le nombre, les caractères, l'origine, le développement, la marche, les accidents qui la traversent ou la favorisent, les conversions ou les métamorphoses, les terminaisons heureuses ou funestes, et les signes qui les annoncent ; enfin, pour en régler le traitement et l'approprier aux nécessités éventuelles, la médecine a déployé de bonne heure toute la patience et la sagacité du génie. La séméiotique d'Hippocrate sur les principales maladies de cette nature, la pleurésie et l'empyème, la pneumonie, la phthisie, la vomique, etc. ; cette séméiotique, reproduite avec un talent admirable par quelques écrivains modernes, comme on le voit dans le grand et beau livre de M. Double ; cette séméiotique forme un corps de doctrine où il semble que rien n'est omis. Elle supposerait dans son auteur un excellent diagnostic ; et toutefois, c'est une incontestable vérité que, depuis Hippocrate jusqu'à Baglivi, qui en jetait un cri de douleur, jusqu'à Pierre

Frank (1) et jusqu'à nous, c'est-à-dire jusqu'à Laënnec, le diagnostic des affections de la poitrine était rempli d'incertitude et d'obscurité. Cependant, il faut le reconnaître : de tous les symptômes ou de tous les signes soumis à l'investigation des sens et aux calculs de l'esprit, il n'en est pas un qu'Hippocrate ait négligé. Il interroge la respiration, la physionomie, l'attitude, la chaleur, le sommeil, la qualité des excrétions ; il interroge surtout les matières expectorées et la douleur ; il en étudie, d'un côté, la facilité, la consistance, la coloration ; de l'autre, le degré, l'étendue, la mobilité, ainsi de suite ; enfin il écoute le bruit qui résonne quelquefois dans une poitrine affectée, et annonce toujours quelque chose de funeste. On connait celui que produit la succussion ou l'hydatisme de Cœlius Aurélianus ; on sait ce que ce bruit révèle sur la quantité du liquide et le danger de l'épanchement. L'oreille longtemps appliquée sur différents points de la poitrine, Hippocrate entend gronder les viscères qu'elle renferme (2) comme gronde quelquefois l'estomac. Ailleurs, pendant une orthopnée, et parmi les efforts d'une toux sèche et violente, il saisit dans les poumons une sorte de chant (3). Il va jusqu'à surprendre le murmure, le cri du sang dans ses vaisseaux ; et ce cri, il le compare au cri du cuir qui sert pour la chaussure (4). Il

(1) *Traité de médecine pratique*, trad. par Goudareau. *Paris*, 1842, 2 vol. in-8.

(2) Lib. 11, *De Morbis*.

(3) *De Morbis*, lib. 3, § 7, n° 16, édit. de VanderLinden.

(4) *De Morbis*, lib. 4, t. II, p. 275, de l'édition Kühn.

a connu le râle bronchique et le râle crépitant; il savait qu'en passant sur les mucosités l'air les condense, les durcit, et rend ainsi la respiration plus nécessaire en la rendant plus difficile, le mal s'aggravant par le remède. Enfin, lorsqu'il assigne aux différentes respirations leurs caractères, après avoir parlé des respirations grandes, rares, denses, entrecoupées, quelle respiration pensez-vous qu'il désigne par la qualification de respiration bourbeuse? Laquelle ne se fait entendre, ajoute-t-il, par un seul mot à sa manière, que lorsque la poitrine ne se contracte plus (1); question dont le savant Illmer demandait, il y a un siècle, la solution au Vénitien Zanini; et cette solution, Laënnec était peut-être, il y a vingt ans, le seul qui fût en état de la donner.

En 1763, parut Avenbrugger. Il apportait aux médecins, pour l'exploration de la poitrine et l'étude des maladies de cette cavité, une méthode qu'il avait inventée, et que l'on connaît sous le nom de méthode de percussion. Négligée dans l'origine, comme il arrive presque toujours aux plus utiles découvertes, mais pratiquée et bientôt célébrée par Stoll, cette méthode était à peu près inconnue parmi nous, lorsque Corvisart la tira d'un oubli qui était une perte pour l'art. Elle comblait en partie, dans le diagnostic des maladies de la poitrine, les lacunes que j'ai signalées; et les succès qu'en obtint Corvisart lui donnèrent un nouveau lustre. Toutefois, je crois savoir que si elle lui épargna très souvent de graves erreurs, elle ne lui épargna pas quelques méprises; et que dans

(1) *De Humoribus*, § 16, édit. de Günz.

les premiers essais qu'en fit Laënnec, elle ne répondit pas toujours aux espérances qu'il en avait conçues. C'est alors que l'idée lui vint de se frayer une nouvelle route ; et, soit dessein, soit hasard, il reprit celle qu'Hippocrate avait ouverte, et résolut de la suivre jusque dans ses dernières ramifications.

Il faut se mettre, en effet, dans l'esprit que l'auteur de notre être a pourvu l'air atmosphérique de deux propriétés merveilleuses. Comme corps chimique, l'air est pour la vie d'une absolue nécessité. Comme corps élastique, aucun instrument n'est plus propre à dévoiler dans les organes les lésions qui la menacent. En marchant dans l'intérieur des poumons, l'air rencontre des angles, des replis, des aspérités, sur lesquels, par la collision de ses molécules, il joue le double rôle d'archet et de corde sonore, il vibre ; et ses vibrations diffèrent et varient prodigieusement de timbre et d'énergie. Tant que l'air reste muet, ces vibrations sont à peine sensibles ; mais, quelque faibles qu'elles soient, elles traversent néanmoins l'enveloppe extérieure, et sont saisies par une oreille délicate ; à plus forte raison sont-elles perceptibles quand l'air devient voix, quand il parle, quand il éclate ; et même n'étant que simple voix, c'est lui, ce sont ses vibrations qui impriment à la capacité de la poitrine les frémissements qui l'agitent, et qui font surtout trembler la poitrine des Arabes, lesquels feraient, en quelque façon, toucher leur voix, aussi bien qu'ils la font entrendre. Toutefois, c'est lorsqu'il parle que l'air, que la voix prend un timbre, c'est-à-dire une physionomie propre et distincte de toutes les autres. Quelles que soient, du reste, les

innombrables modifications que l'air contracte en parcourant ses voies accoutumées, soit lorsqu'il y pénètre, soit lorsqu'il en sort, nous devons, à l'exemple de Laënnec, n'en admettre que de deux ordres ; celles qui sont liées à l'état sain des organes, et celles qui sont liées à l'état maladif. Ces deux ordres se serviront entre eux de contre-épreuves ; mais l'état sain est un, pour ainsi dire ; au lieu que l'état maladif se diversifie. Les modifications correspondantes vont donc se multiplier dans la même proportion ; et il est visible que la gravité de ces dernières modifications, considérées comme signes, se mesurera sur la différence qu'elles auront avec les premières. C'est sous ce point de vue, si je ne me trompe, que Laënnec envisageait le diagnostic qu'il allait établir et associer pour jamais aux créations d'Hippocrate.

Ses recherches l'occupèrent trois années Chaque jour était marqué par des découvertes inattendues, et de la plus singulière originalité. C'était un nouveau monde que l'oreille, cette fois, ouvrait à l'esprit. De là le nom d'auscultation qu'a reçu la méthode. Elle est médiate ou immédiate. Vous parlerai-je de la première ? Vous parlerai-je de l'instrument que Laënnec interposait entre lui et les malades, et dont il espérait obtenir des perceptions plus justes que de ses propres organes ? Sauf un petit nombre de cas, par exemple, pour des lieux d'un accès difficile, ou pour ceux dont l'examen pourrait blesser la pudeur ; ces cas exceptés, dis-je, cet instrument est aujourd'hui délaissé. C'est qu'en effet, le stéthoscope ne sera jamais pour l'ouïe ce qu'est le télescope pour la vue ; et que l'oreille sera toujours, comme le dit Euler, le plus parfait

instrument d'acoustique. Maintenant, reconstruisez dans votre esprit cette organisation où le sang s'élabore, et d'où il s'élance dans toute l'économie ; reprenez l'un après l'autre tous les objets qui la constituent ; et dans chacun de ces objets, aussi bien que dans leur ensemble, supposez les altérations les plus variées et les plus bizarres : tous les changements imaginables de texture, de dimension, de volume, de dilatation, de resserrement. Supposez des engorgements, des infiltrations, des tumeurs, des épanchements de liquides ou de gaz, des compressions, des refoulements, des endurcissements, des atrophies, et par contre-coup, des hypertrophies : supposez des inflammations et des gangrènes ; supposez des communications anormales, des perforations, des crevasses, des fontes purulentes, ou de ces produits accidentels dont j'ai donné précédemment quelque idée, fibreux, cartilagineux, osseux, ainsi de suite ; puis, l'oreille appliquée ici ou là sur la poitrine, écoutez les impressions qu'elle reçoit, vous entendrez les bruits les plus étranges ; des retentissements de caverne ou d'amphore ; des murmures, des gargouillements, des ronflements, des sons de basse, des tintements de métaux, des râles, des souffles, des raclements, et des cris de râpe ; et si vous faites parler les malades, vous entendrez des voix incertaines, entrecoupées, chevrotantes, et contrefaisant ainsi par leur timbre, les cris de certains animaux ; vous entendrez des éclats de voix qui viendront vous frapper brusquement comme s'ils avaient percé la poitrine ; les bruits de toux prendront les mêmes caractères. En un mot, où que soit la lésion, quels qu'en soient la nature, le degré, l'étendue, l'action sur les par-

ties environnantes; quelle qu'en soit la simplicité ou la complication, tenez pour certain que l'air qui entre, que l'air qui sort, que l'air rendu sonore par la toux, ou transformé en voix et en parole, recevra du dérangement intérieur un cachet qui vous dira tout, et vous instruira même par son silence. J'ajoute que les autres signes, tirés ou de la percussion, ou de la mensuration, ou de la simple inspection des surfaces extérieures, et ceux que l'on tire du pouls, de la chaleur, de la fièvre, etc., tous ces signes étant rapprochés de ceux que donne l'auscultation, vous verrez ces derniers signes confirmer, étendre, restreindre, rectifier tous les autres, quelquefois même les suppléer ; car il est des lésions cachées, et ce sont souvent les plus dangereuses, dont le secret ne peut être révélé par l'auscultation. Enfin, une maladie de poitrine étant donnée, si, pour l'explorer et la connaître, vous faites marcher de front toutes les méthodes, non seulement vous pourrez saisir le désordre à son origine, mais encore le suivre dans ses évolutions et ses phases, et régler le traitement sur les variations du diagnostic. Toutefois retenez bien que, même dans les cas les plus simples (et les plus simples en apparence sont quelquefois les plus redoutables), jamais ce diagnostic ne s'achève et ne s'établit avec sûreté que par l'auscultation.

Et cependant, comme tout ce qui est humain, cette méthode a ses limites. Il est des objets qu'elle ne peut atteindre Elle a donc ses lacunes, ses erreurs, ses déceptions. Bien que nécessaire à toutes les autres, elle est souvent dans leur dépendance, et ne tire sa valeur que de leur concours : aussi a-t-elle fait revivre la percussion,

qui tombait dans l'oubli. Enfin, de quelque prix que soit pour l'art une telle découverte, il est certain qu'elle était en principe dans quelques paroles d'Hippocrate. D'autres parmi les modernes et les contemporains l'avaient connue et même pratiquée ; spécialement M. Double. Mais les paroles d'Hippocrate étaient mal comprises, controversées, et mêmes rejetées par les commentateurs. Les modernes n'avaient qu'ébauché la méthode, sans en soupçonner l'étendue ; et, souffrez ce langage figuré, anciens, modernes, contemporains, tous se sont tenus à l'entrée de la grotte ; aucun n'en a sondé les profondeurs, n'en a consulté les oracles, n'en a rapporté les réponses. Laënnec seul en a eu la gloire ; et cette gloire, quels efforts, quels travaux, quelles fatigues elle lui a coûtés ! que de persévérance et de courage ! lui qui, luttant contre sa faiblesse naturelle, et contre une fièvre qui se rallumait sans cesse, lui qui, bravant l'intempérie des saisons les plus rigoureuses, s'arrachait à sa paisible retraite, pour courir à son hôpital, à son amphithéâtre, où l'appelaient, parmi des débris de mort, tant de vérités nouvelles. Heureux de trouver, dans ces tristes débris, la confirmation de ses premiers jugements ! Heureux de rattacher ainsi par leurs propres liens les effets et les causes, et d'en former pour l'esprit des groupes invariables ! Heureux enfin de sentir qu'il agrandit la science ; qu'il se donne de plus en plus des droits à l'estime des hommes, et à l'immortel honneur d'inscrire un jour son nom entre les noms d'Hippocrate et d'Avenbrugger !

En 1819, Laënnec publia deux volumes sur l'auscultation. Il y exposait sa méthode et ses résultats. Partout

surprise et curiosité. Quelques voix s'élevèrent ; mais l'expérience parla, qui les rendit muettes. La méthode fut universellement adoptée. Elle traversa les continents et les mers, et se répandit parmi les peuples. Des médecins partis d'Allemagne, d'Angleterre, des États-Unis, vinrent à Paris, et se mirent sous la direction du maître, pour se former à l'auscultation L'ouvrage fut traduit en plusieurs langues. Des éditions se succédèrent, toujours plus riches et plus volumineuses. Les dernières ont reçu des notes, les unes d'un parent, d'un ami, d'un élève de Laënnec ; les autres, de notre confrère M. Andral, qui l'explique, le justifie, le complète, et quelquefois le contredit, mais dans le langage réservé d'un écrivain qui sait concilier le respect qu'il doit à la vérité avec celui que tout homme doit se porter à lui-même dans la personne qu'il combat. Gardez-vous de croire, du reste, qu'en écrivant son ouvrage, Laënnec se soit tenu strictement dans le cercle de ses propres idées. A chaque page, viennent sous sa plume les plus hautes questions médicales, et il les traite avec la même indépendance et la même élévation. Mais ce qui relève surtout l'excellence de la méthode, c'est, je ne dirai pas cet unanime concert de suffrages, je ne dirai pas l'empressement qu'on a mis a lui donner sa place dans l'enseignement, ni l'emploi que Kergaradec, Piorry (1), etc., en ont fait pour d'autres affections que les affections de la poitrine, mais l'extension que

(1) *De la Percussion médiate et des signes obtenus à l'aide de ce nouveau moyen d'exploration dans les maladies des organes thoraciques et abdominaux.* Paris, 1828, in-8, fig.

lui a donnée Fournet pour la phthisie, et surtout le développement immense qu'elle a pris dans les habiles mains d'un professeur éloquent de la Faculté, d'un homme que nous avons le bonheur de posséder parmi nous, de M. Bouillaud (1). Lancisi, Morgagni, Sénac, ont découvert beaucoup de maladies du cœur, sans trop songer à en donner les signes. Corvisart les a surpassés par le nombre, la vigueur et la vérité de ses peintures. Laënnec était allé plus loin; mais pour lui, je dirais mieux pour nous, la vie a été trop courte; et son œuvre sur ce point est restée imparfaite. Elle a été reprise et continuée par un successeur digne de lui; et peut-être serait-il aujourd'hui permis de considérer ses découvertes comme un solide fondement de diagnostic, non seulement pour les maladies du centre circulatoire, mais encore pour celles du sang lui-même; proposition dont les conséquences feraient prendre prochainement une nouvelle face aux théories médicales, et surtout à la thérapeutique.

Vous le pressentez, Messieurs, la carrière de Laënnec s'achève. Encore quelques années, la scène du monde se fermera pour lui. Épuisé par ses travaux, il alla en 1820 respirer l'air natal, et demander une lueur de santé aux lieux où il avait reçu la vie. En 1822, sur la foi d'un mieux apparent, il reparut dans la capitale, et fut promu à des emplois éminents à la cour, à la faculté, au Collége de France. Au Collége de France, il suppléait Hallé; et dans sa chaire, il affectait de rappeler un principe dont

(1) *Traité clinique des maladies du cœur*, 2e édition augmentée, *Paris*, 1841, 2 vol. in-8, fig.

l'oubli sera toujours une sorte de sacrilége, savoir : que les éléments des maladies sont plus nombreux que ne le supposaient alors des esprits systématiques et passionnés ; que les liquides, que les solides ont leurs altérations propres, d'où naissent des altérations secondaires et réciproques, et, par suite, d'innombrables légions de maladies toutes différentes ; abîme de causes, d'actions, de réactions, où il est si important mais si difficile de faire pénétrer l'analyse. En 1823, il entra dans la faculté, et se réserva la chaire de clinique interne, encore étincelante du génie de Corvisart ; et là, le diagnostic du maître se retrouvait dans celui de l'élève, avec plus de justesse encore et de profondeur. Impatient de la faiblesse et de la timidité de la thérapeutique ordinaire, il embrassait les hardiesses de Rasori, et se proposait de les mettre en expériences ; mais tant de travaux et de soins demandaient une constitution plus affermie. Celle de Laënnec dépérissait de jour en jour. Il avait dans le sein un germe funeste et rebelle, qui le consumait sans l'abattre, et le détruisait sourdement au milieu de son savoir, de sa fortune et de sa renommée. A la fin, il fallut céder. Ses souffrances le remirent sur le chemin de la Bretagne. Il y arriva pour y mourir. Le 13 août 1826, il s'éteignit, emporté par cette phthisie qu'il avait si profondément étudiée. Homme rare, que recommandaient, avec tant de talents, tant de qualités respectables, surtout la justice et la tolérance ; homme singulier, d'une petite stature, et d'une complexion frêle qui, dédaignant l'intelligence subtile et forte dont l'avait doué la nature, mettait son orgueil à exceller dans les exercices du corps, dans des arts d'agrément,

et dans quelques industries mécaniques. Mais quoi ! à entendre Cuvier, Cuvier n'était point naturaliste, il était administrateur ; à entendre Girodet, Girodet n'était point un peintre sublime, il était poëte ; de même, Laënnec n'était qu'un souffle et se croyait un Hercule. Il transposait les choses ; la vigueur de son esprit, il la mettait dans ses muscles. Faiblesses innocentes, taches imperceptibles qui disparaissent dans l'éclat de ces grandes existences, exemplaires d'ailleurs, et pleines de gloire parce qu'elles sont utiles.

R.-Th Laennec a publié :

Propositions sur la doctrine médicale d'Hippocrate, relativement à la médecine pratique. *Paris*, 1804, thèse in-4.

Mémoires sur les vers vésiculaires, et principalement sur ceux qui se trouvent dans le corps humain, lu à la Société de la Faculté de médecine en 1804. (*Mémoires de la Société de la Faculté de médecine de Paris*, in-4, pages 1 à 178, avec 4 planches.)

Exposition du système du docteur Gall, extraite de plusieurs ouvrages relatifs à ce système. (*Bibliothèque médicale*, t. XIV, pag. 312 et suiv.)

Sur une nouvelle espèce de hernie (*intra-pelvienne*), imprimé à la suite du *Traité des hernies*, par A. Scarpa, trad. par Cayol.

Traité de l'auscultation médiate et des maladies des poumons et du cœur. *Paris*, 1819, 2 vol. in-8. — 4e édition, avec notes et additions de M. Meriadec-Laënnec, et augmentée par G. Andral. *Paris*, 1837, 3 vol in-8, avec planches.

R.-Th. Laënnec a fourni des Mémoires, Rapports et Observations au *Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacie*, par Corvisart, Leroux et Boyer; au *Bulletin de la Faculté de médecine;* à la *Bibliothèque médicale;* au *Dictionnaire des sciences médicales*, les articles ANATOMIE PATHOLOGIQUE, ASCARIDE, ENCÉPHALOÏDE.

ÉLOGE

DE

H.-A. TESSIER,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 17 DÉCEMBRE 1840.

Ce n'est qu'en tremblant que je prends aujourd'hui la parole. Les objets dont je vais vous entretenir sont tout nouveaux pour moi. Les aurai-je bien compris? en ferai-je avec clarté l'exposition? et, dans cette solennité, aurai-je le bonheur de rendre à la mémoire que je veux honorer un hommage digne d'elle et digne de vous? Ce qui achève de m'intimider, c'est moins l'étendue que la nature des travaux dont j'ai à rendre compte. Ces travaux se rattachent, en effet, au premier, et, je devrais dire, au plus grand, au plus excellent de tous les arts, à l'agriculture; à cet art qui est l'aliment de tous les autres, et qui les rendrait superflus; qui, né avec l'homme, a marqué ses premiers progrès sur le globe; qui a mis dans ses mains toutes les puissances de la nature; celles du feu, de l'air, de la terre

et des eaux : et celle de ces foyers organisateurs, de ces germes, de ces moules où se pétrissent, où se façonnent tous les êtres animés : et de préférence ceux dont l'homme a fait ses sujets pour en faire ses instruments ; à cet art divin qui a ouvert les chemins du ciel et créé les premiers éléments de l'astronomie ; qui, rapprochant ainsi l'homme de son auteur, a jeté dans l'âme de cette créature faible et sublime, la première de toutes les religions, la reconnaissance des bienfaits, la gratitude, ce sentiment qui devient plus tard le principe de toute justice, le lien et le ciment de toute société ; à cet art qui, concentrant en lui toute l'activité de l'homme, lui découvrirait, dans l'action réciproque des corps, toute la mécanique, toute la physique, toute la chimie, toute la médecine qui lui sont nécessaires, et le dispenserait de ce luxe dangereux d'industries qui le dégrade, le corrompt et l'accable : à cet art, enfin, qui, embrassé par tous les peuples, couvrirait la terre de force, de santé, de richesse et d'innocence.

Ce langage, Messieurs, ne le taxez pas d'hyperbole. Je l'emprunte à Xénophon, à Cicéron, à Virgile, à Columelle, à Franklin, à Chaptal : et pour en apprécier la justesse, jetez les yeux sur une ferme sagement administrée ; sur une de ces grandes écoles où l'homme se forme de bonne heure à l'ordre, à la raison, à l'économie, à la vigilance, au travail, à la fatigue : j'ajoute à toutes les vertus de la famille, et surtout à la pitié. Là, sous l'austérité d'une exacte discipline, tout se rapporte à l'intérêt commun ; l'humanité du commandement y ennoblit jusqu'à l'obéissance : et l'amour du devoir rendant toutes les peines faciles, tout y respire le contentement et la joie : tout y rit

de bien-être. Endurci, du reste, aux rigueurs de l'hiver et à l'ardeur des étés, affermi contre les périls de la guerre par les périls de la chasse, mais juste autant que courageux, l'homme des champs ne provoque aucun ennemi et n'en redoute aucun; et s'il est vrai qu'une ferme bien conduite soit l'image d'un état bien policé, n'est-il pas visible qu'un état composé de pareils éléments serait un état invincible? Qu'aurait-il à craindre? L'âme de ses citoyens est aussi bien cultivée que son territoire, et des deux parts les heureux fruits de cette culture conspirent à son indépendance et à sa liberté. C'est dans le rude travail de la terre que le pâtre romain puisa la sagesse et la force qui mirent les nations sous ses pieds; et le jour où il se relâcha de ses mâles habitudes pour se mettre à la discrétion de ses propres sujets, le jour où il demanda son pain à l'Afrique et à la Sardaigne, et ses vins à deux îles de la mer Égée, ce même jour le vit entrer dans sa décadence; tandis que, dans des temps plus modernes, c'est en affranchissant son agriculture que l'Europe a pris le vol qui l'élève, dit Malouet, au-dessus du reste de la terre.

Que, dans l'enivrement de leurs discordes, les Grecs aient méprisé l'agriculture; que le seul travail digne d'un homme libre, ils l'aient abandonné à des esclaves, pour se réserver la triste gloire des athlètes, égarement dont les a punis la fureur même qui l'avait inspiré; en revanche, quels hommages rendus à l'économie rurale par des rois, des législateurs, des généraux d'armées, des magistrats et des citoyens illustres, et même, selon la parole de Polybe, par des républiques tout entières, celle de Rome,

celle de Carthage, les plus puissantes qu'ait vues le monde! Un jour de l'année, le roi des Perses quittait son faste, dit Montesquieu, pour recevoir à sa table de simples laboureurs; et lorsque le maître du plus vaste empire connu descend de son trône pour prendre la charrue et ouvrir un sillon, ne donne-t-il pas aux rois comme aux peuples la plus belle leçon de morale et d'économie politique? D'un autre côté, Varron et Columelle donnent la liste de plus de soixante écrivains, carthaginois, romains et même grecs, poëtes, guerriers, philosophes, qui, à l'imitation de quelques écrivains de la Chaldée, ont laissé à la postérité des traités étendus sur cette riche matière; précieuse littérature, à laquelle il n'a manqué, pour charmer les hommes et éclipser toutes les autres, que de n'être pas toujours pénétrée de ce feu de sentiment et de génie qui fait l'âme des grands écrivains et la vie de leurs ouvrages. Mais quoi! cette admiration passionnée que nous avons pour les talents n'est-elle pas comme la Circé de la fable? et s'abreuver à cette coupe enchantée, n'est-ce pas troubler sa raison et perdre de vue le véritable objet de la vie sociale? Platon, bannissant Homère de sa république, n'est-il qu'un sacrilége? et qui peut dire ce que serait aujourd'hui l'Europe, si, dans le gouffre où les révolutions ont englouti pour jamais tant de chefs-d'œuvre de l'antiquité, un Dieu protecteur, sacrifiant de vains agréments à l'utilité du genre humain, eût laissé périr les poëtes, les orateurs, les philosophes qui font aujourd'hui nos délices, et n'eût retiré du naufrage que ces livres simples et modestes, qui, ramenant l'homme à la nature, lui apprennent à n'estimer que les biens qu'elle accorde, et

à ne les obtenir que par les seuls moyens qu'il ait de se conserver, le travail et la vertu?

Quoi qu'il en soit, après que, dans les calamités du moyen-âge, les ordres religieux, ces aristocraties viagères tirées du sein même des peuples, eurent, à l'ombre de leurs temples, ranimé les lettres, et avec elles l'agriculture presque éteinte; tandis que l'Italie recueillait, pour les mettre en œuvre, les débris de cette science rurale qu'elle avait héritée de ses glorieux ancêtres, et qu'elle célébrait dans ses poëmes; tandis qu'éclairée par les travaux, mais distraite par les inimitiés des Maures, et surtout par la conquête du Nouveau-Monde, l'Espagne, sourde aux conseils de Cisneros et du plus grand de ses agronomes, se précipitait dans les dangers d'une fausse opulence, et n'eut plus qu'à déplorer les désastres de ses mauvaises lois; la France, plus heureuse, l'Allemagne, l'Angleterre, comptaient au nombre de leurs écrivains des hommes qui se consacraient pour les peuples au premier de tous les intérêts. Chose étrange! dans moins d'un siècle, l'Europe vit paraître sur l'agriculture cinq ouvrages comparables aux meilleurs ouvrages de l'antiquité: ceux de Gallo, d'Herrera, d'Heresbach, de Hartlieb, l'élève des Flamands, les plus habiles cultivateurs de l'univers et les plus modestes; enfin celui du créateur des prairies artificielles, l'ouvrage d'Ollivier de Serres, ce théâtre d'agriculture, ce ménage des champs, dont le mérite a été d'autant mieux senti parmi nous qu'on a été plus éclairé. L'art qu'il enseigne, négligé dans les orages du ministère de Richelieu et presque détruit pâr la famine dans les guerres de la Fronde, cet art se ranima, quoi

qu'on en ait dit, par les soins du grand Colbert; car, comment tant de guerres sans agriculture? n'est-ce pas le blé qui devient soldat? Cet art, toutefois, n'eut tout son ascendant sur les esprits que dans la seconde moitié du dernier siècle, à l'époque où l'Europe entière prit, en quelque sorte, feu pour lui; où, de toutes parts, s'élevaient en sa faveur des écoles, des chaires, des académies; où, sur une infinité de questions rurales, des prix étaient proposés à Vienne, à Clagenfurth, à Zurich, à Göttingue, à Harlem, à Copenhague, à Stockholm, à Saint-Pétersbourg aussi bien qu'à Dijon, Lyon et Bordeaux; où le commerce des grains ne fut plus astreint parmi nous qu'aux restrictions nécessaires; où, dans les principales villes de France, l'autorité royale instituait des sociétés de grands propriétaires, de cultivateurs instruits, de manufacturiers, de négociants, de magistrats, de physiciens, de naturalistes, avec mission de mettre en commun les lumières de leur expérience, et de travailler sans relâche à perfectionner cette partie fondamentale de la science humaine. C'est alors que le nom d'Ollivier de Serres parut dans toute sa gloire. Ce grand homme eut partout des admirateurs! Sauvages, Haller, Secondat de Montesquieu, Broussonnet, Parmentier, l'Écossais Patullo, l'Anglais Arthur Young, et tant d'autres. D'Orthès et Chaptal furent ses panégyristes. Toutes les sociétés agronomiques le prirent pour modèle. Chaque jour d'excellents ouvrages étaient publiés, pour ainsi dire, sous ses auspices; mais parmi les hommes qu'il animait de son esprit, il en est surtout deux que nous avons eu l'honneur de posséder parmi nous, Tessier et Huzard; deux hommes qui ont

doublement servi leurs contemporains, et par la constance de leurs travaux, et par la constance de leur amitié presque centenaire. Cette longue vie, qu'ils ont rendue si utile et si respectable, ils l'avaient reçue ensemble, ils l'ont parcourue ensemble, ils l'ont quittée ensemble. La fortune, dans ses vicissitudes, les a toujours secourus l'un par l'autre. Ils ont été à eux-mêmes leurs bons génies. Ils appartenaient aux mêmes corps, portaient les mêmes titres, remplissaient des emplois similaires : touchante union que je me proposais de reproduire dans cet éloge ! Je les aurais associés dans mes paroles comme ils sont associés dans nos regrets. Mais unir n'est pas confondre, et j'aurais confondu ; j'aurais manqué de discernement et de justice. Chacun de ces deux hommes doit, dans nos séances, briller de son propre éclat. Souffrez donc que, dans l'intérêt de leur gloire, ils soient pour la première fois séparés l'un de l'autre : le premier, attaché par ses études à des objets de paix, de richesse et de sécurité domestiques ; le second attaché par les siennes, à des moyens d'action, à des instruments de labour, de transport et de défense extérieure. Ceux-ci ont un caractère de grandeur et d'importance qui m'autorise à les réserver pour une autre séance. Bornons-nous à rappeler dans celle-ci les travaux non moins étendus, non moins estimables et peut-être encore plus nécessaires, qui ont rempli la carrière de M. Tessier.

Henri-Alexandre Tessier naquit le 16 octobre 1741, à Angerville, commune du département de Seine-et-Oise, sur la frontière de celui d'Eure-et-Loir. Son père était notaire. Il avait une nombreuse famille et une fortune mé-

diocre : il fut le premier maître de son fils. Mais le génie précoce de ce fils demandait une éducation plus élevée. L'archevêque de Paris avait alors à sa disposition des bourses pour ceux qui se destinaient à l'état ecclésiastique. Il en fit donner une au jeune Teisser, pour le collége de Montaigu. Tessier mit ce bienfait à profit, et prit le titre d'abbé ; il le conserva longtemps, sans jamais entrer dans les ordres. Ses études furent brillantes ; il eut des prix dans toutes ses classes. Sorti du collége, il s'attacha aux sciences naturelles, et surtout à la médecine. Il eut pour condisciples des hommes qui ont été comme lui l'honneur de la France, Thouret, Desbois de Rochefort, Hallé, Vicq-d'Azyr. Il soutint à la Faculté plusieurs thèses écrites en langue latine et du style le plus élégant ; la première, sous la présidence de Vicq-d'Azyr, touchant la similitude que présentent dans leur mode de reproduction le végétal et l'animal ; deux organisations très diverses, et toutefois presque identiques, ainsi que l'avait fait voir Hales, et que le démontraient alors Antoine et Bernard de Jussieu ; mais qui, d'après Linné lui-même, se rapprochent surtout l'une de l'autre, par la fonction capitale et mystérieuse dont Tessier décrit les agents et les phases avec une délicatesse infinie. Une seconde thèse porte sur cette question : L'égalité d'âme est-elle une cause de santé? Il y répond par l'affirmative ; et cette affirmative, c'était lui-même. Il a été quatre-vingt-dix-sept ans l'heureux texte de sa propre thèse. C'est qu'en effet la seule tranquillité du cerveau, dit Hippocrate, est une source d'intelligence et de sagesse ; ajoutez de vie et de bonheur ; car tout se tient en nous, et tout est réci-

proque. L'équilibre de l'âme suppose l'équilibre et la paix des organes, et cette paix, cette harmonie, c'est la santé : ajoutez de plus que cette sérénité d'esprit, si nécessaire au bien-être individuel, l'est surtout encore à celui des peuples, lesquels, jetés dans le tumulte et les fureurs des discordes civiles, courent risque d'y tout perdre, la raison, les sentiments, les lois d'où naît l'ordre, et l'ordre d'où naît le concours et la force. Après ces deux thèses, de morale et de physiologie, Tessier en soutint une troisième toute médicale sur cette question : Faut-il se hâter de supprimer une fièvre intermittente ordinaire? Et cette fois il répond pour la négative; pourquoi? le voici : Quelque caché que soit l état intérieur qui met en jeu les fièvres, et particulièrement les fièvres d'accès, Tessier en rapporte la cause à des matériaux hétérogènes dont l'économie s'est pénétrée, et aux impressions insolites qu'en reçoit le principe sensitif. La puissance qui nous anime est alors assujettie à de nouvelles lois; et comme ces matériaux étrangers se prêtent à des milliers de combinaisons simples ou complexes, c'est pour les détruire, c'est pour les fondre, c'est pour en séparer, pour en disperser les éléments, que dans les mouvements qu'elle ordonne, la bienfaisante volonté de notre propre machine applique son savoir et son énergie. Suivez dans ses évolutions successives ce grand acte vital; étudiez-en les effets pour le régler, et non pour le combattre; Hippocrate, Galien, Baillou, Sydenham, Boerhaave, Van-Swiéten, Morton, des observateurs d'une habileté consommée, vous crient que ces fièvres d'accès sont le plus souvent salutaires, et qu'en rompre prématurément le

cours, c'est préparer pour l'avenir des affections d'une nature impénétrable, d'un caractère bizarre, d'une malignité invincible. En pareil cas, à quoi se réduit l'action du médecin? à observer, à saisir les indications, à les suivre; et pour éclairer cet art d'obéir à la nature, sans méprise et sans anachronisme, je veux dire sans lenteur et sans précipitation, Tessier finit par tirer de ce qui précède quelques préceptes généraux, dont Voullonne, dans ses mémoires, a présenté plus tard les développements et particularisé l'application. J'insiste sur l'esprit de cette thèse, dans un temps où, trop prévenus pour leur art, les médecins le sont trop peu pour cet art divin qui nous fait vivre, et qui est à la médecine ce que Dieu lui-même est à l'homme. Dans une dernière thèse, Tessier s'élève contre l'usage inconsidéré des cautères, sorte de pratique si familière en Orient, qui n'y prévient pas la peste, et qui n'est que la contre-partie de la pratique que suit la nature, lorsque, pour s'affranchir d'un principe morbifique, elle en transporte les matériaux d'un lieu de l'économie dans un autre, et spécialement du dedans au dehors; mais, ainsi que le dit Tessier, il est des matériaux qu'une affinité trop étroite attache à nos solides, et qui sont trop fixes pour être jamais déplacés : de là, l'inutilité, et par suite l'inconvénient, et même le danger des cautères; danger que Tessier signale avec Mercatus et Marc-Aurèle Séverin.

Ce fut après cette thèse que Tessier reçut les honneurs du doctorat. Il avait trente-cinq ans. On était en 1776. Ses jeunes amis venaient d'obtenir le même titre : tous pleins de savoir, pleins de zèle pour le bien, pleins d'une

juste confiance en eux-mêmes ; tous épris de ce feu du premier âge pour les grandes et belles entreprises. Un jeune roi montait sur le trône, et y portait les mêmes sentiments. L'année précédente, sur l'invitation du contrôleur général des finances, les intendants des provinces avaient adressé aux médecins de France des questions sur la température et la constitution des quatre dernières années. Les réponses arrivèrent. Elles étaient en grand nombre. Pour en faire l'examen on créa une commission. Vicq-d'Azyr eut la suprême direction des épidémies ; et le 29 avril 1776, un arrêt du conseil, ou plutôt un acte spontané du souverain, érigea la commission en société royale. Telle fut l'origine de cette société, qui a laissé dans les esprits de si grands souvenirs. Elle tira tout son lustre d'elle-même, de ses lumières, de ses talents, de son activité. Jamais réseau scientifique jeté sur la France, sur l'Europe, sur le monde, n'embrassa tant d'objets utiles, tant d'intérêts sociaux ; jamais plus vaste correspondance n'alluma partout une plus vive et plus noble émulation. Presque dès le principe, Tessier fut de la société royale. Elle désira qu'il se rendît en Sologne, pour y étudier cette production monstrueuse qui se montre sur les épis du seigle, et porte le nom d'ergot. Tessier parcourut cette province, c'est-à-dire, ce grand terrain plat, formé de cailloutage et de sable, assis sur un vaste lit de glaise compacte, maigre, spongieux, abreuvé, enseveli six mois de l'année sous d'épais brouillards, couvert de bruyères et de genêts, coupé comme en petits cloîtres par de simples bordures, que l'on prend de loin pour de hautes forêts ; ou bien s'étendant en vastes prairies

presque nues, ou hérissées d'herbes grossières. Là, de loin en loin, quelques maisons de bois ou de boue; là peu de culture et peu d'habitants. Le seigle et le sarrasin y croissent comme à regret; le seigle à petits grains; le sarrasin qui ne mûrit pas, ou que brûlent les vents du midi; rarement du blé; point d'orge et point d'avoine. Le chanvre seul y prospère : il aime le sable et l'eau; mais il infecte l'air, et nuit à la santé des hommes (1). A côté du chêne et du châtaignier, qui s'élèvent et grossissent, se développent avec peine quelques arbres à fruit, qui, en peu d'années, vieillissent et meurent. L'homme lui-même, ainsi que les animaux, l'homme porte sur tout son être un cachet de misère et de souffrance. Il est petit, pâle, faible, languissant; paresseux comme le sang qui se traîne dans ses vaisseaux, et ne bat que 55 et même 36 fois par minute. J'ajoute que cette dégradation s'aggrave de bonne heure par les dangereuses familiarités des sexes, et que chaque année, des fièvres qui s'allument pour plusieurs mois, achèvent la ruine de ces organisations, en les jetant dans le marasme et dans des hydropisies mortelles. Nulle part ne s'est mieux vérifiée cette maxime que l'homme prend tous les caractères du sol qu'il habite. La seule richesse de cette contrée malheureuse consiste dans les troupeaux de moutons qu'elle nourrit en grand nombre, et qui, plus petits que ceux de la Beauce, et plus gros que ceux du Berry, ont une laine

(1) Voyez les Mémoires sur le rouissage du chanvre, par Marc et Parent-Duchâtelet. (*Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, t. I, p. 335; t. VII, p. 237.) — On vient de découvrir un mode de rouissage qui fera disparaître tous ces dangers.

courte, mais fine et fort estimée dans nos manufactures. Seulement, comme si la Sologne était de partout vulnérable, ces mêmes animaux, si précieux pour elle, ne sont que trop livrés, comme nous le verrons tout-à-l'heure, à des maladies meurtrières qui les enlèvent avec une extrême rapidité.

Tel est, Messieurs, l'abrégé du tableau que Tessier mit sous les yeux de la Société, le 13 décembre 1777, il y a aujourd'hui soixante-trois ans; et depuis ce temps, l'état de la Sologne n'a point changé. On a fait, il est vrai, quelques plantations de pins au milieu des sables; mais les deux moitiés de la province ont encore leurs amas d'eaux, naturels ou artificiels; des étangs et des marais. A l'est, des étangs pratiqués en amphithéâtres, aux sources de plusieurs rivières, successivement remplis et vidés tous les trois ans par la main des hommes, lesquels se ménagent presque sans frais et par ces alternatives trois récoltes également abondantes; l'une en poissons, les deux autres en bons grains; à l'ouest, des marais stationnaires, creusés dans le sol, alimentés par des eaux souterraines, ne s'épanchant dans aucun fleuve, et couvrant de leurs flaques et de leurs froides vapeurs des terrains d'une immense étendue. Dans quatre départements limitrophes, on compte par dizaines de milliers les hectares envahis par ces marais. Ce sont plus que des terrains perdus; ce sont des terrains dangereux. Pour les recouvrer et les assainir, que de travaux, de temps et de patience! Obstacles de deux parts; les uns moraux, les autres physiques. A l'ouest, les obstacles physiques seraient peut-être vaincus, puisqu'il existe des pentes, et

que ces pentes emportent des rivières. Mais à l'est, sous des lois protectrices de la propriété, comment se flatter de vaincre l'obstacle moral, et d'arracher au consentement des propriétaires la suppression absolue des étangs? Aux États-Unis, dit Volney, le planteur est souvent dans cette alternative, ou de se tenir sur des lieux élevés, d'y travailler beaucoup, d'y gagner peu, et de vivre longtemps; ou de descendre dans la plaine, d'y travailler peu, d'y gagner beaucoup, et de mourir vite. Qui le dirait? Le planteur a le triste courage de prendre ce dernier parti, et de préférer ses richesses à lui même : comme si de toutes ses possessions sa personne était la moindre! Il ne fait ce choix, sans doute, que parce qu'il est lui-même son ouvrier. Il se garderait de le faire, s'il en était autrement; je veux dire, si le propriétaire et le travailleur étaient deux personnes distinctes, comme elles le sont en Sologne. Singulier partage! en Sologne, d'un côté, peu de bénéfice, toute la peine et tout le danger; de l'autre, nul danger, nulle peine, et presque tout le bénéfice. Comment rompre un tel arrangement? La religion seule le pourrait faire, au défaut de la loi : car, avec la loi, le propriétaire trouvera toujours un pauvre prêt à travailler, je dirais mieux, prêt à mourir pour lui. Mourir : car vider un étang; se plonger dans la fange, pour en retirer le poisson; arracher les plantes que recouvre cette fange, les amonceler sur les bords, et les mettre au soleil qui les sèche, les brûler, faire de leurs cendres un engrais, et répandre cet engrais sur le fond encore mal affermi de l'étang, pour le labourer et l'ensemencer, est-ce là ga-

gner sa vie? N'est-ce pas la jouer à un jeu affreux, et la jouer avec certitude de perdre?

Mais j'oublie que le voyage de Tessier dans la Sologne avait pour objet l'étude de l'ergot. Ses remarques apprirent à la société que cette maladie, très rare dans les autres céréales, affecte surtout le grain de seigle; que nulle part en France l'ergot n'est plus abondant qu'en Sologne, où le seigle est en effet plus cultivé; qu'il y forme quelquefois le quart et même le tiers de la récolte; que, dans l'ignorance où l'on est encore sur la véritable cause qui le produit (1), il est plausible de l'attribuer, d'une part, à l'humidité du sol, et de l'autre, aux pluies qui, dans certaines années, tombent à flots sur la plante, en dénaturent et corrompent les sucs qu'elle doit s'assimiler. Ajoutez que des insectes en mordent la racine, en piquent, blessent, rongent la tige pour y mettre leurs œufs, en raccourcissent la taille, en font avorter les épis, en creusent les grains; d'où il arrive que flétrie par les eaux, énervée par ses pertes, et déconcertée dans ses fonctions, la plante, au lieu d'une farine salutaire, ne porte plus qu'une huile fétide et âcre : de la même façon que le froid, l'humidité, la fatigue et la douleur altèrent l'intime composition, ou ce que les anciens appelaient la crase de nos propres tissus. Mais ainsi formée d'éléments vénéneux, la plante devient à son tour un poison pour l'homme et pour les animaux. Quelque contradictoires qu'aient été sur ce point les observations et les expériences, il n'est plus permis de douter que, contraints de

(1) Voyez la note à la fin de cet éloge.

prendre une nourriture mêlée d'ergot, récent ou déjà desséché, des animaux d'espèces différentes n'aient péri de pourriture, de gangrène, de convulsions, de paralysie, je ne dis pas sous les yeux de Salerne, de Read ou de Scrinci, mais sous les yeux mêmes de Tessier, lequel portait dans ses expérimentations sur les animaux la sincérité scrupuleuse d'un religieux ami de la vérité. A l'égard de l'homme, indépendamment d'un nombre infini de témoignages, et surtout de ceux de Théodore Zwinger, de Sennert, de Hoffmann, de Duhamel, de Haller, de Linné, quels terribles ravages n'a point produits le poison de l'ergot sur des populations mutilées, dans les épidémies qu'ont décrites Lange en Suisse, Salerne en France, Scrinci en Bohême, Taube dans le Hanovre! Étranges maladies, où souvent les membres noircis et desséchés se détachent et tombent, sans fièvre, sans hémorrhagie, sans douleur, avec une telle facilité, que le doigt séparé d'avec la main, que le pied séparé d'avec la jambe, reste dans le gant, reste dans le bas que quitte le malade. Dans une seule famille, sept jambes et onze pieds ont été emportés de cette façon. Ailleurs les chairs se détachent des os, comme il arriva, dit Porphyre, au serviteur du médecin Cratérus. Les os eux-mêmes s'en vont par fragments. Je ne cite ici que les faits principaux. L'épidémie que décrit Taube en eut de particuliers. Le lait n'était ni tari, ni altéré dans les mamelles. Les cadavres conservaient de la roideur, et se putréfiaient à peine. Dans les environs de la charmante ville de Celle, théâtre de l'épidémie, l'ergot avait une odeur nauséabonde et une saveur corrosive; dans les campagnes voisines, où le mal ne ré-

gnait pas, l'ergot était insipide et farineux; d'où l'on voit que d'un lieu à l'autre, comme d'une année à l'autre, l'ergot n'est jamais identique; un léger brouillard, une rosée, de ces rosées qui empoisonnent les brebis et les abeilles, le feront différer d'avec lui-même; et cette différence expliquera celles qu'ont offertes les expériences et les épidémies; d'où l'on voit encore que les faits qui se détruisent n'en sont pas moins des faits positifs, et qu'il n'y aurait d'absolu dans le monde que les cas particuliers. Enfin, une des malades de Taube eut une sorte d'éléphantiasis. Est-ce que l'huile âcre et fétide de l'ergot se retrouverait dans les poissons demi-pourris ou mal préparés, qui rendent éléphantiaques les Grecs insulaires, les Arabes de Syrie et d'Égypte, les habitants de l'Islande et de Surinam?

Quoi qu'il en soit, et quelle qu'ait été l'origine du seigle, qu'il croisse spontanément dans la Crète, ou qu'on l'ait transporté avec le froment de la Tartarie dans la Sicile, et de la Sicile dans le reste de l'Europe, c'est dans les contrées froides de l'Europe qu'il est devenu un objet spécial de culture, et c'est aussi dans ces contrées qu'ont paru les épidémies dont je viens de parler. Il est probable qu'elles y ont régné dans tous les temps, et qu'elles se sont mêlées à celles qui ont si cruellement affligé tout le moyen-âge. Elles ont fourmillé en France. Elles avaient jeté l'effroi, il y a deux siècles, dans la Misnie, la Silésie, la Lusace, la Poméranie, la Pologne, la Hesse électorale. Les conseils médicaux et les académies furent saisis de bonne heure de ces tristes images. Perrault et Dodart, les premiers parmi nous, appelèrent l'attention de leurs

collègues sur les gangrènes de la Sologne et du Blésois. Salerne acheva d'ouvrir les yeux. On remonta aux calamités antérieures; à celles des 10e, 11e et 12e siècles. On entreprit de les éclairer par les nôtres ; et à peine formée, la Société royale de médecine confia la solution de ce problème à une commission composée de De Jussieu, de Paulet, de Saillant et de Tessier. Telle a été l'origine de ces belles recherches sur le feu St-Antoine, sur le feu sacré, sur le mal des ardents. A travers les ombres que des descriptions imparfaites ont laissées sur ces fléaux, on croit démêler que le mal des ardents était la *lues inguinaria* de Procope et de Grégoire de Tours ; je veux dire cette peste d'Orient qui, depuis 542 de notre ère, a si souvent visité l'Europe et pénétré jusqu'en Islande; tandis que le feu St-Antoine aurait une grande affinité, sinon avec le feu persique ou la zona de De Haen, du moins avec l'endémie de Sologne, et aurait été produit par les mêmes causes. Du reste, les ténèbres qui couvrent ces temps malheureux autoriseraient à supposer que le feu St-Antoine, le feu sacré, le feu infernal, le mal-mort du moyen-âge, étaient des maladies spéciales, nées de la misère universelle, qui n'ont plus d'analogues parmi nous, et qui, de même que la maladie ardente du Talmud, la lèpre de Moïse et la suette d'Angleterre, ont disparu du monde.

Les études de Tessier sur le seigle et l'ergot le conduisirent à l'étude des maladies des grains. En 1783, il publia sur cette matière un traité complet. Cet ouvrage est le résultat de plus de six années d'observations faites dans les fertiles plaines de la Beauce. Les grains qu'on

y cultive sont le seigle, le froment, l'orge et l'avoine ; et les maladies qui les attaquent sont l'ergot, la rouille, la carie et le charbon (1). Le seigle et l'ergot nous sont connus : Tessier y revient comme à une partie essentielle de son sujet, et c'est là surtout qu'on peut voir avec quel soin ont été faites ses expériences. Les détails ultérieurs seraient déplacés dans cet éloge ; ils n'ont d'intérêt que pour les cultivateurs. Je rappellerai seulement comme singularités physiologiques que, dans le partage de ces maladies, le seigle n'a que son ergot, et ne connaît ni rouille, ni carie, ni charbon ; que le froment, sujet à la rouille, l'est encore au charbon, et surtout à la carie : tandis que l'orge et l'avoine, peu touchées de la rouille, sont comme exclusivement la proie du charbon. J'ajouterai que la rouille ne se forme que quand la plante cesse de transpirer ; que lorsqu'elle abonde, la mortalité des chevaux augmente ; que la carie, autrefois confondue avec le charbon, en a été séparée par Tillet ; qu'elle a une odeur infecte de poisson pourri, mais volatile et facilement dissipée par la chaleur ; que dans les épis cariés, les grains sont plus nombreux que dans les épis sains, comme si cet arôme de poisson pourri était un principe de fécondité ; que la paille du froment carié est rejetée par les animaux, et qu'enfin la carie est une maladie contagieuse, dans ce sens que le froment la reçoit de l'ivraie sans la lui rendre, et qu'une fois propagée dans le froment, elle ne s'en détache plus, et se perpétue par la génération. Du reste, Tessier a semé dans son livre des figures où l'individu malade

(1) Voyez la même note.

est à côté de l'individu sain, et dit aux yeux ce que le texte dit à l'esprit.

Au traité sur les maladies des grains se rattache le suivant. Dans le premier voyage que Tessier fit en Sologne, un coup d'œil sur les animaux de cette province lui suggéra le texte d'un mémoire qu'il fit entendre à la Société royale de médecine le 25 novembre 1777. C'était le prélude d'un ouvrage qu'il fit paraître quelques années plus tard. L'auteur y traite des maladies de ces animaux, et principalement de la maladie rouge et de la maladie du sang ; deux épizooties qui ne ruinent que trop souvent les fermiers et les propriétaires, et qui affectent, la première, les bêtes à laine de la Sologne ; la seconde, les bêtes à laine de la Beauce. Malgré la presque identité de leur dénomination, ces deux maladies ont un génie opposé. Dans la première, le sang est trop dissous ; dans la seconde, il est trop compacte. Dans la première, il flue à travers les vaisseaux ; dans la seconde, il rompt les siens. Ici, saignée nécessaire ; là, mortelle. Ici encore influence du sol et de la nourriture. En Sologne, tout est humide, même les animaux ; en Beauce, tout est sec, même les animaux. Transportez en Beauce les moutons de la Sologne, ils guériront. Transportez en Sologne les moutons de la Beauce, ils guériront. Dans votre traitement, imitez cet artifice, comme on le fait en Égypte ; et par vos médicaments, mettez la Beauce en Sologne et la Sologne en Beauce. Ici, humectez et relâchez ; là, resserrez et desséchez : ou plutôt, selon la parole d'Hippocrate, ôtez et mettez ; car dans la médecine des animaux, il importe moins d'altérer que d'ôter ou de mettre. A tout cela s'entre-

mêlent d'excellents préceptes sur l'art de conduire et de ménager ces précieux animaux. Viennent ensuite les remarques les plus judicieuses sur le danger des habitations. Semez trop de froment dans un champ trop petit, ce froment viendra mal ; il sera rachitique, il aura la rouille, il aura la carie, il périra. Mettez beaucoup d'hommes dans un lieu trop resserré, ils périront. Ayez des écuries, ayez des étables trop étroites, trop basses, trop obscures, trop humides, vos brebis et vos bœufs périront ; vos chevaux surtout auront la morve et périront. Tout ce qui respire a besoin d'espace. Chose étrange ! tout cela est connu ; rien de tout cela n'est pratiqué. Mobiles dans nos idées, mobiles dans nos volontés, nous ne le sommes point dans nos habitudes ; nous ne savons point les sacrifier à la raison.

En 1783, Tessier fut de l'Académie des sciences. Il y communiqua différents mémoires, entre autres sur le secret pouvoir qui incline les jeunes plantes vers la lumière ; pouvoir qu'il avait constaté par des expériences très variées, très délicates et plus étendues que celles de Bonnet et de Duhamel ; sur une sorte de miellat qui suinte quelquefois de certains peupliers, et qui rappellerait la manne de Moïse ; sur le bel exemple que donna Poivre, en introduisant dans l'Ile de France les arbres à épiceries qu'il avait pris aux Moluques, et dont les rejetons ont été portés jusqu'à Cayenne, où ils ont prospéré : d'où Tessier concluait qu'il serait possible de naturaliser en Amérique les utiles végétaux de l'Asie, le carombolier, le jacquier, le badamier ; et réciproquement en Asie ceux de l'Amérique. Il proposait d'établir pour cet objet une corres-

pondance entre les colons de l'ancien et du nouveau monde. Aujourd'hui, qui pourrait former de tels projets ? Mais je m'arrête. Ici commence pour Tessier une nouvelle ère. Afin d'être plus intelligible, je reprendrai les choses de plus haut.

Si la plus noble conquête que l'homme ait pu faire est la conquête du cheval, comme le dit Buffon, la plus facile et la plus profitable, au sentiment de Linné, a été celle de la brebis. A quelle époque de son histoire, et sur quel point du globe l'homme a-t-il mis en domesticité cet innocent et paisible animal ? Pallas suppose que les montagnards d'Asie et d'Europe en ont donné le premier exemple; car, après la catastrophe du déluge, tout s'est fait dans les montagnes, dit Platon, et tout en est descendu. Il suivrait de là que la brebis a commencé par être sauvage comme elle l'était en Afrique et en Phrygie du temps de Varron et de Columelle ; comme elle l'est peut-être encore chez les Tonguses; et qu'ayant ainsi vécu sans le secours de l'homme, elle pourrait encore subsister par elle-même et sans lui, quoi qu'en ait dit Buffon. Du reste, que d'un côté, le moufflon du Taurus et du Caucase, de la Corse, de la Sardaigne et des Pyrénées ; que, de l'autre, l'Argali de Sibérie, soient les souches primitives de toutes les variétés qui peuplent aujourd'hui tant de contrées diverses, il est certain que dans l'antiquité la plus reculée, la brebis se rencontre partout en société avec l'homme. L'homme s'est d'abord nourri de sa chair et vêtu de sa toison. Des peuplades entières n'ont pas eu d'autre aliment : puis, lorsque l'Orient eut inventé l'art de fabriquer des étoffes, avant d'en relever le prix par des broderies et

des couleurs, on voulut avoir les tissus les plus fins et les plus délicats; et ce fut alors que pour les manufactures de Babylone, de Damas, de Tyr et de Sidon, si célèbres en ce genre, furent recherchées les laines de l'Arabie, de la Médie, de la Susiane. Milet tirait les siennes du centre de l'Asie-Mineure, de cette Asie qui donne à ses animaux des fourrures si fines et si lustrées. La Grèce et l'Italie prirent les mêmes soins. Pour protéger la laine de leurs brebis, Athènes et Tarente les enveloppaient de peaux. Enfin, deux points essentiels étaient pratiqués. On variait, suivant les saisons, les lieux de pâturage, comme on le faisait et comme on le fait encore en Espagne. En second lieu, pour perfectionner les produits, on s'appliquait à perfectionner les races, et soit en Italie, soit en Espagne, où les laines et les étoffes étaient d'une finesse incomparable, on faisait pour les animaux ce que le législateur de Sparte avait ordonné pour ses citoyens, on ne donnait aux plus belles brebis que les béliers les plus beaux, et réciproquement. Je ne sache pas que la physiologie ait jamais fait sur les transmissions héréditaires et sur les effets de la nourriture et des contagions, de plus belles expériences que la nature toute seule n'en a fait avec ces animaux. C'est par cette voie que la toison, que tout l'animal prenait une valeur inestimable. En Bétique, le prix d'un bélier de choix était d'un talent, c'est-à-dire de 5,300 francs de notre monnaie. Voilà ce qu'avait fait l'antiquité, et voilà ce qu'après le sommeil du moyen-âge, on entreprit de refaire en Europe. On élevait partout des brebis; mais soit différence de race, soit différence de climat, de nourriture, et surtout de soins, nulle part

la qualité de la toison n'était la même. Pour fabriquer des draps de quelque durée, l'État, dépourvu de bonne laine, n'en obtenait de l'étranger qu'à prix d'or ; et pour ne point parler des autres États, on ne saurait imaginer, dit Linné, ce qu'une telle dépendance a coûté à la Suède.

Impatient de ce joug que portait la France, Colbert tenta de l'en affranchir. Ce qu'a fait dans cette vue ce grand ministre s'est perdu dans le fracas des guerres et l'éclat des belles-lettres ; et tandis que l'Allemagne, la Flandre, le Brabant et surtout l'Angleterre amélioraient sensiblement leurs troupeaux, et que par l'heureux fruit de ses essais continués depuis 1650 et surtout depuis 1715 avec des mérinos, la Suède elle-même comptait, en 1764, près de quatre-vingt-dix milliers d'excellentes brebis, la France, au nord et au midi, n'alimentait encore ses fabriques qu'avec des laines d'Angleterre et d'Espagne. Enfin, un siècle après Colbert, un ministre s'est rencontré qui reprit les desseins de ce grand homme, et voulut assurer à la France une richesse recherchée de tous les peuples, et plus féconde, selon Linné, pour l'Angleterre que le Potose ne l'a été pour l'Espagne. Daubenton fut mis à la tête de ce grand œuvre. On eut des bêtes du Maroc, du Thibet, du Roussillon, de Flandre et d'Angleterre. On eut plus tard des bêtes venues d'Espagne. On les mit toutes à Montbard pour les expériences. Ces expériences durèrent dix ans. Daubenton en mit les résultats sous les yeux de l'Académie des sciences, et ces résultats apprirent ce qu'on pouvait faire.

On était en 1786. La passion pour l'économie rurale croissait de jour en jour, même parmi les grands sei-

gneurs. La société d'agriculture fondée par Louis XV proposait de faire des expériences à l'école d'Alfort. Louis XVI venait d'acquérir le domaine de Rambouillet. Le comte d'Angevilliers, qui connaissait l'âme toute royale et toute populaire de ce bon prince, lui mit aisément dans l'esprit d'encourager, par l'autorité de son exemple, les efforts de tant de généreux citoyens, et de créer à Rambouillet une ferme où les expériences se feraient sur une grande échelle. Louis XVI adopta cette idée, et agréa Tessier pour faire sous ses yeux les expériences. Tessier obéit. Il commença par mettre en culture différents grains dont les échantillons lui venaient de toutes les parties du monde. La ferme construite, il y fit placer des animaux de choix : mais les plus nécessaires manquaient. Depuis douze à quinze ans, des propriétaires de la Provence et du Berry s'étaient procuré quelques bêtes espagnoles, et cela avec des peines infinies. La toison d'or en avait moins coûté aux Argonautes. Les croisements avaient donné des laines superfines. Châtellerault, Elbeuf, Louviers, en avaient fait des draps de qualité supérieure. Tessier supplia le roi de demander quelques mérinos à l'Espagne. Louis XVI écrivit : 380 bêtes, prises dans les meilleurs troupeaux, arrivèrent à Rambouillet. Ce troupeau prospéra. Il s'accrut en nombre, il prit de la taille et de la force ; la laine fut plus abondante, sans être moins fine. Louis XVI et Tessier ne multipliaient cette belle race que pour la répandre. Partagé avec tous les cultivateurs de France, ce troupeau n'en eût été que plus royal. Pour de moindres services, Edgard, Édouard IV d'Angleterre, Pierre IV de Castille, avaient eu les bénédictions de leurs

peuples. Louis XVI ..., le bienfait du moins ne périt pas avec le bienfaiteur. J'anticipe sur les temps pour ne pas morceler cette période de la vie de Tessier. La ferme de Louis XVI était compromise. On la déclara nationale, et ce mot la rendit sacrée. Un bureau consultatif d'agriculture fut créé. J'en nommerai les membres : Cels, Gilbert, Vilmorin, Huzard, La Bergerie, Parmentier. Tessier y prit bientôt la place de Parmentier, qu'appelaient d'autres fonctions. Je les nomme, parce qu'ils ne respiraient que pour le bien. Un trésor lui était remis, dit Tessier ; c'était le magnifique troupeau de Chanorier de Croissy, qui le premier avait puisé dans celui de Rambouillet. Ils en prirent un tel soin durant sa longue absence, qu'à son retour il se trouva plus riche qu'auparavant, parce qu'il le trouva plus nombreux et plus beau. Pardonnez-moi cette digression. C'est à Dieu, c'est à vous que j'obéis en rendant à tant de vertus l'hommage que leur doit tout ce qui porte un cœur d'homme. Parmi les conservateurs du troupeau de Rambouillet, Tessier signale avec éloge l'économe de ce grand domaine, M. Bourgeois. On sait, du reste, qu'un article secret du traité de Bâle imposait à l'Espagne vaincue l'obligation de livrer à la France 2,000 chevaux arabes, et surtout 4,000 brebis et 1,000 béliers. Le traité est de 1795 ; c'est en 1800 qu'on en commença l'exécution ; elle fut incomplète et malheureuse. Mille obstacles la traversèrent, suscités par les hommes et par la nature. Le généreux Gilbert y perdit la vie. Plus tard, des princes, des généraux, des ministres, des négociants, des souscriptions autorisées, mais croisées par des rivalités, provoquèrent des extractions ultérieures, et réus-

sirent en partie. Ces nouvelles colonies, ou restèrent dans les mains qui les avaient acquises, ou furent cédées à des agriculteurs, ou devinrent propriété de l'État. Tessier lui-même se forma un troupeau qu'il paya de ses deniers, et dont les rejetons ont peuplé quelques points de la France et des pays étrangers. Il en préparait pour Odessa, et même pour la Crimée : donnant aussi l'exemple de cette libéralité qui devrait unir tous les peuples, et rendre communs à tous les avantages de chacun.

En 1805, le duc de Cadore conçut le dessein de former au sud, à l'ouest et au nord de la France, trois bergeries pour les mérinos. Tessier reçut l'ordre de choisir les localités. Il parcourut tous les départements. Nous en avions alors que nous avait donnés la guerre, et que la guerre nous a fait perdre. L'opérati n fut plus étendue et plus fatigante qu'elle ne le serait aujourd'hui. Elle dura plusieurs années. Dans un écrit que Tessier publia peu de temps avant sa mort, et dont je viens de donner l'extrait, il rend compte des bergeries qu'il a fondées ou modifiées, de celles dont il changea le domicile, de celles où il rassembla les débris des troupeaux que la guerre avait dispersés. de celles enfin qu'il eut la douleur de voir supprimer sous la restauration. C'est que les administrateurs de ce temps-là étaient imbus de la maxime favorite des économistes et des philosophes, qu'en toutes choses il faut laisser dire, laisser faire et laisser passer ; qu'en fait d'industrie, les individus s'entendent mieux que les gouvernements ; et qu'enfin certaines bergeries étant trop onéreuses pour l'État, la bonne économie prescrivait de les vendre à des particuliers, qui en tireraient meilleur

parti pour eux et pour l'État lui-même : maxime dont Tessier reconnaissait la justesse, mais dont il déplorait l'application à ses chères bergeries Tessier avait raison sans doute. Il est des choses que les particuliers ne veulent jamais apprendre, quelle qu'en soit l'utilité, et sur lesquelles ils ne se forment que par la longue action des corporations ou des gouvernements. Supposez qu'à la renaissance des lettres, le soin de les faire revivre eût été livré à des particuliers, nous serions encore dans la barbarie. Ce que je dis des lettres, je le dirai de la vaccine : je le dirai de certaines professions ; je le dirais même de l'éducation : car, dans un État bien réglé, toutes les âmes doivent être frappées au même coin, comme la monnaie, pour ainsi dire, et cette unité exclut toute fantaisie individuelle. Il est des institutions qu'il ne faut jamais détruire, ne servissent-elles qu'à rappeler constamment à l'esprit des citoyens un soin qu'ils ont à prendre, un devoir qu'ils ont à remplir. Tous les Romains avaient du feu ; mais ce feu pouvant s'éteindre, ils s'étaient ménagé le feu des vestales. Du reste, on lit dans ce petit ouvrage, avec un intérêt qui fait sourire, le trait de sévérité romaine que Tessier déploya dans une bergerie de race pure, mais qu'avait profanée la présence d'un bélier venu du dehors. Quel était cet inconnu? Il paraissait être lui-même de race pure, et cependant Tessier le bannit, et condamna sans pitié toute une génération à la coupe et à la vente, afin de rendre à la bergerie la réputation de pureté qu'elle avait perdue. Moïse ne purifiait pas avec plus de rigueur le camp d'Israël. C'est qu'il en est d'une bergerie comme de la femme de César : il faut qu'elle ne soit

pas même soupçonnée. Ou plutôt n'est-ce pas là un exemple de la calomnie? un exemple de la défiance et du mépris qu'elle doit inspirer?

L'ouvrage le plus considérable de Tessier est l'instruction qu'il fit paraître sur les bêtes à laine, et particulièrement sur la race des mérinos. Cet ouvrage, publié par l'ordre du gouvernement, devait remplacer l'ouvrage que Gilbert avait écrit sur le même sujet, et dont les deux éditions de 1797 et 1799 étaient épuisées. La seconde édition de l'instruction rédigée par Tessier est de 1811. Nulle part, mieux que dans ce dernier ouvrage, vous ne rencontrerez une preuve éclatante de l'extrême ductilité de la matière animale; car si, dans l'ordre des ruminants, les moutons forment une espèce, et si, malgré les étranges différences qui les distinguent l'une d'avec l'autre, les sept races qui les partagent ne sont que des variétés, comme le pensent Buffon et Linné, on ne s'expliquera ces différences que par l'action successive ou simultanée du climat, du terroir, de l'habitation, de la nourriture et des accouplements divers; concours de causes qui élève la taille ou l'abaisse, courbe le chanfrein, abat les oreilles, redresse, renverse, écarte les cornes, les contourne en spirale, les retranche ou les multiplie, allonge ou raccourcit le sabot, change le poids, la couleur et la qualité de la toison, la consistance et la saveur des chairs et du lait; accumule la graisse autour des reins, quelquefois avec excès, dit Aristote, ou la rassemble en globe, en masse, du poids de plus de trente livres, à l'extrémité de la queue: métamorphoses qui feraient méconnaître l'animal si elles étaient moins superficielles, et si l'ensemble

des organes ne conservait des caractères essentiels et immuables. On comprend ce qu'une nature si fixe, et tout ensemble si désarmée, si douce et si flexible, a pu devenir dans les mains de l'homme, et comment cette merveilleuse aptitude à revêtir tant de formes extérieures, a pu le conduire à transformer les races les unes dans les autres, afin de s'approprier la meilleure, c'est-à-dire la plus utile et la plus belle. Tous les animaux ont leur aristocratie. Celle des moutons espagnols est aussi ancienne que le monde. C'est là qu'il a fallu puiser en Europe pour perfectionner les troupeaux; mais à Rambouillet, elle s'est conservée sans mélange, et, je le répète, elle y est devenue supérieure à elle-même. Là, sous un ciel inconstant et pluvieux, l'attention, les soins, une habitation commode, et surtout une nourriture abondante et choisie, ont été pour ces animaux l'équivalent d'un climat plus égal et plus doux. Ce qui doit, du reste, nous intéresser dans le livre de Tessier, c'est la description qu'il fait des maladies, de ces maladies si négligées et si mal connues, avant que l'introduction des mérinos eût éveillé, sinon quelque pitié, du moins quelque curiosité, en éveillant l'intérêt. Cette fois, Tessier traite ce triste sujet dans toute son étendue. Il reproduit le tableau de la maladie rouge et de la maladie du sang; mais il y joint toutes les autres, spécialement le charbon, la pourriture et le claveau; le charbon, cette gangrène familière aux animaux domestiques, et que ces animaux communiquent à l'homme par toutes les parties d'eux-mêmes, par leurs chairs et leurs peaux, par des gouttes de sang ou de salive, par quelques poils, par les ustensiles qui les ont

touchés ; la pourriture, si voisine de la maladie rouge, si funeste dans la Basse-Égypte, dans la Sologne, même dans l'Estramadure, pendant les pluies ; Gilbert eut ainsi la douleur d'y perdre la majeure partie de ses moutons ; le claveau, cette variole que l'inoculation vaccinale ne prévient pas, que mitige heureusement une inoculation plus directe, maladie formidable et tellement transmissible, qu'un troupeau affecté de clavelée ayant traversé une route, le troupeau qui passera longtemps après s'infectera de la contagion. Quelle puissance dans ces ferments invisibles ! dans ces sortes de zéros matériels, non moins subtils que ces molécules odorantes que l'homme laisse après lui sur sa trace, et si petites que le calcul les assimile, pour le poids, à la 900,000e partie d'un grain ! Oh ! que nous ne sommes rien ! dit Bossuet, et que faut-il pour déconcerter et détruire les combinaisons vitales ! Tessier, toutefois, ne se borne point à la peinture des maladies. Il en marque le traitement. Il indique surtout les moyens de les prévenir. Il n'a point oublié les maladies chirurgicales. Selon lui, pour prévenir le tétanos qui succède à la castration, le berger a le soin de tenir un doigt entre les mâchoires du jeune opéré (1). Quoi donc ! une gêne si légère suffirait-elle pour donner le change au système nerveux, et rompre à l'intérieur ces rapides courants de sensibilité qui aboutissent à des convulsions ? L'ouvrage est terminé par un article

(1) Comparez ce que dit à ce sujet Hurtrel d'Arboval, dans l'article Tétanos du *Dictionnaire de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires*. Paris, 1839, t. VI, page 75.

sur les bergers et les chiens. Daubenton n'a pas dédaigné d'écrire un grand traité sur l'éducation qu'il importerait de donner aux uns comme aux autres. Rien de moins honoré parmi nous que la profession de berger, et cependant quoi de plus estimable que la vie simple, frugale, laborieuse d'un homme qui, plein de courage, de dévouement, de zèle et de fidélité pour l'intérêt d'un maître, est tout à la fois le guide, le protecteur, le médecin d'un grand troupeau, et sait, pour le même intérêt, associer à ses talents ceux d'un animal fidèle et courageux comme lui, que la nature nous a donné plutôt comme un ami que comme un auxiliaire, et dont la prompte et docile intelligence se développe surtout par le sentiment?

Ici, Messieurs, c'est à vous que j'en appelle : deux difficultés. Vous taire les autres écrits de Tessier serait un sacrilége; les produire en ce moment devant vous en serait un autre. Ce serait nuire à sa gloire par sa gloire même. Ces écrits sont disséminés dans le recueil de l'Académie des sciences, dans celui de la Société royale de médecine, dans la partie rurale de l'*Encyclopédie méthodique*, dans le *Journal des Savants*, dans le *Code rural*: dans le *Manuel des Maires*, dans le *Bulletin* de la Société d'encouragement, dans celui de la Faculté de médecine, dans les *Mémoires* de la Société royale d'agriculture, et dans ces *Annales d'agriculture*, dont il a été le fondateur, et qui, interrompues trois ans, ont été reprises et continuées par MM. Bosc et Huzard fils, et forment aujourd'hui une collection de 138 volumes. Le *Dictionnaire d'agriculture* de Rosier, le *Cours d'agriculture* publié par Déterville, et surtout la nouvelle édition du grand ouvrage

d'Olivier de Serres, mise au jour par Huzard; tous ces grands ouvrages doivent en partie leur valeur aux notes de Tessier. Dans un de ses premiers mémoires, il désirait que les propriétaires s'astreignissent, en faveur de l'agriculture, à résider dans leurs terres, comme les évêques dans leurs diocèses. Louis XVI applaudissait à ces vues. On ne saurait habiter les champs sans en admirer la richesse, sans aimer le travail qui la produit; et cet amour une fois dans le cœur, les mœurs changent. L'âme se détache de tout ce qui n'est que vanité; elle s'ouvre aux sentiments des vrais biens, la paix, la liberté, l'indépendance; elle veut les répandre autour d'elle pour s'en mieux pénétrer, et n'estime plus que ce qui est vrai, simple et utile. Heureux les peuples où de si sages habitudes ne sont pas le fruit des calamités politiques!

Ces dernières paroles me ramènent à l'ordre des temps que j'avais abandonné, et je reviens à cette époque de désastre, que je ne rappelle jamais sans une affliction profonde, où les plus dignes citoyens, un Lavoisier, un Malesherbes, étaient dans les mains de l'iniquité, et où Tessier, c'est-à-dire la vertu, la candeur, la bonté, l'humanité, la modestie même et le savoir, où l'ami d'un roi excellent comme lui, et comme lui environné d'aveugles fureurs, fut contraint, pour s'y dérober, de recourir au déguisement et à la fuite. Protégé toutefois par l'amitié que lui portaient en secret tant de cœurs honnêtes (et j'ai pris soin de les nommer), il obtint une commission de médecin militaire, et fut expédié sous un faux nom pour l'hôpital de Fécamp. Il arrive. Il trouve là toute formée une société qui, sous le nom de Société populaire, s'oc-

cupe uniquement des objets qu'il a tant étudiés : je veux dire de la terre et des riches dons qu'en peut tirer la culture. On invite aux séances le médecin militaire. Il vient ; il parle, et ses paroles le font découvrir. Le secrétaire de la société reconnaît dans l'orateur l'écrivain de l'*Encyclopédie*. Au sortir de l'assemblée, il lui frappe doucement sur l'épaule, et lui dit à voix basse : Salut à M. l'abbé Tessier. — Je suis perdu, murmure Tessier. — Vous êtes sauvé, réplique le secrétaire ; et sur-le-champ naît entre ces deux hommes une amitié qui ne s'est jamais démentie. Ce secrétaire, vous le savez, était Georges Cuvier ; Cuvier, tout jeune encore, mais déjà brillant de ce génie élevé qui a honoré la France, et à qui Tessier eut le bonheur d'ouvrir les portes de la capitale. C'était lui ouvrir les portes de la gloire, de cette gloire qui, dans les cœurs faits pour elle, l'emportera toujours sur la fortune. Il était dans la destinée de Tessier de faire en ce genre une seconde découverte, qui était, pour ainsi dire, le complément de la première. Je tiens de lui-même que le service qu'il rendit à G. Cuvier, c'est-à-dire à la France, il le rendit à Delambre, et que c'est par lui, par son aide, que ce rare mérite fut conduit, comme celui de Cuvier, à luire de tout son éclat dans le monde savant comme dans le sein de l'Académie des sciences. L'Académie lui dut à la fois ses deux secrétaires perpétuels.

Cependant l'âge s'avançait, et Tessier conservait toujours les forces qu'il tenait de son heureuse constitution, et de la constante sérénité de sa belle âme. Déjà éprouvé par de longues courses, il fit à 71 ans le voyage de la Suisse, pour étudier à Hofwil, dans le voisinage de

Berne, le grand établissement rural qu'exploitait M. de Fellemberg, et dont la célébrité occupait alors toute l'Europe. A 77 ans, il se rendit à Marseille, au-devant de ces belles chèvres de race thibétaine à longue soie, qu'Amédée Jaubert était allé, pour le baron Ternaux, prendre chez les Kirghis, et qui, après des marches fatigantes, après une longue et pénible traversée, arrivaient en France, rendues, mourantes, couvertes d'ulcères. Tessier les traita, les guérit, et les fit conduire à Perpignan, dans l'asile qu'il leur avait préparé. Louis XVIII se proposait d'en former un grand troupeau dont il aurait doté la France, comme Louis XVI l'avait dotée de ses mérinos. Varron, Morgagni, Heberden, composaient leurs ouvrages à quatre-vingts ans; à quatre-vingt-deux, Fontenelle écrivait son dernier éloge; à quatre-vingt-six, Tessier, de concert avec Huzard, écrivait sur la pourriture des moutons; à quatre-vingt-douze, sur les moyens d'étouffer la propagation du blé noir, qui venait d'envahir, en quelque façon, toutes les récoltes; et sur le seuil de sa tombe, il acheva, sur l'introduction des mérinos et sur les événements dont elle a été l'origine, l'histoire que vous avez entendue, et qui est écrite d'un bout à l'autre avec cette netteté que Théophraste mit à quatre-vingt-dix-neuf ans dans ses *Caractères*. Le magnifique troupeau que Tessier s'était fait, et qui fut le principe de sa fortune, il le transporta dans une propriété qu'il avait dans la Brie. Ce domaine, de médiocre valeur, s'est amélioré de plus du double dans ses mains; et pendant vingt ans, il a montré, par son exemple, à ses voisins, ce qu'on peut faire avec des prairies artificielles et l'art des assolements. La com-

mune qu'il habitait n'avait point de route pour exporter ses denrées; il fit construire à ses frais une route de plus d'un myriamètre, qui aboutit à un marché. Maire de cette commune, il concourut à un établissement d'éducation pour les jeunes filles du village; il y attacha une rente perpétuelle, une maison, un jardin; il donna un presbytère au curé; et chaque année, pour donner du pain à des familles malheureuses, il les invitait à des travaux toujours renouvelés, comme à un banquet où elles trouvaient un double aliment; car, avant de le nourrir, le travail apaise l'homme et l'élève en lui révélant sa propre dignité. Tout homme utile sent en effet qu'il a le droit d'occuper une place parmi ses semblables; et quelque petite qu'on la suppose, pour peu qu'il soit juste, il en sera satisfait, car elle est son ouvrage. C'est ainsi que les jalousies s'éteignent par le travail, et que, malgré l'inégalité des parts, la concorde se forme entre les citoyens. Oui, la première récompense du travail, ce n'est pas la nourriture, c'est la paix, le contentement, la vertu. Tel était le sentiment de Tessier; tel était le principe de sa pitié pour les malheureux. Mais tant de soins si charitables, tant d'œuvres si humaines et si nobles touchaient à leur terme. Tessier fléchissait insensiblement sous le poids des années. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Le 11 décembre 1837, il s'endormit pour toujours; et, par la mort la plus douce, il rendit à Dieu et à la terre ce qu'il en avait reçu. Du moins les saintes images des vertus qui ont honoré toute sa vie accompagnèrent ses cendres jusqu'à son dernier asile, comme elles se sont associées dans nos esprits aux souvenirs qu'il y a laissés.

Tessier avait une taille élevée, une physionomie noble et douce, des manières engageantes, une politesse que nous n'avons plus, un désintéressement, une droiture, une loyauté, un sentiment de justice, qui seront toujours trop rares parmi les hommes, et qui cependant leur seraient si nécessaires, et les dispenseraient de l'onéreux appareil des lois et des gouvernements. Son esprit s'était pénétré de bonne heure des chefs-d'œuvre admirables qu'ont laissés pour les éternelles délices du genre humain les admirables siècles d'Auguste et de Louis XIV. L'unique charme de ses loisirs était la lecture des poëtes latins et français. Il savait par cœur Horace et La Fontaine; et souvent, dans ses entretiens familiers, son langage prenait la teinte de leur philosophie, ou s'aiguisait de leurs traits les plus délicats.

Il avait appartenu à la Société royale de médecine et à l'ancienne Académie des sciences. Il était membre de l'Institut, membre de l'Académie de médecine, associé des Académies de Turin, etc., etc. Il avait été inspecteur général des bergeries de France; mais cet emploi, ce prix de son zèle et de ses longs services, peu de mois avant sa mort, il le perdit. On lui ôta ce qu'allait lui ôter la mort. On la prévint, comme pour mêler quelque amertume aux dernières heures de la vie la plus utile et la plus inoffensive.

(Note.) Depuis Tessier, les plus habiles botanistes d'Allemagne, de France, d'Italie, ont reconnu que les maladies des grains, etc., sont produites par des champignons, qu'ils ont rangés en deux séries, celle des intestinaux et celle des

pariétaux : ceux-ci moins, ceux-là plus dangereux. (V. les ouvrages de MM. de Candolle, Dutrochet, Bonafous, Philippar, etc.) Mais sur la première origine de ces champignons parasites, quels qu'ils soient, l'obscurité reste la même, ce me semble : car l'épithète de parasite supposant la préexistence des céréales, etc., d'où peut venir le premier parasite ?

Quant à l'idée de transmission, ou de propagation, cette idée serait plutôt confirmée que démentie par les nouvelles découvertes : car, que la maladie passe d'une plante à l'autre par l'intermédiaire de séminales, ou par tout autre moyen, qu'importe !

H.-A. Tessier a publié :

Examen de l'eau fondante du docteur Guilbert de Préval. *Paris*, 1777, in-4.

Mémoire sur l'importation du giroflier des Moluques aux îles de France. *Paris*, 1779, in-8.

Observations sur plusieurs maladies des bestiaux, telles que la maladie rouge et la maladie du sang, qui attaquent les bêtes à laine, et celles que causent aux bêtes à cornes et aux chevaux la construction vicieuse des étables et des écuries, etc. *Paris*, 1782, in-8.

Traité des maladies des grains : ouvrage dans lequel on expose la manière dont elles se forment, leurs progrès, les particularités qu'elles offrent, les différents produits qu'on en obtient par l'analyse chimique, etc. *Paris*, 1783, in-8, avec fig.

Résultats des expériences faites à Rambouillet, relatifs à la maladie du froment appelée carie, etc. *Paris*, 1785, in-8.

Moyens éprouvés pour préserver les froments de la carie, publiés conformément aux expériences nouvellement faites à Rambouillet. *Paris*, 1786, in-12.

Avis aux cultivateurs sur la culture du tabac en France. *Paris*, 1791, in-8.

Mémoire sur les plantations des terrains vagues, surtout sur celles des grandes routes, et sur les causes du dépérissement des bois, et les moyens d'y remédier. *Paris*, 1791, in-8.

L'usage des domaines congéables est-il utile ou non aux progrès de l'agriculture, etc.? *Paris*, 1791, in-8.

Journal d'agriculture à l'usage des habitants de la campagne. *Paris*, 1791, in-8.

Comptes-rendus à l'Institut national de la vente des laines du troupeau de Rambouillet, pendant les années IX, X, XI, par Tessier et Huzard. 3 brochures in-4.

Instruction sur les moyens de détruire les rats des champs et les mulots. *Paris*, 1802, in-8.

Instruction sur les bêtes à laine, et particulièrement sur la race des mérinos, contenant la manière de former de bons troupeaux, de les multiplier et de les soigner convenablement en santé et en maladie. *Paris*, 1810, in-8 avec 6 planches.

Instruction sur la culture du coton en France, 2e édition. *Paris*, 1808, in-8.

Instruction sur la manière de cultiver la betterave et sur les procédés à suivre pour l'extraction du sucre contenu dans cette racine, par Tessier et Deyeux. *Paris*, 1811, in-8.

Notice sur les bergeries du département de la Sarre. *Paris*. 1813, in-8.

Faits et observations sur la question de l'exportation des mérinos et de leur laine hors du territoire français, par Tessier, Gabiou, Yvart, etc. *Paris*, 1814, in-8.

Notice sur les chèvres asiatiques dites du Thibet, chèvres de Cachemire, et sur la manière de les soigner et d'en tirer parti. *Paris*, 1822, in-8.

Instruction sommaire sur la maladie des bêtes à laine appelée pourriture, par Tessier et Huzard. *Paris*, 1822, in-8.

Réflexions relatives à l'influence que l'établissement rural de Rambouillet a eue et peut avoir encore sur l'amélio-

ration des laines et de l'agriculture en France. *Paris*, 1829, in-8.

H.-A. Tessier a été le fondateur, avec Bosc, des *Annales de l'agriculture française*, qu'il a enrichies d'un grand nombre de mémoires. Il a fourni des mémoires au *Journal des savants*; aux *Mémoires de la Société royale de médecine*; aux *Mémoires de la Société royale et centrale d'agriculture*; au *Bulletin de la Société philomatique*; au *Dictionnaire d'agriculture et d'économie* (de l'Encyclopédie méthodique); au *Cours d'agriculture*, en 16 vol. in-8; aux mémoires de l'Académie royale des sciences; aux mémoires de l'Institut, etc.

ÉLOGE

DE

J.-B. HUZARD,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 11 DÉCEMBRE 1841.

Messieurs, lorsque mon devoir m'appelle à prendre devant vous la parole, pour honorer la mémoire d'un confrère, sur-le-champ ce confrère m'apparaît, environné de ses ouvrages et des ouvrages de ses prédécesseurs. Je ne puis alors me défendre de rattacher le présent au passé ; je vois là comme un trésor de science dont je m'applique à saisir l'origine, à suivre les progrès, à relever l'importance, l'étendue, les variations, les difficultés ; et, dans cette revue de tant d'excellents esprits, je cherche à mesurer le mérite de chacun d'eux, et à marquer dans l'estime des hommes le rang qu'il doit occuper. De là des digressions qui, nées de mon sujet, ne m'en écartent que pour m'y ramener sans cesse, et lui faire prendre ses dimensions légitimes. Ainsi l'ordonne la vérité, ainsi le prescrit la justice. Comme les nouvelles découvertes sont im-

plicitement renfermées dans les découvertes précédentes, ce n'est que par comparaison que l'on peut juger des unes et des autres, et apprécier le génie des auteurs. Il est donc nécessaire, à chaque éloge, de revenir sur les travaux antérieurs, afin d'en présenter, s'il se peut, l'ensemble, et de donner du tout une idée complète ; et, supposé que cette récapitulation fût pour vous un hors-d'œuvre, il en résulterait du moins cet avantage d'avertir les gens du monde qu'à l'exemple de celui dont vous glorifiez le souvenir, vous appartenez à une classe d'hommes d'élite qui, disséminés dans le temps et l'espace, travaillent en silence à la félicité de leurs semblables ; réflexion moins faite pour flatter une vanité que vous n'avez pas, que pour réchauffer dans vos cœurs cette vive émulation dont vous êtes pénétrés pour le bien, et vous préparer dans l'avenir ces mêmes hommages simples et vrais que vous décernez aujourd'hui.

Cette façon d'envisager les éloges, quand je ne l'aurais pas eue dès le principe, l'homme dont je vais vous entretenir me l'aurait suggérée, le vénérable Huzard, le chef des vétérinaires de son temps, le premier dans un art qui embrasserait l'animalité tout entière, si l'usage et la nécessité ne l'avaient restreint aux seuls animaux domestiques. Pris toutefois dans ces strictes limites, quel riche sujet de méditations ! et pour l'économie politique, pour l'agriculture et l'industrie, pour la physiologie, pour la médecine, et même pour la philosophie morale, quelle inépuisable source de renseignements et de préceptes ! Notre orgueil s'en offenserait en vain ; les animaux subsisteraient sans l'homme : l'homme ne saurait subsister

sans les animaux. Voilà pourquoi, dans l'ordre de la création, les animaux ont précédé l'homme. L'homme n'a paru qu'après eux, parce que c'est par leur secours, parce que c'est à leurs dépens qu'il doit vivre. Jetez en effet les yeux sur le globe, et demandez-vous ce que deviendraient toutes ces nations dont il est couvert, si, tout-à-coup, une main fatale arrachait des mains de l'homme ces esclaves qu'il s'est faits; ces mêmes animaux qui, de leur enveloppe extérieure, aussi bien que de leur propre chair, aussi bien que de leur force, de leur intelligence et de leur courage, le servent, l'habillent, le nourrissent, lui épargnent les excès de la fatigue, les sévérités de la température, les horreurs du dénûment et de la faim; qui le protègent contre la férocité de ses ennemis naturels, et qui enfin, associés à ses fureurs, je veux dire à ses gloires, combattent avec lui contre sa propre espèce. Représentez-vous, dis-je, l'homme dépourvu tout-à-coup de ces auxiliaires; que de travaux suspendus! que d'industries éteintes! quelle effrayante calamité! L'homme ne va-t-il pas périr avec eux? la terre ne sera-t-elle pas déserte? que feraient de pis les déluges et le feu des volcans! et jamais l'homme, ainsi réduit à lui-même, eût-il été plus cruellement averti de sa dépendance et de sa faiblesse?

Il faut donc le reconnaître : de toutes les richesses des peuples, la possession des animaux utiles serait la principale richesse et le plus solide fondement de leur prospérité. D'où naît en effet la richesse? elle naît du travail. Le travail lui-même est l'œuvre d'un mouvement que l'intelligence conduit. Or, tout animal domestique est, à la

lettre, un moteur qui se ranime par la nourriture, qui se perpétue par la génération, et qui, renonçant, pour ainsi dire, à son être moral, se remet dans les mains de l'homme pour augmenter sa puissance et n'être plus que le docile instrument de ses volontés. Ici donc le serviteur et le maître s'identifient pour ne faire plus qu'un; leur bien-être est mutuel; conserver l'un, c'est conserver l'autre; et de cette réciprocité sortiraient les salutaires maximes qu'auraient à suivre les chefs des États, encore plus que les particuliers, pour régler le nombre, la distribution, l'éducation, le choix de ces précieux animaux: pour assurer le perfectionnement des races, la permanence des belles formes et des heureuses aptitudes; pour les approprier de plus en plus aux travaux si variés que nécessite l'état social; pour les rapprocher de plus en plus de l'homme lui-même, et leur mériter enfin l'insigne honneur qu'ils ont déjà reçu d'Hésiode et d'Aristote : l'honneur de figurer entre les membres de la famille humaine, c'est-à-dire entre les éléments essentiels de toute société.

Pénétré de l'extrême nécessité des animaux, l'homme, après les avoir subjugués, fit pour eux ce qu'il faisait pour lui-même; il chercha les moyens de les conserver. De là est née la médecine vétérinaire, cette médecine de laquelle je pense avoir esquissé l'histoire dans une suite de paragraphes dont je dois vous épargner ici la lecture, pour ne vous en offrir que les principaux traits. L'Égypte, la Phénicie, la Chaldée, la Chine elle-même, l'ancienne Grèce et l'ancienne Italie; des philosophes, des naturalistes, des médecins, des agronomes, des missionnaires: Xénophon, Aristote, Hippocrate, Caton, Varron, Colu-

melle, l'excellent père Cibot ; j'ajoute des poëtes, des historiens, des voyageurs et des artistes, voilà mes sources, voilà mes autorités. Du temps de Varron, la médecine vétérinaire était enseignée ; mais comment l'était-elle ? et par qui ? science, du reste, d'après Varron lui-même, et j'ose dire encore, d'après l'élégant et le sage Columelle, science informe, ou plutôt défigurée ; car s'il est vrai que Celse ait écrit cinq livres sur l'agriculture et sur la médecine des animaux, il est probable que cet ouvrage était digne de celui qu'il a laissé sur la médecine humaine, et que c'est un chef-d'œuvre de plus à déplorer avec tant d'autres. Par là du moins nous comprenons comment, dans l'âme de Virgile, le talent d'une poésie sublime a pu se concilier avec le savoir d'un grand agronome et d'un profond vétérinaire. Après Celse, après Virgile et Columelle, quatre siècles sont muets jusqu'à Valens, et peut-être au-delà. On vit alors paraître, sur la médecine des animaux, une foule d'écrivains grecs, Pélagonius, Apsyrthe, Hiéroclès, etc., et finalement l'ouvrage du comte Végèce : Végèce qui gémit de l'abaissement et de l'oubli presque universel où était tombé l'art vétérinaire. Je ne m'arrête point aux Arabes, qui, s'élançant de leurs déserts pour changer la face du monde, surent mêler au fracas des batailles le culte des sciences et des lettres, traduisirent dans leur propre langue, en Perse, en Syrie, en Espagne, les médecins, les naturalistes, les agronomes et les vétérinaires de la Chaldée, de l'Afrique, de la Grèce et de l'Italie, et qui, mettant à profit les leçons qu'ils en recevaient, égalèrent bientôt et même surpassèrent leurs modèles. Rhazès lui-même, si mal connu parmi nous, dit

Casiri, Rhazès écrivit sur les maladies du lion. Jusqu'où les Maures d'Espagne n'avaient-ils point porté l'agriculture, par laquelle tout prospère? Les seuls rois de Grenade eurent plus d'une fois contre les chrétiens des armées de deux cent mille hommes et de cent mille chevaux ; prodiges que l'on ne rencontre que dans quelques peuples de l'antiquité, mais dont aujourd'hui ni l'Espagne, ni peut-être aucun État de l'Europe n'offrirait l'ombre.

Qui le dirait! Deux mille ans avant l'ère chrétienne, l'extrémité de l'Asie avait adopté pour tous les animaux domestiques une discipline admirable, tandis que, sur les 130 vétérinaires que cite notre antiquité, il n'en est pas un seul qui ait laissé sur son art un travail complet et digne de la postérité. J'ajoute que, dans nos siècles modernes, la barbarie dont se plaignait Végèce était encore dans les esprits : à ce point, que vers le milieu du XVIe siècle, au moment où Jean Ruelle et Rusius publiaient, l'un sa traduction latine des vétérinaires grecs, l'autre son traité d'hippiatrie, un médecin de Sicile, Ingrassias, publiait, pour sa propre justification, une apologie de la médecine vétérinaire. Conçoit-on qu'une telle apologie ait jamais été nécessaire! Est-il une science qui touche à plus d'intérêts pour les protéger? Est-il une étude plus propre à éclairer toutes les autres? N'a-t-elle pas devant elle, pour faire des expériences, un champ sans limites? Et soit qu'elle expérimente en effet, soit qu'elle s'en tienne à la simple observation, quels secrets ne peut-elle pas nous apprendre sur les qualités morales des animaux; la patience, la docilité, l'ardeur, le courage, le dévouement : sur les moyens de développer, d'affermir, de tem-

pérer ces qualités généreuses, et où l'homme prendrait des leçons pour lui-même ; sur les amitiés, sur les antipathies qui les rapprochent ou les divisent ; sur cette flamme périodique de tendresse et de fureur qu'allume dans leur sang la saison des amours, et qui, de tous les phénomènes de l'économie naturelle, est peut-être le plus incompréhensible ; sur les transmissions héréditaires ; sur les étranges altérations qu'impriment à la matière animale et le climat, et la localité, et surtout la nourriture, qui, de concert avec le repos ou le travail, transforme à souhait cette matière en os, en graisse, en chair musculaire ; et la castration, qui la dénature ; et les croissements, qui semblent confondre les races et métamorphoser les espèces ; ainsi de suite. A ces questions d'histoire naturelle, de philososophie morale, et de physiologie, se joignent les questions de médecine proprement dite ; et la grande question des contagions si contestées et si réelles ; et l'efficacité des inoculations déjà faites avec des résultats si variés par P. Camper, et finalement toutes les maladies des animaux ; si rares, lorsqu'ils vivent en liberté ; si communes dans leur société avec l'homme, qui semble leur donner toutes les siennes. Ils vont, comme lui, jusqu'à perdre la raison : tantôt saisis de terreurs paniques, et se précipitant en aveugles dans les piéges qu'ils veulent éviter ; tantôt aigris contre leurs semblables, qu'ils prennent en aversion, se cachant dans des solitudes, et se faisant, à leur manière, misanthropes, comme Bellérophon ; tantôt pris de manies intermittentes, et devenant tout-à-coup dangereux : tantôt enfin cruels et dénaturés, furieux contre leur propre sang, et déchirant leur progéniture, comme les

mères le font quelquefois parmi nous. Lois humaines ! l'exemple des animaux vous eût appris de bonne heure à ne pas confondre ce qui est crime avec ce qui n'est qu'égarement !

J'ai mal rendu les pensées d'Ingrassias en faveur de la médecine vétérinaire ; mais vous suppléez à ma faiblesse, et vous comprenez, comme Buffon, comme Vicq-d'Azyr et Cabanis, qu'une médecine à la fois si riche, si difficile et si nécessaire, doit être tirée de l'abaissement où on l'a tenue jusqu'ici. Ingrassias écrivait de 1544 à 1576. Dans ce même temps, la circulation, entrevue seulement par les anciens, fut peinte d'un trait par deux Espagnols, le médecin Montagna et le vétérinaire don Francisco de Lareyna. Servet venait de mourir, et Sarpi n'était qu'un enfant, lorsqu'en 1564, treize ans avant la naissance d'Harvey, Lareyna fit paraître à Burgos un ouvrage où se lisaient ces paroles : « Le sang voyage et circule dans tous les membres, » et disait tout haut ce que d'autres n'osaient presque murmurer à l'oreille, et ce que Harvey ne démontra que soixante ans plus tard. Le nom de Lareyna n'en sera pas moins l'éternelle gloire de la médecine vétérinaire, et même de l'Espagne ; de cette Espagne à qui Feijoo reproche de ne pas rendre à ses hommes de génie les honneurs qu'elle en a reçus.

Mais nous voici dans des temps qui touchent au nôtre. Nous entrons dans le siècle de Solleysel, de Garsault, des deux Lafosse, de Vitet, de Chabert, de Flandrin, de Bourgelat et de Huzard, son élève et son ami ; car il est des noms qu'on ne doit point tirer de l'oubli où ils sont tombés ; de même qu'à l'égard des écuyers célèbres, qui,

dès la renaissance des lettres, firent l'ornement de l'Italie, et qui eurent des rivaux en Angleterre et en France, je n'en dirai qu'un mot : c'est qu'ils furent tous éclipsés par Bourgelat. Cet homme rare, j'ai presque dit cet homme de génie, était né avec une grande variété de talents. Livré aux lettres, il eût brillé parmi les écrivains, personne n'ayant porté plus loin que lui dans ses ouvrages cette sorte d'élégance qui tient à la clarté, à l'ordre, à la précision. Ami intime de d'Alembert, il fut en correspondance avec Voltaire, avec Buffon, avec lord Pembroke, avec le grand Haller, avec l'illustre Ch. Bonnet. Le premier de sa profession, il eut l'honneur de siéger dans l'Académie des sciences; et, touché de sa juste renommée, le grand Frédéric le fit recevoir dans l'Académie de Berlin. Mais ce genre de gloire lui étant pour ainsi dire étranger, Bourgelat chercha la sienne dans des entreprises de bien public. Passionné pour le cheval, il conçut, dans un âge avancé, le hardi projet de créer la médecine de ce noble animal, et celle des autres animaux domestiques. Il voulut ensuite fonder en France des écoles où cette médecine serait enseignée dans toutes ses parties. Ami de l'excellent ministre Bertin, il obtint, en 1761, l'établissement d'une première école dans un des faubourgs de Lyon. Presque aussitôt une épizootie éclate. Malgré leur peu d'expérience, les élèves envoyés par Bourgelat sur le théâtre du mal, lui décrivirent si exactement la maladie, et Bourgelat fut si heureux dans le choix des remèdes, que le mal s'évanouit. A ce spectacle, la France et l'Europe s'émurent. Un zèle pour la médecine vétérinaire prit feu partout. La Suède, le Danemark, la Prusse, l'Au-

triche, la Suisse, la Sardaigne, envoyèrent des élèves se former à l'école de Lyon. L'école devint école royale, et le ministère se crut dans la nécessité d'en élever une seconde qui fût à sa portée. Alfort fut choisi : nouvelle école qui fut bientôt supérieure à la première, non par le mérite des études ou des professeurs, mais par les développements qu'elle reçut, et par l'éclat que devait lui donner le voisinage de la capitale.

C'est dans cette dernière école que J.-B. Huzard fit ses premières études. Il naquit à Paris, le 3 novembre 1755, le surlendemain d'un jour rendu à jamais fameux par le tremblement de terre de Lisbonne. Son père était un simple maréchal. Il fut confié jusqu'à l'âge de treize ans aux soins des Petits Pères, saints religieux dont Huzard ne parla toute sa vie qu'avec attendrissement. Ses treize ans achevés, son père le fit recevoir à l'école d'Alfort. Cette école était dans les mains de Bourgelat et des professeurs qu'il avait formés. On y avait préparé pour les élèves des salles d'études, de dissection, de démonstration, des laboratoires, une pharmacie, un jardin des plantes, des forges, des hôpitaux, une ménagerie destinée à des animaux étrangers; on y voyait des béliers d'Espagne, de Barbarie, du Cap et des Indes, des boucs des Indes et d'Angora, des cerfs d'espèces particulières, une vigogne, un lama, une vache des Indes, des oies et des canards de tous les pays, un choix de poules et de pigeons de toutes les races et de toutes les variétés. A l'aspect de tant d'objets si attrayants et si nouveaux, l'élève sentait ses idées s'agrandir, et n'avait plus d'horizon que le monde. Des instructions en grand in-folio ta-

pissaient les salles, les forges, les infirmeries. La science respirait partout ; les murs mêmes parlaient ; et ce langage muet, allant droit aux esprits, les inclinait au travail et à la discipline. Que ces temps sont loin de nous ! et qu'ils sont méconnus ! On n'y revient jamais sans être pénétré de deux sentiments : de cet amour du bien qui était dans tous les cœurs, et du respect qu'inspire le savoir lorsqu'il est simple, modeste et désintéressé. On le croirait à peine ; tout ce grand appareil de bâtiments, de jardins, de laboratoires et d'instruments ; tous les frais, soit pour l'entretien des animaux, soit pour celui de plus de cent élèves, soit pour les honoraires des directeurs et des maîtres, soit enfin pour la solde des subalternes, toute cette dépense n'excédait presque jamais chaque année, pour les deux écoles, la somme de 60,000 francs. Le produit des terres acquittait, à Alfort, les réparations du château principal ; et, si ce fonds ne suffisait pas, le directeur y suppléait du sien. A côté de ce résultat de compte, j'en mettrai deux autres. En moins de vingt années, l'école a donné à la France et à l'Europe plus de 600 vétérinaires éclairés. Un grand nombre d'entre eux, Français ou étrangers, se sont illustrés par d'excellents ouvrages. Presque toutes les grandes capitales, Naples, Turin, Madrid, Dresde, Munich, Moscou, Copenhague, Londres même, ont reçu de l'école, ou d'habiles professeurs de médecine vétérinaire, ou des fondateurs et des chefs d'école ; car tous les gouvernements suivaient l'exemple donné par la France, ou plutôt donné par Bourgelat ; tandis que dans ses régiments, dans ses provinces et jusque dans ses colonies, la France recueillait les bien-

faits de ce grand et heureux génie. On a pu constater, en effet, que de 1762 à 1780, pendant les dix-huit premières années des deux écoles, sur 60,000 animaux dangereusement attaqués, les élèves en ont sauvé 53,000, presque tout le reste ayant péri avant de recevoir des secours; et que de 1780 à 1781, sur 27,000 animaux malades, plus de 17,000 furent guéris. Quel avantage! et qu'il coûta peu! Est-ce le bien qui est onéreux pour les peuples? Non! ce sont leurs vaines et cruelles frivolités, les jeux de la guerre et du théâtre.

L'école d'Alfort était donc à la fois une école de science et une école de morale. Le naturel ferme et souple du jeune Huzard en prit aisément tout l'esprit. A certaines époques de l'année, et sur différents sujets, des concours étaient ouverts. Il concourut, et, loin de se décourager par de premiers revers, il persista, et finit par avoir tous les prix. Ses études achevées, Bourgelat, qui l'avait distingué et pris en affection, obtint de son père qu'il prolongerait de six mois son séjour à l'école; et, en 1772, il le nomma professeur. Huzard n'avait que dix-sept ans. Il démontrait à ses élèves l'extérieur du cheval, et leur apprenait à en connaître l'âge; il faisait des leçons de chimie, de pharmacie, de matière médicale; il enseignait l'art d'appliquer les bandages, et c'est le seul cours de cette nature qu'on ait jamais fait, bien que Goiffon et Bourgelat lui-même en aient traité dans deux ouvrages. Huzard toutefois n'avait pour sa triple chaire qu'un modique traitement de 600 francs. Son père le rappela près de lui en 1775, jugeant que sa profession aurait pour son fils plus de valeur que le professorat. Huzard obéit; mais,

pour lui, l'établissement de son père fut une seconde école qui complétait la première. En 1779, Louis XVI fit établir à Alfort un concours de pratique. Le premier prix était une médaille et une chaîne, l'une et l'autre en or. Huzard fut le premier, il eut la médaille et la chaîne. D'autres prix l'attendaient à la Société royale de médecine. Cette société s'occupait, on le sait, des épizooties. Aucun de ses membres n'était vétérinaire; mais la science est une, et Vicq-d'Azyr était digne de juger Huzard. Dans le cours de huit années, de 1773 à 1780, Huzard avait soigneusement observé sur cinq espèces d'animaux domestiques une suite de maladies fort diverses. Il en fit, pour la Société royale, le texte de plusieurs mémoires, qui lui valurent deux fois la médaille des grands prix. Dans un de ces mémoires, il expose les heureux effets du sublimé contre le farcin, maladie commune au cheval, à l'âne, au mulet; que le bœuf peut contracter; qui s'attaque aux tempéraments lymphatiques; et qu'en 1776 Jalousel avait complétement guérie par ce remède. Ce succès, s'il eût été constant, eût en partie justifié l'étrange conjecture de Van Helmont sur l'origine de la maladie vénérienne; mais, soit faute de discernement dans l'administration du sublimé, soit qu'étant identique dans un petit nombre de cas, le farcin ne le soit pas dans une infinité d'autres, ou que le vrai caractère du mal ait été masqué par les systèmes, car la médecine vétérinaire a aussi les siens, ce médicament est aujourd'hui rejeté dans la foule de ceux qu'on a vantés et qu'on a proscrits. Qu'en conclure? que cette question, comme beaucoup d'autres,

n'est pas une question décidée, et qu'il serait à propos d'y revenir.

Dans un autre mémoire, Huzard traite des eaux aux jambes, maladie propre aux mêmes animaux que le farcin, et dans les mêmes proportions; comme lui, familière aux lieux bas et humides; inconnue dans les lieux secs et élevés; qui attaque les extrémités des jambes, parties d'une structure plus complexe et plus solide, mais aussi plus souvent et plus violemment exercées; dangereuse par elle-même et par ses suites naturelles, mais surtout encore par les transformations qu'un mauvais traitement lui fait subir : maladie qui se présente à l'esprit sous un double aspect; qui ne serait que locale, puisque, depuis Huzard, la seule propreté l'a rendue beaucoup plus rare en France, et l'a fait disparaître de la cavalerie anglaise; qui dépendrait, au contraire, d'une cachexie universelle, puisque, en la supprimant, on en a fait sortir une légion de maux divers et d'accidents mortels. Cet opuscule, que Huzard a reproduit dans l'*Encyclopédie méthodique*, est, j'ose le dire, empreint d'un véritable génie médical. Selon lui, les eaux aux jambes sont quelquefois contagieuses. Quinze ans plus tard, Jenner en a fait dériver le cowpox et le vaccin. Ce sentiment est-il fondé? Nouvelle question que laissent encore indécise les expérimentateurs d'Angleterre, de France et d'Italie. Leurs contradictions permettraient du moins de supposer que toutes ces maladies ont entre elles une affinité secrète que le temps rendra plus manifeste. J'oserai même y comprendre la morve et le farcin, puisque, sous les yeux de Chabert, les eaux imprudemment supprimées se sont converties en morve et en

farcin, deux maladies qui passent en Angleterre pour être absolument identiques.

Un problème s'offrit de bonne heure à Huzard. Presque toutes les vaches laitières de Paris périssaient de phthisie pulmonaire. Ayant découvert qu'un commencement d'embonpoint était le premier signe de la maladie, Huzard conseille aux nourrisseurs de livrer sur-le-champ la chair de ces animaux à la consommation : conseil très utile aux nourrisseurs; mais pour le public, l'était-il? scrupule sur lequel Huzard fut rassuré par ses recherches. Étaient-elles suffisantes? L'instabilité de la matière, et surtout de la matière animale, cette sorte d'inquiétude qui la remue sans cesse et la porte à des milliers de combinaisons insolites, étranges, vénéneuses; cette inquiétude de la matière n'en doit-elle pas susciter dans l'esprit de l'observateur, et peut-il être indifférent de se nourrir d'une chair saine ou d'une chair altérée par la maladie?

Une instruction qui se rattache à ce sujet est celle qui parut en 1785, rédigée d'abord par Chabert, reprise par Huzard, imprimée plusieurs fois par ordre du gouvernement, et honorée de deux traductions italiennes, l'une par le comte de Bonsi, l'autre par Paroletti et Buniva. Elle porte sur la manière de conduire et de gouverner les vaches laitières. L'auteur, entre autres préceptes, insiste sur la nécessité d'assurer au jeune veau, pour premier aliment, le lait de sa propre mère, ce lait qui chasse doucement, on le sait, le méconium hors des cavités intestinales. Linné traite la même question par rapport à l'enfant; il rejette le lait trop avancé des nourrices. Ce lait ne chasse qu'imparfaitement le méconium. Le méco-

nium retenu, absorbé, mêlé au sang, et porté avec le sang dans les solides, leur fait prendre un tour vicieux de composition, qui sera, selon Linné, pour tout l'avenir une source inépuisable de maux. Dans un enfant mort quelques heures après sa naissance, et qui n'avait pas pris de lait, on a vu le système circulatoire rempli d'une pâte inodore, de couleur et de consistance de chocolat. D'où venait cette pâte? Était-ce du sang altéré? Mais comment l'était-il? Était-ce en partie le méconium pompé même après la mort par les veines affamées, ou versé dans les vaisseaux par le système absorbant? difficultés que je propose sans les résoudre. Quoi qu'il en soit, c'est d'après cette instruction qu'ont été faites à Paris les premières ordonnances de police touchant les vacheries et la vente du lait.

J'ai parlé de l'*Encyclopédie méthodique*. Elle comprend, on le sait, un dictionnaire de médecine. Dans les sept premiers volumes de ce dictionnaire, Huzard a publié sur toutes les parties de son art plus de 300 articles. Il en est, à la vérité, un trop grand nombre qui ne sont que de courtes définitions de termes, ou des traductions de mots latins, grecs, arabes, ou de simples renvois à des articles plus généraux, et même à des synonymes; derniers articles qui seraient sans valeur, s'ils ne faisaient ressortir l'énorme quantité d'appellations bizarres que l'on attache dans les provinces aux mêmes objets et aux mêmes maladies, et qui sont pour la science un embarras plus grand qu'on ne l'imagine. D'autres articles renferment des extraits de Chabert, de Flandrin, de Vitet, de Gilbert, etc., et même d'ouvrages inédits de Bourgelat;

fragments que Huzard complète quelquefois par ses propres idées. D'autres ont été composés de concert avec Vicq-d'Azyr, Chabert, Desplas et Barrier. En revanche, il est des articles fort étendus, et sur des points capitaux, qui ne sont dus qu'à Huzard. Outre l'érudition dont ils brillent, tous ces articles respirent cette fermeté de raison que l'auteur portait dans ses ouvrages, et ils offrent parfois des singularités piquantes. Lisez l'article *Amputation*; vous y verrez que, de toutes les parties extérieures des animaux, il n'en est peut-être pas une seule sur laquelle soit caprice, soit nécessité, l'homme n'ait porté le couteau; il fend les naseaux de l'âne, il écourte les oreilles du cheval, il en tranche la queue; cette queue qui, pour ce noble animal, est tout ensemble un ornement, et une arme contre les insectes. Privé de cette défense naturelle et livré aux piqûres, le cheval irrité se révolte, se fatigue et dépérit; une cavalerie est démontée; une armée vaincue. Des mouches qui décident d'une bataille! A quoi tient la gloire! à quoi tient la destinée des empires!

Dans l'article *Anglomanie*, avec quelle amertume Huzard s'élève contre cette puérile vanité qui nous ferme les yeux sur nos propres avantages, et nous porte, je ne dis pas à imiter, mais à contrefaire les autres; de telle sorte que, cessant d'être Français sans être Anglais, comme le milan de la fable, nous ne sommes plus rien. Avec tant de génie naturel, où est la nécessité d'être copistes? D'autant plus que, dans ce mépris que nous faisons de nous-mêmes, et dans le choix des objets que nous voulons imiter, nous sommes à la fois aveugles, ridicules et malheureux. Un de nos chevaux se vend comme che-

val de réforme ; un Anglais l'achète à vil prix : ce cheval produit en Angleterre des chevaux merveilleux : un de ses descendants nous a coûté plus de 2,500 louis ; perte énorme que rien n'a compensée. Un cheval normand est expédié pour l'Angleterre ; il avait des qualités surnaturelles. L'Anglais charmé, dit Flandrin, l'Anglais ravi se demande avec étonnement comment, possesseurs de chevaux si parfaits, nous marquons tant de frénésie pour les siens. Quels chevaux ont eu de l'éclat dans les meilleurs manéges de l'Angleterre, dans ceux de Bates, de Hyam et d'Astley? Des chevaux de France ; de ces chevaux que préférait lord Pembroke, que préférait le chevalier Médows. Vous affectez d'aller à l'anglaise, et vous ignorez que, pour être bien assis sur le cheval, et pour en régler, comme il convient, les mouvements, il est une géométrie naturelle, dont les manéges et la cavalerie d'Angleterre suivent comme nous les lois, c'est-à-dire qu'on y monte à la française, et que le plus sûr effet de vos maladroites élégances sera de ruiner tout-à-l'heure les jambes et les épaules de votre monture. Mais, dès 1789, l'anglomanie avait eu parmi nous des résultats plus généraux et plus funestes ; elle détériorait nos haras ; elle brisait notre industrie, elle détruisait nos chevaux ; elle corrompait nos mœurs, en nous familiarisant avec la charlatanerie, ou, ce qui est la même chose, avec la fraude. Il n'est pas jusqu'à ces courses dont elle nous avait donné le goût, et qui n'étaient et ne seront peut-être jamais que les vanités d'un luxe onéreux et trompeur.

Dans l'article *Air*, Huzard fait sentir quel est pour les animaux domestiques le triple danger qui les environne,

soit par la brusque succession des températures, soit par la longue impression du froid et de l'humidité, soit enfin par un séjour trop prolongé dans un air qu'ils ont déjà respiré, et qu'ils ont saturé de leurs propres émanations. De là naissent, surtout pour le cheval, des maladies tantôt légères que dissipent le mouvement et la chaleur; tantôt profondes, redoutables, contagieuses, mortelles. Renouveler l'air est donc pour ces animaux une nécessité encore plus impérieuse que pour l'homme lui-même; car quelque prompte qu'ait été l'horrible catastrophe du trou noir, dans le Bengale, celle qui menace les chevaux privés d'air pur serait encore plus rapide. Après une traversée de quelques jours de Syrie en Sicile, les meilleurs chevaux des Croisés n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes; et Coleman rapporte que, dans la courte expédition de Quiberon, une partie des chevaux embarqués périt bientôt d'asphyxie, bien qu'on eût soin d'ouvrir les écoutilles; et que ceux qui survécurent, et qu'on remit à terre, avaient déjà contracté, les uns la morve, les autres le farcin. Or, dans les idées de Huzard, les animaux ainsi affectés sont des foyers d'où s'échappent des molécules délétères, qui, mêlées aux excrétions, s'attachent aux murs, à la paille, au sol, à tous les objets voisins. Ces miasmes, bien que volatils, ont une fixité de composition que l'air ne peut entamer. L'air s'en pénètre, au contraire, et les transmet aux animaux qui succéderont aux premiers. C'est ainsi que l'air, qui doit entretenir la vie, n'est plus qu'un véhicule empoisonné qui la détruit. Vous voyez les suites. Les habitants d'une écurie étant renouvelés, si le mal se renouvelle, concluez que l'écurie

est infectée de miasmes animaux, et faites pour elle ce que Moïse prescrit pour ce qu'il appelle la lèpre des murailles.

On s'était figuré que le séjour dans une étable guérirait la phthisie; erreur. Ce qui ne l'est pas, d'après Ramazzini et Huzard, c'est qu'un tel séjour éteint l'énergie vitale, émousse la vue, rend nyctalope; tandis qu'un séjour habituel parmi des chevaux expose, on vient de l'apprendre, à des maux encore plus affreux. Dans les deux articles *Aliment* et *Allaitement*, après avoir donné les règles à suivre dans le choix, la quantité, la distribution des diverses nourritures, Huzard fait voir quelle est, sur tous ces points, l'étonnante variété des appétits et des aptitudes, et quel serait, pour la totalité des animaux, le danger d'un régime trop uniforme. Là, vous apprendrez de Redi, de Bourgelat et de Chabert, que ce n'est point par le supplice de la faim que la rage s'allume dans le chat ni dans le chien; que cette maladie suppose, comme la morve, une lésion plus profonde; que pour les animaux, aussi bien que pour l'homme, l'abstinence a des limites qu'il ne faut jamais franchir, même dans les affections aiguës; et qu'enfin, mues par des ressorts intérieurs d'une fabrique inimitable, ces machines animées ont, pour mesurer le temps, une précision que n'a presque jamais l'instrument le plus délicat.

On cherche dans l'*Encyclopédie méthodique*, et l'on s'afflige de ne rien trouver sur le bœuf et sur la castration. Ces deux articles appartenaient à Huzard. Une telle lacune ne s'explique que par le malheur des temps et la nécessité de suffire à d'autres travaux. Que n'eût-il point dit

sur la castration ! Quels qu'aient été et quels que soient encore les motifs d'une pratique si barbare, il semblerait, à l'égard de l'homme qui l'a subie, que la nature ne lui laisse qu'à regret les restes d'une vie qu'il ne peut transmettre, et jamais par aucune expérience la physiologie n'eût plus sensiblement démontré quelle est sur les qualités et les actes de l'âme et de l'esprit la puissance des impressions intérieures. Ce que dit Homère sur l'homme tombé dans l'esclavage, on le dirait à plus forte raison sur l'homme ainsi dégradé ; et, du reste, arrachez au taureau sa fureur, en lui arrachant un organe ; qu'il soit à ce prix flexible et docile ; mais pour le cheval, pour cet être si beau, si fier, si généreux, si sensible, dont l'Inde, la Perse, l'Arabie, l'Espagne même et l'Italie, respectent l'intégrité ; pour cet être que la colère emporte, mais qu'apaise et soumet une simple caresse ; qui, une fois familiarisé avec l'homme, le préfère à tout, à la liberté, à lui-même, à ce point que tout-à-l'heure il versera pour lui tout son sang ; quel sacrilége ! quel outrage ! que la victime en est cruellement affectée ! et, pour le maître qui la mutile, quel aveuglement de se retrancher à pure perte tant de trésors de force, de dévouement et de courage ! Je l'avoue toutefois, il est sur ce point des exceptions que j'indiquerai dans un moment ; de ces exceptions que Lycurgue lui-même faisait pour ses citoyens. — Mais j'ai hâte d'aller à ce que Huzard a écrit sur le cheval. Il en a fait le sujet de deux grands articles, l'un dans l'*Encyclopédie méthodique*, l'autre dans le *Dictionnaire d'histoire naturelle* publié par Déterville. Malgré les trente-quatre années qui les séparent, qu'il me soit permis de les rapprocher ; car, ici, l'analogie des matières importe plus qu'une vaine

chronologie. Le premier article manque d'unité : c'est d'Obsonville, c'est Niébuhr, c'est Moreau de Saint-Merry, c'est Bourgelat, qui, à des intervalles marqués par Huzard, se succèdent pour porter la parole. Mais si devant un maître qui l'a formé, si devant des voyageurs qui rapportent des faits curieux, Huzard s'est effacé, c'est lui qui parut seul dans le second article. Là, sa première pensée est qu'en célébrant la plus noble des créatures, après l'homme, la poésie la plus sublime, l'éloquence la plus magnifique, Job, Virgile, Oppien, Bossuet, Buffon, Homère lui-même, avec ses vives épithètes, sont encore au-dessous de leur modèle. Il fait voir ensuite comment le cheval est moins l'esclave que l'allié des nations. Avec lui, opulence, prospérité, victoire; sans lui, misère, défaite, servitude. N'est-ce pas le cheval qui a conquis tant de fois et si rapidement toute l'Asie? N'est-ce pas lui qui a tant de fois protégé la Chine? et, si ce grand empire est tombé sous le joug, n'est-ce pas que, ingratitude ou paresse, il avait oublié son défenseur! De là Huzard passe à la description du cheval. Il en parcourt toutes les parties l'une après l'autre; puis il les rapproche et les unit, pour en faire sentir les proportions, l'harmonie, l'équilibre; pour montrer comment, dans ce merveilleux ensemble, tout est calculé pour la souplesse et la solidité, pour la grâce, la vitesse et la force. A la beauté, à la majesté d'une organisation si parfaite, comment ne répondrait pas le sentiment dont elle est animée? Que de traits touchants de tendresse, d'intelligence et d'intrépidité! quelle exactitude et quelle ténacité de mémoire! Si quelquefois le cheval résiste à l'homme, c'est encore pour le servir. En-

fin, après avoir parlé des allures de ce bel animal, et de ce qui doit régler le choix qu'on en veut faire, Huzard s'occupe du cheval sauvage et du cheval domestique; il établit les caractères qui les distinguent, et finit par prendre le cheval sauvage comme le cheval primitif, comme la tige originelle de toutes les races connues.

Quoi qu'il en soit de cette opinion, Huzard serait du moins parmi nous le premier écrivain que l'érudition et la logique auraient préservé d'une erreur partagée, j'ai presque dit consacrée par les plus grands génies. On a dit, on a répété, on a consacré dans les meilleurs ouvrages, que la véritable patrie du cheval est l'Arabie; qu'en Arabie, la culture de ce bel animal se perd dans la nuit des temps, et que c'est de l'Arabie qu'il s'est répandu sur toute la terre. Consultez l'histoire. Loin d'appuyer le moins du monde ce sentiment, elle le rejette par les démentis les plus formels. Le plus ancien de tous les monuments littéraires, le livre de Job, peint à la vérité le cheval de guerre. Mais Job écrivait en syro-chaldéen. En quel lieu? Dans quel siècle? Avec qui l'Arabie était-elle en guerre? Si Job était Arabe, et si tout Arabe nourrissait des chevaux, pourquoi n'en a-t-il pas un seul? Moïse ne cite que les chevaux d'Égypte; c'est de l'Égypte que Salomon tirait les siens. Voyez l'étonnante statistique de Tyr par Ézéchiel. Tyr recevait d'Arabie tout autre chose que des chevaux. Elle n'avait que ceux de Cappadoce et d'Arménie. Xercès marche contre la Grèce à la tête de plus de 1,000,000 d'hommes, il a une cavalerie nombreuse; les Arabes en font partie, et ne montent que des chameaux. C'est que le chameau est la propriété de l'A-

rabe, comme le cheval est la propriété du genre humain. Lorsque César met le pied dans la Gaule et dans la Bretagne, les chevaux gaulois si estimés des Romains, les chevaux infatigables des Bretons provenaient-ils d'Arabie? Est-ce l'Arabie qui alimentait les haras de l'Épire, de la Thessalie, du Péloponèse, et ces magnifiques haras de la Médie, où l'on voyait 150,000 chevaux les plus beaux du monde? Est-ce l'Arabie qui avait peuplé tout le nord de l'Europe de ces chevaux sauvages que l'on y voyait encore du temps de Pline? Est-ce elle qui avait donné à toute la Scythie ces chevaux si variés de taille et de couleur dont parle Hérodote? Et ceux de ces Mamloucks femelles que l'on connaît sous le nom d'Amazones; et ces innombrables chevaux que la Chine avait de si bonne heure distribués en autant de races ou de castes que les Indous, les Arabes, les Égyptiens, les Ibères avaient partagé leurs populations? D'un autre côté, quoi de plus explicite? Le géographe Strabon écrivait sous Auguste, trente ans avant J.-C. En traitant de l'Arabie, il dit ces propres paroles : « On trouve en Arabie des animaux de toute espèce, excepté le cheval, » remarque déjà faite par d'autres géographes, et dont s'étonnait, il y a quatre-vingts ans, le voyageur danois Niébuhr. J'ajoute que, deux siècles après Strabon, Oppien, en énumérant les races les plus distinguées parmi les chevaux, en cite quatorze avant de citer la dernière, celle des Érimbes. Et les Érimbes, que sont-ils? Arabes? on en doute. Il y a quelque apparence que ces Érimbes étaient des Troglodytes voisins du Sennar : de ce Sennar où Bruce, il y a soixante-dix ans, admirait des chevaux supérieurs en taille, en

force, en beauté, aux chevaux mêmes de l'Arabie. Du temps d'Arrien, les Arabes n'étaient encore que des pasteurs de brebis et de chameaux. Enfin, ce qui serait sans réplique, c'est que dans les premières guerres allumées en Arabie par l'islamisme, on ne voyait de cavalerie ni dans l'armée du prophète, ni dans l'armée de ses ennemis ; et que, dans les riches dépouilles qu'il recueillit après la victoire, il n'y eut pas un seul cheval.

D'où viennent donc à l'Arabie ces chevaux que le monde entier lui envie de nos jours ? Du temps d'Arrien, et sans doute depuis des siècles, au nombre des objets qu'on exportait d'Égypte en Arabie pour le commerce, se trouvaient des chevaux que l'on offrait aux princes arabes, avec des vases d'or et d'argent et des métaux monnayés; ces tributs étaient acquittés sur différents points de la péninsule. Plus tard, pour se concilier l'amitié de ces mêmes princes, des empereurs grecs firent passer en Arabie quelques centaines de chevaux de Cappadoce, lesquels, avec les chevaux nyséens, ont été les plus célèbres de l'antiquité ; c'est à ces faibles commencements que l'Arabie doit ces chevaux superbes, qui sont aujourd'hui pour elle un titre d'orgueil et une source de richesses plus féconde que ses aromates. Au VIIIe siècle, elle n'en avait encore qu'un petit nombre, et de peu de valeur. Mais en 1272, le Vénitien Marco-Polo étant à Aden, il voyait embarquer une infinité de chevaux arabes que l'on transportait dans toutes les parties de l'Inde, où l'on en donnait des prix très élevés. Or, Aden touche au Nejd, dont je parlerai tout-à-l'heure ; et, du reste, ne vous étonnez pas d'une propagation si rapide. On sait

avec quelle vitesse va la multiplication des animaux. Ces chevaux devenus sauvages qui courent par millions, dans les vastes plaines de l'Amérique, entre la rivière de la Plata et la Patagonie, d'où viennent-ils? D'un petit nombre de juments et de chevaux abandonnés, il n'y a pas trois siècles, dans ces déserts, par quelques aventuriers espagnols.

Ainsi, loin d'avoir été le berceau primitif du cheval, l'Arabie serait, au contraire, la dernière partie de l'ancien monde où le cheval s'est naturalisé; voilà pourquoi ces fastueuses généalogies que l'on faisait remonter jusqu'à Salomon, et même jusqu'à Ismaël, n'ont quelque authenticité que depuis une époque très rapprochée. L'Arabie n'a donc pas donné le cheval, elle l'a reçu, mais elle l'a perfectionné; elle a rempli, sans y songer peut-être, le plus noble rôle que l'homme puisse jouer sur la terre, qui serait, à commencer par lui-même, de rendre accomplies les œuvres du Créateur. En Arabie, tout conspire pour le cheval; ce sont les soins qu'il reçoit qui forment son paisible et généreux caractère, et qui l'identifient avec l'homme; c'est le lait de chamelle et la chair cuite dont il est si souvent nourri qui concourent, avec la sécheresse et la chaleur du climat et du sol, à donner à ses solides cette fermeté, cette fixité de composition, qui le rapproche du chameau, et le rend, comme lui, sobre, agile, rapide, patient, infatigable. Au rapport de d'Obsonville, un régime analogue est suivi dans les Indes. Il l'était depuis longtemps dans les villes barbaresques, que visitait, du temps de Léon X, son protégé Léon l'Africain. Selon lui, le cheval élevé pour la chasse

ne prend du lait de chamelle que deux fois par jour ; il est maigre, svelte, élégant et si rapide, qu'il passe à la course les plus vites des animaux. Le cheval destiné à la guerre, et nourri autrement, a plus de corps et d'apparence, mais il n'a ni la même légèreté ni la même vitesse.

Je reviens à la patrie du cheval. S'il n'est pas né dans l'Arabie, où donc est-il né? Partout, le Nouveau-Monde excepté. Serviteur de l'homme, il est, comme lui, cosmopolite : il l'accompagne, il le suit partout. Dans l'ancien monde, où l'Arabie n'est qu'un point, on le rencontre à toutes les époques, chez tous les peuples, sous toutes les latitudes, avec des variétés infinies de forme, de taille, de couleur, de force et de talents naturels. Il a même précédé le monde que nous habitons, puisqu'on trouve ses débris mêlés à ceux des animaux perdus. Assurément, ces chevaux fossiles n'étaient point venus d'Arabie. Le nord-est de l'Asie a eu des chevaux avant nous ; il en a probablement peuplé tout le nord de l'Europe ; et si, malgré cette sorte de priorité, nous voulions donner au cheval un autre point de départ, nous le ferions naître, non dans les environs du Caucase, mais dans l'intérieur de l'Afrique. Au nombre des animaux singuliers qu'elle nourrit, l'Afrique compte, en effet, dans le genre cheval plus d'espèces que n'en peut compter l'Asie ; et s'il était vrai que le meilleur fût toujours le premier, ce qui n'est pas, nous dirions que le cheval africain est la souche, l'origine et le type de tous les autres. Né presque dans le centre de ce grand continent, avec toutes les belles qualités de l'arabe et du barbe, sans avoir un de leurs défauts, ce cheval si parfait se serait avec le temps répandu vers l'est, en Égypte, en Syrie,

dans la Mésopotamie, dans la Perse, et même en Grèce, à travers la Méditerranée, comme le prouverait la fable de Neptune; puis, vers l'ouest, dans toute la Barbarie, et de là en Espagne, en Sicile, en Italie et sur le littoral de la Gaule, montant ainsi du midi vers le nord, tandis que les races du nord descendant vers le midi, ces deux grandes races se sont enfin rencontrées, selon la conjecture de Fréret, aux deux revers de l'Apennin; se modifiant de part et d'autre, dans ces migrations, et recevant des climats, des localités, de la nourriture et de leurs propres mélanges, tous les changements que de semblables causes impriment toujours à la matière animale.

A l'égard des races dont il est aisé maintenant d'entrevoir les origines, Huzard n'admettrait, comme je l'ai dit, qu'une race primordiale, celle des chevaux sauvages. Il décrit l'extérieur et les habitudes de ces animaux, par comparaison avec l'extérieur et les habitudes des chevaux domestiques. Mais, sous des climats et dans des lieux si divers, cette race primordiale est-elle partout la même? comprend-elle et les chevaux sauvages de la Tartarie, l'hémionus d'Homère et de Pallas, ou le dziguettai de Gmélin, et ceux que l'on a récemment découverts sur les croupes de l'Himalaya, et que l'on prendrait pour des daims, et ceux des haras de Russie et de Pologne; ceux même de la Camargue, et ceux que l'on voit encore dans l'intérieur de l'Afrique, et dont le Maure se nourrit quelquefois; tous ces chevaux sauvages, avec ceux des Pampas de l'Amérique, sont-ils tous exactement semblables? ne diffèrent-ils pas, au contraire? et quand elles sont bien marquées, ces différences n'indiquent-elles pas autant de

races naturelles, distinctes, indépendantes? Mais ces chevaux se suffisent à eux-mêmes; ils sont inutiles à l'homme; ils seraient même ses ennemis. C'est en les maîtrisant, c'est en les pliant à ses différents services, c'est en les engageant dans des alliances inaccoutumées que l'homme fait contracter à leur économie des formes et des aptitudes toutes nouvelles, et qu'en les rendant ainsi différents d'eux-mêmes, il crée les races que l'on connaît : races toutes factices, et qui n'existeraient pas, selon Huzard, si l'homme n'eût existé.

La nature aurait donc deux grandes races, celle du nord et celle du midi, comme le dit Pascal; mais l'art a aussi les siennes, plus nombreuses peut-être et plus variées; et cet art de les multiplier pour les approprier à nos besoins, cet art est d'autant plus admirable qu'on y voit une fidèle imitation de la nature, laquelle, dans ses différents ouvrages, associe constamment deux choses qui sont, en effet, inséparables : la diversité et l'inégalité. Or, l'inégalité, contre laquelle tant d'esprits se révoltent, l'inégalité est, après la vie, le premier de tous les biens. Considérez la famille ; si tous les êtres qui la composent étaient parfaitement égaux, comment subsisterait-elle? Transportez cette égalité parfaite dans la grande famille, qui est la société, vous détruisez la société. Ce sont les besoins qui rapprochent les hommes. Quel besoin auraient l'un de l'autre deux hommes absolument égaux? comment celui-ci demanderait-il à celui-là un secours qu'il aurait en lui-même? En mettant l'inégalité entre les hommes, la nature a voulu les rendre nécessaires l'un à l'autre; et c'est par cette nécessité réciproque qu'ils apprennent à s'entre-

servir et à s'aimer. L'inégalité est donc le principe de la société ; l'égalité en serait la négation ; tandis que la justice, ou plutôt l'équité, en est le ciment ; l'équité, c'est-à-dire l'équilibre entre les services. Il y a plus : la nature a voulu, par l'inégalité des saisons, nous former à la prévoyance et à l'économie ; et, par l'inégalité des climats et des terres, nous conduire aux bienfaits du commerce et aux prodiges d'une civilisation universelle. Cette civilisation veut que le faible obéisse, mais elle veut que le puissant protège ; ou plutôt elle ne veut qu'unir toutes les forces pour l'intérêt commun ; et, de même qu'un homme n'a de prix parmi ses semblables que par les services qu'il leur rend, de même aussi, parmi les animaux, une race n'a de valeur que par l'espèce et la quantité du travail qu'elle produit : je dis l'espèce et la quantité, et c'est sur ce fonds qu'à l'égard des chevaux, après les races tartare, arabe, persane, turque, barbe, viennent les races d'Europe, c'est-à-dire les races d'Espagne, d'Italie, de Suisse, de France, d'Allemagne, de Hollande, de Danemark, et finalement d'Angleterre. Pour nous en tenir aux seuls chevaux européens, qui nous touchent le plus, Huzard fait voir comment, en Suisse, en Hollande, en Danemark, en Prusse, et surtout en Angleterre, les chevaux se soutiennent et même se perfectionnent ; tandis qu'en Espagne, en Italie, en France, sous des climats plus faits pour le cheval, les races se sont appauvries et détériorées. C'est ici, Messieurs, que je dois vous entretenir d'un ouvrage que Huzard fit paraître en l'an X, sous le titre d'*Instruction pour l'amélioration des chevaux en France*, ouvrage que le gouvernement fit imprimer. Là,

Huzard met sous les yeux les principales causes d'une si malheureuse décadence ; et là, vous voyez à quel point, dans les affaires humaines, le bien et le mal sont étroitement liés. L'ancienne féodalité avait formé, pour la chasse et la guerre, des haras magnifiques. Richelieu abaissa la féodalité, et fit tomber avec elle ces haras si utiles. Colbert, sous Louis XIV, s'appliquait à les rétablir ; mais il fut traversé par les embarras de la politique, par les malheurs des temps, par les épizooties : les épizooties, au nombre desquelles je rangerai la guerre, cette honteuse et cruelle maladie de notre espèce. Tant de calamités coûtèrent à la France plus de 100 millions, qu'il fallut livrer à l'étranger pour le prix de cinq cent mille chevaux. Où va le sang des peuples ? On prétend même que, depuis cette époque, la France a régulièrement dépensé, pour le même objet, près de 30 millions chaque année. Dans le dernier siècle, toutefois, on avait créé des haras ; on les avait mis sous la conduite d'une administration mobile, ignorante, inappliquée, et trompée, comme il arrive presque toujours, par des subalternes. En 1790, au lieu de découvrir les abus et d'y porter remède, au lieu de conserver les précieux restes qu'on avait encore, et de renouer sur de meilleurs principes cette œuvre de perfectionnement, on supprima tout. Après cet acte d'étourderie, les étalons les plus rares, les juments pleines, les poulains de la plus belle apparence, furent vendus, mutilés, dispersés ; presque tout disparut. Enfin la guerre vint, cette guerre que nous avons vue, et qui mit le comble à la ruine. Une réquisition violente et rapace arrachait au fermier ses meilleurs chevaux, dépouillant ainsi le présent et détrui-

sant l'espérance de l'avenir. Tremblant pour sa propre vie, le possesseur de quelques animaux de choix avait hâte de s'en défaire à vil prix, et n'avait plus, pour cultiver ses terres, que des animaux de rebut, dont il était contraint de tirer, par des alliances prématurées, une progéniture sans vigueur et sans beauté.

Tel était, en 1802, le déplorable état des choses. Il est peu probable qu'il se soit amélioré sous l'Empire ; et, du reste, en prenant la France dans ses limites actuelles, par quels moyens rétablir, conserver et perfectionner les races ?

Ici Huzard prend soin de rappeler que, grâce a l'heureuse variété de son sol, la France possédait et possède encore, au moins en partie, d'excellentes races, égales et mêmes supérieures, selon lord Pembroke, aux meilleures races d'Angleterre : la race normande, la race navarrine, la race limousine, si chère à Turenne. La première d'origine danoise, a-t-on dit ; la deuxième d'origine espagnole ; la troisième d'origine orientale, je ne dis pas arabe ; car, malgré les ouvertures des Croisades, et même de notre glorieuse expédition d'Égypte, il est douteux que jamais cheval arabe soit venu jusqu'à nous ; nous n'avons jamais eu, sous ce nom, que des chevaux de Syrie, de Turquie, de Perse, ou même d'Égypte. Le vrai cheval arabe ne se rencontre que dans le Nejd, c'est-à-dire à cette pointe méridionale de l'Arabie où le vit Marco-Polo, il y a six cents ans, et où les Anglais, et peut-être les Anglais seuls, puisent aujourd'hui des étalons pour leurs haras de l'Inde, et sans doute aussi pour ceux d'Europe. Je reprends. Outre ces races principales, faites pour le

luxe et la guerre, la France, comme la Chine d'autrefois, en compte beaucoup d'autres, pour des services moins éclatants, mais plus nombreux, et j'ose dire plus utiles. Elle en possède enfin de si précieuses qu'elles peuvent suffire à tous les usages. Maintenant parcourez dans toute la France les quarante-neuf localités marquées par Huzard; cherchez avec lui dans les décombres de vos chevaux ceux qui conservent encore ces heureux ensembles de conditions organiques qui constituent des races; séparez-les de tous les autres; réservez-les pour les accouplements; entre les rejetons qu'ils vous donnent choisissez les meilleurs; retranchez tout le reste; ne laissez qu'aux plus parfaits le droit d'avoir une postérité; en un mot, prévenez toute mésalliance; et, ramenées par cette rigueur à leur pureté primitive, vos races s'affermiront avec les années. Rien ne changeant autour d'elles, qui pourrait les changer? Voyez les chevaux des Pampas; bien que livrés à eux-mêmes, ces chevaux, issus d'espagnols, ont toujours les caractères de leur origine Mais cet ouvrage de vos mains, que vos mains le protègent. Le cheval devra toujours plus à l'homme qu'à la nature. Platon veut que l'on traite des serviteurs comme des amis malheureux. Qu'il en soit ainsi pour le cheval. Ayez pour lui la bonté du Maure, du Turc, de l'Arabe; et quand il souffre, la tendre humanité de l'Indou. N'éteignez point ses forces, en les employant trop tôt; que sa nourriture soit choisie; qu'elle soit appropriée aux aptitudes, et proportionnée au travail; que ce travail soit toujours le même; que le cheval n'en soit distrait ni par un travail trop nouveau, ni par la douleur. Songez que pour lui,

comme pour nous, la propreté est un gage de santé. Qu'il ait toujours à respirer un air grand et pur. Élevez sur ce principe l'asile que vous lui destinez. Dans la liberté de ses déserts, le cheval tartare jouit de toute sa force et ne connaît point de maladies. Les chevaux des empereurs chinois n'ont pour demeure que de légers édifices en bois, fermés au nord, et largement ouverts au midi. Surtout n'avilissez point cette noble nature ; ne l'abrutissez point ; ne l'irritez point par de mauvais traitements: qu'au bruit de vos pas, au son de votre voix, à votre approche, le cheval frémisse de joie comme à l'arrivée d'un ami. La bienveillance est pour lui comme un aliment substantiel et délicat, qui le rend plus docile, plus dispos et plus fort. Si elles entrent jamais dans les mœurs publiques, jusqu'où n'iraient pas ces habitudes de paix, de justice et de pitié! Quel contraste avec l'odieux spectacle que nous offrent les grandes villes! ces villes où les ingrates et cruelles mains de l'homme accablent de supplices le plus précieux de ses serviteurs! où le cheval, méconnu, maltraité, mal nourri, chargé de travaux et couvert de plaies, traîne dans la misère et la fange une vie d'amertume et de douleur, d'autant plus sensible à tant de souffrances et d'ignominies, dit Huzard, qu'il a dans le cœur plus d'élévation et de fierté.

Jusqu'ici Huzard suppose que, dans les débris de nos races, il reste encore des éléments de réparation; mais faute de ces éléments, ou même s'il ne s'agissait que de corriger dans une race, ou dans un individu, quelque vice de caractère ou de forme, l'art n'a plus de ressource que dans la grande opération du croisement, et dans celle de l'appareillement, qui n'en est qu'une annexe : deux opé-

rations qui, avant d'être une question d'administration, seraient pour nous les plus curieuses questions de physiologie. Pour peu qu'on les approfondisse, on est en effet conduit à penser que l'acte de la fécondation ne se borne pas toujours à l'embryon qu'il vivifie; qu'il peut s'étendre sur les germes voisins; qu'il peut en pénétrer toute l'économie, en ébaucher les dispositions intérieures, et y déposer des principes de force ou de faiblesse, de santé ou de maladie, de vice ou de vertu. Par là s'expliqueraient certaines bizarreries des transmissions héréditaires. Je pourrais, sur la foi de Van Helmont, de Home, de Weldenstad, d'Osiander, de Burdach, et même de Harvey et d'Aristote, produire sur ces différents points des faits décisifs, observés sur des animaux d'espèces différentes, et même sur des êtres de notre propre espèce. Je n'en citerai que deux. Un étalon danois, diversement coloré, féconde une jument d'Estramadoure. Il en naît une femelle décousue, qui n'a rien de son père. Mais, fécondée douze ans après par un étalon espagnol, elle donne un poulain peint, comme l'était son propre père, l'étalon danois. En 1815, une jument anglaise est fécondée par un couagga, sorte d'âne tacheté, d'Afrique. Elle a un mulet tacheté comme le couagga. Les trois années suivantes, tour à tour fécondée par trois étalons arabes, elle met au jour des poulains encore plus tachetés que le premier mulet. Ces faits admis, et comment les rejeter? ne s'ensuivrait-il pas que le pouvoir fécondant n'a point de limites rigoureuses, et qu'il marque quelquefois d'un seul et même trait toute une suite de générations? Et cependant de quels riens, pour ainsi dire, ce pouvoir est le jouet! A Sennar, sur un fond d'argile, les animaux

de toute espèce, mâles et femelles, sont stériles; à quatre milles de là, sur du sable, ils sont féconds. Des étalons vigoureux habitent deux fermes voisines; ils sont stériles. On les transpose : Bourgelat met le premier à la place du second, et le second à la place du premier, et désormais les voilà féconds. N'ai-je pas vu des aliénés cesser de l'être par le seul déplacement d'une salle dans une autre? Et n'est-ce pas ainsi que le menuisier d'Arétée, maître de toute sa raison dans son atelier, la perdait en mettant le pied hors de sa maison, et la recouvrait tout de suite en y rentrant? Comment concevoir une affection cérébrale sitôt formée, sitôt détruite? Quoi qu'il en soit, en traitant du croisement, Huzard propose quelques règles pour en assurer les résultats. La première, c'est qu'il n'appartient qu'aux races du midi de perfectionner les races du nord, comme si le feu de la vie était plus énergique ou plus concentré dans ces organisations, trempées, en quelque sorte, par la chaleur et la lumière. La deuxième règle, c'est que les mâles sont les seuls instruments de cette perfection, le mâle donnant le texte que développe la femelle; règle confirmée pour presque tous les animaux domestiques par l'expérience du suédois Aelstroem, mais, en quelque façon, contraire au sentiment des Arabes, qui, dans le produit de la conception, accordent plus à la femelle qu'au mâle : aussi ne cèdent-ils presque jamais leurs juments aux étrangers. De ces deux règles, Huzard tire celles que tous les peuples auraient à suivre dans les croisements qu'ils pourraient tenter. Il entre à cet égard dans des détails de géographie que je dois m'interdire. Enfin se présente la question des haras, question immense

qui embrasse toutes les autres, et que Huzard a traitée trois fois : la première, en 1798, dans un article de l'*Encyclopédie méthodique*, où il a fondu ses propres idées avec celles de Hartman, auteur d'un excellent livre allemand sur le même sujet, et dont Huzard avait publié la traduction dix années auparavant; la deuxième fois dans l'instruction de l'an x; la troisième, en 1826, dans un article du *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Déterville. Ce dernier article est le résumé des deux autres. Huzard y reproduit les mêmes vues sur la nécessité des haras, lesquels ne fleuriront, selon lui, que par l'instruction, les encouragements et la liberté. Pour toutes les épreuves à tenter sur l'introduction des races étrangères et leur mélange avec les nôtres, il pense qu'il suffirait d'avoir, sur deux points opposés de la France, deux haras fondés et tenus par le gouvernement. Comme on ne fait bien qu'une seule chose à la fois, peut-être jugerait-on plus convenable de créer autant de haras que l'on peut compter pour les chevaux de services distincts, chacun de ces services exigeant en effet une organisation, et, par suite, une éducation toute spéciale. Mais, pour former de tels établissements, l'extrême division des terres, la médiocrité des fortunes, la timidité des entrepreneurs, la lenteur et l'incertitude des résultats, et, dans les agents de l'autorité, le défaut de ce zèle et de cette persévérance qu'inspire l'intérêt privé, seront peut-être à jamais parmi nous des difficultes invincibles.

Dans le temps que Huzard commençait à écrire pour l'*Encyclopédie*, le tribunal du commerce, et plus tard divers tribunaux de la capitale, lui conférent les expertises

touchant les vices rédhibitoires. C'était le mettre dans le secret de ces fraudes qui, dans le commerce des chevaux, interviennent sous mille formes entre le vendeur et l'acheteur, pour tromper l'un au profit de l'autre, et dont les complices colorent la bassesse et la honte par la grotesque bouffonnerie de leur langage; de même que, sous les argots de *gloire* et de *triomphe*, nous nous cachons à nous-mêmes l'horreur des conquêtes, c'est-à-dire nos propres infortunes. Ces fonctions d'expert, Huzard les a remplies pendant quarante ans. Les procès-verbaux et les rapports dont il tenait copie forment un recueil de douze volumes in-folio; trésor pour cette jurisprudence vétérinaire si cultivée par les Romains, comme on le voit à chaque page de Varron. Ces archives, du reste, sont, comme celles du genre humain, plus chargées de méfaits que de vertus. La simplicité de la vertu n'a presque pas d'historiens; l'iniquité, si multiple, en a beaucoup.

Ce qu'Hippocrate a indiqué dans quelques paragraphes de son premier livre des maladies; ce que Stoll a développé dans sa thèse sur les cas imprévus, Huzard l'a fait de son côté pour les chevaux attachés au service des messageries et des roulages, lequels ne sont que trop souvent arrêtés dans leur route par des accidents ou par des maladies. L'instruction qu'il rédigea sur cet objet pour une administration civile fut adoptée sur le-champ par celle de la guerre, et se répandit en plusieurs langues avec une rapidité qui fit voir combien elle était nécessaire. Les leçons qu'elle renferme firent disparaître les procédés inutiles, bizarres, cruels, dangereux, dont se composait alors toute la science des maréchaux.

A la tête de ce dernier ouvrage, Huzard apprenait à reconnaître la morve, et à purifier les lieux qu'elle avait infectés. Il était pénétré de la propriété contagieuse de cette maladie, propriété que l'on a longtemps contestée, et sur laquelle on dispute encore ; comme s'il était possible de se mettre sérieusement dans l'esprit que, tout ayant de l'action sur l'économie vivante, les vapeurs morbifiques et les virus n'en ont aucune.

Ici, messieurs, je passerai sous silence quelques écrits très courts de Huzard, sur le vertige des chevaux, sur l'étymologie du mot *fourbure*, sur les concours des mémoires de médecine vétérinaire, concours dont, pendant vingt ans de suite, il rédigea les rapports. Je ne parlerai ni de sa correspondance avec Tessier et Grognier, de Lyon, sur des objets d'économie domestique, ni de son extrait du charmant livre de Choiselat sur l'art de s'enrichir avec des poules ; ni des notes pleines d'intérêt qu'il a consignées dans la dernière édition du grand ouvrage d'Ollivier de Serres. Il n'est plus que deux objets sur lesquels j'appellerai votre attention.

Deux fois dans sa vie, la première en 1797, dans l'est de la France et dans une partie de l'Allemagne : la deuxième en 1814, à Paris et dans les environs, Huzard a eu sous les yeux des exemples de ces épizooties meurtrières, j'ai presque dit ces tragédies terribles qui, surtout dans le dernier siècle, en Italie, en Allemagne, en France, en Hollande, ont enlevé par centaines des milliers de têtes de bétail ; plaies cruelles dont l'agriculture se ressent encore ; tristes fruits de ces guerres qui confondent, détruisent, massacrent tout, jusqu'à la raison des peuples. Ces cala-

mités ont eu, comme tous les nôtres, les historiens les plus illustres : Lancisi, Ramazzini, Sagar, Goëlike, Sauvages, Camper, le grand Haller lui-même, et Vicq-d'Azyr. La première que vit Huzard n'était qu'un léger épisode où le caractère contagieux fut équivoque ; dans la deuxième, il fut manifeste à ce point, qu'un peu de litière où des bêtes malades s'étaient un moment reposées transmit le mal à des bêtes qui succombèrent toutes, et que cependant les premières n'avaient ni vues ni approchées. Les bêtes mortes, que faire de leurs restes? Souvenez-vous que, dans l'intensité de ces redoutables maladies, il est des degrés si extrêmes, que tantôt vous userez impunément des cuirs et des chairs, et que tantôt le seul attouchement de ces matières donnera la mort.

Le second objet est celui-ci : dès 1782, Chabert, Flandrin, Huzard, avaient mis en commun leurs talents et leur savoir pour composer sur les maladies de tous les animaux domestiques un almanach vétérinaire dont les livraisons interrompues furent reprises en 1792, et finalement refondues en 1809, pour former le premier volume d'un ouvrage connu sous le titre d'*Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques*. Cet ouvrage s'est accru d'année en année de 1809 à 1824, et forme aujourd'hui une collection de six volumes in-8°. Chaque volume est divisé en quatre parties : la première contient l'histoire des écoles, et c'est là que l'on peut voir avec quelle solennité les prix étaient annuellement distribués à l'école d'Alfort : solennité que relevaient par leur présence des ministres, des magistrats, des grands seigneurs, de savants naturalistes, de profonds physiciens, des hommes

d'une éloquence admirable, un Vicq-d'Azyr, un Fourcroy, lesquels, mêlés à tant de célèbres professeurs, Chabert, Flandrin, Broussonet, formaient l'ensemble le plus rare, et des réunions peut-être alors uniques dans tout le monde. Les autres parties du volume contiennent les observations des maladies, et l'extrait des meilleurs ouvrages que publiait toute l'Europe. Tout ce que Chabert, tout ce que Flandrin, tout ce que Huzard lui-même, ont produit d'excellent sur la jurisprudence vétérinaire, sur les maladies des bœufs, des chiens, des chevaux, des moutons, le charbon, la rage, la morve, ces avortements que l'on a crus contagieux, cette fluxion périodique qu'on croirait égyptienne, etc., est entré dans ce recueil et en fait l'ornement. Les habiles vétérinaires des provinces y ont trouvé place pour leurs observations. Aucun ouvrage n'est plus varié ni plus instructif. Après qu'on l'a parcouru, une idée se présente à l'esprit. La médecine des animaux n'existe pas encore; mais, pour élever ce bel édifice, tous les matériaux sont prêts; et si vous joignez ce recueil à tous ceux qui ont paru depuis quelques années (1), si vous y joignez, de plus, tous les ouvrages que la France, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et l'Angleterre ont mis récemment au jour, vous jugerez que ces matériaux sont immenses. Il ne faut plus que rapprocher, comparer, choisir; en un mot, toutes les tablettes sont dans le temple, et l'ombre de Bourgelat semble appeler aujourd'hui le créateur qu'il

(1) Voyez l'important ouvrage de Hurtrel d'Arboval, *Dictionnaire de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires*, 2e édit. augmentée. *Paris*, 1838-1839, 6 vol. in-8.

a promis, pour ainsi dire, et qui, de tant de matériaux épurés, fera sortir, second Hippocrate, une médecine aussi chaste que celle du premier.

Huzard avait une érudition infinie. Il suffirait, pour en convaincre, de citer les livres rares et singuliers qu'il a tirés de l'oubli, ou de citer seulement l'examen qu'il a fait de la traduction de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, par Camus. Sa passion pour les livres le conduisit à se former sur son art la bibliothèque la plus complète qui fût au monde. On y voyait des curiosités venues des extrémités de la terre. Sa générosité la tenait ouverte à qui en avait besoin. Une passion plus impérieuse encore et plus noble était en lui celle du bien public. Tessier, Gilbert, Huzard, trois noms à jamais liés l'un à l'autre dans les souvenirs de la France : ce sont eux qui l'ont dotée de l'inestimable richesse des laines espagnoles. Avec quelle chaleur, avec quel courage, avec quelle persévérance il s'unit à ces deux cœurs d'hommes, pour conserver à Chanorier le magnifique troupeau que la barbarie des temps le contraignait de fuir, et d'abandonner au hasard ou à l'avidité de ses persécuteurs ! Avec quelle sollicitude et quel oubli de lui-même il soigna jusqu'à son dernier soupir la vieillesse de Chabert ! Dans des circonstances périlleuses, avec quel empressement il secourut les élèves ! Jamais homme ne porta plus loin le désintéressement, et n'eut une probité plus sévère. Cette probité ombrageuse, trop prompte peut-être à soupçonner celle d'autrui, donnait parfois à son langage une rudesse que démentait la bonté de son cœur. C'est encore par probité qu'il mettait dans l'accomplissement de ses devoirs une ponctualité tout ensemble

exemplaire et désolante pour ses collègues. Fondateur du conseil de salubrité, de concert avec Parmentier et Cadet-Gassicourt, sous l'autorité du préfet de police, M. le comte Dubois, il éclairait ses collègues de ses lumières, il les édifiait de son assiduité. Inspecteur général des écoles vétérinaires, il préserva plusieurs fois de leur ruine et l'école de Lyon, si nécessaire, et l'école d'Alfort, dont il était l'élève. Il créa l'école de Zutphen ; il inaugura celle de Toulouse. Membre de l'Académie des sciences, membre de l'Académie royale de médecine, membre de la Société royale et centrale d'agriculture, membre de plusieurs autres sociétés, il y fut toujours un modèle d'exactitude et d'activité. Huzard était d'une constitution vigoureuse ; il jouissait d'une santé que les travaux, les voyages et le temps n'avaient point altérée. Un accident qui, par ses suites, ne fut qu'incommode, et qui, à chaque moment, pouvait être mortel, y porta une première atteinte ; les fatigues et les années firent le reste. Un affaiblissement graduel se répandit lentement dans tout son être, et la chute de ses forces entraînant celle de ses sens et de son esprit, il s'éteignit sans douleur dans la nuit du 30 novembre 1838, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Des députations savantes honorèrent ses obsèques, et, au nom de l'Académie royale de médecine et de la Société d'agriculture, M. de Sylvestre et M. Mérat (1) firent entendre sur sa tombe les regrets de ces deux compagnies.

Il a laissé un fils, digne héritier de ses talents et de sa

(1) *Bulletin de l'Academie royale de medecine*, t. III, p. 302.

renommée, et que nous avons le bonheur de posséder parmi nous.

J.-B. Huzard a publié :

Essai sur les eaux aux jambes des chevaux. *Paris*, 1784, in-8.

Notice historique des principaux hippiatres qui ont écrit sur la morve. (Extrait du *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie*. Paris, 1786.)

Traité des haras, auquel on a joint la manière de ferrer, marquer, hongrer et anglaiser les poulains, etc., par J.-G. Hartmann, trad. de l'allemand : revu et publié par J.-B. Huzard. *Paris*, 1788, in-8.

Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques, par Chabert, Flandin et J.-B. Huzard. *Paris*, 1792-1795, 6 vol. in-8. — Quatrième édition. *Paris*, 1809-1827, 6 vol. in-8.

Instruction sommaire aux voituriers, conducteurs de fourgons et autres voitures publiques nationales, sur les soins qu'ils doivent donner à leurs chevaux en route, etc. *Paris*, 1793, in-8.

Essai sur les maladies qui affectent les vaches laitières des faubourgs et environs de Paris. *Paris*, 1794, in-8.

Instruction sur l'épidémie des vaches, etc. *Paris*, 1796, in-8.

Instruction sur la manière de conduire et de gouverner les vaches laitières, par P. Chabert et J.-B. Huzard. *Paris*, 1797, in-8. — Troisième édition. *Paris*, 1807, in-8.

Observations sur un écoulement spermatique involontaire dans un cheval. *Paris*, 1797, in-8.

Instruction et nouveau rapport imprimé en France et en Allemagne, et relatifs à la maladie des bêtes à cornes qui a régné dans le département des Forêts. *Paris*, 1797, in-8.

Instruction sur les maladies inflammatoires et épizootiques, et principalement sur celle qui affecte les bêtes à cornes

des départements de l'Est, d'une partie de l'Allemagne et des parcs d'approvisionnement des armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, par J.-B. Huzard et Desplas. *Paris*, 1797, in-8.

Instruction sur les moyens propres à prévenir l'invasion de la morve, à en préserver les chevaux, et à désinfecter les écuries où cette maladie a régné. *Paris*, an II, in-8. — Quatrième édition, par Chabert et Huzard. *Paris*, 1797, in-8.

Mémoire sur la péripneumonie chronique ou phthisie pulmonaire qui affecte les vaches laitières de Paris et des environs, avec les moyens curatifs et préservatifs de cette maladie, et des observations sur l'usage du lait et de la viande des vaches malades. *Paris*, 1800, in-8.

Instruction sur l'amélioration des chevaux en France, destinée principalement aux cultivateurs. *Paris*, 1802, in-8.

Notice bibliographique des différentes éditions du théâtre d'agriculture d'Olivier de Serres. *Paris*, 1806, in-4.

Précis sur l'épizootie qui s'est déclarée en juillet 1810 sur les bœufs dans la vallée d'Auge (Calvados). *Paris*, 1810, in-fol.

Notice sur les mots hippiatre, vétérinaire et maréchal, 3e édition. *Paris*, 1816, in-8.

Instruction sommaire sur la maladie des bêtes à laine appelée pourriture, par J.-B. Huzard et Tessier. *Paris*, 1817, in-8.

Correspondance entre MM. Tessier, Grognier et Huzard, relativement aux chèvres indigènes qu'on élève dans la domesticité sur le Mont-Dore. *Paris*, 1818, in-8.

Conjectures sur l'origine ou l'étymologie du nom de la maladie connue dans les chevaux sous le nom de fourbure, auxquelles on a ajouté des notes bibliographiques sur quelques anciens ouvrages de vétérinaire. *Paris*, 1827, in-8.

Indépendamment de ces ouvrages, J.-B. Huzard a publié des mémoires et des articles dans l'*Encyclopédie métho-*

dique, dans la *Feuille villageoise*, dans les *Mémoires de la Société royale et centrale d'agriculture*, dans les *Annales de l'agriculture française*, dans le *Cours d'agriculture.* Il a publié comme éditeur, avec notes, une nouvelle édition du *Théâtre d'agriculture*, par Ollivier de Serres; il a ajouté des notes aux divers ouvrages de Bourgelat.

ÉLOGE

DU

Ch.-Chr.-H. MARC,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 6 DÉCEMBRE 1842.

Deux hommes ont eu l'honneur de vous appartenir, Esquirol et Marc. Rapprochés par la conformité de leurs études, par l'honnêteté de leur caractère, par la communauté de leurs travaux, ces deux hommes se sont connus, estimés, aimés; et, nés presque en même temps, ils ont presque en même temps quitté la terre, Marc le premier, Esquirol le second. Leur naissance et leur mort n'ont été séparées des deux parts que de quelques mois. Il y a plus : ce sont des maladies similaires qui nous ont privés de l'un et de l'autre On dirait qu'ayant reçu dès l'origine la même quantité d'énergie vitale, ils devaient parcourir avec elle le même nombre d'années, et tomber presque ensemble avec elle, et pour ainsi dire du même coup. Je ne dois point séparer ce que n'ont séparé ni la vie ni la mort. Je rappellerai donc à vos souvenirs les travaux qui

ont honoré ces deux hommes. Aujourd'hui, je me propose de vous parler de Marc : ainsi le veut l'ordre des temps, ou plutôt, ainsi le veut la nature même de ses ouvrages. Marc avait sans doute embrassé plus d'objets que n'en embrassait Esquirol ; mais, entre ceux qui les ont occupés l'un et l'autre, il en est un, le plus difficile de tous, qu'Esquirol a peut-être mieux approfondi que ne l'a fait Marc ; je veux dire les maladies de l'esprit, matière qui se rattache à la philosophie la plus sublime. Souffrez qu'après en avoir touché quelques paroles dans cette séance, je réserve pour une séance ultérieure les développements où j'oserai mettre sous vos yeux ce qui constitue aux miens les bases fondamentales de notre entendement. L'éloge que vous allez entendre ne vous offrira sur ce point qu'une ébauche, dont l'éloge d'Esquirol sera le complément : heureux, dans l'exposition d'une doctrine si épineuse, de me ménager une gradation si nécessaire !

Charles-Chrétien-Henri Marc naquit à Amsterdam, le 4 novembre 1771. Son père était Allemand, sa mère Hollandaise. En 1772, ses parents vinrent s'établir au Havre, et y demeurèrent jusqu'en 1780. Pendant ces neuf années, Marc parlait allemand avec son père, hollandais avec sa mère, et français avec ses petits camarades d'études. Il brillait au milieu d'eux par son application et ses succès.

En 1781, il fut ramené en Allemagne par sa famille, et mis, à l'âge de treize ans, au collége de Schepfenthal, en Saxe. Là, sous la direction du célèbre instituteur Saltzmann, il apprit le latin comme l'avait appris Montaigne, et comme lui-même, au Havre, avait appris le

français. Dans ce collége, en effet, tout le monde parlait latin, comme on parle une langue vivante; méthode prompte et sûre, qui, pour une langue quelconque, la fait entrer dans les habitudes de l'esprit, et l'identifie avec l'esprit lui-même. Bientôt, à l'âge où l'on ne sait guère qu'une langue, Marc en savait quatre; et ne vous figurez pas que ce soit là une richesse stérile, une vaine surcharge de mots. La nécessité de considérer de près les signes pour les approprier aux idées, forme de bonne heure à l'art de saisir entre les idées elles-mêmes les différences quelquefois très délicates, et jusqu'aux nuances très fines de sentiments qui les distinguent; et de là naît une sorte de logique très subtile et toute pratique, qui, dans la suite, s'applique à tout pour tout éclairer, jusqu'à la secrète parenté des peuples et jusqu'à la théorie des langues, si embarrassante pour les philosophes. Quoi qu'il en soit, à dix-sept ans, Marc avait achevé ses premières études. Le latin lui était si familier, qu'il le parlait avec une extrême élégance, et que, prêt à se séparer de ses condisciples et de ses maîtres, il écrivit en cette langue un discours d'adieux d'un style si pur et si touchant, que les professeurs jugèrent à propos de le faire imprimer, et que l'un d'entre eux y répondit par des strophes, où respiraient à la fois et la tendre estime qu'ils avaient pour leur élève, et la douleur que leur causait une séparation si prochaine. Pourquoi, de nos jours, et de nation à nation, l'usage d'une langue si nécessaire est-il comme abandonné? Apprise dès l'enfance, dans tout le monde civilisé, elle ferait plus que jamais servir au présent les lumières du passé, et les lumières du présent même: et les produits

de l'intelligence se répandraient sur la terre avec la même rapidité que ceux de l'industrie. Si le genre humain est encore séparé d'avec lui-même, c'est par le malheur de Babel, c'est par la diversité des langues. Une langue unique serait un lien de concorde entre les peuples.

Sorti du collége, Marc avait à choisir une profession; et, soit par une inclination naturelle, soit par les conseils et l'exemple d'un de ses oncles paternels, fort habile homme, conseiller aulique, et premier médecin du charitable évêque de Bamberg, Marc se décida pour la médecine. Devant lui s'ouvraient plus de vingt universités célèbres, car le nord de l'Allemagne est peut-être le point le plus éclairé de l'Europe et du monde. Marc se rendit à l'université d'Iéna, et n'y resta que quelques mois. Son père étant désormais fixé à Erlangen, avec les fonctions de conseiller des finances, c'est à l'université d'Erlangen que Marc voulut terminer ses études médicales : heureux de vivre au sein de sa famille, et de recevoir sous ses yeux les honneurs du doctorat. En février 1792, sous les auspices de ses maîtres, Schreber et Isenflamm, il fut, en effet, reçu docteur. Sa thèse inaugurale offre l'histoire d'une maladie spasmodique analogue à la convulsion polymorphe qu'on a décrite à Berlin. Celle-ci était due, selon toute apparence, à la rétrocession d'un exanthème qu'avaient fait disparaître des applications saturnines. Entre autres singularités, elle faisait entendre dans les articulations un bruit de rongement, une sorte de frémissement, lequel se transmettait aux corps solides et vibratiles que touchait la malade, fait que Marc n'explique pas, et qui rappelle ce que Gilibert observait en 1771, à

Grodno. Dans sa préface, Marc s'excuse avec modestie de ne pas suivre le conseil que Ludwig donne aux jeunes praticiens, de se tenir en garde contre les premiers faits qu'ils rencontrent, et de n'en pas précipiter la publication. Mais ce qui charme dans cette préface, c'est l'expression de cette déférence et de ce respect que les jeunes médecins allemands ont toujours eu pour leurs maîtres : sorte de piété très digne elle-même de respect, et que le docteur Kilian relève avec tant de raison dans les articles qu'il a publiés sur les universités d'Allemagne (1). A la fin de sa thèse, Marc reproduit quelques propositions pour avertir le médecin qu'il n'est pas le maître de la nature ; que la santé parfaite est un état idéal : et qu'une très subtile anatomie n'est pas nécessaire au praticien, bien qu'à vrai dire, il n'existe sans elle ni physiologie complète, ni anatomie pathologique. Du reste, cette thèse de Marc indiquait déjà quelle direction prenait son esprit. Elle fut soutenue avec éclat. Le père de Marc assistait à cette solennité. Schreber et Isenflamm le félicitèrent sur les talents de son fils, et présagèrent à ce fils un brillant avenir.

Cependant Marc cherchait à se perfectionner dans la pratique. Il se rendit à Vienne, et suivit dix-huit mois les hôpitaux de cette capitale, où l'on tenait un compte exact des maladies et de la mortalité. D'un autre côté, l'évêque de Bamberg faisait construire un hôpital, qui pourrait, même encore aujourd'hui, servir de modèle.

(1) *Journal complémentaire des sciences médicales*, t. XXVI, p. 146, 232 ; t. XXVII, p. 138 ; t. XXX, p. 229.

L'oncle de Marc dirigeait ce grand travail. Il fit venir près de lui son neveu, l'associa à ses nouvelles fonctions, et l'attacha bientôt au service de la princesse douairière de Lœvenstein, laquelle, partant pour ses terres de Bohême, désirait être accompagnée d'un habile médecin. Marc suivit la princesse. Il fut en Bohême ce qu'il a été partout : humain, généreux, désintéressé. Il eut à conduire beaucoup de malades; mais plus ils étaient nombreux et pauvres, plus il mettait de zèle à les servir.

En 1795, c'est-à-dire à l'âge de vingt-quatre ans, Marc publia trois ouvrages ; le premier est un livre d'hygiène à l'usage des voyageurs; le second a pour titre : *De l'emploi du gaz azote dans la phthisie pulmonaire;* et le troisième : *Observations générales sur les poisons et sur les effets qu'ils produisent dans le corps de l'homme.* Ces ouvrages sont en allemand; je n'en connais que les titres, et ce que je puis dire à l'égard du second, qu'a mentionné Alibert, c'est que l'azote, n'entretenant la vie qu'avec quelque mélange d'oxygène, c'est probablement dans cet état que l'employait Marc, et qu'aussi malheureux dans ses essais que l'ont été dans les leurs Fourcroy, Beddoës et beaucoup d'autres, il n'obtint que deux fois, non des guérisons, mais un ralentissement du pouls et un calme passager. Les gaz ont paru; on s'en promettait des miracles; on les a mis à l'œuvre; et, malgré la prédilection de Rolando pour quelques uns d'entre eux, ce ne sont plus que des serviteurs infidèles qu'on laisse dans l'oubli.

Quant au troisième ouvrage sur les poisons, ce qui le recommanderait à notre estime, c'est qu'il a été traduit en italien par Ferraris, et qu'Hildebrand en agréa la dé-

dicace : Hildebrand, qui, professant à Erlangen deux sciences qu'il ne faudrait jamais séparer, la médecine et la chimie, en a éclairé de ses veilles laborieuses presque toutes les branches, et qui, de même qu'Isenflamm, s'était spécialement occupé des poisons; d'où j'oserais conclure qu'en écrivant sur cette matière, Marc s'était pénétré de l'esprit de ses maîtres, ou plutôt de l'esprit qui depuis longtemps dominait toute l'Allemagne. L'étude des poisons, si précieuse pour la physiologie, ne l'est pas moins pour la médecine légale. Or, sous quelque forme qu'elle ait existé dans les temps primitifs, je veux dire dans tout l'Orient, et même dans l'ancienne Italie, la médecine légale n'a été tirée du néant que depuis trois siècles, au cœur même de l'Allemagne, par la constitution Caroline; et c'est en Allemagne qu'elle a reçu ses premiers développements. « De rapides progrès en firent naître, dit Haller, un art tout nouveau, dont Boërhaave lui-même ne parle pas; art inconnu en Angleterre, peu connu en Espagne et même en Italie, bien que l'Italie possédât les ouvrages du Sicilien Fidelis et du Romain Paul Zacchias. La France n'avait encore a cette époque que les ébauches faites par Ambroise Paré (1) et par Mauriceau; mais, dans notre heureuse nation, une intelligence plus prompte que le temps, pour ainsi dire, en répare aisément les pertes, et, par les chefs-d'œuvre qu'elle a produits depuis un demi-siècle, la France, supérieure à l'Angleterre et à l'Italie, peut aujourd'hui le disputer même à l'Allemagne. Maintenant, jetez les yeux

(1) *OEuvres complètes d'*Amb. Paré. *Paris*, 1841, t. III, p. 651.

autour de vous ; considérez ces grands rassemblements d'hommes, qui, distribués dans des hameaux, des villages et des villes, constituent les nations ; énumérez, s'il se peut, les rapports et les intérêts qui les lient, et demandez-vous, d'une part, s'il est un seul de ces rapports, s'il est un seul de ces intérêts que la loi puisse régler et défendre sans l'intervention de la médecine, et, de l'autre, s'il est une science plus importante, plus étendue et plus difficile que cette grande médecine que l'Égypte a connue, que Franck a ressuscitée, et dont le vaste ensemble comprend et la médecine légale, et la médecine politique, laquelle n'est que l'art de conserver les peuples. Tel est le fonds d'idées, ou, pour emprunter une expression d'Aristote, tel est le fonds d'enthymèmes ou de pensées habituelles que Marc avait tirées de ses études, et qu'il portait avec lui lorsqu'il vint en France pour s'y créer une situation.

Ce fut vers la fin de 1795 qu'il fit à Paris sa première apparition. Sa jeunesse, son savoir, son caractère ouvert, et même cette qualité d'étranger qui prévient toujours si favorablement en France, tout lui concilia parmi les jeunes médecins de la capitale un accueil bienveillant. Il se lia surtout avec Bichat, avec Ribes, avec Alibert, et, sous l'autorité de leur maître Corvisart, il concourut avec eux, avec Fourcroy, Cabanis, Desgenettes, Larrey, Duméril, Pinel et quelques autres, à la formation de cette société médicale d'émulation à laquelle on doit de si beaux mémoires. Toutefois, ce ne fut qu'en 1798, après la mort de son père, que Marc se considéra comme fixé définitivement à Paris.

La fortune de sa famille était en grande partie dans les fonds publics de France, et ces fonds s'étaient singulièrement détériorés. Cette première perte fut aggravée par d'autres pertes inséparables des affaires humaines. Cependant Marc avait une famille, et ce fut une nécessité pour lui de chercher des ressources dans la pratique. Mais le jeune médecin qui débute à Paris rencontre mille difficultés. Ce qui surtout révoltait Marc, c'était l'obligation de délivrer des notes comme on délivre une facture, et de s'entendre contester le prix de ses soins, comme on conteste pour un objet mercantile. Ne pouvant se faire à cette humiliation sans exemple en Allemagne, il se ressouvint qu'il était chimiste, et considéra la chimie comme une bienfaitrice qui le nourrirait sans l'avilir. Avec le peu qui lui restait, il fonda une manufacture de produits chimiques. Il y consomma sa ruine, et ce rude mécompte le rejeta dans les épines de la pratique. Il avait alors quatre enfants avec leur mère; mais dégagé de tout avec qui que ce fût, il ne devait rien qu'à sa famille et à lui-même; et n'ayant point à rougir de sa mauvaise fortune, il y trouvait au contraire de nouvelles forces pour la combattre et la vaincre. Ici, Messieurs, consultez votre propre cœur; il ne vous dira rien que n'ait fait notre confrère. Le jour, l'âme remplie de pensées douloureuses, il faisait régulièrement ses visites, et les entremêlait de quelques échappées chez des pauvres : il allait soulager ses propres maux en soulageant les leurs; et le soir, lorsque, rendu de fatigues, et affaibli par des privations de toute espèce, il se rendait au milieu des siens alarmés, il dissimulait ses peines, et par la sérénité de son visage, par la tendresse et l'enjouement de

ses paroles, il dissipait leur tristesse, il ranimait leur courage, il leur rendait l'espérance. La nuit, lorsque des êtres si chers goûtaient du moins les bienfaits du sommeil, Marc veillait pour eux ; il écrivait pour les journaux de médecine ; et plus d'une fois le jour l'a surpris dans une occupation si touchante. Ajouterai-je qu'au cœur des hivers, afin de n'éveiller personne, et de ménager pour ses tendres enfants le bois qui devait les chauffer, Marc, s'arrachant de bonne heure au sommeil, et s'enveloppant d'un épais manteau, prenait la plume et se mettait au travail avec une ardeur toujours plus vive? Vous me pardonnerez ces détails, Messieurs : je parle à des pères qui ont des entrailles ; je parle à des fils qui ont de la reconnaissance : je rends à des vertus domestiques un hommage que la science ne saurait leur envier sans se flétrir elle-même : car les premières de toutes les sciences, les plus saintes et les plus nécessaires, sont de pratiquer et d'honorer la vertu.

Marc n'a publié dans les *Mémoires de la Société médicale d'émulation* qu'un petit nombre de mémoires, entre autres sur une énorme tympanite qui ne dépendait ni d'un épanchement de liquides, ni d'un développement de gaz : maladie que fit disparaître une piqûre de trois-quarts, et qui serait un argument en faveur du pneumatisme et de l'acupuncture. Un second mémoire porte sur un sujet de médecine légale, sur la superfétation, que Marc ne croit possible dans notre espèce que dans le cas où la femme est didelphe ; décision que pourraient démentir les observations de Diemerbroëck, de Buffon, de Smellie, de Haller et de beaucoup d'autres, s'il était toujours possible de

constater le véritable état de l'utérus. Enfin, dans un troisième mémoire, Marc fait à Reich l'honneur d'exposer dans une série de 88 paragraphes les non-sens, les contradictions, les paralogismes, les obscurités dont ce médecin a composé toute une théorie des fièvres. A l'entendre, que l'oxygène soit en moins dans notre économie, l'équilibre est rompu, et la fièvre s'allume; restituez l'oxygène par l'administration des acides, vous rétablissez l'équilibre, et par conséquent la santé. Mais quoi! on se servait des gaz pour guérir les maladies, il était naturel qu'on s'en servît pour les expliquer. Le merveilleux est qu'une doctrine si étrange eut des sectaires, et que l'auteur obtint des récompenses. Se précipiter ainsi vers des théories nouvelles, n'est-ce pas accuser l'art de n'en point avoir? Toutefois, le jour peut arriver où, selon le vœu de Fourcroy, la médecine ne serait plus qu'une annexe de la chimie. Mais que ce temps est encore loin de nous! L'homme pourra-t-il jamais connaître, suivre, imiter, favoriser, détruire les combinaisons infinies qui se consomment dans la profondeur de ses organes? A la vue de cet abîme de difficultés, ce qui en détournerait à jamais les esprits, c'est l'issue malheureuse de ces tentatives prématurées, telles que celles de Reich et de quelques autres, contre lesquels Fourcroy lui-même s'élevait avec tant de chaleur. La chimie a ses racines partout, dans les corps bruts et dans les corps organisés : diversifiant ses œuvres selon la diversité des terrains, mais ne les variant nulle part plus que dans l'homme : dans l'homme, où se jouent toutes les forces de la nature ; en particulier, le sentiment, nouvelle force immatérielle, nouvel agent insaisissable et

néanmoins tout-puissant ; qui, diffus dans tous les systèmes pour les vivifier, marque de son caractère propre tous les mouvements et tous les produits. Que la chimie pénètre dans ces mystères, elle le peut : mais qu'elle se défie toujours d'elle-même ; car là, comme partout, elle rencontrera des déceptions et des limites.

Vers le même temps, Hildebrand avait publié un ouvrage sur un sujet qui, depuis Hippocrate jusqu'à Stahl, Boërhaave, De Haën, et jusqu'à nous, tient une grande place dans la médecine ; je veux parler des hémorrhoïdes : sorte de flux, qui libre ou fermé, favorable ou contraire, et rapproché d'une multitude de maladies graves, dangereuses, mortelles, en découvre les affinités, les évolutions, le génie intime, pour ainsi dire, et en serait ou la source, ou l'équivalent, ou la solution. Il est même des peuples dont la santé, selon Haller, n'aurait que ce flux pour régulateur. Hildebrand n'a touché qu'un point de ce grand sujet ; il ne traite que des hémorrhoïdes fermées, et, lorsqu'il est permis d'en essayer la guérison, il indique par quel moyen on peut en effet les guérir. Marc traduisit cet ouvrage, et le rendit public en 1803.

Les rencontres de la pratique l'avaient mis en relation avec un médecin très habile et très répandu, qui, charmé de la raison, de la droiture, des lumières et de la modestie de Marc, avait soigneusement étudié son caractère, et avait conçu pour lui la plus profonde estime. Ce médecin était le docteur Herbaüer. On était dans les premiers mois de 1806. Louis Napoléon monta sur le trône de la Hollande, et voulut s'attacher M. Herbaüer. M. Herbaüer accepta. Sur le point de se séparer de sa clientèle, il se

rend chez Marc. « Je vous demande votre amitié, lui dit-» il, et vous prie de recevoir un gage de la mienne. Je » quitte Paris, je me rends auprès du roi de Hollande. » Veuillez me remplacer auprès de mes clients. Pour ré-» pondre à la confiance dont ils m'ont honoré, je veux à » mon tour les confier à votre savoir, à votre probité. Souf-» frez que je les donne à vous, et que je vous donne à » eux. » Jamais fortune ne s'offrit de meilleure grâce, et ne fut mieux méritée. Le choix d'Herbaüer fut justifié chaque jour, et chaque jour aussi la situation de Marc devint plus heureuse.

Au milieu des occupations qui remplissent désormais sa vie, Marc réservait toujours une partie de son temps pour ses études favorites. Le docteur Rose venait de donner à l'Allemagne un manuel d'autopsie cadavérique médico-légale, ouvrage concis, méthodique, et fort estimé. Marc en fit une traduction qui parut en 1808, enrichie de notes et de commentaires. Marc y joignit deux mémoires de sa composition, l'un sur la docimasie pulmonaire, l'autre sur les signes de la mort par submersion. A la tête de ce petit recueil, il mit une préface où il déplore l'indifférence où nous étions encore pour la médecine légale : pour cette médecine, tutrice de l'honneur et de la vie des hommes, et qui, dans la contrée où la chimie jetait tant d'éclat, aurait dû briller comme elle. Ce qui frappe surtout dans ce petit ouvrage, c'est la prodigieuse quantité de détails qui se révèlent à l'attention, lorsqu'elle se concentre sur un seul objet ; à quoi j'ajoute que de tous ces détails il n'en est pas un seul, quelque petit qu'il soit, qui n'ait sa valeur, et ne suffise quelquefois à trancher pour ou contre les plus

graves questions : d'où Marc conclut avec raison que dans les questions de meurtre et d'empoisonnement, ce n'est jamais qu'après le plus scrupuleux examen, ce n'est jamais qu'avec une extrême réserve, et j'ose dire, avec une sainte terreur, que le médecin doit prononcer, de peur de participer au crime que la loi doit punir, ou de rester toute sa vie couvert d'un sang innocent.

Cette même année 1808 fut remarquable pour Marc, je dirais presque pour la médecine. Marc habitait alors un quartier bas, humide, presque marécageux, peuplé d'ouvriers pauvres, intempérants, et livrés par leur travail, et même par leurs excès, à toutes les insalubrités des saisons et du sol. Là vinrent des fièvres intermittentes ; elles y vinrent à profusion, et le spécifique manquait. Le continent était fermé à l'Angleterre ; en revanche, l'Océan nous était fermé. Le quinquina était très rare et très cher. Comment y suppléer? comment suppléer à l'inertie des amers indigènes? et malgré l'exemple donné par les médecins polonais, comment oser prendre l'arséniate de soude? Marc eut l'idée de recourir au sulfate de fer, et cette substitution eut tout le succès imaginable. Le sulfate de fer guérissait des fièvres que n'avait pas guéries le quinquina lui-même. En 1809, la Société de médecine de Paris consigna dans son recueil les résultats de cette heureuse pratique, et Marc en fit le texte de deux mémoires qui parurent en 1810, sous le titre de : *Recherches sur l'emploi du sulfate de fer dans le traitement des fièvres intermittentes*. En médecine, vous le savez, il n'est point de petit service. Celui-là fut reconnu et récompensé comme il devait l'être. Corvisart écrivit à Marc pour le féliciter

au nom de l'autorité, et au nom de l'art lui-même. On conseillait à Marc de faire un secret de sa découverte, et d'en tirer parti pour sa famille. Pour sa famille! le seul trésor qu'il lui réservât était un nom sans tache, et sa famille l'en bénit aujourd'hui. Un médecin de Hollande avait vendu son secret. Marc, comme Jenner, donna le sien. Il avait été malheureux : est-ce aux dépens du malheur qu'il eût voulu s'enrichir?

Une des meilleures et des plus utiles productions de Marc est le petit drame plein de naturel, de mouvement et de gaieté, qu'il écrivit en 1809, pour ôter de l'esprit du peuple les préjugés qu'il avait contre la vaccine. Marc feint qu'à l'exemple de Monmor et de Thévenot, un excellent curé, dont l'unique souci est le bien-être de ses paroissiens, tient dans son presbytère des conférences sur l'usage que l'on peut faire des inventions nouvelles. Là figurent le chirurgien du lieu, homme plein de sens et animé des mêmes sentiments que le digne curé; puis quelques villageois, avec leurs femmes, et finalement le plus argutieux et le plus entêté d'eux tous, Jean Rétif, l'opiniâtreté même. Dans l'action qui s'engage, chacun parle selon son caractère : le curé, avec une tendresse paternelle; le chirurgien, avec la raison la plus solide et la plus modérée; Jean Rétif, avec toute la subtilité du paradoxe; le reste est flottant comme le chœur des tragédies grecques. Du reste, toute la question si compliquée de la vaccine est traitée jusque dans ses plus petits détails avec une brièveté, une clarté, un art que j'ose appeler merveilleux. Cherchez dans vos souvenirs toutes les objections qu'ont élevées dans le temps même les gens du

monde contre la découverte de Jenner, il n'en est pas une seule que ne propose Jean Rétif, et pas une seule qui résiste aux réponses du chirurgien et du curé ; après quoi, Jean Rétif vaincu, reste muet : le silence est l'aveu de sa défaite. Tout charme dans ce petit ouvrage : la netteté, le goût, la grâce, l'habileté des comparaisons, le choix des exemples, le rapprochement des dates, l'heureuse gradation des raisonnements, et surtout une bonté de cœur dont le vôtre est saisi. Franklin n'eût pas mieux écrit sur le même sujet. Ce petit livre a eu plusieurs éditions : vous l'avez honoré de vos suffrages. Il est connu de toute l'Europe. On l'a traduit dans presque toutes les langues, et notamment en langue grecque. J'ajouterai qu'outre la question médicale, il renferme encore une belle leçon pour les médecins et les curés des campagnes. Les âmes sont dans leurs mains encore plus que les corps. Il dépend d'eux de répandre partout la raison et la vertu, encore plus que la santé.

Cependant Marc n'appartenant à aucune faculté de France, il était nécessaire que son titre de docteur fût confirmé par une nouvelle épreuve ; et, en 1811, il soutint devant la faculté de Paris une thèse écrite en latin sur les maladies simulées. Cette thèse acheva de le naturaliser parmi nous. On voit qu'il y traite encore un sujet de médecine légale, et il y laisse entrevoir le plan d'un grand ouvrage dont il rassemblait les matériaux avec un zèle et une patience dont il n'a pas reçu le prix. Le temps lui a manqué pour coordonner les éléments de ce beau travail, et pour en construire le monument auquel il se flattait d'attacher sa renommée.

L'année suivante, c'est-à-dire en 1812, des fièvres intermittentes du plus dangereux caractère avaient envahi quelques villages aux portes mêmes de la capitale. L'empereur était absent. On s'effrayait à Paris du voisinage et des progrès de ces redoutables fièvres. La conduite en avait été remise, il est vrai, à deux médecins fort habiles; mais l'un d'eux était tombé malade, et dans la crainte que l'autre ne le devînt à son tour, et qu'ainsi Paris ne fût trop à découvert, l'excellent préfet de la Seine, Frochot, invita Marc à se rendre sur le théâtre de l'épidémie, afin de concourir au traitement. J'eus l'honneur de partager sa mission; et pour n'être pas indigne de lui, et me ménager quelque part dans les éloges que lui mériteraient ses talents, je me fis son disciple, et je pris soin de régler mes actions sur les siennes. L'épidémie fut promptement arrêtée. Le seul fait important qu'elle ait laissé dans ma mémoire est le fait suivant, que je tiens de Marc lui-même, et que je me permets de rapporter ici, parce qu'il conduit, ce me semble, à de singulières vues sur la marche des maladies. Dans le cours de ces fièvres, Marc fut appelé chez une pauvre paysanne, qu'il trouva dans toutes les anxiétés d'une péripneumonie si grave, qu'il la crut mortelle. Entre autres prescriptions, il enjoignit à la malade de se tenir au lit dans le plus parfait repos. Le lendemain à sa seconde visite, la femme était absente. Il apprit, qu'après une nuit assez calme, elle s'était levée comme à l'ordinaire, et qu'elle avait pris le chemin de la ville pour y aller vendre ses légumes. Ainsi, en quelques heures, tout ce grand orage s'était formé, s'était dissipé. Il ne restait plus rien de ce tumulte de fièvre, de ce for-

midable appareil de douleur, de suffocation, de toux, et de ces liquides brusquement accumulés sur les organes respiratoires, dont ils forçaient le tissu pour s'échapper au-dehors. Ces liquides avaient été repris, remportés, dispersés çà et là, ou remis dans leurs canaux accoutumés. Il se fait donc dans notre intérieur des courants qui déplacent les liquides et les promènent d'un lieu dans un autre, par des voies absolument inconnues, et que la nature seule sait se pratiquer et s'ouvrir, comme le dit Hippocrate. C'est par ces courants que s'opèrent les rétrocessions d'exanthèmes, ou les métastases, tantôt salutaires et tantôt funestes. Ils n'ont pas lieu seulement dans l'état vivant; ils survivent encore dans l'homme à l'homme lui-même. Après la mort, des bubons s'élèvent, des bubons disparaissent; et l'on comprend combien ces transports, combien ces absoptions posthumes, si j'ose ainsi parler, jettent d'incertitude sur les résultats des ouvertures. Quand tout est fini, des vestiges de maladies peuvent s'effacer; des vestiges peuvent se former au contraire, et donner le change sur la nature d'un mal qui n'est plus. Telles étaient les pensées de Marc, et telles étaient les pensées d'un de ses premiers maîtres, Isenflamm, lorsqu'en 1794, il montrait à quel point il est difficile de tirer de l'inspection des cadavres quelque induction légitime, sinon sur le siége, du moins sur l'origine et le caractère des maladies. Or, c'est là ce qu'il importerait de pénétrer. Mais en médecine, plus les choses sont nécessaires, plus elles sont inconnues. Dois-je rappeler, du reste, que dans les grandes épidémies de fièvres intermittentes, il en est beaucoup de pernicieuses: et qu'ici, comme dans certaines

fièvres éruptives, les fluxions de poitrine les plus violentes n'ont d'inflammatoire que l'apparence, et que la saignée y serait inévitablement mortelle ?

A la même époque, fut commencé le *Dictionnaire des Sciences médicales*. Ce dictionnaire ouvrit un vaste champ à l'activité de Marc, à son érudition, à ses lumières. Ses travaux antérieurs lui donnaient une sorte de droit sur l'hygiène publique et sur la médecine légale. Ce fut aussi, dans la distribution des matières, la part qu'on eut la sagesse de lui assigner. Marc a laissé dans ce premier dictionnaire près de quarante articles, tous empreints de son savoir et de son esprit. Plus tard, lorsqu'il concourut à la rédaction d'un second dictionnaire en vingt et un volumes, il porta dans cette nouvelle entreprise le même talent et la même fécondité. Ce dictionnaire lui doit vingt articles excellents, pierres précieuses détachées, selon toute probabilité, du grand ouvrage qu'il portait dans son intelligence. A l'égard de ces articles, vous ne me pardonneriez ni de les examiner tous, ni d'en distraire un seul ; et je dois m'en tenir à cette simple énumération.

Est-il rien de plus honorable que l'amitié d'un homme de bien ? Et si sur le caractère de Marc il pouvait rester quelques ombres, ne suffirait-il pas, pour les dissiper toutes, de rappeler qu'il fut l'ami de Parmentier ? Parmentier, ce vénérable modèle de toutes les vertus sociales, était un des fondateurs du conseil de salubrité. Il avait pour Marc la tendre affection d'un père. Affaibli par l'âge et le travail, et sentant que sa fin s'approchait, il remit à Marc une lettre qu'il avait écrite d'une main tremblante, et qu'il adressait à l'autorité. Dans cette lettre

il désignait Marc comme son successeur au conseil, et suppliait l'autorité de lui accorder cette faveur, la dernière qu'il recevrait sur la terre. « Prenez cette lettre, dit-il à Marc d'une voix mourante, et remettez-la aujourd'hui même, afin que mon dernier vœu s'accomplisse. » Marc ému prit la lettre; mais il ne put consentir à la remettre qu'après que son bienfaiteur eut fermé les yeux. Il n'était plus temps : la place était donnée; revers dont Marc se consola par le sentiment même qui l'avait causé. « J'ai fait mon devoir, disait-il, et je m'applaudis de mon malheur. » Mais une si belle action ne pouvait être oubliée. En 1816, elle le fit entrer au Conseil, où l'appelait d'ailleurs un savoir dont il avait donné tant de preuves; et parmi les membres de ce Conseil, il n'en fut jamais de plus laborieux et de plus utile. Peu de temps après son admission, il fut chargé d'un service important, celui des secours à donner aux noyés et aux asphyxiés. Vous verrez dans un moment ce qu'il a fait pour perfectionner ce genre de service.

Six semaines après la création de votre académie, les premiers membres qui la composaient appelèrent Marc à siéger au milieu d'eux. Leur choix fut ratifié par le roi, votre fondateur, et vous savez ce que Marc a été parmi nous. En 1833, vos suffrages l'élevèrent à la présidence; et cette marque d'honneur, il l'avait méritée par son zèle, par son assiduité, par des travaux dont vous avez ordonné l'insertion dans vos mémoires. On y distingue surtout les considérations médico légales, qu'il vous fit entendre dans votre séance publique de 1833, et le rapport que vous demandait le ministère sur la nécessité d'établir dans

les départements des conseils de salubrité, sur le modèle du conseil de Paris, et de ceux qu'avaient institués à son exemple Bordeaux, Lyon, Rouen, Lille, Marseille, etc. Dans ce rapport, approuvé par vous, Marc s'attache à décrire l'organisation des conseils ; il en détermine les attributions, il fait voir qu'elles embrassent, pour les protéger, les premiers de tous les intérêts sociaux, et rend, par là, sensible à tous les esprits l'heureuse action des sciences sur la santé des hommes. A ce rapport, je joindrai celui qu'il rédigea de concert avec MM. Roux et Marjolin, sur une question de viabilité, et par contre-coup d'héritage. Une femme venait de mourir. Elle était grosse de huit mois. On fit l'opération césarienne ; on mit au monde un enfant dont le cœur semblait battre. Est-il vivant ? ne l'est-il pas ? ou plutôt, respire-t-il ? ne respire-t-il pas ? car respirer, c'est entrer dans la vie civile, c'est en acquérir tous les droits. Qui donc héritera ? voilà le point. Grands débats entre les familles, et par suite entre les médecins. Sauf un, cependant, tous sont pour la négative, Marc entre autres ; mais il n'arrive là qu'après une discussion pleine de développements lumineux, où chaque élément de la question est mis à sa place, chaque circonstance éclaircie, chaque analogie, chaque autorité, chaque témoignage apprécié, pesé, jugé : vrai modèle d'analyse et d'argumentation pour les médecins légistes.

Le premier de ces deux rapports fait partie de vos mémoires ; et il figure avec le second dans les *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, recueil dont je dois maintenant vous dire quelques paroles. En 1829, Marc s'entendit avec Esquirol, Parent-Duchâtelet, Barruel,

Villermé, D'Arcet, Orfila, Kéraudren, Devergie, Leuret, etc., pour fonder ces *Annales*. Elles forment aujourd'hui une collection de 32 volumes, comparable à ce que l'Allemagne possède de plus parfait en ce genre, aux collections de Pyl et d'Uden. On lit à la tête du premier volume une introduction où Marc fait brièvement l'histoire de l'origine et des progrès de la médecine légale, dans les temps et les lieux divers ; et dans cette histoire, on aime à retrouver la bienfaisante main des rois et des médecins de France. Puis il explique quel sera l'esprit des *Annales*. Elles puiseront dans les archives des tribunaux et de la magistrature de police ; elles recueilleront les observations et les faits de chaque jour ; elles interrogeront les productions étrangères, et feront par là servir, s'il se peut, à la justice et à l'administration les lumières du passé et les découvertes du présent. Il est peu de volumes qui n'aient reçu de Marc quelque mémoire important. Où est l'infaillibilité, Messieurs ? elle n'est point dans la médecine. Est-elle dans la justice, où elle serait encore plus nécessaire ? Ouvrez le septième volume des *Annales d'hygiène ;* vous y verrez ce que peut, je ne dis pas le fanatisme, Dieu nous en a délivrés, mais la perversité des accusateurs, la malignité du vulgaire, la prévention et la légèreté des jurys. On impute à trois malheureux, Rispal, Galland et Tavernier, un meurtre qu'ils n'ont pas commis. Tavernier seul est comme absous. Les deux autres sont condamnés à la marque et aux fers. Cependant un éloquent mémoire d'un médecin du Puy, M. Richond, démontre l'absurdité du tribunal. Marc et Lucas fortifient par de nouvelles preuves les conclusions du mémoire.

L'innocence de ces hommes est reconnue, Rispal et Galland sont réhabilités. Des villes entières en font éclater leur joie. Marc n'entendra désormais les noms de ces deux hommes qu'avec attendrissement et les yeux pleins de larmes. Pigray, lorsqu'il sauva quatorze hommes, Larrey, lorsqu'il protégea l'honneur et la vie de tant de braves soldats, goûtèrent sans doute le même ravissement. A toutes les gloires dont Paris l'accablait, Voltaire préférait le titre de sauveur des Calas. C'est que bien faire remplit l'âme d'une joie divine dont n'approche aucune volupté humaine. J'oubliais l'épisode le plus touchant de cette malheureuse histoire. Dans la vivacité de sa douleur et de son désespoir, la femme de Rispal fit courageusement, à pied, plusieurs fois le voyage de Paris, pour se concerter avec des gens de loi. Elle ne savait pas lire, elle ne savait pas écrire. Elle apprit à lire, elle apprit à écrire, afin que de loin elle pût correspondre directement avec eux, et que, sur les moindres détails, elle pût elle-même éclairer leur esprit. Il y a plus. Témoin d'une iniquité si criante, un avocat indigné, M. Montellier, abandonne deux ans ses propres affaires, pour embrasser la cause de l'innocence et la faire triompher. Ces traits de bonté généreuse, je n'ai pas dû vous les taire, Messieurs, ils font trop d'honneur à notre espèce, et ils sont liés de trop près à l'histoire d'un homme qui ne respirait que pour le bien.

C'est ce même sentiment qui l'attacha pendant des années à la composition d'un ouvrage qu'il fit paraître en 1835, sous le titre de *Nouvelles recherches sur les secours à donner aux noyés et aux asphyxiés*. Cet ouvrage ne

forme qu'un volume in-8°; mais, sur une multitude de questions de physiologie et de thérapeutique, sur les différents genres d'asphyxie, soit par l'eau, par les gaz, par le froid, par le chaud, par la suspension, par la foudre, soit par la faiblesse ou l'inexpérience d'une organisation qui vient de naître; sur l'art de ranimer les puissances vitales, d'exciter la chaleur, de réveiller l'action des poumons, les mouvements du cœur, l'énergie du cerveau, ainsi de suite, ce volume fourmille de faits curieux, de discussions et de remarques pleines de justesse et d'intérêt. Que ne puis-je vous peindre toutes les machines que décrit Marc! et ces scaphandres auxquels il voudrait donner les ailes et la légèreté des oiseaux pour atteindre plus rapidement l'homme qui se noie, et ces instruments qui vont le prendre lorsqu'il est caché sous la glace ou enseveli sous les neiges! Que ne puis-je surtout vous conduire jusque sur le rivage d'une mer courroucée, et vous donner avec Marc le spectacle d'une de ces grandes luttes où l'homme, mettant en jeu sa propre vie contre les forces de la nature, la leur dispute, et l'arrache au péril par son génie et son courage! Singulières et hardies inventions que celles des ingénieurs des deux marines française et anglaise! que celles des philanthropes de Paris, de Londres, d'Amsterdam, de Hambourg! ces radeaux, ces barques légères, ces chaloupes insubmersibles, que montent des matelots intrépides, et qui, pour secourir un vaisseau, s'élancent à travers les flots en fureur; ces bouées lumineuses qui brillent au milieu des tempêtes; ces cerfs-volants, ces flèches, ces bombes, qui, secondés par l'ouragan, jettent du vaisseau

à la terre, ou de la terre au vaisseau, des cordages qui les font communiquer l'un avec l'autre, et sauvent ainsi les bâtiments et les équipages ! A la fin de son livre, Marc fait l'histoire des institutions créées pour les noyés et les asphyxiés. Sur ce point encore la France a eu l'initiative. Ensuite Marc propose la formation d'une société d'humanité, laquelle rivaliserait de bienfaisance avec les sociétés du Nord. Bien qu'autorisé, ce projet n'eut pas de suite.

Jusqu'ici, Messieurs, je ne vous ai point parlé des consultations que Marc a rédigées, particulièrement sur la monomanie incendiaire, sur la détestable action de la fille Cornier, etc. J'ai jugé que la nature de ces consultations les faisait rentrer dans le grand ouvrage que Marc a laissé en mourant sur sa tombe, et qui semblerait être son testament médico-légal. Cet ouvrage, en deux volumes in-8°, traite *De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires.* Quelle idée vous donner de cet ouvrage, Messieurs? Le voyageur qui, parcourant une plaine déserte, rencontre à chaque pas des débris de palais et de temples, des fûts de colonnes brisés, des restes mutilés de magnifiques monuments, soupire en foulant sous ses pieds ces vestiges d'une grandeur qui n'est plus; de même, en lisant le livre de Marc, en m'engageant sur ses pas dans cette longue suite d'événements sinistres dont il reproduit les images, il me semblait marcher avec lui sur les ruines de l'esprit humain; tristes ruines, qui jettent dans l'âme une mélancolie mêlée de terreur pour soi-même et de désespoir pour notre espèce. Que si vous cherchez les causes de ces déplorables renversements, sur-le-champ s'élèvent de tous côtés au-

tour de vous des questions impénétrables sur la constitution primitive de notre être : sur l'origine des sentiments dont elle est animée : sur la source de nos idées et de nos volontés ; sur l'enchaînement qui lie entre eux ces éléments de nous-mêmes ; sur l'influence qu'ils reçoivent les uns des autres ; sur le pouvoir qui leur assujettit nos actions, et finalement sur notre propre liberté : problème, ou plutôt ensemble de problèmes complexes, d'une variété, d'une délicatesse infinies, dont l'intelligence s'effraie, et dont la philosophie n'a pas encore donné, et ne donnera peut-être jamais la solution. Toutefois, Marc a percé dans ces ténèbres : il en a sondé les profondeurs ; il a surtout mis plus qu'aucun autre à découvert ces penchants furieux et destructeurs, dont le principe s'insinue dans nous-mêmes, ou par une transmission héréditaire, ou par des restes de maladie, ou par un remède, un aliment, un poison, un trouble de santé, ou par quelque vice secret, ou par quelques uns de ces faux jugements que l'éducation donne, ou que font naître les exemples, les livres, les théâtres : ou par un de ces sentiments qu'exalte ou qu'aigrit un succès, un revers, une injure, ou que fait éclore une situation nouvelle, une grossesse, un déplacement, ou même l'impression fortuite la plus légère : principe qui tout-à-coup fait explosion dans notre âme, prévient la raison, ou l'étouffe, ou la subjugue, et l'entraîne de vive force aux attentats les plus noirs, aux forfaits les plus révoltants. Ici, où est l'intelligence ? où est la liberté morale ? et comment appliquer une peine, quelle qu'elle soit ? Quoi donc ? Y a-t-il innocence ? Non. Mais y a-t-il culpabilité ? Non. Vérité affreuse ! s'écrie-t-on.

Oui ; mais vérité, laquelle peut faire pénétrer un jour des changements salutaires dans tout le système de nos lois, dans toutes nos habitudes sociales, dans toutes nos idées et même dans toute la politique des nations. Les nations qui s'entr'égorgent n'ont-elles pas les mêmes fureurs? J'entends encore s'élever du sein de l'Amérique les cris de pitié du généreux Las-Casas ; et malgré la juste horreur dont les conquêtes ont rempli nos souvenirs, ne voit-on pas encore d'un point de l'Europe s'élancer de froides volontés de meurtre qui vont jusqu'au revers du globe remuer des glaives pour verser du sang? Lâche courage de la force qui écrase la faiblesse! Sont-ce là pour les peuples des leçons de morale? Mais Pline l'a dit : Il faut qu'un doigt brille! Je m'arrête sur ces grands sujets. J'oserai prochainement y revenir en vous entretenant des pensées d'Esquirol sur les aliénations. Qu'il me suffise d'ajouter que si les théories que propose Marc ne sont pas toujours plausibles, du moins, par les faits étranges et multipliés qu'il a recueillis dans son livre, aura-t-il le mérite d'en avoir préparé de plus parfaites.

Ce livre a été comme le dernier soupir de Marc. Il a fini comme il a vécu, en servant les hommes. Depuis longtemps, en effet, sa santé était chancelante. Il avait une suffocation qui faisait craindre une congestion pulmonaire; et c'est à ce cruel accident qu'il a succombé si rapidement, que nous n'avons appris sa maladie que par sa mort : homme simple et modeste autant qu'éclairé; serviable et généreux, même envers ses ennemis; humain, désintéressé, ne refusant ses soins à personne, mais donnant toujours aux pauvres la préférence sur les riches :

faisant le bien, et se cachant pour le faire comme d'autres se cachent pour faire le mal; appui des malheureux auprès d'une munificence auguste, mais ne la sollicitant jamais pour lui-même; d'une égalité d'âme qui s'élevait au-dessus de la bonne comme de la mauvaise fortune; qui, simple particulier, médecin d'un prince, médecin d'un roi, fut toujours le même; qui, dans l'abandon de ses manières, oubliait trop peut-être son propre mérite, et le faisait oublier aux esprits vains et superficiels; mais qui, dans les cœurs qui ont connu tout le prix du sien, n'a laissé qu'une vive estime et de profonds regrets.

Ch. H.-Chr.-Marc a publié :

Diss. inauguralis medica sistens historiam morbi rarioris spasmodici cum brevi epicrisi. *Erlangæ*, 1792, in-8. 35 p. Thèse *pour le doctorat*.

Allgemeine Bermerkungen über die Gifte und ihre wirkungen in menschliden Korper, nach Brownischen systeme dargestellt. *Erlangen*, 1795, in-8.

De bonis pædagogi schnepfenthaliani oratiuncula, qua eidem vale dixit, præfatus est Ch.-L. Lenz. 1797, in-8

De la fièvre et de son traitement en général, *par G.-Chr. Reich, traduit de l'allemand*. (Mémoires de la Société médicale d'émulation. *Paris*, an IX, t. IV, p. 159.)

Sur les hémorrhoïdes fermées, *traduit de l'allemand de J.-V. de Hildenbrand*. Paris, 1804, in-8.

Considérations sur une tympanite observée à l'hôpital Saint-Louis. (*Mémoires de la Société médicale d'émulation*. Paris, 1806, t. VI, p. 342.)

Manuel d'autopsie cadavérique médico-légale, *traduit de l'allemand du docteur Rose, augmenté de notes et de deux mémoires sur la docimasie pulmonaire et sur les moyens de constater la mort*. Paris, 1808, in-8.

Recherches sur l'emploi du sulfate de fer dans le traitement des fièvres intermittentes. *Paris*, 1810, in-8.

La vaccine soumise aux simples lumières de la raison, *ouvrage destiné aux pères et mères de famille des villes et des campagnes*. Paris, 1810, in-12. — Deuxième édition, revue et augmentée. *Paris*, 1836, in-12.

Fragmenta quædam de morborum simulatione. *Parisiis*, 1811, in-4. Thèse *pour le doctorat*.

Commentaire sur la loi de Numa Pompilius, relative à l'ouverture cadavérique des femmes mortes enceintes. (*Mémoires de la Société médicale d'émulation*. Paris, 1811, t. VII, p. 247.)

Consultation médico-légale pour H. Cornier, femme Berton, accusée d'homicide commis volontairement et avec préméditation : *précédée de l'acte d'accusation*. Paris, 1826, in-8.

Introduction aux *Annales d'hygiène et de médecine légale*. Paris, 1829, t. I, p. 9 à 38.

Rapport sur une blessure simulée. (*Annales d'hygiène*, 1829, t. I, p. 257.)

Consultation sur des questions de salubrité relatives au rouissage, près de Gatteville. (*Annales d'hygiène*, t. I, p. 335.)

Rapports de médecine légale dans deux cas de fratricide. (*Annales d'hygiène*, t. I, p. 461.)

Rapport sur la proposition du sieur K., d'empêcher les chiens de propager la rage, en leur enlevant un ver qu'ils auraient sous la langue. — *Proposition d'un mode d'expérimenter l'efficacité du chlore contre la rage; — sur la rage des renards*. (Annales d'hygiène, t. I, p. 327; t. III, p. 346; t. IX, p. 256.)

Matériaux pour l'histoire médico-légale de l'aliénation mentale. (*Annales d'hygiène*, t. II, p. 353.)

Rapport sur une accusation d'empoisonnement par l'arsenic. (*Annales d'hygiène*, t. II, p. 417.)

Rapport du collége supérieur de santé de Brunswick, sur le genre de mort auquel a succombé une fille enceinte et qu'on disait avoir été étranglée. (*Annales d'hygiène*, t. II, p. 447.)

Commentaire médico-légal sur l'article 1975 du Code civil. (*Annales d'hygiène*, t. III, p. 161.)

Réflexions médico-légales sur l'article 301 du Code pénal, à l'occasion d'une tentative d'empoisonnement par le verre pilé. (*Annales d'hygiène*, t. III, p. 365.)

Rapports sur quelques cas contestés d'aliénation mentale. (*Annales d'hygiène*, t. IV, p. 383.)

Suicide simulant l'homicide. (*Annales d'hygiène*, t. IV, p. 408.)

Examen médico-légal des causes de la mort de S. A. R. le prince de Condé. (*Annales d'hygiène*, t. V, p. 156 à 224.)

Recherches et observations sur la mort des nouveaux-nés par hémorrhagies des vaisseaux ombilicaux et du placenta, *trad. de l'allemand du docteur Albert.* (Annales d'hygiène, t. VI, p. 128.)

Relation médico-légale du procès en condamnation, révision et réhabilitation de Régis-Rispal et de J. Galland. (*Annales d'hygiène et de médecine légale*, t. VII, p. 568.)

Cas de suspicion d'infanticide. (*Annales d'hygiène*, t. VIII, p. 209, t. XIII, p. 193.)

Suspicion d'homicide. *Un homme retiré de la Seine ayant les jambes, les poignets et le cou serrés par une corde, a-t-il pu se suicider?* (Annales d'hygiène, t. IX, p. 207.)

Considérations médico-légales sur la monomanie, et particulièrement sur la monomanie incendiaire. (*Mémoires de l'Académie royale de médecine.* Paris, 1833, t. III, p. 29. — *Annales d'hygiène*, t. X, p. 357.)

Des moyens de prévenir le danger d'être asphyxié et de retirer promptement du milieu asphyxiant les personnes qui s'y trouvent plongées. (*Annales d'hygiène*, t. XIII, p. 353.)

Nouvelles recherches sur les secours à donner aux noyés et asphyxiés. *Paris*, 1835, in-8 avec douze planches.

Rapport sur le cadavre d'un enfant nouveau-né qui avait séjourné longtemps dans la rivière de Fulda; découverte et examen de la mère. *Traduit de l'allemand du docteur Schneider.* (Annales d'hygiène, t. XVI, p. 362.)

Rapport au nom d'une commission de l'Académie royale de médecine sur l'établissement de conseils de salubrité départementaux. (*Bulletin de l'Académie*, 1837, t. I, p. 564. — *Annales d'hygiène*, t. XVIII, p. 5.)

Question médico-légale de vie et de viabilité. (*Annales d'hygiène*, t. XIX, p. 98.)

Consultation sur un cas de suspicion de folie chez une femme inculpée de vol. (*Annales d'hygiène*, tome XX, p. 435.)

De la Folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires. *Paris*, 1840, 2 vol. in-8.

Indépendamment des ouvrages et mémoires ci-dessus mentionnés, Ch.-Chr.-H. Marc a fourni de nombreux articles au *Dictionnaire des sciences médicales*, au *Dictionnaire de médecine* en 21 vol., à la *Bibliothèque médicale*, et à divers autres recueils.

ÉLOGE

DE

J.-A.-B. LODIBERT,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 6 DÉCEMBRE 1842.

Quoi qu'on ait dit contre les académies, on est en droit de soutenir que les premières institutions de ce genre, nées presque dans le feu des guerres, au XVIIe siècle, ont été pour les peuples une source de consolations, de lumières et de prospérités. Elles ont ranimé le goût et les arts de la paix, dissipé des préjugés dangereux, détruit des superstitions cruelles, établi des vérités protectrices, et de concert avec les académies faites ultérieurement à leur image, elles ont suscité, multiplié, perfectionné des milliers d'industries inconnues, et répandu au milieu des nations une infinité de moyens inespérés de richesse, c'est-à-dire de conservation. En nous accordant l'intelligence, le souverain auteur de notre être a fait de nous une sorte d'associés avec lesquels il partage l'empire qu'il a sur la nature et sur nous-mêmes; et c'est dans ce sens

que la raison de l'homme est pour lui comme une seconde divinité, de laquelle il tient à la lettre une seconde existence nécessaire à la première. Un peuple dépourvu de science, ou n'existe pas, ou s'anéantit bientôt dans toutes les horreurs de la vie sauvage. On en trouve les exemples dans les voyageurs, et les raisons dans Volney. Malgré tout le spécieux d'un éloquent paradoxe, c'est l'intelligence ou, ce qui est la même chose, ce sont les sciences qui font la vraie force, la vraie grandeur, la vraie gloire, je dirais presque toute la vie de l'homme : trop heureux s'il ne les tournait jamais à sa propre ruine! Mais les sciences sont unes, ou plutôt elles forment un ensemble dont chaque partie ne peut fleurir que par les concours de toutes les autres; et c'est ce concours qui manquait aux écoles des anciens philosophes, c'est ce gage d'unité, et par conséquent de vérité, qui fait aujourd'hui la substance et l'âme des académies. D'un autre côté, si la bienveillance est entre les hommes un lien nécessaire, où ce lien si éminemment social se peut-il mieux former qu'entre des hommes qu'unit le culte de la vérité? de la vérité, qui ouvre le cœur à la justice, et par suite à l'estime, c'est-à-dire au sentiment du mérite et des belles qualités d'autrui? Vérité, justice, estime, bienveillance, amitié, ou du moins respect mutuel, produits nécessaires des académies; résultats intellectuels et moraux qui, dans les âmes généreuses, se fortifient même par les rivalités, et deviennent finalement pour les autres hommes des lumières qui les conduisent, et des exemples qui les édifient.

Un de ces exemples qu'ont donné dès l'origine les académies de France, et que les talents des écrivains, et

surtout le talent exquis de Fontenelle ont consacré, c'est l'usage d'honorer par un éloge public la mémoire de ceux de leurs membres qui, en servant les sciences, ont bien mérité des hommes, et fait ainsi de leur vie le seul emploi qui puisse ennoblir notre propre nature : sorte de solennité religieuse comme celle de l'église, avec cette différence, que la prière du prêtre s'adresse à la clémence et à la bonté divine, et que la voix de l'orateur ne s'adresse qu'à la justice et à la reconnaissance des hommes. Ce saint usage, vous l'avez adopté, Messieurs, pour votre académie, et le devoir qu'il m'impose et dont je n'ai senti jusqu'à présent que les difficultés, ce devoir, je vais essayer de le remplir à l'égard d'un de nos confrères, que de profondes connaissances en pharmacologie engageaient si utilement dans nos discussions, et dont la perte prématurée laisse au milieu de nous un vide qui devient tous les jours plus sensible. Je veux parler de M. Jean-Antoine-Bonaventure Lodibert, né d'une famille honorable, le 4 juillet 1772, à Crest, département de la Drôme. Ses parents l'envoyèrent de très bonne heure à Lyon, pour y étudier, sous la surveillance d'un ami de la famille, M. Macort, habile pharmacien. Partagé entre le collége et le laboratoire, le jeune Lodibert se passionnait à la fois pour les lettres et pour la chimie. C'était faire doublement ses humanités. Aussi, les classes terminées, embrassa-t-il sans hésiter la profession de pharmacien.

Paris est le séjour où tout se perfectionne. Après un laborieux apprentissage, Lodibert vint à Paris, entra dans l'officine de M. Séguin, et fut presque aussitôt choisi pour préparateur par M. Bouillon-Lagrange. La tendre et

constante amitié du maître fut le prix du zèle et du dévonement de l'élève. On était en 1792. La guerre appelait toute la jeunesse sur les champs de bataille. Parmentier vit Lodibert, le prit en affection, et l'engagea dans le service militaire. Lodibert partit pour l'armée du Nord, avec le titre de pharmacien de troisième classe; il eut bientôt franchi le deuxième grade, pour monter au premier. Il était en effet de première classe, lorsqu'en 1794, le courage, l'hiver et la victoire ouvrirent la Hollande à nos armes. Il eut successivement sous sa direction le service pharmaceutique des hôpitaux de Leyde, de Berg-op-zoom, de Bréda, de Midelbourg.

Le 15 mai 1801, il soutint à l'université de Leyde une thèse qui lui mérita le titre de docteur en médecine. Presque en même temps, à Erlangen et à Leipsick, de jeunes médecins allemands composaient des thèses sur l'application de la chimie aux lois de l'organisation vivante, et à l'analyse comparée des solides et des liquides, pris dans l'état naturel, ou altérés par les maladies. Écrite dans le même esprit, la thèse de Lodibert était beaucoup plus limitée. Elle avait pour texte l'alliance de la chimie et de l'hygiène. Mais l'hygiène comprend une infinité d'objets qui n'ont rien à démêler avec la chimie, ou n'ont avec elle que des rapports très éloignés : la veille et le sommeil; le mouvement et le repos; les travaux de l'esprit et les passions; d'où il suit que le champ de la thèse était singulièrement rétréci. Elle portait uniquement sur ce qui n'intéresse que le matériel de nous-mêmes, l'air que nous respirons, les aliments et les boissons dont ce matériel se compose. Toutefois, la seule question de l'air est immense :

et sur tout le reste, je veux dire à l'égard de nos aliments solides et liquides, quelle multitude et quelle diversité de substances! quelle variété de propriétés, de compositions, de préparations, d'altérations spontanées ou artificielles! et pour les falsifications et les fraudes, quelle vaste matière à exploiter! Mais aussi pour préserver les hommes de tant de maléfices, que de lumières, de soins et de vigilance de la part des médecins et des magistrats! Lisez Zimmermann et Remer, et vous serez confondu de tout ce qu'invente la malice de l'homme pour corrompre les bienfaits de la nature. Déplorable nécessité où il se met, d'être toujours en garde contre lui-même! A la fin de la thèse se trouvent, selon l'usage, des propositions détachées sur différents points. On lit dans l'une d'elles que l'arôme ou l'esprit recteur de Boerhaave est un être imaginaire. N'est-ce pas là une grande hérésie? Boerhaave avait l'esprit le plus étendu et le plus ferme, le plus souple et le plus positif. Il avait adopté l'attraction; on l'en a blâmé. Il ne dit pas un mot du phlogistique; en cela, digne de louanges; car depuis l'expérience de Jean Rey, faite trente ans avant la naissance de Stahl, jamais la fiction du phlogistique n'aurait dû se présenter à l'esprit de personne. Mais est-il vrai que ce qu'on appelle arôme soit un être idéal? A prendre ce terme dans l'acception la plus étendue, peut-être n'est-il pas dans toute la nature un seul objet, comme le fer, le cuivre, etc., à plus forte raison comme les végétaux, etc., qui de sa substance solide et résistante ne laisse échapper une autre substance impalpable, invisible, aussi ténue, s'il se peut, que la lumière, et qui ne se manifeste qu'à l'odorat de l'homme et surtout à l'odorat des animaux.

Qu'une substance si déliée soit latente dans les corps, comme le dit Chevreul, pour le musc, etc.: que ce soit uniquement en se combinant avec l'air extérieur qu'elle prend des ailes pour fuir et s'envoler; peu importe, elle existe; et s'il est vrai que les corps ne sont en équilibre de température que par les échanges proportionnels qu'ils font entre eux de calorique, que le calorique soit un être ou qu'il soit une force, conçoit-on que cette force, que cet être traverse les corps sans en détacher des molécules impondérables comme lui, pour les emporter dans sa course et les disséminer dans tous les sens? Jusqu'où ne va point le nombre de ces nouveaux impondérables, et le nombre des combinaisons qui peuvent se former de leur simple mélange! Ce qui est une véritable chimére, c'est la pureté absolue de l'air: ce qui ne l'est pas, ce sont ces torrents d'effluves dont parle Boyle, et qui s'épanchent de partout dans le vaste océan de l'atmosphère pour en changer perpétuellement les conditions, et nous imprimer à nous-mêmes, comme à tous les êtres organisés, les modifications les plus étranges. C'est jusque là que remontait la raison de Sydenham pour s'expliquer les inexplicables transformations des maladies. A l'égard de l'esprit ou des esprits recteurs, de ces fils du soleil que vantait l'ancienne alchimie, l'exact Boerhaave ne pouvait entendre que ces parties volatiles, ces huiles, ces essences, qui seraient, pour une plante en particulier, ce qu'est la quinine pour l'écorce du Pérou; je veux dire un principe immédiat, une combinaison spéciale, caractéristique et souvent toute puissante. Or, un tel être est une réalité, et non point une fiction.

Il est, du reste, un fait que rapporte la thèse et que je ne dois pas oublier. Pendant les chaleurs de 1794, l'hôpital d'Ostende était infecté par l'abondante suppuration de six hommes que de la poudre enflammée avait brûlés profondément. Après avoir essayé d'assainir l'air par des dégagements de chlore, afin d'épargner aux malades les vives irritations qu'ils en ressentaient dans les organes respiratoires, Lodibert eut le premier l'heureuse idée de supprimer les fumigations, et d'y substituer une méthode qui purifiait sans nuire ; il fit faire sur le plancher des salles de simples aspersions d'une eau légèrement imprégnée de chlore.

L'île de Walcheren est, on le sait, un foyer de ces subtiles émanations, qui, reçues dans notre économie, allument ces fièvres intermittentes, dangereuses surtout pour les étrangers. Exposé des années à ce genre de poison, Lodibert obtint, en 1808, le poste de pharmacien en chef de l'hôpital militaire de Wesel. Deux ans après, un décret impérial ordonna qu'on fît l'examen des eaux de la Zélande. Cet examen fut confié à l'expérience du baron Desgenettes et à l'habileté du baron Thénard. Lodibert leur fut adjoint par le ministre de la guerre, et il eut la gloire de concourir à cette belle opération.

Entre ces deux voyages, il fit une courte échappée vers Paris, afin d'y recevoir de la Faculté de médecine une sorte de confirmation du doctorat que lui avait conféré l'Université de Leyde. Le 16 juin 1808, il soutint une thèse sur la thymiatechnie médicale. Il y passe en revue les industries si multipliées de l'art fumigatoire, de cet art connu des Égyptiens, des Hébreux, des Grecs, des

Romains, et pratiqué sous tant de formes par les modernes, si versés dans les subtilités d'une chimie plus fine et plus profonde. Il insiste particulièrement sur les fumigations où entre le chlore, sorte d'agent volatil, qui, projeté dans l'air, y rencontre des miasmes ou des ferments contagieux, les enveloppe, les attaque, dérange les éléments qui les constituent, et en détruit ainsi toute l'activité. Il cite, par occasion, le sentiment de Stoll, qui, en 1777, nie la contagion de la peste, et dans un opuscule de 1783, la soutient par des arguments de toute espèce. Là figurent les noms de Guyton de Morveau, de Vicq-d'Azyr, d'Odier, de Pinel, de Smith, de Brugmanns, de tous les médecins qui, dans les hôpitaux, dans les vaisseaux, dans les prisons, ont constaté l'efficacité de cette chimie invisible. Mais, il faut le reconnaître, de quelque poids que soient de telles autorités, il est un agent qui dispenserait de tous les autres, et que Dieu même a préparé : l'air, l'air pur, ce mixte si merveilleusement approprié à notre organisation, et que l'on peut toujours renouveler à souhait, car Dieu en a rendu la source inépuisable. Cette thèse eut les suffrages de tous les examinateurs, spécialement de Chaussier, et, pour la seconde fois, Lodibert fut proclamé docteur.

Cependant la Hollande était érigée en royaume. Lodibert, établi à Wesel, eut la mission de s'entendre avec un administrateur pour constituer les hôpitaux de ce royaume sur le modèle des hôpitaux de France. On lui donna le service de celui d'Utrecht, et, bientôt après, il vint remplir les mêmes fonctions à l'hôpital de Strasbourg.

Il était dans la destinée de nos contemporains de suivre les mouvements des armées, et de marcher avec elles à travers presque toute l'Europe. Devenu pharmacien principal, Lodibert reçut l'ordre de se rendre en Russie. Il y fut témoin de cette guerre funeste dont la grandeur ne fut égalée que par celle de tous les fléaux déchaînés contre nous. Lodibert partagea les malheurs de nos courageuses phalanges. Il en accompagna les tristes restes dans la campagne de Saxe et de Silésie. Le désastre de Leipsick le jeta dans Mayence : et là, il reçut le prix bien mérité de tant de services. Il fut nommé pharmacien en chef de la grande armée.

La paix vint. Elle mit un terme à tant d'agitations et de fatigues. Chargé de réorganiser la pharmacie militaire, il en donna des leçons dans les hôpitaux de Lille et de Paris, et devint pharmacien en chef de la garde royale. Mais, en 1833, à un âge où il avait encore toute son activité, on crut à propos de lui donner sa retraite : c'était la donner à l'expérience et le condamner à un repos qui, après de longues années d'un travail continuel, est souvent si dangereux.

Lodibert avait une mémoire qui servait merveilleusement la soif de savoir qui lui était naturelle. En quelque lieu que le jetât la fortune, il allait chercher tout d'abord les hommes et les objets en tout genre qui pouvaient l'instruire, et les courtes libertés que lui laissaient ses devoirs, il les donnait toutes à l'étude. Peut-être n'est-il pas un bon ouvrage ancien ou moderne sur la médecine ou la pharmacie dont il n'ait fait une lecture attentive,

ou des extraits étendus. Si une Académie est une encyclopédie vivante dont chaque membre ou, si l'on veut, chaque volume renferme sur un point déterminé toutes les vérités que le temps a fait connaître, on peut dire que, sur la science qu'il avait cultivée, Lodibert était le livre ou le répertoire le plus complet que l'on pût consulter. Cent fois, sur les remèdes que l'on vous propose, vous l'avez entendu en développer l'histoire, en exposer l'origine, les déguisements, et, pour ainsi dire, toutes les aventures; et c'est presque toujours de ces sortes de prémisses que l'Académie tirait à l'égard du remède la conclusion qu'elle envoyait au ministre. Un si rare mérite devait être recherché des compagnies savantes. En 1818, il fut membre de la Société de pharmacie, et le 24 août 1825, vous l'avez admis parmi vous. Je viens de dire quels services vous en avez reçus.

Lodibert a donné le premier exemple d'un genre de découvertes qu'on a depuis singulièrement étendu. Il a trouvé dans le giroflier des Moluques une substance dont le giroflier de Cayenne est presque dépourvu; la caryophylline, sorte de cristal analogue à ces alcaloïdes qui font toute la vertu de certains végétaux : exemple qui montre à quel point peuvent s'altérer ces végétaux, lorsqu'ils sont dépaysés. Du reste, Lodibert a peu écrit. On n'a de lui que ses deux thèses et quelques discours pleins de savoir et d'élégance, qu'il a fait entendre aux solennités du Val-de-Grâce, lors de la distribution des prix. Ce qui lui ôtait la tentation d'écrire, c'est la conviction qu'à ce que nous ont laissé les anciens, presque en toutes choses, et

particulièrement en médecine, il est comme impossible d'ajouter rien de neuf et d'utile, et que l'idée du métromane : « Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux, » n'est plus une idée praticable. Cependant, en 1816, il avait entrepris une histoire critique de la toxicologie, ouvrage que sa longue expérience, ses méditations et son extrême sagacité le mettaient en état de faire supérieurement. Il en avait confié le manuscrit à son ami, M. Laubert, après la mort duquel on n'a plus rien trouvé. Lodibert regrettait vivement la perte de ce grand travail, qu'il n'a pu se résoudre à recommencer.

A son heureuse mémoire, à la plus exquise politesse, à l'aménité la plus attachante, à une bonté de cœur inaltérable, Lodibert joignait les qualités les plus solides et les plus dignes de respect : une fidélité inviolable pour ses amis, une droiture inflexible, et cette noble intégrité qui se compose de justice et d'honneur, et dont le prix n'est jamais mieux senti parmi les hommes que lorsqu'ils ont le malheur d'en être séparés. On peut dire d'elle ce qu'a dit Tacite des bustes de Caton et de Brutus : « On les voyait parce qu'ils étaient absents. » J'ajoute que Lodibert avait reçu de la nature une constitution robuste, que le travail n'avait point affaiblie, et que maintenait la sobriété la plus régulière. Une longue et heureuse vieillesse lui était promise. Mais il est des positions et surtout des époques où l'âme la plus belle, rejetée sur elle-même, prend en dégoût ses propres vertus, s'accommode mal du séjour de la terre, se détache peu à peu de ses organes, et les abandonne pour un meilleur monde. Sous une im-

pression si funeste, les systèmes de notre économie découragée se lassent et tombent dans une langueur qui, par une insensible pente, les fait arriver prématurément au terme fatal. Telle a été, en janvier 1840, la fin déplorable et cependant pleine de sérénité de notre excellent confrère.

ÉLOGE

DE

E.-J. BOURDOIS DE LA MOTTE,

LU DANS LA SÉANCE DU 30 AVRIL 1844.

Edme-Joachim Bourdois naquit le 14 septembre 1754, à Joigny, petite ville de l'ancienne Champagne, comprise aujourd'hui dans le département de l'Yonne. On cultivait depuis longtemps dans sa famille les lettres et les sciences. Un de ses ancêtres avait écrit l'histoire de Joigny. Son père était un médecin fort éclairé, et de plus un fort honnête homme. Il fit part à l'Académie des sciences d'une observation curieuse, quoique assez peu rare, celle d'un fœtus endurci et desséché qu'une femme avait porté vingt-deux années. Il avait analysé les eaux d'Écharlis et les eaux de Neuilly : les premières, analogues aux eaux de Spa, les secondes, aux eaux de Forges. La Société royale l'avait mis au nombre de ses correspondants, et Vicq-d'Azyr l'a honoré d'un éloge public. Ses talents, sa probité, sa charité pour les pauvres, avaient inspiré une

telle vénération, qu'attaqué la nuit par des voleurs, il les saisit de crainte et les mit en fuite en se nommant. Ce qu'avait fait Aristote pour les constitutions politiques, il l'avait fait pour les constitutions médicales. Il avait réuni les histoires de plus de cent quarante épidémies : recueil qui lui permettait de comparer ces affections l'une avec l'autre, et de marquer, à l'exemple d'Hippocrate, de Baillou, de Sydenham, les différences quelquefois si bizarres qui les caractérisent. Ses remarques étaient consignées dans un registre qu'il avait intitulé : *Ma justification.* Qu'est-ce à dire? que pour lui comme pour les malades, il redoutait les actions irréfléchies et précipitées; que, pour éviter les méprises si souvent funestes, et pour s'affermir dans le discernement et l'amour du bien, il pratiquait le sage précepte de Pythagore, d'Hiéroclès et d'Épictète, de tenir sans cesse les yeux ouverts sur soi-même, et de se faire ainsi son propre juge : heureuse méthode que Cabanis avait adoptée, dont il m'a vanté plus d'une fois l'excellence, et à laquelle il devait, disait-il, tout ce qu'il était. C'est qu'en effet, il est des hommes à qui l'estime est nécessaire; c'est qu'avant tout ils veulent mériter la leur, et ne sont heureux qu'à ce prix; c'est qu'enfin la règle de nos actions est écrite dans notre propre conscience, et que pour l'aimer et la suivre, cette règle, il ne faut que la connaître et se la rendre familière.

Élève d'un tel père, le jeune Bourdois mit aisément dans ses habitudes les dispositions qu'il avait dans le sang. Ses premières études achevées, il prit la profession de son père, et se rendit à Paris. Il y subit toutes les épreuves qui conduisent au doctorat, et ces épreuves

étaient multipliées et rigoureuses. Qu'on me pardonne de les rappeler ici. Le baccalauréat et la licence étaient le prix de sept années de travaux assidus et légalement constatés. On ne les conférait qu'à des sujets âgés de vingt-trois ans, et pourvus de lettres de maîtres ès-arts. A certaines époques de l'année, il fallait répondre sur toutes les parties de la médecine, et ces examens duraient quatre, cinq et six jours de suite : particulièrement sur l'anatomie, les opérations, la matière médicale. Un aphorisme était tiré au sort, et il fallait en donner le commentaire. Quatre thèses étaient imposées : trois appelées quotlibétaires, parce qu'il fallait y résoudre toutes les difficultés que les hasards de la dispute ou le simple caprice suggéraient aux argumentateurs. Une quatrième, appelée cardinale, parce qu'au nombre des légats envoyés de Rome pour réformer les universités de France, se trouvait, en 1452, le cardinal d'Estouteville, lequel établit pour l'avenir une thèse obligatoire sur une question d'hygiène. Enfin, venait le dernier examen, tout de pratique et de quatre jours de durée. Sur une suite de maladies énoncées par les docteurs, le récipiendaire était tenu d'en exposer les causes, les signes, le pronostic et le traitement. Si les juges se montraient satisfaits, on procédait à la bénédiction de la licence et à la cérémonie du doctorat. Mais, la veille de cette solennité, les saintes obligations que le récipiendaire allait contracter, les devoirs sacrés qu'il aurait désormais à remplir étaient retracés à son esprit, et c'est en quelque sorte sous les auspices de la religion que la vie des hommes était remise entre ses mains.

Cette mâle discipline a fait la gloire de l'ancienne fa-

culté : elle a formé les Fernel, les Baillou, les Houllier, les Duret, et tant d'autres hommes non moins illustres, au nombre desquels je n'hésite point à ranger ceux qui ont été nos premiers maîtres : les de Jussieu, les Corvisart, les Hallé, contemporains de Bourdois. Du reste, ces thèses courtes, substantielles, toutes écrites en latin, étaient indifféremment l'œuvre du récipiendaire ou du président. La première que composa Bourdois portait sur cette question : La couleur du sang est-elle un produit de la force vitale? Vous le savez, Messieurs, depuis Moïse jusqu'à nous, le sang a été, pour les médecins, les naturalistes, les philosophes et les législateurs, un perpétuel objet d'étude. Quoi qu'en aient dit Aristote et Harvey, le sang n'est pas de toutes nos parties celle qui paraît la première. En revanche, une fois formé, le sang, comme le style de Buffon, est l'homme lui-même. Tout ce que l'homme a de matériel, tout ce qu'il a d'intellectuel, et même de moral, n'est que du sang transformé. C'est dans le sang qu'est la vie des animaux, a dit Moïse ; c'est de son sang que l'homme reçoit son entendement, a dit Hippocrate. Mais dans cette suite de transformations, quelle étonnante variété! Tout change le sang et tout change avec lui. Tels aliments, a-t-on dit, et tel chyle ; tel chyle, tel air et tel sang ; tel sang, et telle nutrition, c'est-à-dire telle composition dans les solides et les liquides. Il fallait ajouter : telle nutrition, et tel sang ; car, dans sa course à travers l'organisation, tout en distribuant entre nos parties altérées des matériaux réparateurs, le sang en emporte des débris qui le rendent, pour ainsi dire, à chaque pas, différent de lui-même : et c'est dans ces

dépouilles que l'on rencontre chaque jour de nouveaux éléments ou de nouvelles combinaisons. Pour suivre le jeu de ces transsubstantiations perpétuelles, c'était une nécessité pour la médecine et la chimie de multiplier les investigations et les analyses. Celles que l'on a essayées jusqu'à Rouelle ont été souverainement imparfaites; et, malgré les admirables travaux des modernes expérimentateurs, peut-être le seront-elles toujours. J'oserais les comparer à celles que ferait, sur les poëmes d'Homère et de Virgile, un rhéteur qui décomposerait ces divins ouvrages en points, virgules, voyelles, consonnes, et se vanterait d'avoir analysé l'*Iliade* et l'*Énéide*. Où est l'ensemble, l'ordre, la pensée, l'harmonie, la passion, le mouvement, la chaleur? Quoi donc! n'est-il pas dans le sang des principes qui échapperont toujours? N'est-il pas remué, agité, soulevé de moment en moment par les passions? La colère, qui change en poisons le lait et la salive, est-elle sans action sur le sang? N'est-il pas énervé par la castration, qui en éteint le feu? En quoi diffère-t-il de lui-même avant et après la variole, avant et après le typhus et la fièvre jaune? Je n'ajouterai qu'un mot. Les sentiments et les idées, c'est-à-dire les seules réalités dont nous ayons la certitude, puisqu'elles sont nous-mêmes, n'ont aucune des propriétés de l'étendue. Elles n'ont ni forme ni couleur. La force qui les fait naître est inhérente au sang. Bien qu'elle ne s'exerce qu'avec et sur des parties matérielles, néanmoins cette force n'a rien de commun avec la matière, et ne sera jamais saisie par les réactifs. Les réactifs ne font que détruire ses ouvrages et en disperser les éléments. Elle seule crée, elle

seule réunit, elle seule coordonne, elle seule organise : elle est le *mens* de Virgile; de Virgile qui, avant d'être un grand poëte, était un grand philosophe ; et tant que cette force ne sera pas au pouvoir de l'homme, j'ose dire que les analyses que l'on tentera sur le sang n'en auront que l'ombre, n'en seront que de vains simulacres. Du reste, depuis plus de deux siècles, la couleur qui teint le sang occupe les esprits. Quelle en est la cause? Un principe particulier? Le phlogistique de Stahl et de Moscati? Le fer de Haller et de Menghini? Mais le phlogistique est un être de raison, et, selon Bourdois, le fer se retrouve dans presque toutes les matières animales. Est-ce une disposition dans les molécules du sang, un arrangement entre les globules découverts par Malpighi, décrits par Leuvenhoek, adoptés par Boerhaave? Hypothèse que Bourdois rappelle sans y croire. Se passe-t-il là quelques phénomènes d'interférence? On a vu du sang blanc, du sang bleu, du sang pâle et odorant comme le bouillon. La teinte rouge n'est donc pas pour le sang une teinte essentielle Hier, la coloration du sang était due à l'hématosine découverte par Chevreul ; mélange encore peu connu de fibrine, d'albumine et de peroxide de fer. Aujourd'hui, d'après deux chimistes étrangers, cette substance serait un acide, et cet acide serait dépourvu de fer : d'où l'on voit que la difficulté subsiste encore, au moins en partie. Quant à cette divinité cachée, mais réelle, mais sage et toute-puissante, que Bourdois fait intervenir et qu'on appelle force vitale, comment l'exclure, puisqu'elle est partout? C'est elle qui détermine et conduit en nous toutes les combinaisons; elle fait le

sang ; elle fait à plus forte raison le principe, quel qu'il soit, qui le colore, comme elle fait le poison de la vipère. Elle accommode ses actes à toutes les nécessités, même aux nécessités futures ; elle change le sang de la mère pour la préparation de ses deux laits ; et comme le sang tire sa principale valeur de ses globes rouges, elle en charge le sang placentaire, afin de mieux nourrir et de mieux développer l'embryon : vues d'avenir et d'ensemble inconciliables, il faut l'avouer, avec physique, mécanique et chimie. Que la chimie cependant continue ses merveilles, mais que la physiologie n'oublie pas que rapporter la couleur du sang à l'action de la force vitale, c'est dire d'où elle vient, ce n'est pas dire ce qu'elle est.

Cette première thèse fut soutenue le 11 février 1777. Le 6 mars suivant, Bourdois soutint la seconde, la cardinale, sur une question d'hygiène. Il examine si pendant l'hiver il est dangereux de se tenir longtemps à l'ardeur d'un foyer ; et par des raisons tirées, soit des avantages du mouvement et de l'exercice en plein air, même à une très basse température, soit de l'expansion que donne au sang un air sec et chaud, et de la fâcheuse impression qu'un tel air produit sur les poumons en les dépouillant de l'humidité qui leur est nécessaire, Bourdois se déclare pour l'affirmative. Ce qui frappe dans cette thèse, c'est la flexibilité d'esprit qui, d'une faute si légère en apparence, fait naître les maladies les plus graves : une fausse pléthore, et par suite des congestions cérébrales et pulmonaires, l'hyponchondrie, l'asthme, des digestions difficiles, un sommeil laborieux, des angines, des catarrhes suffocants, l'abaissement et la perte de la chaleur natu-

relle, comme le remarque Hippocrate; perte qui peut rendre mortelle la subite impression d'un froid extérieur. C'est que s'il n'est point en médecine de petites questions, il n'est pas non plus de petites fautes, et que le mobile équilibre qu'on appelle santé n'est que trop souvent détruit par le moindre choc.

Après ces deux premières thèses, de physiologie et d'hygiène, Bourdois soutint les deux dernières sur des points de pratique. L'une d'elles se rapporte à une maladie qui ne compte parmi nous, comme la peste, que treize siècles de durée; qui, comme la peste, nous est venue de l'Orient, de l'Arabie, a-t-on dit, mais qu'on a vue paraître spontanément, il y a quelques années, à la Nouvelle-Hollande, et qui, depuis près de trois mille ans, est connue à la Chine; bénigne dans le principe, et devenue féroce, qui le dirait? par des renversements de dynasties: tant les secousses politiques ont d'action sur la santé des hommes! Je veux parler de la petite-vérole, maladie dont l'étude approfondie serait, selon Bordeu, comme un cours complet de pathologie médicale; car tout ce que les autres affections peuvent offrir de régulier ou de bizarre en quoi que ce soit, on le retrouve dans celle-là. Du reste, on sait avec quelle facilité se dénoue dans les organisations souples et perméables le grand drame que met en jeu la variole; et c'est sur ce principe que Bourdois, dans sa thèse, propose cette question: Les bains tièdes conviennent-ils dans la variole? Il s'appuie, pour l'affirmative, sur les usages de certaines contrées, l'Allemagne, la Hongrie, l'île de Java; sur l'exemple des plus illustres praticiens; sur l'autorité des plus savantes

écoles. Cette méthode, toutefois, ne saurait être absolue. Bourdois y met de justes limites. Deux traits de cette thèse doivent rester dans la mémoire. Galien devinait les maladies à l'altération du teint; Pierre Frank, à l'attitude; Corvisart, à la physionomie; Théodore Zwinger, aux odeurs, à ces corpuscules invisibles qui sont dans le sang, que la chimie n'y saurait découvrir, qui n'ont de réactifs que nos nerfs, et produisent les effets quelquefois tout-puissants des petites forces. Chacun de nous, on le sait, a son odeur propre. Comme la femme qui allaite, les maladies ont aussi les leurs, spécialement le typhus et la variole. Un homme fait sur la tête une chute violente. Il a tous les signes d'un épanchement cérébral. On propose de trépaner. Gardez-vous-en bien, dit Vernage, je sens la variole qui va paraître. Elle parut, et le malade fut sauvé. Un jeune homme, plein de vigueur, perd tout-à-coup le mouvement et le sentiment; on le croit mort; on affirme qu'il a eu la variole: il l'aura tout-à-l'heure, s'écrie Thierry; et le matin du jour suivant la variole éclate. Comprend-on, du reste, qu'une maladie, quelle qu'elle soit, ait un début si violent et si brusque, et j'oserais presque dire si peu logique?

Auteur de ses trois premières thèses, Bourdois ne le fut pas de la quatrième. Composée en 1742 par Louis-René Dubois, elle avait été soutenue en 1774 par Sabatier, elle le fut en 1778 par Bourdois. Les thèses de l'ancienne Faculté fourmillent de ces sortes de plagiats ou de ricochets. Une thèse faite en 1769 par Bucquet servit à plusieurs récipiendaires. Caille, en 1772, reproduisit celle de Lebègue de Presle, qui avait paru en 1759; et dans

la même année, Vicq-d'Azyr en soutint deux, écrites depuis longtemps, l'une par Linguet, l'autre par Guilbert. Que se proposait-on par ces emprunts? Était-ce économie de temps, ou un essai sur la diversité des esprits? Quoi qu'il en soit, cette thèse de Bourdois avait pour texte un sujet mixte, une question médico-chirurgicale sur les tumeurs : vaste matière à laquelle se rattachent tant d'affections de natures si différentes et même si contraires, comme on le voit dans le traité de Galien, dans ceux de Plenck et de l'illustre Boyer, qu'on a peine à comprendre comment l'auteur primitif de la thèse a pris pour épigraphe et pour conclusion cette maxime, qu'une tumeur étant donnée, quelle qu'elle soit, l'art doit s'attacher le plus souvent à la résoudre. De l'aveu même de l'auteur, il est, en effet, des résolutions impossibles, il en est de très dangereuses; et dans les cas les plus favorables, les matériaux d'un phlegmon ou d'un érysipèle, remportés par l'absorption, peuvent allumer une maladie nouvelle et pire que la première. Dans le traitement des tumeurs, tout est donc spécial, et la résolution n'en est souvent qu'une partie accessoire et suspecte.

Promu au doctorat, Bourdois fut fait médecin de la Charité; mais sa faible poitrine ne lui permit pas de faire longtemps le service de l'hôpital, et une hémoptysie violente et réitérée le contraignit à la retraite. Cependant ses lumières, son esprit, sa politesse, le firent connaître d'un prince de la famille royale; Monsieur, frère du roi, et depuis Louis XVIII, en l'attachant à sa personne, le nomma d'abord médecin du Luxembourg et du château de Brunoy, et créa pour lui la place d'intendant de son ca-

binet de physique et d'histoire naturelle. Monsieur faisait pour Bourdois ce que le duc d'Orléans avait fait pour Berthollet. C'est en usant ainsi de leur fortune en faveur du talent, et j'ajouterai du malheur, que les princes montrent qu'ils sont dignes de la posséder. En 1788, la tante de l'excellent roi Louis XVI, madame Victoire, nomma Bourdois son premier médecin, en survivance de Malouet. Que manquait-il à tant de prospérités? Mais cette prospérité fut aussi courte qu'elle avait été brillante. De sinistres événements se préparaient. Bientôt tout l'édifice social fut ébranlé. En remplaçant des abus par des ruines, on précipita violemment la chute de la monarchie, et un déluge de calamités se répandit sur la France. Bourdois fut enveloppé dans les premieres disgrâces d'une famille auguste. Des courtisans de peuple ne lui pardonnèrent point d'avoir servi des princes; ils le jetèrent dans les cachots de la Force. Bourdois n'en fut tiré par le dévouement courageux de sa digne femme que pour se rendre à l'armée des Alpes, avec le titre de médecin de l'aile droite. A son arrivée, il voit l'armée entière en proie à un typhus qui n'épargnait personne. Soldats, médecins, chirurgiens, infirmiers, tout périssait. Les morts sans sépulture pourrissaient dans les salles. Sur-le-champ, malgré les murmures et les clameurs qu'étouffa sa fermeté, Bourdois fait enterrer profondément les cadavres, il fait dresser des tentes en plein air: il y fait transporter les malades: il fait nettoyer, purifier, laver, ventiler les hôpitaux, les casernes, les effets, les équipages: il préside à tout, il conduit tout avec une activité infatigable. Au bout d'un mois, le mal cesse, et il est proclamé sauveur par le soldat. La

médecine a aussi ses victoires. Là se trouvait, simple officier d'artillerie, l'homme que nous avons vu s'élever au-dessus des rois, et remplir toute la terre de son nom. Le jeune Bonaparte et Bourdois se connurent, se prirent d'amitié, et ne se quittaient presque plus. Chaque jour Bourdois admirait dans Bonaparte ce feu d'esprit qui s'échappait en éclairs de génie, de ce génie qui arracha Toulon à l'Angleterre. Bourdois, de son côté, l'entretenait de ses souvenirs de cour, et de la douloureuse tendresse qu'il conservait pour des princes si dignes de respect et si malheureux. Bonaparte n'avait point pour la liberté ce fanatisme ombrageux et cruel qui la rend odieuse, et qui forme le caractère de ces temps déplorables. Il applaudissait aux sentiments de Bourdois ; il écoutait ses paroles comme un homme qui se sent digne de les inspirer pour lui-même. Ils étaient l'un et l'autre à Paris, dans les orages qui préparaient le 13 vendémiaire, lorsque la Convention mit dans les mains de Bonaparte les armes qui la firent triompher. Bourdois demeurait alors dans la rue Saint-Honoré. Le lendemain de la triste victoire dont cette rue fut le théâtre, le vainqueur, inquiet sur le sort de Bourdois, envoya savoir de ses nouvelles. Cette marque d'intérêt rendit leur liaison encore plus intime. Général de l'armée de l'intérieur, et bientôt après de l'armée d'Italie, Bonaparte propose à Bourdois de le suivre, avec le titre de médecin en chef. Accepter, c'était quitter Paris, abandonner ses affaires, se séparer d'une femme souffrante et à laquelle il devait tout : c'était se livrer aux chances d'une guerre que le génie pouvait rendre glorieuse, que la jeunesse et l'audace pouvaient rendre funeste : c'était trop

demander à Bourdois. Tant de tiédeur offensa Bonaparte, et son amitié s'éteignit pour un temps. Ni à son retour de l'Italie, ni à son retour de l'Égypte, il ne voulut revoir Bourdois. Mais un long ressentiment n'était pas fait pour ce cœur généreux. Après les gloires des batailles, vinrent les gloires de l'empire. A la naissance du roi de Rome, l'ami se ressouvint de l'ami : il le fit venir : « Vous êtes le » médecin de mon fils, dit l'Empereur à Bourdois ; je ne » puis vous donner une plus grande marque de confiance ; » oubliez le passé comme je l'oublie moi-même. » Corvisart, je le dis à la louange de tous trois, Corvisart ne fut pas étranger à cette réconciliation. Parlerai-je ici des honneurs dont Bourdois fut comblé ? Médecin du roi de Rome, il était médecin consultant de l'Empereur, médecin du collége des Princes, collége que l'on fondait à Meudon. Il avait un appartement dans le château ; il avait une voiture à ses ordres. Il fut fait inspecteur de l'Université, et reçut le titre de baron ; mais par cette indifférence qui est une façon de modestie, il négligea de le faire enregistrer. Le préfet de la Seine, Frochot, le pria d'accepter pour le département les fonctions de médecin en chef des épidémies, fonctions auxquelles M. Lerminier et moi nous eûmes l'honneur d'être associés sous ses ordres. Depuis longtemps, du reste, ce même savoir, ce même esprit qui lui avait obtenu la protection de Monsieur, l'avait fait rechercher du ministre des affaires étrangères, M. le prince de Talleyrand. En devenant son médecin, Bourdois était devenu son ami. On supposait à cet ami une grande influence sur l'esprit du prince ; on avait raison : et dans le temps où la politique de l'Empereur re-

muait toute l'Allemagne et changeait la destinée de tous les petits princes de l'Empire, peut-être n'est-il pas un seul de ces princes, accourus à Paris pour défendre leurs intérêts, qui ne vînt consulter Bourdois, ou même ne feignît d'être malade, afin de l'avoir pour médecin, et dans ce médecin un tuteur auprès du ministre et du maître. De là cette pluie de riches tabatières dont ils payaient ses moindres paroles, et qu'il fit servir plus tard à l'acquisition de son magnifique château de Marne. Il était en outre médecin du ministère des affaires étrangères; et ce titre, qu'il devait à la faveur de M. Talleyrand, le mettait en rapport avec les personnages les plus importants de toute l'Europe. Jamais peut-être médecin ne connut plus d'illustrations étrangères, et ne reçut de leur bienveillance des souvenirs plus flatteurs et plus répétés.

Telle était la belle et noble existence de Bourdois, existence très supérieure à la première. Mais la première était tombée avec la monarchie sous des fureurs domestiques; la seconde allait tomber avec l'Empire sous les efforts de l'Europe conjurée. Je ne vous peindrai point tout le tumulte de cette étonnante catastrophe; je dois me borner à vous dire que Bourdois fut jusqu'à la fin fidèle à ses devoirs. En 1814, il suivit à Blois l'Impératrice et le roi de Rome. Le moment vint où il fallut se séparer de l'enfant dont les jours lui avaient été confiés d'une manière si touchante. Ce fut un déchirement de cœur que Bourdois eut peine à supporter. C'est que dans les sentiments qui attachent aux jeunes princes, il est un secret pouvoir tout autre que celui d'un vulgaire intérêt. On s'accoutume à voir en eux la future grandeur de la patrie, et

ce n'est jamais sans une vive douleur qu'on s'arrache à une telle espérance.

Sous la Restauration, la situation de Bourdois eut moins d'éclat, mais elle eut la même dignité. Ce qui prouve que la considération dont il jouissait ne tenait point à ses honneurs, c'est qu'il les perdit sans la perdre. Un changement de fortune n'éloigne que trop souvent les amis ; il conserva tous les siens : il en eut même de nouveaux parmi les hommes éminents qui succédaient au pouvoir détruit. La paisible égalité de son humeur attachait ses serviteurs à sa personne ; pas un ne voulut s'en séparer. Doux et humain pour les pauvres, il était rarement appelé par eux : et quand il l'était, il leur donnait tous les soins de la charité la plus tendre. Mais c'est principalement dans les classes élevées qu'il avait ses malades. Il les traitait non seulement avec une grande habileté, mais encore avec cette noble et affectueuse politesse qui leur inspirait le désir de l'avoir pour ami. Cette sorte de tact ou d'instinct qu'on appelle coup d'œil médical, il l'avait au plus haut degré. Il distinguait tout d'abord entre les maladies celles où l'art de l'homme doit intervenir, d'avec celles qu'il faut abandonner à cet art divin qu'on appelle la nature, et dont la sagacité de Bourdois avait appris à connaître et à mesurer les ressources. Il portait dans toutes ses actions cette prudence qui exclut à la fois la faiblesse et la témérité ; et comme son extrême politesse n'était qu'une extrême justice, et qu'il aimait surtout à la rendre à ses confrères ; comme il n'avait ni les bassesses de l'envie, ni les petitesses de l'amour-propre, il n'était presque pas de grandes consultations où ses conseils ne

fussent invoqués. Réuni à ses confrères, plein de déférence pour eux et s'identifiant avec eux, il ne cherchait comme eux que le salut du malade; il écoutait leurs avis avec attention, proposait les siens avec modestie, et lorsqu'après avoir balancé des deux parts les inconvénients et les avantages, on s'était arrêté à une solution, c'était presque toujours à Bourdois qu'était remis le soin de la notifier à la famille. Quelle qu'en fût la gravité, il avait l'art d'en adoucir l'impression; et dans les cas douteux ou désespérés, il savait, par les agréments de sa parole, ou soutenir les espérances, ou tempérer les craintes, ou consoler les douleurs.

Je ne puis m'arrêter, Messieurs, sur un si beau caractère. J'y cherche des ombres, et je n'en trouve pas. Je dis plus. Ce grand air, ces manières si nobles et pourtant si naturelles qui le distinguaient parmi nous, cette urbanité si prévenante que nous n'avons plus, cette affabilité si familière et si pleine de décence, n'étaient que les ornements de qualités plus précieuses et de vertus plus solides. Jamais homme n'eut pour sa compagne faible, infirme, et presque retranchée du monde, des ménagements plus délicats, des soins plus soutenus et plus touchants. Pures comme son cœur, jamais ses lèvres ne furent souillées par le mensonge, par le sarcasme, par la calomnie, par la licence, ou par des obscénités. La médecine était à ses yeux un sacerdoce qui rendait sacrés pour lui, et les secrets et le repos des familles. Loin d'y porter la perturbation par le scandale, il n'y portait que des leçons et des exemples de sagesse, de pudeur et de bonté. Supposez que le Serment d'Hippocrate, supposez que son

court traité du médecin n'existent pas ; Bourdois en eût puisé le texte dans son âme, et n'eût fait que mettre ses actions en précepte. Et ces actions, si je les rappelle avec tant de soin, c'est qu'aux yeux des hommes elles rendent la médecine plus sainte encore qu'elle ne le serait par les plus beaux ouvrages : c'est que l'art est moins servi par le talent le plus heureux que par une conduite irréprochable.

Lorsque l'autorité royale fonda votre Académie, un des premiers médecins qu'elle daigna y appeler fut Bourdois. Bourdois nous était en effet nécessaire. Il apportait parmi nous les traditions de l'ancienne faculté et les traditions de l'ancienne cour ; je veux dire la noble élégance de celle-ci, la droiture, la loyauté, le savoir de celle-là. C'est de ces éléments que se composait son mérite personnel. Il a eu plusieurs fois l'honneur de vous présider, et cet honneur, il vous le rendait à vous-mêmes : car, dans sa personne, vous aviez alors à votre tête tout ce qui peut honorer la médecine. Malgré le très petit nombre de ses ouvrages, il est certain qu'à un goût très éclairé pour les arts, il joignait le talent d'écrire. Il en a donné la preuve, sinon dans la traduction du mémoire de Ruiz sur le krameria, du moins dans le rapport qu'il fit en 1835 à l'Académie sur la proposition de placer le buste de Corvisart dans le lieu de vos séances (1). C'est là que, dans un langage simple et châtié, il relève dignement les services rendus aux hommes par Corvisart, et qu'en

(1) *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, t. IV, p. 53 et suiv.

rendant hommage à la générosité de ses sentiments, il fait voir toute l'élévation des siens. Il préparait un *Traité sur les passions*, c'est-à-dire sur ce qui remue tout le genre humain et change de moment en moment la face de la terre. Dans les armées, dans les cours, dans le monde, il les avait vues naître et se développer sous mille formes, grandes, petites; sublimes, misérables; nobles, honteuses; tendres, féroces; aimables, sombres et tragiques; innocentes, criminelles et terribles; objets de pitié, d'admiration, de dégoût, d'horreur; et l'on peut croire que les anecdotes singulières, que les pensées fines et profondes qu'il semait dans ses entretiens avec tant de charmes et de profusion, n'étaient que des fragments du livre qu'il avait dans l'esprit. Ce livre eût été, sans doute, comme ceux de La Chambre et d'Alibert, un bienfait pour la médecine et la philosophie. Mais quoi! les distractions, les affaires, ces milliers de riens sérieux qui forment le tissu de la vie humaine, ces riens ont emporté le livre, en emportant avec lui les loisirs et les années de l'auteur. Bourdois, en effet, vieillissait: il entrait dans sa quatre-vingt-deuxième année. Tout-à-coup, au milieu de cette vie délicieuse qu'il s'était faite, au milieu des artistes qui l'embellissaient, et des amis qui la lui rendaient si chère, il est pris d'un érysipèle violent à la tête, affection qui lui était familière et qui cette fois fut mortelle. Bourdois cessa de vivre le 7 décembre 1835. A cette triste nouvelle, l'Académie suspendit sa séance. Une députation choisie vint la représenter aux obsèques de celui qui l'avait si souvent présidée; et sur la tombe qui allait le renfermer pour jamais, une voix désolée,

celle d'un ami de quarante ans, M. Collot, en rappelant avec simplicité les belles actions de Bourdois, rendit plus sensible encore la perte que venaient de faire la médecine et la société.

ÉLOGE

DE

J.-E.-D. ESQUIROL,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 17 DÉCEMBRE 1844.

C'est d'un maître, c'est d'un ami, c'est de mon cher Esquirol, que j'aurai aujourd'hui le douloureux honneur de vous entretenir ; et si, dès le début de ce discours, je laisse éclater ma tendre vénération pour sa mémoire, c'est qu'une secrète voix me répond que j'ai des intelligences dans vos cœurs, et que mes paroles ne sont que l'expression de vos propres sentiments. Qui de vous, en effet, a pu connaître Esquirol sans l'aimer ? Qui de vous n'a cent fois admiré la finesse et la solidité de son esprit ? L'élévation et la loyauté de son caractère ? Les soins paternels qu'il prenait de ses élèves (Note A) ? L'art qu'il mettait à développer leurs talents ? La pitié qui l'animait pour la souffrance et le malheur ? Et si vous avez été dans les secrets de sa bienfaisance, dites-nous si, dans les actes d'une vertu si touchante, il mettait une ombre d'ostentation, et s'il se prescrivait des limites ? Sa générosité donnait sans ré-

serve : homme excellent, dont les actions et les ouvrages ont honoré la France, et qui, pour nous rendre le sentiment de sa perte, dirai-je plus doux? dirai-je plus amer? nous a laissé dans son souvenir comme une leçon perpétuelle de droiture, de modération, de désintéressement et de bonté.

Jean-Etienne-Dominique Esquirol naquit à Toulouse, le 3 février 1772. Jean-Baptiste, son père, était négociant. Sa fortune, sa probité, l'estime publique l'élevèrent, en 1787, aux honneurs du capitoulat; dignité que les événements réduisirent aux fonctions transitoires d'officier municipal. Charmé d'abord de la grande réforme que l'on faisait subir à la France, il en détesta bientôt les excès, et se tint dans la retraite. Quelques années après, l'imminence d'une disette le fit rappeler aux affaires, et sur la seule autorité de son nom, sur la seule foi de son crédit, les provisions arrivèrent, et les calamités de la famine furent conjurées. Le jeune Esquirol se destinait à l'église. Ses premières études achevées au collége de l'Esquille, ses parents le firent recevoir au séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, pour qu'il y fît ce qu'on appelait sa philosophie. Une irruption révolutionnaire le chassa de ce saint asile, et le fit retourner à Toulouse, où il s'occupa de médecine. Son père était alors un des administrateurs du grand hôpital de la Grave. Là, Gardeil et Alexis Larrey étaient à la tête de la médecine et de la chirurgie : Gardeil, à qui la traduction d'Hippocrate et les récits de Diderot ont fait une si étrange renommée; Larrey, oncle de Jean-Dominique Larrey que nous venons de perdre, et qui devait un jour faire tant d'honneur à la France. A l'hôpital, Jean-Domi-

nique était aide-major, et dans une école fondée par son oncle, il était professeur. C'est sous de tels maîtres, c'est avec de tels condisciples qu'Esquirol étudiait l'anatomie, la physiologie, les pathologies interne et externe, et la médecine opératoire. Aux dissections succédaient des expériences variées et curieuses, que les élèves suivaient et répétaient avec toute la chaleur de l'émulation. Esquirol se distinguait au milieu d'eux par la justesse et la vivacité de ses idées. Il étudiait en outre la botanique sous Picot Lapeyrouse, auteur de la *Flore des Pyrénées*. Esquirol le suivit plus d'une fois sur les pentes et sur les sommets de ces montagnes magnifiques.

Enfin, le moment vint où les deux amis durent se séparer. Larrey fit le voyage de Paris, d'où il fut envoyé à Brest et embarqué sur un vaisseau de l'État, pour l'Amérique du Nord. Muni d'une commission d'officier de santé pour l'armée des Pyrénées-Orientales, Esquirol se rendit à Narbonne. Il y passa deux années. Barthez y faisait la grande pratique. Il vit Esquirol, et le voulut pour secrétaire; mais le fougueux Barthez avait souvent contre ses secrétaires les mêmes emportements que le prince de Conti avec les siens. Ce que fit Molière avec le prince, Esquirol le fit avec Barthez. Il n'accepta point. Il eut peur. Mais il eut une autre sorte de courage. Vous savez quel était l'esprit de ces temps malheureux. La férocité des réformateurs couvrait la France de tribunaux qui ne respiraient que le sang. Narbonne avait le sien, et ce tribunal était en permanence. Un avocat, le seul à peu près qu'on y voulût souffrir, plaidait en mauvais vers pour les prévenus, et les prévenus étaient condamnés. Révolté de cet odieux

mélange de ridicule et de barbarie, Esquirol s'écria d'une voix émue : « Je saurais mieux défendre l'innocence ! » Des femmes l'entendirent. Le mari de l'une d'elles allait être mis en cause. Elle conjure en pleurs Esquirol de parler pour ce malheureux. Esquirol consent. Le voilà devant le tribunal révolutionnaire. Inspiré par la justice et la pitié, Esquirol fait entendre cette fois un langage si incisif, si touchant et si nouveau pour les juges surpris et charmés, que le prétendu coupable est absous. Triomphe d'Orphée qui fléchit des tigres. C'est que les premiers avocats du monde sont le sentiment et la raison. Pour prix d'un tel service, on offrit de l'or à Esquirol. Cet or eût souillé ses mains et déshonoré sa belle action. Ce même service, il le rendit peu de temps après, dans sa ville natale, à un pauvre ouvrier qu'on accusait d'avoir pris un peu de fer dans les ateliers de la République. Chose étrange ! qu'une fois maître des affaires, le peuple manque d'indulgence et par conséquent de justice pour lui-même ; comme si, le cœur aigri contre tout le corps social, il ne goûtait dans l'exercice du pouvoir que le cruel privilége de nuire et d'opprimer à son tour.

Revenu parmi les siens, et affranchi de la réquisition, Esquirol se livrait à la littérature, aux mathématiques, à l'histoire naturelle, à la médecine. En l'an III, il se rendit comme élève du gouvernement, à Montpellier. En l'an VI, il eut deux seconds prix, en histoire naturelle. Cependant la fortune de sa famille diminuait d'un jour à l'autre, et il n'était pas l'aîné. L'exiguïté de son héritage le mettait dans la nécessité de songer à l'avenir, et de s'attacher à ses études, qui devaient le lui assurer. Il se décida sé-

rieusement pour la médecine. On était en l'an VII. Il vint à Paris. Il était à son arrivée presque aussi pauvre que l'étaient à la leur, et Portal, et Vauquelin, et Pinel, et Dupuytren, et tant d'autres, pour qui le travail a été le chemin de la gloire et de l'opulence. Une étourderie mit le comble à sa détresse. Dans les replis d'un court vêtement, il tenait cachée une petite somme en or que lui avait ménagée la tendre prévoyance de son père; ce vêtement n'était plus de service, il le jeta par la fenêtre, sans en retirer la somme : il l'avait oubliée. Il en écrivit à Toulouse, et demandait un supplément; on ne le crut pas : et le supplément n'àrriva que plus tard. Toutefois, il ne perdit pas courage. Il se ressouvint d'un ami qu'il s'était fait au séminaire, M. de Puisieulx, lequel était l'instituteur d'un enfant que nous avons vu depuis à la tête des affaires, M. Molé. M. Molé demeurait avec sa mère à Vaugirard. Esquirol va trouver son ami : M. de Puysieulx le présente à madame Molé, qui l'accueille avec bienveillanee, et lui donne une chambre dans sa maison Le vivre et le couvert, voilà pour le présent; l'étude va faire le reste. Chaque jour, pendant deux années, Esquirol venait de Vaugirard à la clinique de la Salpètrière, aux cours du Jardin des Plantes, aux leçons de l'École de médecine: rudes courses pendant les hivers; mais dans les autres saisons, un peu de pain et quelques fruits les rendaient charmants : et par-dessus tout, des causeries avec Bichat, avec Schwilgué, avec Roux, avec Landré-Beauvais; hommes de lumières et de cœur, qui avaient de l'amitié pour Esquirol: et qu'à son tour Esquirol n'a cessé d'aimer et d'honorer toute sa vie : temps heureux de pauvreté.

de travail, et d'espérance, dont les souvenirs charmaient encore les dernières années d'Esquirol.

A cette époque, florissaient à Paris deux cliniques qui se partageaient les élèves : la clinique de la Salpêtrière et celle de la Charité. Le chef de la première était Pinel, le chef de la seconde était Corvisart : deux hommes très différents de caractère et d'esprit ; mais qui s'accordaient sur un point capital, celui de faire respecter tout ensemble, et leurs personnes, et leur profession, par des témoignages éclatants et publics d'une estime réciproque. Ce qui les élevait au-dessus de tout amour-propre, c'était la fermeté de leur raison, aussi bien que leur générosité naturelle : et peut-être encore le secret sentiment que chacun d'eux manquait de ce que possédait l'autre. Chose étrange, en effet ! on eût dit que Pinel, formé à Montpellier (1), l'avait été à Paris : et que formé à Paris, Corvisart l'avait été à Montpellier ; tous deux également supérieurs ; mais le premier devant plus au travail et à l'art : le second, devant plus à la nature ; à cette nature, à cet instinct, qui sait sans avoir appris, selon la parole d'Hippocrate ; ou qui par la justesse et la rapidité de ses conceptions, semble se ressouvenir, selon la parole de Platon. Quoi qu'il en soit, Esquirol, engagé dans l'école de Pinel, devint bientôt l'élève favori du maître. Ce fut lui qui rédigea le traité de médecine clinique, dont la seconde édition parut en 1804. Jetez les yeux sur cet ouvrage ; et par le nombre et la diversité des faits, par le bel ordre qu'ils ont reçu, par les considérations générales qu'ils

(1) Pinel était docteur de l'école de Toulouse ; mais à peine reçu, il se rendit à Montpellier, pour y perfectionner ses études.

suggéraient à l'esprit du maître, sur les questions les plus élevées de la médecine, vous jugerez que dès son entrée dans la carrière, Esquirol avait acquis une expérience très étendue et très éclairée : car quelques faits bien étudiés sont comme autant de vérités qui en préparent une infinité d'autres. J'ajoute que Pinel enseignait ce que ne pouvait enseigner Corvisart. La Salpêtrière, comme l'hospice de Bicêtre, était affectée au traitement d'un genre de maladies qu'on ne voyait que transitoirement, ou plutôt qu'on ne voyait jamais à la Charité : je veux parler des maladies mentales ; et c'est à l'étude de ces étonnantes maladies qu'Esquirol s'attacha de préférence. Un tel choix serait, j'ose le dire, une leçon pour les philosophes qui se proposent de pénétrer profondément dans la nature de l'homme. Sous les tranquilles apparences de la raison, dans le paisible cours des actes qui la caractérisent, l'observateur saisirait mal les secrets ressorts dont le jeu régulier la prépare, la forme, l'affermit, l'entretient. C'est quand ces ressorts se brisent, c'est quand ce jeu se déconcerte, en un mot, c'est dans les ruines de l'esprit que se découvrent sensiblement, l'origine, l'enchaînement, la dépendance étroite et mutuelle de nos sentiments, de nos perceptions, de nos idées, de nos souvenirs, de nos jugements, de nos raisonnements, de nos volontés, de nos actions, c'est-à-dire, de cette suite merveilleuse d'inventions et d'arts, que met au jour l'inépuisable industrie de notre entendement. C'est là, c'est dans ces débris que sont cachés les éléments essentiels de la science de l'homme, et par une conséquence nécessaire les vrais principes de l'éducation, ceux des lois civiles et

criminelles, et je n'hésite point à le dire, ceux mêmes des gouvernements. Triste condition de l'homme ! il ne connaît son excellence que par ses infirmités ! et pour apprendre quel est le prix de ses plus nobles attributs, intelligence et liberté, il faut qu'il en perde l'usage ! il faut que le maître de la terre ne soit plus le maître de lui-même.

Telle fut, je le répète, la direction que prit Esquirol ; appelé dans cette voie, pour ainsi dire, et par l'étrange spectacle des maladies mentales, et par les traits de sagacité, d'humanité, de tendresse pour les malheureux, dont Pinel donnait chaque jour l'exemple à ses élèves, et j'ose ajouter aux médecins de toutes les nations : double attrait pour Esquirol ; double aliment pour la bonté de son cœur et la curiosité de son esprit. J'ai parlé ailleurs des services qui ont rendu sacrée la mémoire du maître. Je rappellerai dans cet éloge ceux que la science et les hommes ont reçus du disciple et du successeur. Toutefois, Messieurs, avant de m'engager dans les ouvrages d'Esquirol, et pour en mieux apprécier la valeur, mon devoir serait peut-être de m'arrêter un moment devant cette question de la nature humaine, dont la grandeur et les difficultés ont tenté les plus beaux génies, et de remplir ainsi l'engagement que j'ai osé prendre dans l'éloge de Marc (1), de mettre à découvert dans celui-ci ce que je considère comme les véritables bases de notre entendement. C'est à quoi, Messieurs, j'ai appliqué toutes les forces de mon esprit, et ce travail est achevé. Mais un préliminaire de cette nature tiendrait dans cet éloge une place qui en romprait toutes les proportions

(1) Voyez page 363.

et vous en cacherait les parties essentielles. J'ai donc réservé cette digression pour un autre lieu; et si votre comité de publication la juge digne d'un tel honneur, elle pourra figurer dans le recueil de vos mémoires. Cette explication donnée, j'entre dans les travaux d'Esquirol; après quoi je rappellerai les détails d'une vie si laborieuse, si utile et si exemplaire.

Esquirol a beaucoup écrit. Médecin de deux grands hôpitaux, il rencontrait chaque jour quelques unes de ces bizarres singularités qui caractérisent les maladies de l'esprit; et il en a tiré, non moins que de sa pratique particulière, un nombre presque infini d'observations. Membre de la Société de l'École et de celle du département, l'un des collaborateurs du *Dictionnaire des sciences médicales*, l'un des fondateurs de la *Revue médicale*, des *Archives de médecine*, et des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, il communiquait à ces sociétés, il insérait dans ces recueils si divers, des notes, des remarques, des articles, des mémoires, dont l'énumération serait aujourd'hui sans objet, puisqu'ainsi qu'on le peut voir dans la préface de son grand et dernier ouvrage, il a pris soin de rassembler ces mêmes matériaux dispersés pour les retoucher, les polir, les coordonner entre eux, et en former le traité qu'il a fait paraître en 1838, sous le titre suivant : *Des Maladies mentales, considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*. C'est de ce grand traité que je dois vous rendre compte. Je commencerai toutefois par vous entretenir d'un premier travail d'Esquirol, qui est comme le préambule de celui-là, mais qui lui est antérieur de trente-trois années. Je veux

parler de la thèse inaugurale qu'il composa en 1805 pour obtenir le titre et la dignité de docteur en médecine, et s'assurer ainsi le droit d'administrer le bel établissement qu'il avait eu le courage de former.

Cette thèse roule sur les passions. L'auteur les considère comme causes, comme symptômes, comme moyens curatifs de l'aliénation mentale. Pour sentir toute la convenance de ses paroles, il serait nécessaire d'avoir une idée nette des passions, une idée nette de l'aliénation mentale. Or, ces deux points ne sont peut-être pas encore suffisamment éclaircis, du moins à l'égard des passions. Dans l'aliénation mentale, comme l'indique l'étymologie, l'homme n'est plus le maître de son entendement. C'est par là qu'il est devenu étranger à lui-même. Qu'est-ce à dire? que par l'emploi qu'il fait de ses sentiments et de ses idées, et par conséquent de ses volontés et de ses actions, qui en sont les suites nécessaires, il manque à sa destinée, qui est de se conserver, et de conserver son espèce. Ici, nous remontons à l'origine des devoirs qui lui sont imposés par le souverain Être. Si l'homme est né le plus faible, en revanche il est né le plus sociable de tous les animaux. C'est dans la société que Dieu a mis la force qui doit le protéger. C'est la société qui lui donne le jour, qui le défend, le nourrit, l'élève : c'est par elle qu'il vit, c'est pour elle qu'il doit vivre. Plus ce retour de services est entier, plus il est général, et plus la société fleurit, plus elle est ce que dit Aristote, la source et la réunion de tous les biens. C'est alors que les animaux, ou la servent, ou fuient devant elle, et lui abandonnent l'empire de la terre. Détruire la société par le fer, ou, ce qui est pire encore

par le poison des sophismes, est donc le plus grand de tous les crimes; la servir, au contraire, est le premier de tous les devoirs. C'est dans l'accomplissement de ce saint devoir que consiste la vertu : la vertu, que je ne sépare pas de la raison, et qui n'est que l'exacte conformité de nos actions avec le bien public. Tout ce qui dans nos institutions, dans nos lois, dans nos croyances, dans nos moindres actions, ne porte pas ce caractère sacré, est inutile, ou dangereux. Il suit de là que dire de l'homme qu'il est né faible, qu'il est né sociable, qu'il est né avec l'instinct de sa propre conservation, c'est dire que par cet instinct même il est né pour la vertu : car, je le répète, de tous les moyens de conservation le plus infaillible, c'est la vertu; elle est, si l'on veut, le premier de tous les intérêts. Intérêt, vertu, droit, devoir, quatre choses qui ont également leur source dans cet instinct de conservation, lequel est un ordre de la Divinité même. Un second ordre donné à l'homme, celui de transmettre la vie qu'il a reçue, et d'être entre les générations un lien de perpétuité, cet ordre prépare à l'homme le plus noble titre qui puisse l'honorer sur la terre, celui de chef et de père de famille. De là, de nouveaux droits, de nouveaux devoirs que l'homme n'exercera, que l'homme ne remplira que par des actions irréprochables. Ces actions supposent des volontés pures comme elles; et ces volontés, à leur tour, supposent les idées les plus justes et les sentiments les plus droits. C'est alors que l'homme touche à la perfection pour laquelle Dieu l'a fait; c'est alors qu'il accomplit, par sa volonté, la volonté du Créateur, et qu'il trouve dans son obéissance toute la plénitude de sa liberté : car, prise dans son acception la plus

élevée, la liberté n'est que le pouvoir d'être juste. C'est alors enfin que l'homme est maître de son entendement ; maître de ses sentiments, de ses idées, de ses volontés, de ses actions, et finalement de sa destinée. Rompre un si bel accord, j'ai presque dit une société si parfaite, c'est rompre avec lui-même ; c'est abdiquer son être propre : c'est de maître se faire esclave, et devenir étranger à lui-même, c'est-à-dire aliéné. Mais comment se fait cette rupture? On parle de péché originel. Ce péché est dans le système de choses dont nous faisons partie. Mille sources de maux sont ouvertes au dedans de nous-mêmes et hors de nous, qui ne tarissent jamais ; et l'une des principales causes de nos désordres intellectuels et moraux, ce sont les passions, comme le dit Esquirol. Toutefois, quelle idée attacher à ce mot? Des centaines d'écrivains se sont occupés de cette matière, et l'ont laissée jusqu'ici dans une sorte de confusion. C'est qu'en effet les passions sont en nous liées à tant d'éléments de nous-mêmes, qu'il est presque impossible d'y porter toute la rigueur et toute la netteté de l'analyse. Me pardonnerez-vous, sur ce point, quelques remarques? Toute passion est un sentiment énergique ; et tout sentiment de cette nature n'est en définitive qu'une volonté forte, permanente, exclusive. Ce sont là des choses que l'on ne peut pas séparer, parce qu'elles sont presque identiques. Chercher l'origine de nos passions, c'est donc chercher l'origine de nos sentiments ; et cette recherche nous ferait remonter jusqu'aux premiers moments, ou plutôt jusqu'aux premiers vestiges de notre formation, si ces premiers vestiges étaient saisissables. Il faut, en effet, se mettre dans l'esprit que, par la na-

ture et l'arrangement des matériaux dont il se compose, et d'où résulte le tempérament, aussi bien que par la secrète, par l'incompréhensible influence des deux êtres qui lui ont donné la vie, et d'où résultent les transmissions héréditaires, chacun de nous, en venant au monde, apporte en lui-même, avec l'amour de sa conservation, des inclinations, des penchants, qui ne sont peut-être que des modifications de ce sentiment primitif, mais qui sont autant d'impulsions à agir déterminées par avance, et, tranchons le mot, autant de volontés toutes faites : volontés irréfléchies, mais réelles, et j'ose ajouter toutes-puissantes ; car elles marqueront de leur caractère propre toutes les volontés ultérieures et toute la suite des actions. De là naissent entre les hommes, d'un côté cette inégalité qui rend la société nécessaire, et de l'autre ces aptitudes, ces talents, qui, développés dans de justes limites, seront un jour l'ornement, le charme, l'appui de la société; ou qui, par leur excès ou par leurs tendances funestes, en peuvent être l'opprobre et la ruine. Il est, en second lieu, des sentiments qui s'attachent à nos sensations simples et à nos souvenirs, et qui, par l'attrait qui leur est propre et par la répétition, se tournent aisément en habitudes et en véritables passions. Il est enfin des sentiments d'un ordre plus élevé : ce sont ceux qui naissent de notre intelligence elle-même, ou des vues de notre esprit. Qu'un homme juge, par exemple, que le souverain bonheur est dans le diabolique plaisir de commander aux hommes : ce jugement, cette vue de son esprit lui met dans le cœur un sentiment, une volonté, une passion violente, l'ambition, qui fait de lui pour ses sembla-

bles le plus dangereux de tous les êtres. Un autre juge, au contraire, que la bienveillance des hommes est pour lui un trésor inépuisable de protection et de sûreté : et cette vue intellectuelle suscite en lui la volonté de mériter cette bienveillance par la sienne, et ce sentiment fait de lui un être social par excellence. Que si, par l'examen de ses propres actions, un homme en tire le jugement qu'il est digne de réprobation, et qu'il s'est attiré justement le mépris, la haine, la malédiction des hommes, de ce jugement, de cette vue de son esprit sort un sentiment vengeur et cruel, celui du repentir, celui du remords qui le déchire, comme le vautour déchirait Prométhée. C'est sous ces couleurs que Tacite (Note B) peint les anxiétés des tyrans : des tyrans dont l'âme, dit l'éloquent historien, est toute couverte de contusions et de plaies. Pour que le remords soit, comme la terreur, une véritable passion, qu'y manque-t-il? que le nom. La terreur, ai-je dit ; car la terreur s'allie au remords ; et c'est ce mélange qui suscite dans l'esprit des visions sinistres, des spectres, des images menaçantes et vengeresses. Néron n'eut de rêves de cette nature qu'après le meurtre de sa mère. Il est même de simples idées qui ont été, parmi les hommes, le principe de sentiments affreux, de passions ou de volontés, et de calamités effroyables ; idées abstraites, reçues sans examen, par autorité, mal comprises, et conservées toute la vie dans cet état d'imperfection, comme le dit Condillac. Et sans parler de tant de dogmes absurdes, et de tant d'odieux fanatismes, qui ont versé le sang des hommes, qui ont empoisonné Socrate, qui ont brûlé Servet, et qui, encore aujourd'hui, mettent le feu au bû-

cher de l'Indou, ou le précipitent sous le char de ses idoles pour qu'il en soit écrasé ; sans parler de ces jugements faux, de ces erreurs qui ont changé si souvent la face des sciences et nourri tant d'aigreurs entre les sectes, je m'arrêterai à ces idées si familières parmi nous, et pourtant si mal définies, de droit, d'égalité, de liberté, qui de nos jours remuent comme un ferment une grande partie du genre humain, et qui ont produit sous nos yeux des catastrophes sanglantes et de si déplorables infortunes, que, si je ne craignais d'en adoucir l'horreur, j'oserais presque dire, qu'à peu d'exceptions près, les révolutions ne sont que des indigestions d'idées (Note C); ou, si vous l'aimez mieux, de véritables aliénations ; d'autant plus dangereuses, comme les guerres de religion, que les erreurs qui les provoquent, que les passions qui les allument sont plus aveugles, plus profondes, plus violentes et plus générales.

Comme vous le voyez, Messieurs, les jugements humains sont très divers. D'où vient cette diversité? Le monde extérieur étant le même pour tous les hommes, tous les hommes, quelle que fût leur situation, en tireraient les mêmes idées, les mêmes jugements, les mêmes sentiments, les mêmes volontés, et par conséquent les mêmes actions, s'ils étaient eux-mêmes exactement identiques, et si, dans les combinaisons de leurs idées et dans la formation de leurs jugements, ils n'étaient en secret conduits par ces dispositions, par ces penchants, par ces impulsions ou ces volontés instinctives, qui dès l'origine font partie d'eux-mêmes et ne les quittent jamais. Ainsi, la vue de l'esprit qui a inspiré l'ambition sera elle-même inspirée par un orgueil instinctif et irré-

fléchi; en d'autres termes, l'orgueil inné sera le principe de l'ambition raisonnée. L'homme né généreux sera libéral, comme l'était Esquirol. L'homme uniquement occupé de l'amour de lui-même sera dominé par la vile passion de l'avarice, ou par la passion basse de l'envie. De deux hommes enveloppés dans la même injustice, l'un aura dans le cœur tout le feu de la vengeance; l'autre sera patient et résigné. Ainsi de suite pour les autres qualités morales et primitives, lesquelles interviennent si réellement dans nos actions, et par conséquent dans les volontés, dans les sentiments, dans les jugements de notre esprit, que ce sont elles qui en marquent le caractère, et ce caractère peut être encore celui de la passion. Ce sont là du reste des vérités connues sur lesquelles je ne dois pas insister. Mais puisque nous avons des volontés d'origines différentes, les unes instinctives et les autres raisonnées, c'est-à-dire liées comme effets nécessaires et par l'intermédiaire des sentiments, celles-ci à des actes de l'esprit, celles-là à des mouvements intérieurs, il s'ensuit que nous pouvons éprouver à la fois deux volontés, et il se peut que ces deux volontés soient contraires. C'est de la coexistence de ces deux volontés que résulte l'*homo duplex* de Buffon, l'homme double de saint Paul et des philosophes, et dont Socrate lui-même, le divin Socrate nous a donné l'exemple. Cet exemple et la conduite que ce philosophe tint avec lui-même est une des plus précieuses leçons qu'aient jamais reçues les hommes. Socrate était né vicieux. Qu'est-ce à dire? qu'il avait apporté dans sa propre chair un sentiment, une impulsion une volonté, une passion abjecte. Il la sentit, il la jugea, il

en vit toute l'indignité; et cette vue suscita dans son âme un sentiment de honte, de crainte, d'horreur, et de là une volonté de lutte qui le fit triompher de lui-même. Cet exemple, ceux que j'ai cités précédemment, ceux que produit Esquirol dans sa thèse, mettent, j'ose le dire, sous vos yeux le principal secret du grand art d'élever les hommes, et même de traiter les maladies mentales; car le traitement des aliénés n'est, à proprement parler, qu'une éducation, laquelle ne diffère de toutes les autres que par les difficultés extrêmes dont elle est hérissée, et par la nécessité pour le médecin de déployer toutes les ressources de l'esprit le plus sagace et le plus inventif, toutes les bontés du cœur le plus tendre et le plus compatissant. Ces difficultés, toutefois, Esquirol en donne en partie la solution dans sa thèse. Il fait voir que, pareilles à la lance d'Achille, les passions guérissent le mal qu'elles font; avec cette différence qu'elles ne guérissent que parce qu'elles sont contraires, et que tout le merveilleux de l'art est de savoir les opposer l'une à l'autre, comme le veut Celse. Mais dans cette prodigieuse variété de formes qu'affecte l'aliénation, et au milieu de tant d'incidents imprévus qui en traversent la marche, qu'un tel art demande de réserve, de finesse et de tact! Qu'ici les méprises sont faciles, et qu'elles sont dangereuses! C'est là ce qui saisit le cœur à chaque récit que fait Esquirol : car pour autoriser ce qu'il avance, il a pris soin de multiplier les observations. Il est du reste des points de doctrine que je dois négliger en ce moment. Par exemple, sur les préludes de l'aliénation, sur l'odeur qui la manifeste, et qui suppose dans toutes les parties de

nous-mêmes des altérations toutes spéciales (NOTE D) ; sur les crises qui la terminent, sur les soins qu'exige la convalescence, sur le danger des rechutes et les heureux effets de l'isolement : toutes questions auxquelles va nous ramener l'examen du grand ouvrage. Je terminerai sur celui-ci par quelques remarques. Les passions, dit Esquirol, appartiennent à la vie organique ; elles siègent dans l'épigastre : c'est là que porte leur impression. Qu'entendre par ces paroles? Qu'un nerf sensitif soit blessé dans notre intérieur, si ce nerf est isolé du cerveau, la douleur est nulle; elle est vive, au contraire, si le nerf communique avec le cerveau. C'est donc le cerveau qui perçoit l'impression et qui en fait de la douleur, de la même façon que l'oreille ébranlée par les vibrations de l'air convertit en son cet ébranlement : car le son n'est point dans l'air; l'air n'est qu'agité, et le son est une création de l'oreille ou du cerveau. De même, que l'état de nos viscères soit altéré, le cerveau en recevra l'impression, et il fera de cette impression un sentiment, une souffrance, un malaise, une inquiétude ; l'âme en aura la conscience, sans qu'il nous soit à jamais possible d'assigner à cette impression, à ce sentiment, à cette conscience, le lieu précis ou le siége qu'elle occupe dans le cerveau. Ici le langage médical répond mal au phénomène, parce que le phénomène est lui-même plein d'obscurité. En second lieu, quand la proposition d'Esquirol serait vraie pour certaines passions, elle ne le serait pas pour beaucoup d'autres, et, par conséquent, elle est beaucoup trop générale. La passion du beau, la passion du vrai, la passion des arts, la passion de la vertu

et du bien public ; ces passions des grandes âmes, d'un Socrate, d'un Platon, d'un Marc-Aurèle, d'un Épictète, d'un Fénelon, d'un Franklin ; ces nobles passions tout intellectuelles n'ont rien à démêler avec nos viscères intérieurs, ni avec les passions qui en dépendent, si ce n'est pour les combattre et en briser le joug.

A l'égard des transmissions héréditaires, Esquirol affirme n'avoir jamais vu d'aliénation qui n'en eût quelque trace. C'est qu'en effet tout en nous est héréditaire ; et s'il est des familles où la petite vérole est toujours mortelle ; d'autres où semblent se perpétuer certaines maladies, la goutte, la phthisie, le calcul, et jusqu'à des affections viscérales ; il en est également où, à une période déterminée de la vie, la raison de leurs membres chancelle et se déconcerte. On a sur ce point des exemples effrayants. Il n'est pas d'âme si bien réglée, dit Aristote, qu'elle n'ait quelque teinte de folie. Le père donne à son enfant ce qu'il a reçu ; et le mal, se propageant ainsi de génération en génération, prend quelquefois tous les caractères d'une véritable endémie. Petit, cité par Esquirol, l'a vu dans les environs de la capitale, et Xénophon dans le voisinage du Pont-Euxin. Voyez dans l'*Anabase* ce qu'il raconte des Mossynœques (NOTE E). C'est par la même voie que les habitudes d'un peuple deviennent les habitudes de sa postérité. Il est des peuples qui lèguent à leurs descendants comme un patrimoine de mansuétude, de justice et de bonté : tandis que Rome, endurcie au carnage des nations par sept siècles de guerre, Rome n'a plus enfanté contre elle-même que des monstres de cruauté. Enfin Esquirol déclare que jamais l'enfance n'est atteinte de folie. Marc, dans son der-

nier ouvrage, expose avec beaucoup de détail un fait absolument contraire ; et sans doute Esquirol oubliait alors, ce qu'il n'a pas oublié plus tard, savoir : qu'on a vu plus d'une fois des enfants pâlir, sécher, et mourir de jalousie.

A la suite de sa thèse, Esquirol avait placé quelques unes de ces maximes d'Hippocrate, quelques-uns de ces aphorismes qu'on ne relit jamais sans une sorte de respect religieux. Je n'en rappellerai qu'un seul. « Si des va-» rices ou des hémorrhoïdes surviennent à des maniaques, » la manie s'évanouit. » Je ne m'arrête point aux hémorrhoïdes. On en connaît les dangers, si elles sont excessives; et les bienfaits, si elles sont modérées. Mais des varices! de simples dilatations de veines! mais un peu de sang retenu, stationnaire, prisonnier, circulant à peine, ou même soustrait à la circulation, comme il l'eût été par une saignée! Conçoit-on que la manie, c'est-à-dire une affection le plus souvent opiniâtre, le plus souvent rebelle à tous les médicaments, même à la saignée, comme le dit Hoffmann, cède si facilement à ce faible appareil, à l'élargissement de quelques veines, à une sorte de saignée intérieure, en général très modique? Est-ce donc par sa quantité que ce sang était si nuisible? N'est-ce pas plutôt parce qu'en le concentrant ainsi dans un point limité de notre économie, la nature y concentre avec lui des principes vénéneux et mobiles? comme elle le fait dans les abcès critiques, dans les oreillons, dans les bubons syphilitiques et pestilentiels; comme elle l'a fait dans les expériences de Boyle et de Bichat; et finalement comme elle le fait par les métastases; par ces transpositions si admirées de Baillou. Je suppose que les varices ne sont point l'effet d'une compression mé-

canique, mais un acte spontané de cette puissance conservatrice à laquelle le sage Boërhaave a donné le nom de bienfaisante volonté de notre propre machine. A l'égard des hémorrhoïdes, elles sont comme les passions : elles font le mal qu'elles préviennent ou qu'elles guérissent. Des hémorrhoïdes supprimées, la manie éclate. L'Alcippe d'Hippocrate en est un bel exemple.

La thèse sur les passions eut le plus grand succès parmi les médecins, et même parmi les gens du monde. Elle est encore aujourd'hui fort recherchée. On la traduisit en anglais. Elle fit plus pour la réputation de l'auteur, dans toute l'Europe, que les guérisons qu'il obtenait dans son établissement, déjà fort estimé du public. J'ai parlé de cette thèse avec quelque étendue, parce qu'Esquirol lui-même y a pris le texte de beaucoup d'écrits ultérieurs, et qu'elle est, je le répète, le préambule du grand ouvrage dont je dois maintenant vous entretenir. Vous l'avouerai-je, Messieurs ? je m'effraie de ma tâche. Cet ouvrage est si plein, il renferme des détails si nombreux, des faits si variés, si bizarres, si peu cohérents, ils conduisent à des remarques si diverses, à des conclusions si peu uniformes, et même en apparence si contraires, que ne pouvant tout vous dire, et souhaitant ne rien vous taire, mon esprit dans cette alternative reste indécis. Le jugement est difficile, a dit Hippocrate dans le premier de ses aphorismes. Il dit ailleurs : « La médecine » n'a point et ne saurait avoir de doctrine immuable. » Comme les choses changent, elle doit changer avec elles, » et souvent, pour le même sujet, passer d'un contraire à » l'autre. » Que ces paroles servent à justifier les préten-

dues variations d'Esquirol et mon propre embarras! qu'elles servent surtout à me concilier votre indulgence! J'entre en matière.

Le premier volume s'ouvre par un tableau général de la folie. Les figures de ce tableau sont pleines de vie et de mouvement; mais la rapide succession, aussi bien que la multitude et l'étonnante variété de ces tristes images, ne nous offriraient que le plus confus de tous les spectacles, si l'auteur ne prenait soin d'arrêter notre attention sur une suite de points qui en partagent les scènes, pour ainsi dire, et leur donnent dans l'esprit plus d'ensemble et de fixité. Ces points portent sur les symptômes, sur les causes, sur la marche, sur les terminaisons de la folie, et finalement, sur les principes généraux du traitement.

Que dire à l'égard des symptômes, ou de ce concours d'accidents extérieurs par lesquels la folie se manifeste? Comme la perfection de la raison humaine ne suppose entre nos sentiments et nos idées qu'une seule convenance, un seul arrangement, un seul ordre, il est clair qu'un trouble, quelqu'il soit, dans un tel ordre, est un trait, un signe de folie : indifférent et faible, s'il est unique; plus sensible et plus grand, s'il embrasse un certain nombre d'idées et de sentiments; complet et déplorable, s'il en embrasse la totalité. Énumérez maintenant toutes les idées et tous les sentiments dont se compose notre système intellectuel et moral, et au lieu de les maintenir dans les rapports naturels ou dans l'arrangement qui constitue la raison, prenez-les pêle-mêle, jetez-les dans une urne, agitez cette urne en mille sens divers; puis faites-en sortir deux à deux, trois à trois, ainsi de suite,

tous ces éléments ainsi confondus, et tenez pour certain que chacun de ces groupes retiré de l'urne au hasard, sera l'expression ou le tableau d'une aliénation. Et ne prenez pas, Messieurs, ces paroles pour une vaine fiction. Cette urne, c'est nous-mêmes; c'est dans nous qu'une main fatale opère ces incroyables renversements où rien n'est plus où il doit être; où les rapports naturels des choses sont rompus et remplacés par des rapports, par des liens qui semblent forgés par une puissance ennemie; où l'aversion, la haine, la fureur se substitue aux affections les plus tendres; la peur, l'abattement, le désespoir, à la confiance et au courage; où les sens même, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, sont assiégés de mensonges, et suscitent dans notre âme les représentations les plus chimériques, les jugements les plus faux, les sentiments les plus pervers, les volontés les plus redoutables; et d'autant plus irrésistibles, qu'elles ne sont plus réfléchies. Le nombre de ces aberrations malheureuses dépassera toujours, j'ose le dire, toutes les combinaisons que formerait en ce genre l'invention la plus féconde; car, en bien comme en mal, la nature fait toujours infiniment plus que l'homme ne peut imaginer.

Passons aux causes. Où sont elles? Partout, vous répond Esquirol : dans nous, hors de nous ; soit qu'elles préparent la folie, soit qu'elles l'aggravent ou la consomment; et les conditions primitives de notre économie; et les évolutions qu'elle subit dans les deux sexes; et tout ce qui la touche pour en réparer les défaillances; et l'air qui est le premier des aliments; et l'humidité, le froid, la chaleur; et par conséquent les climats et les saisons; la

nourriture proprement dite; le voisinage et l'eau bourbeuse des marais, comme le dit Hippocrate; certaines localités, comme la ville de Douai ; un changement d'état, de lieu, de situation, d'habitudes ; le travail de corps et d'esprit, conséquemment la profession, laquelle, dit Camper, est une sorte de climat artificiel; l'oisiveté elle-même, l'oisiveté, mère de l'ennui et des mauvaises pensées ; l'extrême inégalité des fortunes ; les excès de la misère et de l'opulence ; la pléthore et l'inanition ; l'éducation, c'est-à-dire les leçons que donne le monde ou que donnent les maîtres, et qui, favorables ou contraires aux penchants originels, les affermissent ou les étouffent, comme on l'a vu, non dans l'élève de Sénèque, mais dans l'auguste élève de Fénelon. Des préceptes, quels qu'ils soient, inculqués, en effet, de très bonne heure dans les esprits, et fortifiés par la répétition, à plus forte raison par l'expérience, deviennent des jugements habituels ; et le propre des jugements habituels est de se transformer en sentiments énergiques, en volontés vives et permanentes, en véritables passions ; passions heureuses ou funestes, soit pour les individus, soit pour les peuples, selon la qualité des jugements dont on les fait sortir. C'est ainsi que se forme un fanatisme, et que se formerait une raison, l'un et l'autre invincibles. Viennent ensuite les passions dont j'ai parlé, ou plutôt les émotions morales, tout ensemble salutaires et mortelles : la crainte, la frayeur, la colère ; le ressentiment d'une injure ; ce ressentiment qui a mis sur le théâtre les fureurs d'Ajax et celles de Médée ; ou bien ces sourdes peines de l'âme que nourrissent des discordes domestiques ; ou cette terreur

dont on a fait parmi nous un instrument politique; l'instabilité, la dureté des gouvernements et des lois; des restes de maladies; l'usage inconsidéré de certains médicaments; des rêves même qui, conçus la nuit, persistent dans l'état de veille et remplissent tout l'esprit, comme il est arrivé à Spinosa, et comme je l'ai vu plus d'une fois. J'abrège, Messieurs, et je ne m'exprime qu'en termes généraux. Les preuves de détail, les comparaisons, les rapprochements, les statistiques sont dans l'auteur, et je dois vous les épargner. Je ne parlerai pas non plus de ce vice caché qu'a signalé Tissot, qui détériore profondément l'organisation, et en efface tous les nobles caractères qu'y avait imprimés le Créateur; ni d'un autre abus plus général, plus populaire, mais non moins dangereux et non moins avilissant: l'abus du vin, et surtout l'abus des esprits. Ces liquides renferment en eux des principes volatils qui ne s'assimilent jamais à nous-mêmes, et qui, diffus dans le tissu de nos organes, portent sur les extrémités nerveuses une irritation, et comme une morsure, qui, ressentie par le cerveau, allume dans cet organe une colère habituelle, une fureur aveugle qui éteint la raison et tous les sentiments humains, et fait ainsi tomber l'homme au-dessous de la brute. Plût au ciel que les vives peintures de ces ignominies fissent sur nous la même impression que les ilotes ivres sur les jeunes Lacédémoniens! La liste des causes n'est pas épuisée, Messieurs, mais je la clôrai par ces paroles: tout nous ôte et tout nous rend la raison; témoin le charpentier d'Arétée; témoin cette famille dont parle Geoffroy, qui, pleine de sens et de calme dans une chambre de son appartement, devenait

furieuse dans une chambre toute voisine: elle y respirait des molécules de poison.

Je ne m'arrêterai, Messieurs, ni à la marche, ni à la terminaison, ni au pronostic de la folie, ni à la mortalité qui en est quelquefois la triste suite. A l'égard du traitement, je n'en dirai que deux choses. La première, que pour remplir comme il le doit ses fonctions, un médecin d'aliénés ne saurait avoir ni trop d'âme ni trop d'esprit : d'âme, pour entrer dans celle des malades, et la fléchir à souhait vers la raison et la bonté; d'esprit, pour ne jamais choisir que les plus sages méthodes, et en exclure toutes les pratiques et toutes les nouveautés inutiles ou dangereuses. La seconde, c'est que, jusqu'ici, les guérisons ont toujours été plus rares en Angleterre qu'en France; vérité constatée par la première de toutes les autorités, celle des chiffres.

La thèse sur les passions était, ai-je dit, le préambule du grand ouvrage. Le mémoire sur la folie dont je viens de rendre compte est lui-même le préambule des mémoires ou des traités subséquents. Toutes ces extrêmes variétés de folie sont, en effet, ramenées par Esquirol aux quatre classes, ou, comme il le dit, aux quatre formes suivantes : 1° la manie, où le trouble intellectuel est général, et marqué par une vive excitation ; 2° la monomanie, où le trouble n'est que partiel, et où domine un sentiment de gaieté, une passion expansive; 3° la lypémanie, qui répond à la mélancolie des anciens, et qui ne diffère de la précédente que par la nature du sentiment qui prédomine, et qui est un sentiment de tristesse ou d'abattement: 4° enfin la démence, laquelle a pour carac-

tère l'incohérence entre les idées ou entre les propositions, ou tout à la fois entre les propositions et les idées.

Esquirol donne un cinquième rang à l'idiotisme, ou à l'idiotie. Mais l'idiotie est plutôt une infirmité qu'une véritable aliénation; infirmité à laquelle peuvent s'associer toutefois des sentiments de joie, de tristesse, de fureur, également insensés.

Je reviens aux quatre formes établies ou plutôt adoptées par Esquirol, car elles appartiennent originellement à Daquin et à Pinel. Souvent ces quatre formes se changent l'une dans l'autre, elles se succèdent, elles se remplacent; et ces métamorphoses autoriseraient à penser qu'elles ne diffèrent que par l'extérieur, et qu'elles ont un fond identique. J'ajouterai qu'il est des aliénations intermédiaires qu'il serait presque impossible de ranger dans l'une ou l'autre de ces classes, et de rapporter à celle-ci plutôt qu'à celle-là. Quoi qu'il en soit, c'est ici le lieu de rappeler ce que dit Esquirol, savoir, que sous ces quatre formes, il en existe une autre dont le principe les a précédées, et qui donne à chacune d'elles un cachet spécial, une physionomie plus particulière encore et plus individuelle. Je m'explique. Un homme, ou, si vous le voulez, une personne morale n'est en réalité qu'un assemblage, ou une association d'enthymêmes, comme le dit Aristote, c'est-à-dire de pensées et d'habitudes qui dorment en elle comme des souvenirs, mais qui au moment d'une action se réveillent pour régler ses déterminations. C'est ce fond qui constitue le moral proprement dit, et qui dans l'homme le plus prudent et le plus dissimulé s'échappe toujours par quelque porte, par l'éclat des yeux, par les

traits du visage, le ton de la voix, l'attitude, et jusqu'aux moindre geste; il parle même par le silence. C'est ainsi que le cœur s'ouvre sans y songer, et que Marlboroug surprit tous les secrets de Charles XII (Note F). Ce fond se forme, nous l'avons vu, par le tempérament, par l'éducation publique, par l'éducation particulière, la situation personnelle, la profession; et quand l'aliénation survient, c'est de ce fond qu'elle emprunte ce caractère singulier, j'ai presque dit la couleur qui la distingue. La manie d'un homme de guerre ne sera pas la manie d'un négociant ni d'un artiste; et sans m'arrêter aux autres, je rappellerai ces siècles religieux où, comme l'a dit l'histoire, l'Europe fut comme arrachée de ses fondements, pour être précipitée sur l'Asie. Les chefs de ces grandes entreprises pouvaient y mêler des vues politiques et commerciales; mais ces vues étaient ignorées des peuples, et n'entrèrent pour rien dans l'enthousiasme, je n'ose pas dire la folie de leur obéissance : car il semble qu'une folie universelle n'est plus une folie. Et dans nos jours de réforme, dans ces jours d'indépendance, de vie aventureuse, de république, de liberté indéfinie, et d'empire, jamais les hôpitaux n'ont reçu tant de maîtres absolus, de législateurs souverains, de capitaines généraux, de princes, de monarques, de rois, d'empereurs. J'ai vu à Bicêtre je ne sais combien de potentats et de despotes.

Après ce tableau général de la folie, il était naturel que l'auteur reprît l'une après l'autre les quatre formes qu'affecte cette maladie, afin de montrer dans chacune d'elles ce qu'elle a de propre, et d'en achever ainsi l'exposition. C'était aller des prémisses aux conséquences. Esquirol a

interverti cet ordre ; et, comme pour diversifier son ouvrage par une suite d'épisodes, à l'imitation des poëtes, il s'arrête à un petit nombre de questions subsidiaires qu'il eût été peut-être malaisé de placer ailleurs, et qui ne relâchent les liens des parties principales que pour les rendre plus solides. La première de ces questions est, en effet, l'hallucination ; et s'il est vrai, comme le dit Esquirol, que sur cent aliénés, il en est plus de quatre-vingts qui sont hallucinés, il s'ensuit que l'hallucination était un sujet très digne d'être traité séparément. Esquirol prend à tâche de la distinguer d'avec l'illusion. Mais cette distinction ne se présente-t-elle pas d'elle-même? Les deux soleils de Penthée, la tour carrée qu'on voit ronde, le bâton qui se brise dans l'eau, la petite boule que l'on sent double aux extrémités de deux doigts entrecroisés l'un sur l'autre; ce que dit aux yeux le cours apparent des astres, toutes sensations normales, pour ainsi dire, et qui ne font illusion que par les jugements qu'on y attache. Un aliéné saisit sur la face de la lune des apparences qui sont pour lui des présages de grandeur: il voit juste, il juge mal. Rien ne rend plus sensible l'action de ces enthymèmes dont j'ai parlé. Il en est tout autrement des hallucinations. Aucun objet, aucun ébranlement ne frappe ni l'ouïe ni la vue ; et cependant le malade voit des images, il entend des voix ; ces voix, ces images, se modifient de mille et mille manières ; il s'en forme un monde chimérique où il sent, pense, parle, veut, agit, comme s'il était dans un monde réel. Témoin cet aimable fou d'Argos dont Horace fait une peinture si touchante; et s'il était permis de prendre cette peinture pour une réalité,

rien ne prouverait mieux, ce me semble, que ces images, ces voix, et les singulières combinaisons qu'en fait l'intelligence, sont l'ouvrage de certaines impressions intérieures qui, parvenues au cerveau, en saisissent toutes les facultés, et les tournent à la création de ce monde fantastique. N'est-ce pas ainsi, du reste, que des souvenirs depuis longtemps effacés reparaissent tout-à-coup avec une force qui nous arrache à nous-mêmes, et à qui rien ne manque pour être de véritables hallucinations qu'un degré de plus de persistance et d'énergie? Qui le dirait? un homme a été vu de qui le cerveau était comme une toile sur laquelle venaient se peindre et se mouvoir des figures d'hommes, des figures d'animaux, des figures de chars qui courent, ou de bâtiments qui s'élèvent, et dont les compartiments intérieurs se couvrent de tapisseries magnifiques et de paysages ravissants. Mais au milieu de tant de prestiges, cet homme, disait Charles Bonnet, conserve toute la fermeté de sa raison. Il sent que ces vaines images ne sont pas lui, et qu'il n'est pas elles ; et c'est le défaut d'un tel jugement qui fait des hallucinés. Il est aussi des phénomènes qu'on pourrait appeler mixtes. Une tumeur cancéreuse cachée dans l'abdomen est traversée par des traits de douleur, que le malade assimile, pendant le sommeil, à la douleur que causerait la griffe d'un animal. Ces deux idées unies l'une à l'autre persistent, comme je l'ai dit, pendant la veille, et forment un tout désormais indissoluble, ou plutôt il en résulte le jugement le plux faux et le plus dangereux. Le malade se persuade, en effet, qu'il a les entrailles déchirées par un animal, et il s'ouvre le ventre pour s'en délivrer. Celui-là porte les mains sur lui-

même, oui ; mais dans un autre, une impression analogue, également formée dans l'intérieur, portera au cerveau, non pas une douleur vive et distincte, mais un sentiment confus de fatigue et de gêne, une peine à vivre indicible, à laquelle s'attachera tout-à-l'heure un jugement non moins faux et non moins dangereux. Le malade, en effet, se croira entouré d'ennemis; il verra partout des piéges tendus contre lui ; et pour s'en préserver, ou pour s'en venger, il portera cette fois les mains sur autrui. L'hallucination a quelquefois sa source dans les secrètes agitations de l'âme. Un tribunal s'élève dans le cœur (Note G) du voleur ou du meurtrier. Il y est traîné par sa conscience ; il y entend une voix accusatrice; et cette voix, il ne tarde point à l'entendre dans la bouche des hommes, dans le cri des animaux, dans les sons les plus fortuits et les plus fugitifs. Ce sont des hirondelles qui ont arraché au Péonien Bessus (Note H) l'aveu de son parricide. La rude apostrophe d'un corbeau ne fut mortelle pour Lavarenne, que parce que depuis longtemps Lavarenne était pour lui-même un corbeau (Note I). Mais ce n'est pas seulement un mot, un adjectif, une qualification qu'entend l'halluciné ; il entend souvent des propositions, des phrases tout entières, et une sorte de discours. Gall et Marc en citent des exemples ; mais le plus singulier peut-être de tous ces exemples est celui que l'on rencontre dans Plutarque. Voyez ce qu'il raconte de Cléonice et de Pausanias (Note J). Est-ce là ce qu'entendait Esquirol par ces illusions ganglionnaires, qu'il ne permettait pas de confondre avec les hallucinations ?

Je continue dans cette voie, Messieurs ; je m'y sens entraîné par un attrait irrésistible. C'est qu'en effet cette

théorie de l'hallucination renferme, selon moi, dans ses développements, la théorie même des maladies proprement dites, et spécialement celle de presque toutes les maladies mentales. Souffrez encore sur ce point quelques paroles. Je vais reprendre quelques unes de nos vues antérieures. Pour percevoir les impressions du dehors, pour en faire des sensations, des idées, des souvenirs, des jugements, des raisonnements, des sentiments et des volontés; en un mot, pour former de ces éléments toute l'intelligence humaine, il est nécessaire que les sens, et avant tout le cerveau, aient toute leur activité. Mais cette activité, d'où vient-elle? Cherchez. Elle a uniquement sa source dans nos impressions intérieures: et ces impressions elles-mêmes naissent de cette multitude infinie d'attouchements qui s'opèrent dans toute l'étendue de nos cavités animées et sensibles. Ces impressions sont comme eux innombrables et simultanées; elles se précipitent à flots continus vers le cerveau; et ne pouvant les percevoir une à une, ne pouvant les discerner entre elles pour en faire des matériaux d'intelligence, le cerveau n'en perçoit que l'ensemble ou la résultante; et dans un moment donné, c'est cette résultante qui constitue la manière d'être et l'activité cérébrale. Dans un moment donné, ai-je dit, car de moment en moment, cette résultante change; et ce sont ces mutations perpétuelles qu'Hipppocrate désigne sous le nom de métastases du cerveau; non que cet organe change de lieu, mais d'état, et par conséquent d'aptitudes. Pour que l'homme soit le maître de son intelligence, il est donc nécessaire que cette activité soit dans les conditions

les plus favorables ; et comme elle n'est en définitive que le résultat des attouchements intérieurs, ce sont ces attouchements qu'il importe avant tout d'étudier et de connaître, afin d'apprendre à les régler. Or, c'est là l'œuvre propre de l'hygiène. Supposé que cette activité soit aussi parfaite qu'elle peut l'être, c'est un éclair qui brille et s'éteint. Outre l'instabilité qui lui est propre, des milliers d'incidents intérieurs la troublent et la dénaturent. Ici se présente une série nouvelle de causes perturbatrices. Des maladies de la peau disparaissent, des excrétions s'arrêtent, des ulcères se ferment ; le lait, la bile, le liquide séminal, des organes atrophiés et fondus, sont emportés ; des résidus de digestion sont stationnaires ; et d'après Stoll, en cela conforme au sentiment d'Hippocrate, l'absorption y puise des matériaux qu'elle joint à tous les autres pour les verser dans le sang, et que le sang disperse çà et là dans toute l'économie. Ces matériaux, devenus hétérogènes par leur seul déplacement, et retenus dans les viscères, les engorgent, et y deviennent des foyers d'attraction ; ou bien ils cèdent à des courants qui les transportent d'un lieu à un autre ; d'où il arrive que se rencontrant dans leurs courses, ils s'attirent, se combinent et forment des produits encore plus hétérogènes. D'un côté, des tumeurs s'élèvent ; le suc osseux, fourvoyé, couvre de plaques des membranes, des nerfs, des vaisseaux, des muscles ; les muscles eux-mêmes se durcissent, et prennent la consistance et l'aspect d'une chair fumée ; ou bien ils perdent leur fibrine, et se changent en graisse, comme les os en gélatine ; de l'autre, des masses cancéreuses s'asseient sur des organes, ou

des pelotes de même nature flottent dans les veines, à côté de caillots solides dans le centre desquels du pus est élaboré. Des poisons, des miasmes, des virus pénètrent en secret dans nous-mêmes, et s'y tiennent cachés pendant des vingt et des quarante ans. Je ne parle point de la grossesse, ni des appétits bizarres, ridicules, dépravés, cruels, qu'elle fait naître, et qui tiennent peut-être moins à la présence du nouvel être qu'à l'absorption du liquide séminal, comme l'insinue Haller; mais je rappellerai qu'après l'expulsion du nouvel être, l'estomac, devenu l'auxiliaire des mamelles, leur transmet par des voies inconnues, jusqu'aux liquides qu'il a reçus, et qu'il n'a point altérés. Maintenant, Messieurs, car je ne puis tout dire, de toutes ces altérations (et je n'en exclurai point celles que le cerveau peut lui-même contracter) et de toutes ces productions qu'a mise sous vos yeux l'anatomie pathologique, j'oserai dire qu'il n'est pas une seule qui, mise en contact avec une extrémité nerveuse, n'y laisse une impression singulière, nouvelle, inaccoutumée, laquelle, mêlée à toutes les autres, n'en change la résultante, et ne fasse varier l'activité cérébrale; ou n'exalte, ou ne diminue, ou ne pervertisse, ou n'éteigne toutes les facultés de l'esprit, et même ne puisse renverser de fond en comble tout l'entendement. Nous voici, Messieurs, dans le vaste champ des sympathies; de ces sympathies qui font ressentir à des organes quelquefois très éloignés, les affections d'un autre organe qui, souvent, n'a rien de commun avec eux, sinon de faire comme eux partie de nous-mêmes; bien différentes de cette synergie qui semble animer d'un esprit de concorde ces

petites sociétés d'organes attachés à des fonctions composées, pour en partager les phases, et les accomplir l'une après l'autre, dans un ordre prescrit : tel est, pour la première altération des aliments, le système digestif avec ses annexes ; tel est, pour la génération, l'utérus avec les mamelles ; ou plutôt tel est l'ensemble même de notre économie, où tout est consentement et concours ; où tout obéit à cette synergie fondamentale, universelle, intelligente, régulière, qui embrasse, pour les régler, tous les ressorts et tous les mouvements : intelligente, car nous sentons, nous jugeons, nous raisonnons, en un mot, nous pensons et nous voulons de partout, comme le prouveraient l'admirable enchaînement de nos fonctions intérieures, et la conduite heureuse et toute spontanée des maladies les plus graves. Ici, toutefois, règle et subordination, parce que tout y est fondé sur la division du travail, dans les sympathies ordinaires, inconstance, caprices, contradiction, du moins pour nous qui ne verrons jamais les secrets liens des choses. Et, sans reproduire ici tout ce que rapportent sur ces étranges sympathies des écrivains tels que Rega, Rahn et Pétersen, je ne citerai qu'un fait, lequel serait, à mon sens, l'équivalent de tous les autres. Plusieurs hommes ont des vers intestinaux. Le premier n'en est averti par rien. Pour le second et pour tous les autres, il en résultera cette suite de symptômes : une sensation incommode, une inquiétude vague et une agitation perpétuelle, des douleurs vives et locales, des convulsions et même l'épilepsie, des hallucinations, et par suite des jugements faux, et les associations d'idées les plus insolites et les plus extravagantes : et finalement les

sentiments les plus dépravés : des soifs de sang, des volontés de meurtre assez violentes, assez brusques pour entraîner l'entendement ; ou, heureusement, assez faibles pour être retenues par une volonté réfléchie de résistance ; diversité d'action comparable à celle du vin, dont parle Aristote dans l'un de ses problèmes ; à celle de la jusquiame, peinte si vivement par Wepfer. Mais d'où vient cette diversité ? de la diversité des organisations ; diversité à laquelle participe le cerveau lui-même. Les cerveaux diffèrent entre eux, en effet, par la forme, par le volume, par la consistance, par la proportion et la symétrie de leurs parties intérieures, aussi bien que par le sang qui les anime. Avant et après certaines maladies, le sang n'est plus le même. Il diffère d'un sujet à un autre, comme d'un animal à un autre. Chacun a le sien qui ne convient qu'à lui seul, et qui toutefois change perpétuellement. A l'égard des cerveaux, quelle est la différence essentielle ? On l'ignore et on l'ignorera toujours ; et cependant il est permis de croire que le cerveau d'Achille n'était pas celui de Thersite, ni le cerveau d'Ulysse celui d'un Irus. Quoi qu'il en soit, j'ose soutenir, avec Meckel, que « *la lésion des différents organes peut être le principe* » *du dérangement des facultés de l'âme.* » J'emprunte ici ses propres paroles. Un simple dérangement d'intestins peut produire ces déplorables effets. Boërhaave le pensait comme Esquirol. Qui le dirait ? le plomb et le virus de la rage ont sur nous une action similaire ; et l'action de ces deux substances si étrangères à nous-mêmes, n'est peut-être, comme celle des vers intestinaux, qu'une de ces actions de présence, si nettement constatées par la

chimie. Du reste, selon Boërhaave et Haller, ces actions intérieures sont tellement dépendantes de certaines parties matérielles, qu'elles sont très souvent emportées par des purgatifs. Les conditions du cerveau sont alors changées, comme celles des ulcères le sont, quelquefois si promptement par les émétiques.

Dans ces considérations, Messieurs, je ne suis que l'interprète d'Esquirol; et par ce détour sur l'hallucination, nous arrivons avec lui à un point de vue très élevé, d'où, éclairés par ces légions de causes de trouble et de désordre, nous pouvons pénétrer, en quelque sorte, d'un même coup d'œil, et l'aliénation des nouvelles accouchées, et les malheurs de l'épilepsie, et les tristesses de cette lypémanie si souvent héréditaire, et dont la démonomanie ne serait qu'une extension que notre froideur pour les idées religieuses a rendue beaucoup plus rare; et les calamités du suicide, qui semble avoir ses causes propres, telles que les lésions du cœur, et que l'on voit, mais en proportions diverses, dans toutes les contrées de l'Europe, et même dans les différentes parties de la France : variable d'ailleurs dans le choix de ses moyens et dans le choix des saisons ; et les redoutables fureurs de la manie, laquelle cependant, de même que les maladies générales, est de toutes celles de l'esprit la moins fâcheuse et la moins opiniâtre, tant elle sait ouvrir de portes pour s'échapper; et les burlesques mais affligeantes variétés de la monomanie; et les ridicules quelquefois si tragiques de cette passion mixte, l'érotomanie, qui tient une si grande place dans les égarements de la vie humaine, comme en ferait foi tout l'Orient ; et les horreurs de cette manie ho-

micide, dont l'impulsion quelquefois aussi rapide que l'éclair, sans motif, sans provocations, précipite l'homme sur son semblable, sur un inconnu, pour le massacrer (NOTE K) ; mais s'annonce quelquefois au malade par un pressentiment qui lui permet de se prémunir contre les autres et contre lui-même : sorte de problème qui demande sa solution à la loi, et dont la loi n'a que trop souvent tranché le nœud par le glaive, comme Alexandre.

Il est une monomanie qu'Esquirol a comprise dans son article général, et qu'il était peut-être nécessaire d'en séparer, comme l'a fait Marc (1). Je veux parler de la pyromanie, ou de la manie incendiaire. Il est des yeux, il est des cerveaux que la couleur rouge touche, émeut, transporte, comme on l'a vu à la terre de Van-Diemen, comme on le voit, dit-on, dans certains animaux (NOTE L). Il est des yeux, il est des cerveaux pour qui la vue d'une vive flamme est le plus ravissant des spectacles. Bergmann enfant s'extasiait à genoux devant le feu des appartements; il en cherchait la cause, et il devint chimiste. Il eût fondé en Asie le culte du soleil. D'autres, captivés par le charme de cette sensation, s'en enivrent, pour ainsi dire, comme on s'enivre d'une sensualité ; ils en sont tellement épris, que pour goûter un moment l'abominable passe-temps de Néron, ils mettent le feu à des fermes ; ils le mettraient à des villages et à des villes. Une monomanie non moins aveugle et non moins insensée, dont Esquirol parle, c'est celle du vol, la cleptomanie, que l'on a vue dans

(1) *De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires*. Paris, 1840, t. II, p. 304.

des hommes opulents, dans des médecins, dans des rois. Enfin il est des monomanies tellement restreintes, qu'elles ne portent que sur un point de nous-mêmes, sur un sentiment. La raison reste entière, avec toute son impuissance. Tel aurait été l'amour du Tasse, et celui du seul poëte comique qui soit au monde; et telle a été l'invincible aversion d'un père contre un de ses fils; antipathie dénaturée que rien n'explique et que rien n'excuse, si ce n'est l'incroyable imperfection de notre propre nature.

Quelques remarques sur ce dernier point. On parle de volonté, de liberté, de responsabilité morale; est-on d'accord sur ces trois termes? L'idée qu'on a de la volonté est une idée générale et abstraite qui ne répond à rien de réel. Loin d'avoir en nous une volonté de cette nature, nous n'avons jamais que des volontés particulières qui s'interposent entre nos sentiments et nos actions. Comme effets et comme causes, elles n'en sont que le lien, semblables aux conjonctions qui sont les liens du discours; d'où l'on voit qu'en elles-mêmes elles n'ont rien d'intellectuel ni de moral, et que le bon ou le mauvais caractère qu'on leur attribue n'est en définitive que celui des sentiments eux-mêmes. Là où manque le sentiment, la volonté manque. Ma raison me dit que la nourriture est nécessaire; je n'ai pas la volonté d'en prendre, faute de sentiment ou d'appétit. Ma raison me dit qu'il faut chercher les honneurs, qu'il faut chercher l'or, et que, pour conserver ma santé, je dois faire de l'exercice (je me sers d'un exemple donné par Esquirol); mais je n'ai ni l'appétit de l'or, ni l'appétit des honneurs, ni l'appétit de l'exercice, et je garde le repos: c'est peut-être que je préfère le repos;

et voilà comment une volonté est détruite par le contrepoids d'une autre volonté. Si donc vous voulez faire naître une volonté, faites naître le sentiment qui la produit. A l'égard de la liberté, cette liberté est un pouvoir que la volonté met en jeu, mais qui n'est pas la volonté: elle lui est, pour ainsi dire, extérieure et juxtaposée. D'où il suit que dire que les volontés sont libres, c'est dire un non-sens ; et comme nos volontés ont pour objet ou des actions musculaires, ou des opérations de l'esprit, si nous avons, en effet, le pouvoir de réaliser ces deux genres d'action, il s'ensuit que nous avons, d'un côté la liberté physique, et de l'autre la liberté intellectuelle, que je ne sépare point de la liberté morale, et à laquelle se rattachent les actes mixtes de l'esprit dont je ne parle pas, l'attention, la réflexion, la mémoire, qui ne sont, en effet, que des actes d'autant de volontés particulières; et même l'imagination, laquelle est de tous les actes de l'esprit le plus complexe, parce qu'il embrasse tous les autres. Quant à la question de la responsabilité morale, ce qui vient d'être dit fait assez voir à quel point cette question est épineuse et difficile à résoudre. L'esprit a ses surprises et ses précipitations. Il a, comme le corps, ses fièvres qui lui cachent en partie ses idées, et lui ôtent ainsi le pouvoir et par conséquent la liberté de régler ses propres actes. Mais quel a été le degré de ces fièvres? et jusqu'à quel point ont-elles troublé l'entendement et entravé cette liberté morale? Problème que j'abandonne à des génies plus éclairés que je ne puis jamais l'être; et je ne forme qu'un vœu, c'est que dans les débats médico-judiciaires qui sont portés devant les tribunaux, tout soit subordonné

au premier de tous les intérêts, l'intérêt social, et qu'en défendant comme elle doit ce grand intérêt, la loi ne laisse jamais commettre en son nom le mal qu'elle veut punir.

Je ne m'arrête, Messieurs, ni à la démence ni à l'idiotie, deux états de nous-mêmes dont l'extrême degré marque le dernier abaissement où puisse tomber cette nature humaine si fragile et si orgueilleuse. En parlant des idiots, Esquirol reproduit quelques traits touchant les crétins des Alpes et des Pyrénées, touchant cette race comme sporadique de parias, appelés cagots, disséminés autrefois dans nos provinces; et touchant les albinos que l'on rencontre en Amérique, en Afrique, dans les Indes orientales, en Europe, et même en France. On a vu dans la Basse-Bretagne une famille où les enfants qui venaient au monde étaient alternativement albinos et régulièrement constitués ; singularité qui rappelle ce que rapporte Van-Swieten d'une mère de huit enfants qui, lorsqu'elle était grosse d'un garçon, était épileptique, et ne l'était pas lorsqu'elle avait une fille.

On a cherché par des ouvertures à découvrir les causes matérielles des maladies de l'esprit ; et comme on le devait, on s'en est pris surtout à l'encéphale. Or, il semblerait qu'ici la nature ait pris à tâche de réunir et d'accoupler tous les contraires. Prenez la pâte cérébrale ; qu'elle soit dure, molle, pulpeuse, diffluente, sèche, friable, ou entremêlée de ces différents états ; creusez, étendez, resserrez les cavités intérieures ; que les ventricules soient pleins ou vides tous les deux à la fois, ou en sens inverse l'un de l'autre, prenez les enveloppes membraneuses, osseuses, péricrâniennes, cutanées ; faites-leur subir toutes

les modifications imaginables ; vous verrez des accidents si divers, pris deux à deux, trois à trois, ainsi de suite, coïncider avec tous les troubles de l'esprit, avec toute l'intégrité de l'esprit. Il y a plus. Avec des cerveaux comprimés, refoulés par des tumeurs, ou fondus par de vastes abcès, l'intelligence persiste jusqu'à la fin dans tout son éclat : elle se défait, au contraire, elle s'égare, elle s'éteint dans le cerveau le plus sain et le mieux organisé : dernier fait qui conduirait à cette suite de conséquences : la première, qu'il en pourrait être de la manie comme des maladies contagieuses, où les altérations pathologiques seraient plutôt des effets qu'elles ne sont des causes : la seconde, que la cause si parfaitement inconnue de la manie peut dépendre de la quantité, du mouvement, et surtout de la qualité du sang : triple condition qu'il n'est pas possible d'apprécier, pas plus qu'il n'est possible de saisir nettement quelle est la véritable action du sang sur le système nerveux : la troisième enfin, qu'après une mort brusque, et reçue pour ainsi dire dans la plénitude même de la vie, des actions intérieures subsistent, des courants qui entament, déplacent, emportent des congestions sanguines, en effacent jusqu'au dernier vestige, et fascinent ainsi les yeux et les esprits des observateurs, comme on le voit dans certaines fièvres pernicieuses. Du reste, cet amas donné de prémisses si incohérentes, qu'en conclure ? qu'ici, peut-être plus encore que dans toutes les autres maladies, la médecine, comme l'a dit Hippocrate, ne saurait proposer une doctrine fixe et absolue (Note M). Nous lèguerons ces ténèbres à l'avenir : c'est à lui d'y porter la lumière. Il est toutefois des points sur lesquels on paraît

s'entendre Le premier, que les altérations de l'encéphale se manifestent plutôt par des obstacles dans les mouvements, que par les troubles de l'intelligence; le second, que les maladies mentales proprement dites, ainsi que l'ont pensé les anciens, et que l'a dit Meckel, sont plus étroitement liées comme effets à des embarras intérieurs, à des altérations viscérales, et sans doute encore aux altérations de nos principaux liquides; double remarque que semble justifier la physiologie, laquelle affirme que les sensations, c'est-à-dire les éléments de l'intelligence, vont de la périphérie au centre, tandis que les mouvements vont toujours du centre à la périphérie.

Je borne ici, Messieurs, les considérations dont j'ai cru devoir vous entretenir sur le grand ouvrage d'Esquirol. On peut, je l'avoue, reprocher à cet ouvrage de manquer de méthode et d'ensemble. Esquirol l'avait senti lui-même; il se proposait d'en changer toute l'économie et de le reproduire sous une forme plus régulière. Toutefois, les secrètes affinités des matières rendent ce défaut d'unité peu sensible; et quand il serait aussi réel qu'il est apparent, il ne fera jamais oublier le rare mérite d'un ouvrage qui sera toujours cher aux médecins. L'auteur y a rassemblé à profusion des faits si singuliers, si bizarres, si étonnants, si variés, que la curiosité confondue en est plutôt irritée que satisfaite, et qu'il est permis de comparer ce livre à un immense hôpital ouvert aux observateurs, et dont chaque salle offre à chaque pas des exemples nouveaux et des leçons inattendues. La thèse sur les passions avait été traduite en anglais. En 1838, le

grand ouvrage a été traduit en allemand par le docteur Bernhard, de Berlin.

Ce qui me reste à vous dire, Messieurs, n'intéresse plus que la personne même d'Esquirol. En traitant des passions, il n'a point parlé de la sienne. La sienne était de pénétrer plus avant qu'aucun autre médecin, de quelque nation qu'il fût, plus avant même que son vénérable maître, dans l'étude, la connaissance et le traitement de la folie. En 1810, il remplaça Pinel à la Salpêtrière, ou plutôt il le continua : c'était le même esprit, c'était le même zèle et la même charité; et tandis qu'il provoquait par ses instances les améliorations qu'il était nécessaire d'introduire dans le matérial des bâtiments et dans toutes les parties du régime, il encourageait les infirmières, il soulageait les malades, en distribuant entre elles ses honoraires. Il entrait ainsi dans des cœurs toujours ouverts à la gratitude, parce qu'ils sont toujours ouverts à la justice. Il les formait ainsi à la confiance et à la docilité. Cependant les événements se précipitaient. L'empire touchait à sa ruine. En 1814, les calamités de la guerre peuplèrent les hôpitaux de fièvres meurtrières. L'empressement d'Esquirol à servir tant de malheureux lui mérita la décoration de la Légion-d'Honneur. En 1817, il ouvrit le premier cours que l'on eût encore entendu sur les maladies de l'esprit. Des médecins français, des médecins étrangers accoururent à ces leçons d'un caractère si neuf et si attrayant. Souvent les leçons devenaient des causeries familières, où les auditeurs proposaient avec toute liberté leurs objections : et de ces objections discutées, naissaient toujours de nouvelles lumières. Chaque année, le cours se

terminait par une séance où Esquirol donnait un prix de 300 francs à l'auteur du meilleur mémoire sur un point déterminé de l'aliénation (NOTE N). C'est ainsi que s'est formée la brillante colonie de médecins qui, soit en France, soit dans toute l'Europe et au-delà des mers, sont à la tête des établissements où l'on traite les maladies mentales; et de là aussi l'immense réputation qu'Esquirol s'était faite, et qui n'était ignorée que de lui seul.

Cependant ses vues s'étendaient au-delà de la capitale. Ce qu'a fait Howard pour les lazarets, les hôpitaux, les prisons, dans toute l'Europe et jusqu'aux confins de l'Asie, Esquirol l'avait fait en France, dans les années précédentes, pour les établissements des aliénés. Toutes celles de nos villes qui avaient des malades d'esprit, il les avait visitées; et presque partout il avait rencontré les brutalités, les violences, les chaînes, les tortures que la sage et courageuse humanité de Pinel avait depuis longtemps bannies de Bicêtre et de la Salpêtrière. Il semblait que les cris arrachés par la douleur à tant de malheureux, dans trente-trois de ces villes, étaient venus remuer le cœur d'Esquirol, pour l'engager dans ces voyages et dans les pénibles et minutieuses recherches qui en étaient l'objet. Il fit de ces recherches le texte d'un mémoire qu'il remit, en 1818, à l'autorité supérieure, et qui n'eut d'autre effet que d'éveiller dans tous les départements la sollicitude des magistrats sur ces excès de barbarie, de honte et d'infortunes. C'étaient de premiers germes qu'on a vu éclore plus tard, même chez les nations voisines. Esquirol a depuis multiplié ses voyages. Le soin que met un historiographe à rassembler de partout les documents qui doivent

éclairer son ouvrage, Esquirol l'a mis à recueillir sur les établissements étrangers un nombre infini de renseignements, de notes, de descriptions, de plans détaillés. Il en retirait des lumières qu'il répandait partout. L'objet le plus instructif peut-être qu'il ait rencontré dans ses voyages est cette sorte d'oasis, voisine d'Anvers, cette terre plate, dépouillée d'arbres, qu'arrosent deux rivières, et que des bruyères et des landes séparent des terres voisines. Au centre de cette plaine, que l'on appelle la Campine, est le village de Gheel, où de temps immémorial des aliénés sont envoyés des contrées environnantes, et vivent au milieu des habitants qui leur donnent l'hospitalité. Sauf quelques exceptions qu'un peu de surveillance prévient, qu'un peu de sévérité fait disparaître, la sécurité la plus parfaite règne entre les uns et les autres. La paix, le travail, la liberté, un air pur, des aliments sains, une vie régulière, sont les seuls médecins de ces heureux malades ; et c'est par des moyens si simples, qu'après une révolution d'une, deux et quelquefois trois années, la nature, ou cette industrie intérieure qui nous fait vivre, prépare et consomme des guérisons inespérées. Le travail, ai-je dit, et surtout le travail de la terre, qui, tout en favorisant le jeu des fonctions, fait sentir à l'homme qu'il se rend utile, et le ramène ainsi au sentiment de sa propre dignité ; car telle est l'intime liaison de nos sentimens avec nos idées. L'affranchissement, dont le génie de Pinel avait deviné les effets, était donc pratiqué depuis des siècles ; mais c'était un exemple à peu près inconnu ; et cet exemple fait assez voir quelle est sur les esprits l'action des localités. Esquirol y trouvait un argument en faveur de ses propres vues. Il sup-

posait en effet, comme je l'ai dit ailleurs, « qu'un bâtiment » vaste, élégant, élevé, propre, sagement distribué pour les » différents services, pénétré d'air et de lumière, et domi- » nant un bel horizon, était tout à la fois pour les aliénés » une leçon de logique et un séjour d'harmonie et de paix, » où de riantes images concourent avec la sérénité du ciel, » les égards des serviteurs et les soins affectueux du mé- » decin, à rétablir l'ordre dans les idées et le calme dans » les sentiments. Rien ne parle, en effet, plus vivement à » l'âme que le sentiment du bien-être ; et ce sentiment se » forme surtout dans une habitation commode, protectrice, » j'ai presque dit attentive et bienveillante. » N'étant plus distraite par la douleur, l'âme y est mieux préparée pour la raison ; tandis « qu'une habitation mauvaise, étroite, » tortueuse, sans lumière, sans air, sans propreté, irrite » l'âme et la révolte, comme le ferait une injure perpé- » tuelle, comme le ferait un outrage permanent. » Sans cesse blessée par la souffrance, l'âme prend dans une égale horreur le présent, le passé, l'avenir ; elle tombe dans le désespoir et l'abrutissement. Aux yeux d'Esquirol, une demeure bien entendue pour les malades était, comme il le dit, un instrument de guérison, et peut-être le principal instrument, celui qui fait trouver du charme à tous les autres. Aussi dans des plans que, faute de données médicales, le plus habile architecte ne saurait concevoir, Esquirol en a réuni, associé, coordonné tous les avantages. Voilà ce qu'il a en grande partie réalisé dans son bel établissement d'Ivry ; voilà le point capital sur lequel il était si souvent consulté par des préfets et par des administratons de grands hôpitaux. Il était leur oracle par ses lu-

mières, comme il est aujourd'hui l'oracle des étrangers par ses ouvrages. C'est, en effet, sur les directions qu'il a données « que Rouen, Nantes, le Mans, Montpellier, Mar- » seille, ont élevé pour leurs aliénés des édifices qui sont » aujourd'hui l'ornement de ces grandes villes, la ressource » et la consolation des départements voisins. » (Note O.)

« L'excellence de ses vues sur ce point était admirée » de toute l'Europe; mais nulle part peut-être n'a-t-elle » été plus solennellement reconnue qu'à son passage à » Turin. On achevait dans cette capitale un bâtiment pour » les aliénés. Le roi de Piémont allait en faire la visite. » Instruit de la présence d'Esquirol, le roi le pria de » l'accompagner. Esquirol ne dissimula point à ce prince » les inconvénients de cette maison. Frappé de ses re- » marques, le roi déclara sur-le-champ que ce bâtiment » servirait de caserne, et qu'un nouvel édifice pour les » aliénés serait immédiatement construit sur les plans du » médecin français.

» En 1823, Esquirol fut fait inspecteur général de » l'Université. A ce titre sont attachées, on le sait, des » fonctions épineuses. Il remplit les siennes avec la mo- » dération et la fermeté qui lui étaient naturelles, et qui » sont inséparables de la justice. Cet emploi, du reste, » il l'avait eu sans le souhaiter, il le perdit sans regret; si » ce n'est peut-être qu'il n'aurait plus l'occasion de ren- » dre à d'autres le service qu'il avait rendu à un illustre » professeur de Montpellier : il l'avait fait réintégrer dans » sa chaire. C'était pour le servir qu'il avait sollicité cette » mission.

» En 1826, Esquirol devint médecin en chef de la

» maison royale de Charenton. Il a porté dans cette mai-» son d'utiles réformes ; il en a accru la renommée, » cette renommée que ses successeurs accroîtront en-» core ; il en a publié plusieurs statistiques raisonnées ; » il en a provoqué la reconstruction. Cette reconstruc-» tion, conduite sur un plan tout nouveau, fera sans » doute de cette maison le plus bel établissement de l'uni-» vers. Élever des palais pour la souffrance est le vrai » luxe de la civilisation. » Je dois ajouter ici qu'Esquirol a légué à cette maison une somme de dix mille francs, pour la fondation d'une bibliothèque à l'usage des médecins et des malades.

« Dès la création de l'Académie royale de médecine, il » fut au nombre des premiers membres titulaires. En » 1828, il fut fait membre du conseil de salubrité. Il » édifiait ce conseil par son assiduité ; il l'éclairait de ses » lumières ; et l'année même où nous l'avons perdu, il » en était le vice-président.

» En 1834, pendant qu'il faisait en Italie un voyage » que sa santé chancelante avait rendu nécessaire, l'Aca-» démie des sciences morales et politiques le mit au » nombre de ses correspondants. »

En 1827 et en 1840, deux de ses élèves devenus ses amis, le docteur Chambeyron et le docteur Archambault, firent paraître deux traductions, le premier, d'un *Traité de médecine relative aux aliénés et aux sourds-muets*, écrit en allemand par Hoffbauer ; le second, d'un *Traité de l'aliénation mentale*, écrit en anglais par Ellis. Ces deux traductions furent enrichies par Esquirol d'une suite de notes où se montre toute la sagacité de son esprit.

« Une nouvelle secte, vous le savez, suppose qu'entre » les configurations extérieures de la tête et les aptitudes » intellectuelles et morales, il existe des rapports qui » permettent de conclure de celles-ci à celles-là, et réci- » proquement. Esquirol a fait mouler en plâtre les têtes » de beaucoup d'aliénés dont il connaissait le caractère et » la portée d'esprit. Ces plâtres n'ont rien démontré, si ce » n'est peut-être le vide de la nouvelle hypothèse. A l'é- » gard des idiots, ces représentations en plâtre seraient » peut-être plus significatives. Toutefois, il ne faut pas » oublier que les deux moitiés de la tête de l'illustre » Bichat lui-même étaient dépareillées. »

Nous voici, Messieurs, sur la pente qui entraîne tout. Le travail, les années, les maladies minaient insensiblement la constitution naturellement faible et délicate d'Esquirol. Il était sujet à des fluxions catarrhales qui, de plus en plus rapprochées, rendaient sa respiration de plus en plus courte, embarrassée, douloureuse. Dans les premiers jours du mois de décembre 1840, il eut un dernier accès. Un amour exagéré de ses devoirs le conduisit au conseil de salubrité ; il en revint avec un surcroît de souffrances. Une fièvre survint. Chaque jour, le mal prenait un caractère plus grave. Maître de toutes ses idées, Esquirol en mesurait les degrés ; il en pressentait la prochaine issue ; mais, plein de tendresse pour les siens, il les rassurait sur son état, et les consolait de ses propres maux. Entouré de ses parents, de ses élèves, de ses amis, Louis, Leuret, Moreau, Calmeil, avec Mitivié et Baillarger, aujourd'hui ses successeurs à la Salpêtrière, il leur tendait ses mains défaillantes, et leur murmurait ses derniers

adieux : « Je vous quitte, leur disait-il ; souvenez-vous de moi ; prospérez ; mais surtout ne bannissez jamais d'entre vous la paix ; cette paix qui est le gage le plus assuré de tous les bonheurs. » Pour sentir le charme et la force de ces divines paroles : Que la paix soit avec vous ! il faut avoir sous les yeux ces anéantissements où tout s'évanouit par degrés, excepté la vue claire des vrais biens de ce monde. Enfin l'heure fatale arriva, et, le 12 décembre 1840, Esquirol s'endormit du sommeil du juste, dans les mains d'une religion sainte et consolatrice qui lui a ouvert les portes d'une éternité bienheureuse.

Esquirol avait épousé Anne-Constance Carré, modèle accompli de raison, de simplicité, de charité, de modestie. Elle avait fait de la famille de son mari sa propre famille. Elle la rattachait par des alliances aux Chapellier, aux Moreau, aux Vanin, l'ornement de la magistrature et du notariat. Quatre mois après la mort de son mari, cette digne et sainte femme a cessé de vivre. Esquirol n'a pas laissé d'enfants, à moins qu'on ne veuille honorer d'un si beau nom, et ses nombreux élèves, et surtout des neveux, dont l'un a professé le droit à Toulouse, et qu'un scrupule respectable a éloigné de sa chaire ; dont l'autre siège dignement à la cour des comptes en qualité de référendaire ; et le troisième, le docteur Mitivié, médecin de la Salpêtrière, qui s'est adjoint deux de ses confrères, Moreau et Baillarger, pour diriger de concert le bel établissement d'Ivry : trois hommes qu'une piété religieuse attache à la mémoire, à la doctrine et aux exemples d'Esquirol.

J.-E.-D. Esquirol a publié :

I. Des passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale. *Paris*, 1805, in-4.

II. Des maladies mentales, considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal. *Paris*, 1832. 2 vol in-8, avec un atlas de 27 planches.

Cet ouvrage est ainsi divisé :

Tome Ier. De la folie. — Des hallucinations. — Des illusions chez les aliénés (erreurs des sens). — De la fureur. — De l'aliénation mentale des nouvelles accouchées et des nourrices. — De l'épilepsie. — Terminaisons critiques de la folie. — De la lypémanie, ou mélancolie. — De la démonomanie. — Du suicide. — Tome II. De la monomanie (monomanie érotique, monomanie raisonnante ou sans délire, monomanie d'ivresse, monomanie incendiaire, monomanie homicide). — De la manie. — De la démence. — De l'idiotie. — Des établissements consacrés aux aliénés en France, et des moyens de les améliorer. — Des maiso s d'aliénés. — Considérations générales. — Notices sur les principaux établissements d'aliénés de France. — Mémoire historique et statistique sur la maison royale de Charenton. — Notice sur le village de Gheel. — Mémoire en réponse à cette question : « Existe-t-il de nos jours un plus grand nombre de fous qu'il n'en existait il y a quarante ans? » — Mémoire sur l'isolement des aliénés. — Mémoire sur la monomanie homicide. — Remarques sur les signes donnés par les auteurs comme propres à faire connaître si le corps d'une personne trouvée pendue l'a été après la mort ou pendant qu'elle vivait encore.

Cette énumération de toutes les parties qui composent l'ouvrage d'Esquirol nous dispense d'indiquer la série de ses divers mémoires, puisqu'ils se trouvent réunis ici.

III. Examen du projet de loi sur les aliénés. *Paris*, 1838 in-8.

NOTES.

Note A, pag. 424.

Esquirol a donné asile chez lui à MM. Georget, Leuret, Baillarger.

Il a fait voyager avec des malades, MM. Rostan, Deville, Londe, La Chaise, Falret. Anceaume, Calmeil, Bouttemote, Leuret, Moreau, Brandéïs, Archambault, Baillarger, Desmaisons.

Il soldait à Charenton la pension d'un malade.

Note B, pag. 437.

« Quin imò principes ipsi adeò facinora atque flagitia sua » in supplicium vertunt : ut, si recludantur eorum mentes, » possint aspici laniatus, et ictus, quando, ut corpora ver- » beribus, ita sævitiâ, libidine, malis consultis animus dila- » ceretur. » *Annal*, lib. vj, § vj.

Voilà aussi ce que Socrate avait dit à Platon. *Voyez* le 9e livre de la République.

Note C, pag. 438.

Pour justifier ces paroles, dont quelques esprits se sont offensés, il me suffirait de citer le passage suivant, extrait d'un manuscrit de Sieyès que j'ai sous les yeux :

« Tous ceux qui savent leur Assemblée constituante, » en 1789 et 1790, n'ignorent pas que les faiseurs, pris au » dépourvu, furent réduits à recevoir sous dictée ce qu'on » voulut bien leur apprendre. Mais bientôt ils se crurent

» maîtres, et Dieu sait comme ils brouillèrent et gâtèrent » tout; il fallut se réfugier dans le silence..... »

Ne pas comprendre une chose, et agir en conséquence de cette chose, n'est-ce pas s'exposer à commettre les fautes les plus graves? Très peu d'hommes ont, en effet, des idées nettes de droit, de souveraineté, de loi, de vérité, de raison, de liberté : et à propos de liberté, j'ose croire que qui l'eût bien comprise, ne lui aurait jamais sacrifié, non seulement une famille auguste, dont le chef ne respirait que pour le bonheur du peuple, mais encore des philosophes non moins augustes, un Bailly, un Malesherbes, un Lavoisier, etc.; et des écrivains si dignes de respect, un Roucher, un André Chénier, etc.; pas plus que l'homme qui aurait eu dans le cœur le sentiment ou l'idée de la vraie religion, n'eût fait d'auto-da-fé, ni de Saint-Barthélemy.

Tremper ses mains dans le sang! à quoi bon? Nécessité, a-t-on dit! quel sacrilége! quel outrage à la liberté!

Note D, pag. 441.

J'ai vu à Bicêtre un épileptique qui, au début de chaque accès, remplissait sa cellule d'une odeur tellement insupportable que personne n'osait en approcher.

Note E, pag. 442.

Voyez l'*Anabase*, ou *Retraite des Dix Mille*, liv. 5, ch. IV, à la fin

« Les enfants des riches Mossynœques sont nourris d'ave- » lines bouillies. » (On a traduit κάρυα par châtaignes, mais il s'agit ici des κάρυα ποντικα. V. Dioscorides, et André de Laguna.) « Ces enfants ont la peau très délicate et très blanche; » ils sont presque aussi gros que grands; ils ont le dos ba- » riolé de couleurs diverses; et par-devant, ils ont des » tatouages qui représentent des fleurs.

» L'armée n'avait jamais rencontré d'hommes plus barbares

» et plus étrangers aux mœurs de la Grèce. Les Mossynœques » font en public ce que les autres hommes ne font qu'en se- » cret, et ce qu'ils n'oseraient faire s'ils étaient vus. Sont-ils » seuls, ils se conduisent comme s'ils étaient assemblés ; ils » se parlent à eux-mêmes, ils rient, se lèvent, dansent et » sautent comme s'ils avaient des témoins. »

Note F, pag. 451.

Voyez l'*Histoire de Charles XII*, par Voltaire, liv. 3.

Marlborough est présenté au roi, à Altranstad, en 1700.

« La conversation fut fatigante et générale... Marlborough, » qui ne se hâtait jamais de faire ses propositions, et qui » avait, par une longue habitude, acquis l'art de démêler » les hommes et de pénétrer les rapports qui sont entre » leurs plus secrètes pensées, leurs actions, leurs gestes, » leurs discours, étudia attentivement le roi. En lui parlant » de guerre en général, il crut apercevoir dans Charles XII » une aversion naturelle pour la France : il remarqua qu'il » se plaisait à parler des conquêtes des alliés. Il lui pro- » nonça le nom du czar, et vit que les yeux du roi s'allu- » maient toujours à ce nom, malgré la modération de cette » conférence. Il aperçut de plus sur une table une carte de » Moscovie : il ne lui en fallut pas davantage pour juger » que le véritable dessein du roi de Suède et sa seule am- » bition étaient de détrôner le czar après le roi de Pologne. »

Note G, pag. 454.

Une jeune ouvrière, qui travaillait dans des lingeries, avait soustrait à une de ses parentes quelques effets de peu de valeur. Le sentiment de sa faute était dans sa conscience comme l'épine de Vanhelmont dans les organes. Elle entendait les reproches d'une voix intérieure qui allait jusqu'à se former dans ses oreilles. Au milieu du plus profond silence elle s'écriait tout-à-coup, en s'adressant à ses compagnes : *Pourquoi m'appelez-vous voleuse? On n'y songe pas*, ré-

pondait-on. Cette scène s'étant répétée plusieurs fois, on la conduisit à la Salpêtrière. Je l'interrogeai en secret : elle avoua. « Je vais vous rendre votre liberté, lui dis-je ; vous » irez à votre parente, vous rendrez ce que vous avez pris, » et vous serez guérie. » Ainsi dit, ainsi fait. Quelques mois après, elle me rencontra dans une rue de Paris, vint à moi, me prit les mains, et me dit, les yeux pleins de larmes : « J'ai rendu ; je suis guérie. »

J'ai vu des femmes expier par leur mort un moment de faiblesse : rien ne put les consoler. Elles n'avaient pas pour elles-mêmes la pitié qu'avait eue Jésus-Christ.

Note H, pag. 454.

Plutarque, édit. de l'an XI (1802), t. XVI, p. 312-313, traduction d'Amyot.

« Bessus ayant tué son père, fut un bien long temps sans » que personne en sceust rien, jusques à ce que, un jour, » estant allé souper chez quelques uns siens hostes, il per- » cea du fer de sa picque, et abbattit le nid d'une arondelle, » et tua les petits qui estoient dedans : et comme les assis- » tans lui dissent : Dea, capitaine, comment vous amusez- » vous à faire un tel acte, où il y a si peu de propos ? Si peu » de propos ! dit-il, et comment, ne crye-elle pasordinai- » rement à l'encontre de moy, et tesmoigne faulsement que » j'ai tué mon père ? » Ceste parole ne tomba pas en terre ; » mais fut bien recueillie des assistans, qui en estant fort » ébahis, l'allèrent incontinent decéler au roy, lequel en fit » si bonne inquisition, que le faict fut avéré, et Bessus puny » de son parricide. »

Note I, pag. 454.

Lemontey, *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*. Paris, 1818 : 1 vol. p. 101.

« ... Lavarenne, sorti des cuisines de Henri IV, employé » aux galanteries de ce prince, et devenu un personnage, il

» eut grande part au rétablissement des Jésuites, et partagea avec eux, à La Flèche, les libéralités de son maître. » Il s'y retira, excessivement riche, et s'y amusait à la chasse » au vol. Étant un jour autour d'un arbre où une pie s'était » réfugiée, et qu'on en voulait faire repartir, la pie se mit » à parler et à répéter plusieurs fois très distinctement ce vi- » lain mot, *maquereau*. Le bonhomme Lavarenne, qui l'en- » tendit, en fut si frappé, qu'il tourna bride, en s'écriant » *Au miracle!* par lequel Dieu permettait que cet oiseau » parlât pour lui reprocher ses crimes et sa fortune. On eut » beau lui représenter que c'était quelque pie domestique » nouvellement échappée de chez son maître, où elle avait » appris à parler et à dire ces ordures; rien ne put le re- » mettre. La fièvre le prit, et dès le soir, il donna ordre à » sa conscience et à ses affaires, et mourut au bout de qua- » tre ou cinq jours. »

NOTE J, pag. 454.

Plutarque, trad. d'Amyot; édit. de l'an XI (1802). T. XVI, p. 318-319.

« Et Pausanias, estant en la ville de Bysance, envoya » quérir par force Cléonice, jeune fille de honeste maison, » et de libre condition, pour l'avoir à coucher la nuit avec » luy; mais estant à demy endormy quand elle vint, il s'es- » veilla en sursault, et luy fut advis que c'estoient quelques » ennemis qui le venoient assaillir pour le faire mourrir, » tellement qu'en cet effroy il la tua toute roide; depuis il » luy estoit ordinairement advis qu'il la voyoit, et entendoit » qu'elle luy disoit :

« Chemine droit au chemin de justice :
» Très grand mal est aux hommes l'injustice. »

« Et comme cette apparition ne cessoit point de s'ap- » paroir toutes les nuicts à luy, il fut à la fin contraint d'al- » ler jusques en Héraclée, où il y avoit un temple, auquel » on évoquoit les âmes des trespassés; et là, ayant fait

» quelques sacrifices de propitiations, et luy ayant offert les
» effusions funèbres que l'on répand sur les sépultures des
» morts, il fict tant qu'il la fict venir en sa présence, là où
» elle luy dit, que quand il seroit arrivé à Lacedœmone,
» il auroit repos de ses maux ; et de faict, il n'y fut pas plus
» tost arrivé, qu'il y mourut. »

Note K, pag. 461.

Un jeune ouvrier, doux et paisible, quitte sa chambre pour aller au travail : il rencontre un soldat qu'il n'avait jamais vu. Sur-le-champ, une rage le prend de saisir le sabre du soldat et de le tuer. Il eut heureusement le temps de voir quelle action il allait commettre. Il en eut horreur ; mais pour vaincre sa première volonté par la seconde, il eut avec lui-même un combat dont il me parlait avec convulsion. « Je ne sais, me disait-il en frissonnant, comment j'ai » pu résister. » Supposez que la première impulsion eût été plus vive et plus rapide, le meurtre aurait été consommé. Lois humaines ! auriez-vous puni ? Mais en punissant, n'auriez-vous pas été plus criminelles que le crime même ?

Note L, pag. 461.

On a vu un hypochondriaque qui, à la vue d'un objet peint en rouge, devenait phrénétique.

Note M, pag. 465.

J'ai vu à la Salpêtrière une jeune épileptique qui était bien réglée. Les règles se supprimèrent, et l'épilepsie disparut. Ordinairement c'est le contraire.

Note N, pag. 468.

Un jury jugeait les Mémoires.

Ce jury était composé de MM. Rayer, Roche, Londe et Rech.

En 1820, Georget eut le prix pour un Mémoire qui fait partie de son ouvrage sur la folie. 1 vol. Paris, 1820.

Ensuite : Pinel Grandchamp et Foville.

Voisin en 1822, pour un Mémoire sur cette question Le désordre menstruel peut-il être regardé comme une des causes physiques les plus nombreuses de l'aliénation mentale ?

Bouchet et Cazauvieilh, auteurs d'un Mémoire sur l'épilepsie dans ses rapports avec l'aliénation mentale, recherches sur la nature et le siége de ces deux maladies. (*Archives de médecine*, 1825, t. IX et X.)

Note O, pag. 471.

C'est par son influence qu'ont été placés à la tête des établissements d'aliénés,

MM. Foville, à Rouen.
Rech, à Montpellier.
Delaye, à Toulouse.
Guillemain, à Saint-Dizier.
Bouchet, à Nantes.
Chambeyron, à Rennes.
Payen, à Orléans.

Tous formés par les leçons d'Esquirol.

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX FUNÉRAILLES DE T.-N. LERMINIER,

Le 10 *juin* 1836.

A la vue des restes inanimés d'un ami, d'un homme qui faisait comme partie de notre être, nous nous replions sur nous-mêmes avec douleur, pour mieux sentir la grandeur de notre perte, et rendre un plus pur hommage aux qualités, aux talents, aux vertus que nous avions honorés. Tous les talents, toutes les qualités, toutes les vertus de notre profession, le savoir, le courage, le désintéressement, l'humanité la plus tendre, la loyauté la plus délicate, M. Théodoric Nilamond Lerminier en a offert le modèle au monde. Il était né en 1770 à Saint-Valéry-sur-Somme. Orphelin de très bonne heure, une de ses tantes, qui demeurait à Reims, le recueillit chez elle et prit soin de sa première enfance. Elle l'envoya, en 1779, à Abbeville, où il fit ses humanités. Dans les temps orageux de la révolution, il vint à Paris pour s'attacher à l'étude de la médecine. Après l'année 1800, il écrivit

une thèse sur les crises, et obtint le titre de docteur. Il suivait alors les leçons de Corvisart. Mû par cette sympathie naturelle entre les âmes nobles et franches, Corvisart adopta l'élève et en fit son ami particulier. En 1805, Lerminier eut le titre de médecin expectant de l'Hôtel-Dieu, et de médecin par quartier pour le service de la maison impériale. Il suivit Napoléon en Espagne, en Russie, en Saxe; et partout, à côté du courage de nos soldats, il fit voir celui dont il était animé. Dans le feu de la révolte de Madrid, il ne dut son salut qu'à son énergique fermeté contre les révoltés qui l'entouraient. Moscou tout entière était dans les flammes, et des malades français attendaient quelques secours dans le Kremlin. Lerminier seul se précipite à travers les fureurs de l'incendie, gagne le Kremlin et sauve nos compatriotes. Dans le cours de ses campagnes, il ne refusait ses soins à personne. Il les donna particulièrement aux officiers généraux qui l'appelaient et voulaient en reconnaître le prix. Lerminier se souvenait toujours que, médecin de l'empereur, il se devait à tout le monde, sans que personne lui dût rien. Il avait le cœur ouvert à l'humanité et les mains fermées à l'or. Ce qu'il a fait pendant les guerres de l'Europe, il l'a fait dans la pratique civile. De retour à Paris, après la chute consommée de l'empire, et nommé, en 1815, médecin de la Charité, il se livra à cette pratique; c'était là son unique ressource, et l'on vient de voir pourquoi. Pensez-vous qu'il eût tiré de ces vicissitudes l'avertissement de songer à l'avenir? Non; il ne songeait qu'au devoir présent, et ce devoir, pour le médecin, est de s'oublier pour les malheureux Aux

plaintes, aux cris de la douleur, que dis-je? à la moindre démonstration de souffrance ou d'embarras. Lerminier, tout ému, n'était plus que pitié, qu'abnégation et sacrifice de lui-même. Une jeune personne, tombée de l'opulence dans le dénûment, devient malade. Lerminier la guérit. Dans sa convalescence, elle trouve chez son pharmacien que son compte est réglé et acquitté. Mille traits de cette nature honorent la vie de cet excellent homme, dont il faut que nous soyons séparés. Bourdois de la Motte, qu'il va rejoindre et qui était digne de lui, comme il était digne de Bourdois, Bourdois l'avait attaché avec lui au service des épidémies du département de la Seine; il ne pouvait se donner un meilleur auxiliaire. Dans des épidémies du plus dangereux caractère, et que des prisonniers espagnols avaient répandues, en 1808 et 1809, dans les départements de l'ancienne Bourgogne, Lerminier s'était signalé par les mêmes talents, par les mêmes vertus. Lorsque l'Académie royale de médecine fut instituée, il y fut appelé par les premières nominations que firent ses confrères; et c'est par de tels choix qu'ils pouvaient dignement répondre à la confiance de l'auguste fondateur. Lerminier avait fait une étude profonde des eaux minérales de France et d'Allemagne; et c'est surtout par ses lumières sur ce point si important qu'il a servi l'Académie. Mais le plus noble trait de cet excellent esprit et de ce généreux caractère, c'est la sagacité avec laquelle il distinguait le mérite dans les jeunes médecins, c'est le zèle qu'il mettait à leur ouvrir la carrière et à faciliter leurs travaux. Andral et Louis, aujourd'hui l'honneur de la médecine française, lui en ont rendu témoignage, en pu-

bliant sous ses auspices les ouvrages dont ils ont enrichi la science, et dont ils puisaient les matériaux dans sa clinique journalière et dans ses conseils. C'est ainsi que, dans les nobles cœurs, la gratitude répond à la générosité; c'est ainsi que, dans les sciences, le génie et la vertu s'unissent et se confondent pour bien mériter des hommes.

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX FUNÉRAILLES DE A. DUBOIS,

Le 2 avril 1837.

Dans le trouble de mon âme, dans ce tumulte de sentiments et d'idées où me jette une mort imprévue, si douloureuse, si cruelle pour vous et pour moi, que vous dirai-je ? et par où se fera jour l'explosion de tant de justes regrets ? Que de rares qualités anéanties ! que de lumières éteintes ! quel vide dans l'École ! quel vide dans l'Académie ! et quelle source intarissable de sages conseils et d'heureux secours à jamais tarie pour le public ! pour ce public, pour ce peuple qui, déjà instruit de nos peines, les partage, et, dans la perte d'un si excellent homme, déplore une calamité qui lui est personnelle. Éloge éloquent et mérité ! éloge digne d'Antoine Dubois, que cette affliction générale qui éclate avec la nôtre ! Vous venez d'apprendre quelle a été sa naissance ; à quelle famille il appartenait ; quelles ont été sa première éducation et ses premières études. Après les avoir commencées dans le

collége de Cahors, il vint les continuer à Paris, au collége Mazarin, sous la conduite d'un oncle à qui son père l'avait envoyé et qui lui en tenait lieu. L'étroite fortune de ses parents lui fit sentir de bonne heure la nécessité du travail Il choisit une profession, celle de la chirurgie; profession difficile, carrière épineuse et longue qu'allait lui fermer son indigence, lorsqu'à force d'application et de soins, il se fit répétiteur de dissection et d'anatomie. Le modique produit de ses leçons lui permit du moins de vivre et de poursuivre ses études. Étrange mais honorable conformité avec les premiers hommes de son temps, Portal, Corvisart, Pinel, Fourcroy, Chaussier, qui, nés pauvres, mais laborieux, infatigables et pleins de génie, s'ouvrirent enfin la voie des richesses et de la célébrité! Dès qu'il eut quelques économies, Dubois, à l'exemple de Pott, fit venir près de lui sa mère et ses sœurs. C'est la mort seule qui les a séparés. Il ne vivait que pour sa famille et ses amis, qui étaient encore sa famille En 1786, il était prévôt de l'illustre Desault, et l'élève favori du savant Peyrilhe. En 1790, il fut nommé professeur au collége de chirurgie. En 1794, il eut à l'armée des Pyrénées-Orientales l'inspection générale de la santé. Bientôt l'enseignement qu'on avait détruit fut retiré de ses décombres. On créa l'École de santé. Dubois y eut une chaire: et c'est dans ces temps d'agitation que j'eus le bonheur de le connaître et de m'attacher à lui par la gratitude et l'admiration. Il était mon maître; il était plus, il était mon ami. En 1798, je le vis partir pour l'Égypte. Il entra dans la gloire de cette expédition qui a laissé dans l'Orient des impressions ineffaçables. Il m'en avait

confié le projet. Nous nous en entretenions sans cesse avec l'intérêt et la chaleur d'une curiosité passionnée : et ce fut peut-être ma vivacité qui le décida. Mais l'échec qu'en reçut sa santé le ramena bientôt parmi nous. Heureux retour qui me rendit à moi-même ! car je me reprochais nuit et jour la hardiesse de ce périlleux voyage. Transporté à mon tour, trente ans plus tard, sur les lieux qu'il avait parcourus, je recherchais, pour ainsi dire, sans cesse les traces qu'il y avait laissées. Que de fois, plein de son image et de sa bonté pour moi, je traversai les champs ruinés et déserts d'Alexandrie, pour me rendre aux pieds de la colonne de Pompée, au point qu'il m'avait indiqué lui-même, et où, nouveau Machaon d'un nouvel Ajax, il avait pansé les blessures de l'héroïque Kléber ! Son active amitié me suivait partout. Sa dernière lettre me fut remise sur le sommet du Liban. Il l'avait écrite le jour anniversaire de sa 73e année ; il y avait épanché tout le feu de son âme bienveillante. Il me semblait que c'était lui-même qui venait à moi dans ces belles solitudes, pour m'éclairer dans mes recherches, et tendre avec moi la main à tant de malheureux que les secours d'un roi de France me permettaient de soulager. Mais que mon art était impuissant ! et que le sien eût enfanté de prodiges dans ces montagnes peuplées, pour ainsi parler, de maladies organiques ! Le génie d'un Antoine Dubois, ce génie plein de lumières et d'humanité, renouvellerait, dans ces contrées encore toutes nourries de fables, ces temps merveilleux où des puissances surnaturelles venaient se mêler aux hommes pour rendre leurs maux plus légers. Pardonnez-moi cette digression, Messieurs : elle

peint l'âme de Dubois. Elle associe mon nom au nom de mon maître et de mon ami. C'est le plus grand honneur que je puisse jamais recevoir. Ce qu'il n'a pu faire en Orient, Dubois l'a fait au milieu de nous. Avec quelle supériorité il professa, dans l'hospice de l'École de médecine, cette clinique de perfectionnement qu'il reprit à son retour, et qui demandait, avec une grande dextérité manuelle, avec une expérience consommée, cette finesse de jugement qui la prépare et la devance, cette profondeur de vue, ce tact délicat, prompt et sûr, dont il a donné tant de preuves, et qui formaient le caractère de son talent. Barthez mourant de la pierre le fit appeler auprès de lui. J'assistais à la conférence. Que ne puis-je reproduire devant vous les traits vifs de logique et de bonté qui étincelaient dans les paroles de Dubois, et qui firent plier tous les arguments du malade ! Ces éminentes qualités d'esprit, que rehaussait encore un grand fonds de tendresse et de pitié pour la douleur, ont brillé du même éclat dans ses leçons sur l'art des accouchements ; art qu'il a délivré d'une foule de pratiques dangereuses, qu'il a dégagé des vaines superfluités sous lesquelles l'étouffaient l'amour-propre et la petite envie de se singulariser ; art qu'il a ramené à la simplicité de quelques points fondamentaux, et rendu, par cette simplicité même, accessible à l'intelligence des élèves sages-femmes qu'il formait à la Maternité, et qui, dispersées dans toute la France, y ont répandu ces instructions conservatrices des familles, ces précieuses parcelles d'un génie ferme et lucide qui veille autour des mères et des enfants pour les protéger. En 1811, Napoléon cherchait une main qui

remît sain et sauf dans les siennes le trésor que portait l'impératrice : cet héritier de tant de trônes, qui devait, imitateur de son père, en continuer l'œuvre et changer la face de l'Europe, et peut-être du monde. L'opinion publique, le suffrage déclaré de Corvisart, lui désignaient Dubois ; Dubois fut accepté... Cent coups de canon apprirent à la France et les transports du monarque et le triomphe de l'homme qu'il avait choisi ! Quelle sollicitude, quelle tendresse et quel respect mit Dubois dans les soins qu'il rendait à l'auguste mère ! et avec quelle chaleur s'en exprimait l'auguste banni sur le rocher de Sainte-Hélène ! Le charme d'un tel souvenir tempérait du moins l'amertume de sa chute, et semblait lui promettre quelque avenir. Tristes jouets d'une destinée inexplicable ! De ces trois êtres, liés si étroitement l'un à l'autre, deux ont déjà disparu du monde ; et le troisième, notre illustre maître, notre guide, notre ami, le voilà devant nous ! inanimé ! Il n'est plus comme eux que cendre et que poussière ; la terre vous le demande, et nous allons nous en séparer pour jamais. Lui-même fut enveloppé dans les revers de la politique. Il eut à se plaindre de la persécution et de l'iniquité des hommes. Au lieu des justes récompenses qu'il méritait, il eut à gémir d'une disgrâce. Mais il m'est doux de pouvoir déclarer en ce moment, que si la fermeté de son indépendance inspira quelque ombrage, en revanche, jamais la noblesse, jamais la loyauté de son caractère ne fut méconnue ; que, conduite par l'estime profonde qu'il avait universellement inspirée, une main amie lui fut tendue, et lui ménagea du moins une consolation, faible, il est vrai, mais la seule dont cette

main pût disposer. Je ne vous parlerai point des titres dont il fut revêtu. On vient de les énumérer. Le plus honorable est le titre de baron que lui avait conféré l'empereur ; et l'empereur y avait attaché une dotation en Illyrie. Je crois savoir que cette dotation a été conservée à Dubois par l'empereur d'Autriche. Lorsque les rois sont justes, lorsqu'ils sont reconnaissants et généreux, que nos hommages soient le prix de leurs vertus! Honorer la vertu dans les rois, c'est la rendre plus sainte pour le reste des hommes.

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX FUNÉRAILLES DE J.-L. ALIBERT,

Le 7 novembre 1837.

—

Au milieu de cette sainte et funèbre cérémonie, si j'ose élever la voix, ce ne sera point pour célébrer les rares talents d'Alibert. Mon devoir me prescrit de réserver pour un autre temps cette tâche difficile. Je ne veux ici que rendre hommage aux qualités encore plus rares qui caractérisaient cet excellent homme. N'oublions pas ce qu'il n'a jamais oublié lui-même : que la science est moins digne de louange que la vertu, parce qu'elle est moins nécessaire ; et lorsque de moment en moment la fatalité attachée à notre fragile nature vient accroître nos pertes par des pertes nouvelles et toujours plus déchirantes, heureuse du moins la victime qui succombe, si, après une vie marquée par des bienfaits, elle laisse une mémoire honorée ! Heureux nous-mêmes, si, dociles aux leçons que nous donne la mort, nous apprenons d'elle à nous approprier des vertus qu'elle semble n'éteindre au milieu de

nous que pour nous en révéler le prix, et dont elle nous laisse du moins le souvenir, pour être à la fois la consolation de nos douleurs et le modèle que nous devons imiter !

Tel est, Messieurs, l'héritage sacré que les gens de bien lèguent à leurs successeurs ; tel est celui que nous recevons aujourd'hui de l'homme que nous pleurons, de l'homme qui va descendre dans sa dernière demeure, et dont je dois un moment vous entretenir. J.-Louis Alibert naquit, le 12 mai 1766, à Villefranche de l'Aveyron, petite ville qui faisait autrefois partie de la Haute-Guyenne, et qui avait donné le jour, quelques années plus tôt, à l'aimable et savant Laromiguière, à ce philosophe éloquent et modeste, à ce digne ami du profond Cabanis, qui était encore, il y quelques mois, l'un des ornements de l'Institut et de l'Université. Alibert, qui le suit de si près dans la tombe, était le fils d'un conseiller au présidial. Ils furent élevés l'un et l'autre dans le sein d'une congrégation qui avait la gloire de compter au nombre de ses professeurs l'illustre Fléchier, et qui, de même que la congrégation de l'Oratoire, enseignait, sous les auspices de la liberté, les lettres et la religion. Leurs humanités terminées, les deux amis entrèrent dans la congrégation des Pères de la doctrine chrétienne. Ils eurent là pour confrères et pour amis le vénérable Sicard, successeur de l'abbé de l'Épée, le précepteur d'un fils de Louis XVI, et les deux hommes si honorables que remplace aujourd'hui à la cour suprême et à la présidence de la chambre élective l'homme qu'ont rendu si justement célèbre et sa profonde intelligence des affaires, et son prodigieux talent pour la parole.

Lorsque le torrent qui emportait tout eut détruit la congrégation dont il était membre, Alibert trouva dans les charmes de l'étude et de la retraite une paix qui n'était plus nulle part. Un jour plus doux se leva sur la France. L'École normale fut créée, cette école qui ne fit que s'ouvrir, et qui imprima à l'instruction publique et à tous les esprits un mouvement si général et si heureux. Elle renouvelait les merveilles de l'école de Pythagore. Alibert y fut envoyé avec le fidèle Laromiguière, et ces deux maîtres devenus élèves recueillaient avec émotion les paroles qui sortaient de la bouche des premiers hommes de la France, et peut-être du monde. La clòture de ce magni fique lycée fut sans doute une calamité publique. Rendus à eux-mêmes, les deux amis prirent une direction nouvelle. Le séjour de Paris avait agrandi leur intelligence. La nature et la fortune devaient les ramener à l'enseignement, mais par d'autres voies. Dans ses entretiens avec deux médecins qui étaient l'honneur de la philosophie et des lettres, aussi bien que de leur profession, Roussel et Cabanis, Alibert conçut le goût le plus vif pour la médecine. Cette science offrait un double aliment et à l'activité de son esprit, et à cette bienveillance qu'il avait dans le cœur, et qui, jusque là restreinte à la jeunesse studieuse, allait désormais s'étendre aux nécessités de tous les âges, au soulagement de la douleur, à la consolation de l'infortune. Vous savez le reste, Messieurs ; Alibert fut médecin. Assoupli par les lettres, qui sont en toutes choses comme une expérience anticipée, son génie lui inspira dès son début des ouvrages qui, applaudis par la France médicale, portèrent sa renommée dans toutes les parties de l'Eu-

rope. Elle y avait devancé nos victoires, et plus d'une fois nos médecins militaires ont eu le bonheur d'entendre en Allemagne, en Prusse, en Russie, prononcer avec respect le nom de leur compatriote Alibert par les médecins de ces contrées, dont la guerre nous tenait depuis long-temps séparés. Ces ouvrages sont nombreux, étendus, variés. Je ne citerai ici ni le premier de ses écrits, j'entends son *Traité des fièvres pernicieuses* devenu classique, ni les *Mémoires*, les *Discours*, les *Éloges* qu'il composait pour la Société médicale d'émulation dont il était le secrétaire, productions qui, par leur importance et leurs développements, seraient elles-mêmes de grands ouvrages ; ni son *Traité de thérapeutique*, traité qu'il écrivit d'après la doctrine physiologique de Bichat, et qui offre encore d'excellentes vues pratiques ; ni son *Système de nosologie*, où brillent tant d'aperçus ingénieux ; j'oserai seulement hasarder quelques paroles sur son ouvrage favori, sur celui qui a fondé sa réputation, qu'il défendait avec le plus de chaleur, et que je serais impardonnable de passer sous silence ; je veux dire son *Traité*, ou plutôt les *Traités des maladies de la peau;* maladies sur lesquelles l'antiquité nous a laissé quelques ébauches pleines d'intérêt, Hippocrate, Celse, Galien, Arétée, Alexandre de Tralles, Aëtius, Paul d'Egine, Oribase, et qui cependant, malgré les travaux de Mercurialis, de Hafenreffer, et de beaucoup d'autres, étaient restées, prises dans leur ensemble, et jusqu'à la moitié du dix huitième siècle, dans la plus étrange confusion. Après le beau monument élevé par Lorry, après les essais de Plenck, car Willan était encore ignoré en France, parut en 1806 et 1810 le premier ouvrage d'Alibert ; et par la

distribution des objets, par le choix des dénominations, par la fidélité des descriptions, aussi bien que le nombre et la vivacité d'un style plein d'images, cet ouvrage balança, si même il n'éclipsa, les ouvrages antérieurs les plus estimés. Il n'eut de rival que celui de Willan, peut-être en quelque chose plus méthodique et plus vrai. Bientôt, éclairé sur les légères imperfections de sa première œuvre, Alibert la reprit dès les fondements, et, pénétré comme il l'était de l'esprit des grands botanistes, il découvre et met à nu dans son sujet les bases d'une méthode naturelle. Après avoir institué la famille, après avoir créé les genres et les espèces, il leur attache pour les distinguer une foule de dénominations toutes nouvelles et toutes ingénieuses. Il y a même compris quelques espèces du pathologiste anglais. C'est de là qu'est sortie cette belle *Monographie des dermatoses* qui fut publiée en 1832. On y retrouve toute l'habileté de l'auteur, toute son adresse à distribuer les matières, et toute la séduction de ce style plein de feu qui anime et colore tout ce qu'il touche.

Ce style respirait toutes les qualités de son esprit, de cet esprit vif, enjoué, rapide, fertile en saillies, riche en images, et pour ainsi dire tout méridional; tempéré toutefois, et toujours conduit par la justesse et la raison; esprit attentif à tout, lorsqu'on le croit distrait de tout. Tant de travaux, tant de connaissances, une réputation si étendue, si méritée, et dont un personnage auguste avait, du sein de son exil, suivi des yeux tous les progrès, l'appui d'une clientèle brillante et nombreuse, tout lui ouvrit, à la restauration, le palais des souverains. Il fut, avec le vénérable A. Portal, honoré de l'intime confiance de deux rois.

Vous l'avez vu, Messieurs ; dans ce poste éminent, Alibert ne démentit point sa simplicité. Ce qu'avait fait Cureau de la Chambre pour Louis XIII, Alibert le fit pour Louis XVIII. Il écrivit sur les passions : sujet digne d'être médité par les rois; les rois, autour de qui se jouent tant de passions frivoles, autour de qui grondent avec fureur tant de passions basses, jalouses et cruelles. Ces violents tumultes de l'âme ne sont aux yeux d'Alibert que des phénomènes physiologiques ; il en découvre la source dans ce double instinct qui nous attache à nous-mêmes et à notre espèce ; dans ce *croissez et multipliez* de l'Écriture, deux paroles qui renferment implicitement tous les actes de la vie humaine, et qui ne peuvent s'accomplir que par l'activité de ces impulsions intérieures, qui, réglées par la justice et la tempérance, nous conduisent à la souveraine félicité; mais qui, par les emportements de l'orgueil et les dissolutions de la débauche, nous précipitent, à travers nos propres ruines et les ruines de nos semblables, dans des abîmes de misère et d'opprobre. Écoutez Alibert, lorsqu'opposant Épicure à Pythagore, et les sens à l'esprit, il exalte les nobles sentiments qui nous élèvent, et flétrit les abjectes passions qui nous dégradent. C'est Socrate qui vous parle ; c'est Platon ; c'est une intelligence pure qui, vous arrachant aux liens grossiers de la matière, vous rapproche de la divinité même par la vertu.

Je m'arrête, Messieurs ; j'ai cédé malgré moi, je le sens, dirai-je à la nécessité ? non, mais au plaisir de vous exposer brièvement les travaux d'Alibert. Attaché de bonne heure au service des hôpitaux, et plus tard à l'enseignement de la Faculté, vous savez avec quelle exactitude il

remplissait tous ses devoirs. Doux avec les siens, inoffensif et serviable envers tous, jamais une parole de haine, jamais un acte de vengeance, même le plus juste, ne lui est échappé. Pardonner, oublier les injures est le comble de la modération ; et cette modération, il l'avait, même sans qu'il y songeât. Quelle tendresse il témoignait à ses malades ! Et à quel point il a porté la bienfaisance ! Sa maison était le refuge des malheureux. On l'a vu nourrir à la fois deux ou trois serviteurs sans place qui attendaient du travail. Une veuve sans fortune a trouvé dans sa maison, pendant vingt années, un asile et du pain. Découvrait-il quelque artiste, quelque homme de lettres dans le dénûment, il leur faisait remettre par des mains inconnues et sous des noms supposés, des sommes considérables ; ou s'il les obligeait directement ; si, pour ménager leur fierté délicate, il consentait à recevoir des billets signés d'eux, ces billets étaient sur-le-champ ou jetés au feu, ou déchirés, froissés, mutilés, rendus nuls. Plus de cent billets de cette espèce ont été trouvés dans ses papiers, comme on en trouva dans les papiers de Corvisart. Si je n'étais retenu par cette pudeur qu'il avait lui-même, je dirais qu'il a poussé jusqu'à l'excès sa munificence envers des personnes de sa famille. Sincère en toutes choses, il l'était particulièrement dans sa piété : religieux sans ostentation comme sans déguisement. Cette sincérité, cette foi qu'il portait également dans ses affections, il l'a fait éclater surtout dans la constante fidélité qu'il a montrée pour le malheur ; et comme pour en donner un dernier gage, il a quitté la terre le jour même où chaque année ce malheur était environné des respects publics. Tel était le médecin

charitable que les pauvres, que les malheureux ont perdu; tel était le savant, l'écrivain, le professeur, l'ami plein de bonté que vient de ravir si rapidement à nos vœux le mal dont il était consumé; mal d'autant plus dangereux qu'il avait son principe dans les secrètes peines de son cœur.

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX FUNÉRAILLES DE E. GEOFFROY-ST-HILAIRE,

Le 22 *juin* 1844.

De vastes connaissances, un génie hardi, d'admirables qualités d'esprit et de cœur, droiture, loyauté, générosité, bonté, courage, désintéressement, tel était Geoffroy-Saint-Hilaire, et telles sont les pertes que nous avons à déplorer aujourd'hui dans sa personne. Ses talents et son heureuse étoile l'ont associé à l'entreprise la plus étonnante, et à la création la plus noble du dernier siècle et du siècle présent. Quatre hommes, quatre Français, ont fait revivre presque sous nos yeux la zoologie, c'est-à-dire l'histoire naturelle proprement dite : Buffon, d'Aubenton, Geoffroy-Saint-Hilaire et G. Cuvier : noms illustres, désormais inséparables de ceux de Linné, de Pline, d'Aristote ; brillante pléiade, qui, après avoir rempli de sa lumière, et la Grèce, et l'Italie, et la Suède, et la France, doit la répandre encore sur tout l'avenir. Un trait singulier de l'histoire de nos quatre naturalistes, c'est qu'ils se sont,

pour ainsi dire, ouvert l'un à l'autre le chemin de la science et de la gloire. Un auxiliaire était nécessaire à Buffon ; il choisit d'Aubenton. D'Aubenton adopta Geoffroy-Saint-Hilaire pour son élève, et l'eut bientôt pour collègue, en le faisant, comme de vive force, succéder à Lacépède. Cuvier était alors caché dans un coin de l'ancienne Normandie. Caché lui-même sous un nom d'emprunt, l'excellent Tessier en fit la découverte, comme il avait fait celle de Delambre. Il en instruisit Geoffroy-Saint-Hilaire, et sur la foi de son ami, sur la foi de quelques essais que lui envoya G. Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire eut hâte de le tirer de son obscurité, en l'appelant à Paris, et en lui donnant l'hospitalité : « Venez, lui écrivait-il, vous serez notre » guide et notre Linné ; vous serez parmi nous le restau- » rateur des sciences naturelles. » Vous savez le reste, Messieurs. Jamais Cuvier ne perdit le souvenir d'un procédé si noble ; et si dans la suite on vit s'élever entre ces deux hommes des débats pareils à ceux qui avaient divisé Buffon et d'Aubenton, c'est que dans l'usage qu'ils font de leur logique, les meilleurs esprits prennent quelquefois le change sur les lois prescrites à notre entendement par le Créateur : de séparer d'abord et de décomposer les choses, afin d'en connaître un à un tous les éléments ; d'en rapprocher ensuite et d'en réunir les rapports, afin de les posséder, en quelque sorte, sous un moindre volume, ou sous une forme plus légère et plus usuelle ; deux méthodes, analyse et synthèse, toutes deux corrélatives entre elles ; mais la première, source et contrôle unique de la seconde; toutes deux également nécessaires : la première pour empêcher l'homme de se perdre dans les nuages du pan-

théisme, et le retenir sous le joug salutaire des réalités ; la seconde pour l'empêcher de se perdre dans la poussière des détails et d'en méconnaître les liens secrets ou les analogies. La lutte de ces deux grands athlètes attacha l'attention de toute l'Europe savante. Mais, bien qu'autorisée par une phrase très explicite de Buffon, par les dessins de Perrault, par les tentatives de P. Camper, par les suffrages de Goëthe et des zootomistes les plus distingués de l'Allemagne, bien que justifiée par des travaux, et fondée sur des principes également ingénieux, la doctrine qui veut ramener l'organisation de tous les animaux à un type unique et primitif dont l'original est, sans doute, entre les mains de Dieu, mais ne sera jamais dans la main des hommes, cette doctrine, aux yeux de Cuvier, n'était pas encore suffisamment démontrée ; elle n'était encore pour lui qu'à l'état de paradoxe ; mais on sent qu'un tel paradoxe n'a pu se former que dans une tête d'un ordre supérieur. Je m'arrête sur ces questions délicates que le temps décidera ; et je n'entre point dans l'énumération des ouvrages publiés par Geoffroy-Saint-Hilaire ; ouvrages dont le moindre lui donnerait dans l'estime des hommes une place éminente. Je ne voudrais rappeler ici que des actions faites pour honorer sa mémoire. Mais quoi ? sa vie en est toute formée, pour ainsi dire. En reproduire les récits, c'est les multiplier elles-mêmes ; c'est en semer les germes dans les âmes, c'est en préparer pour l'avenir ; car si le génie a le privilége de se survivre par ses œuvres, la vertu a celui de se perpétuer par ses actes : et cette perpétuité est le plus bel héritage qu'une génération puisse léguer à la postérité. Dire ce qu'a fait de bien Geoffroy-Saint-Hilaire

c'est donc faire le bien à son exemple. Rappelez-vous, Messieurs, ce qu'on a raconté de sa conduite en Égypte, en Espagne, en Portugal. Jamais homme n'a porté plus loin l'attachement aux intérêts de sa patrie, et ne sut mieux en défendre la dignité. A la prise d'Alexandrie, avec quelle fermeté courageuse il arracha à la rapacité anglaise les collections qu'il avait faites avec tant de peine et de savoir ! « Ces collections ne sont pas des dépouilles » opimes, dit-il à un amiral victorieux ; vous ne les aurez » pas, car je les brûlerai ; vous n'en aurez que la cendre, » et j'aurai fait de vous un autre Omar. » L'amiral céda. A Lisbonne, où il allait organiser les études, même attaque et même résistance. Toutefois sur dix-huit caisses de minéraux qu'il avait achetées, soit à prix d'argent, soit par des échanges, il fut contraint d'en sacrifier quatre à son choix ; et les quatre qu'il abandonna étaient celles qui renfermaient son linge et ses livres. En Espagne, dans un moment où la vie de tous les Français était menacée, la sienne fut protégée, et elle le fut par sa probité. Un si beau caractère était en vénération dans toute l'Europe. Quels témoignages touchants il en reçut dans les deux voyages qu'il fit en Angleterre et sur les bords du Rhin ! Mais ce qui doit rendre sa mémoire immortelle et sacrée, c'est la piété, c'est la tendresse, c'est le zèle ardent et l'intrépide énergie qu'il mit à s'oublier lui-même, pour sauver de la mort son premier maître, l'illustre Haüy, et les douze ecclésiastiques que les meurtriers de septembre allaient massacrer. L'enthousiasme, j'ai presque dit le fanatisme de l'humanité, ce fanatisme qui n'est qu'une pitié souveraine, et ne serait peut-être qu'une exacte justice, était sa

religion; et cette sainte religion, d'autres proscrits la retrouvèrent dans son cœur en 1830. Que vous dirai-je de cette affabilité que vous avez si bien connue? de cette activité, de cette obligeance également infatigables? de cet empressement si vif à seconder les jeunes talents? Pour les éclairer dans leurs travaux, qu'il lui en coûtait peu d'interrompre les siens! Quel ami fut plus fidèle? Quel père de famille fut plus tendre? Et dans les douleurs de sa longue agonie, aveugle, languissant, abattu, quelle patience! quelle douceur et quelle gratitude pour les soins attentifs de tous les siens! Mais il est temps que je m'arrête. Son nom seul est pour lui-même une apologie plus éloquente que les plus éloquentes paroles. Il appartenait à presque toutes les compagnies savantes de l'Europe. Il a eu plus d'une fois l'honneur de présider l'Académie des sciences. Il était un des ornements de l'Académie royale de médecine. Puisse le faible mais sincère hommage que je viens de rendre en son nom à la mémoire d'un savant illustre tout ensemble et d'un homme de bien, n'être point désavoué par elle!

DISCOURS

PRONONCÉ

LORS DE L'INAUGURATION DE LA STATUE

D'AMBROISE PARÉ,

A Laval, le 29 *juillet* 1840.

Messieurs, quelle noble émulation s'allume entre les villes de France! Je vois partout, au milieu d'elles, s'élever des monuments aux gloires contemporaines et aux gloires des temps passés. Voltaire et Buffon ont eu des statues; et ces statues sont avec celles des conquérants et des rois, l'ornement de la capitale. Aujourd'hui, Montbéliard, Rouen, Strasbourg, en consacrent à la mémoire de Gutenberg, au prodigieux savoir de Cuvier, au mâle génie de Corneille, à l'aimable muse de Boyeldieu; et Boyeldieu et Corneille attendent Fontenelle, comme Voltaire et Buffon attendent l'inimitable Molière. Grenoble a son héroïque Bayard; la Ferté-Milon, son sublime et har-

monieux Racine ; Château-Thierry, son naïf et profond La Fontaine. Bientôt sans doute l'auguste image de Bossuet couvrira Dijon de sa lumière. Bordeaux ne sera plus veuve de son Montaigne et de son Montesquieu, ni Marseille de son Pythéas et de son Belzunce ; ni Angers de son Bodin, et de tant d'autres que je ne puis nommer ; ni Agen de son Bernard de Palissy ; ni Dunkerque de son Jean-Bart, ni même l'humble hameau de Poy de son Vincent de Paul. Massillon reviendra émouvoir et charmer sa ville natale, comme il a charmé toute la France, et reçu dans le modeste château de la Motte, comme dans un sanctuaire, le divin Fénelon y appellera les adorateurs de son talent et de ses vertus. Quels noms, quelles vertus, en effet ! quels talents et quelles gloires ! En est-il une seule que ne voie fleurir l'heureuse terre que nous habitons ! Que si toutes nos villes suivent un si bel exemple, si chacune d'elles s'empresse de tirer de l'oubli les hommes qui l'ont honorée ; si, par des récits et des tableaux, elle rend encore une fois vivantes, pour ainsi dire, leurs actions et leurs personnes, quelle merveilleuse géographie, Messieurs ! ou plutôt quel unanime concert de voix éloquentes pour réchauffer dans nos âmes l'amour du beau, la passion du bien, deux sentiments qui se produisent, se nourrissent, se fortifient l'un par l'autre, et font le ciment et le bonheur de la société parmi les hommes ! N'est-ce point par là que l'ancienne Grèce jetait comme dans un enchantement les étrangers qui la visitaient ? Et n'est-ce point par là que notre nation deviendrait elle-même le modèle de toutes les autres ?

Cet exemple, Messieurs, c'est le donner que de l'imiter

comme vous le faites. Un homme est venu parmi vous, qui par la puissance de son esprit, par l'habileté de ses mains, par la générosité de son cœur, par l'élévation de ses principes, et j'ajouterai par sa constante pitié pour les malheureux, peut soutenir le parallèle avec les plus grands et les meilleurs hommes qu'ait portés la terre. Ambroise Paré, qu'un souvenir aussi vif que le souvenir attaché au nom de Henri IV rend encore, après trois siècles, aussi présent au milieu de nous que l'est lui-même cet excellent roi. Et ce souvenir empreint dans vos esprits, vous avez voulu qu'il prît un corps; vous avez voulu qu'Ambroise Paré fût en réalité sous vos yeux : le voilà. Il respire dans ce bronze que David a vivifié de son génie.

Parlerai-je ici de ses premières années? Ce qui résulte des contradictions de ses historiens, c'est que, né pauvre, ne sachant que lire, ne sachant qu'écrire, et dépourvu de toute littérature, il vint a Paris, fut reçu dans l'officine d'un barbier, entra à l'Hôtel-Dieu, et y étudia trois années, n'ayant pour guides que quelques livres, la nature et lui-même : lui, dis-je; car, de même que le potier de Saintonge, il avait cette trempe d'intelligence qui, saisissant les faits et les multipliant par l'étendue et la sûreté des inductions, sait tirer, comme Scarpa, d'une expérience bornée, une expérience sans limites, et crée elle-même l'art qu'elle veut connaître. La guerre était alors partout, fomentée par la politique et la religion; source intarissable de calamités pour les peuples, et d'enseignements pour Ambroise Paré. A dix-neuf ans, il court sur les champs de bataille. Il y rencontre des préjugés

bizarres, et des pratiques plus meurtrières que la guerre même. Une seule observation lui ouvre les yeux sur tant d'absurdités et de barbarie. Sur-le-champ sa raison les rejette, pour y substituer des idées plus saines, et des pratiques plus faciles et plus simples, et tout ensemble plus humaines et plus sûres : car c'est épargner la vie des hommes que de leur épargner la douleur. Ses heureuses innovations deviennent le texte de son premier ouvrage; et cet ouvrage, bien que très court, commence en Europe et achève sa renommée. L'Allemagne et l'Italie adoptent sans hésiter une doctrine à laquelle le temps n'a rien changé. A vingt ans, Paré avait donné des lois à la chirurgie.

Suivez-le aux siéges de Boulogne, aux siéges de Damvilliers, de Metz, de Hesdin; suivez-le dans dix autres expéditions militaires, au cœur de la France, et jusqu'aux confins de l'Espagne et de la Flandre : partout même courage, même activité d'esprit, même soin de recueillir des faits et d'agrandir ses connaissances; partout même justesse de vues, même sagacité, mêmes succès ; à ce point qu'il est l'idole de l'armée, et que, raffermi par sa présence, le soldat se sent plus intrépide, et ne craint ni les dangers ni la mort. Une foi si vive, Paré l'inspirait par ses découvertes, par son habileté, par l'ardeur de son zèle à servir les hommes. Dans les grandes amputations, où l'ouverture des artères rend les hémorrhagies si dangereuses, quelle soudaine inspiration le porte à fermer les vaisseaux par la ligature, au lieu de les fermer, comme on le faisait, par la cruelle application du feu! D'un trait de sa lumière, il change encore sur ce

point toute la face de la chirurgie. Dans le traitement du Balafré, que de hardiesse, de prudence et de fermeté ! et dans le traitement de ce soldat blessé de douze grands coups d'épée, que Paré prend moribond sous sa garde, et qu'il rend à la vie en se faisant son médecin, son chirurgien, son apothicaire et son cuisinier : quelle patience, quel dévouement et quelle humanité ! Personne, dans nos temps modernes, si j'en excepte l'illustre Larrey, qui l'avait pris pour modèle, personne n'a porté plus loin l'oubli, l'abnégation, le sacrifice de soi-même, et les nobles et touchantes vertus du chirurgien.

Dans le tumulte d'une vie si agitée, au milieu des déplacements qu'exigent la guerre et les fonctions qui l'attachaient à ses rois, une belle et noble pensée préoccupait ce grand homme. Frappé du vide de la chirurgie française, il voulait qu'après lui un corps de doctrine rendît plus facile aux hommes de sa nation l'étude d'un art si nécessaire. Il voulait que ce corps de doctrine fût son ouvrage : parce qu'il se sentait seul en état de l'exécuter ; et de là sont nés tant d'écrits si divers, qui, accrus d'année en année, et par le travail le plus opiniâtre, composent la riche collection qu'il a léguée à la postérité. Tout n'est pas de lui dans ce grand ouvrage ; mais le nombre et l'excellence de ses propres vues et de ses découvertes en sont l'âme, pour ainsi dire ; elles en forment la partie essentielle, capitale et dominante ; elles seront la leçon de tous les siècles.

A l'égard de ses rivaux et de ses envieux critiques, l'intérêt de sa propre gloire, je me trompe, l'intérêt de la vérité seule fit qu'il prévint les uns par sa diligence, et

qu'il soumit les autres par la seule autorité de sa raison. Il eut surtout contre lui les ombrages de la Faculté; la Faculté ne souffrait pas qu'il entrât dans des matières dont elle s'était fait comme un domaine exclusif. Singulier temps, où, faute de vains titres, faute de grec et de latin, l'homme qui pouvait le mieux ecrire sur la médecine, n'en avait pas le droit! N'est-ce pas renverser tous les termes, mettre les mots au-dessus des choses, et préférer l'accessoire au principal? Le génie, en quoi que ce soit, ne saurait dépendre d'un idiome éteint et muet. Bessarion, avec tout son savoir, n'était qu'un pédant ridicule; et, pour prendre un exemple plus élevé, lorsque le plus sage et le plus brave roi qu'ait eu la France songeait, en faveur des peuples, à établir en Europe un équilibre d'indépendance et de liberté, il n'avait pour appui dans ce grand dessein que les conseils d'un chancelier sans lettres, et l'épée d'un connétable qui ne savait pas lire. Tels étaient ses auxiliaires; mais il y avait là un sens si parfait, une raison si droite et si ferme, que le roi n'en voulait pas d'autres. Avec toutes ses lumières, la Faculté ne voyait pas qu'uniquement formé par lui-même, disciple et maître tout ensemble, Paré n'en était que plus admirable et plus digne de respect.

J'ai parlé de guerre, Messieurs, et mes paroles ont pu réveiller dans vos esprits ces dissensions funestes qui, au nom d'une religion de paix et de charité, ont si longtemps déchiré la France. Placé par sa profession même entre deux partis acharnés l'un contre l'autre, Ambroise Paré, plus sage que ne l'avait été le Milanais Lanfranc, plus sage que les Italiens fugitifs qui venaient peupler Paris

du temps de Pitard, et qui tous avaient trempé dans les guerres civiles, Ambroise Paré, environné des mêmes excès, des mêmes périls et des mêmes séductions, sut maintenir son indépendance et sa liberté. Comme il ne se livrait à aucune faction, sa réserve rendit sa foi suspecte. On le crut, on le dit engagé dans la réforme, et c'est là l'opinion qui a prévalu jusqu'ici. Mais, ainsi que l'a démontré en dernier lieu M. Malgaigne (1), cette présomption s'accorderait mal avec les dates que fournit l'histoire. Elle serait même démentie par quelques actes publics de la vie de Paré, par son second mariage, et par sa sépulture dans une église catholique. Mais quoi ! il est des temps d'aveuglement et de fureur où la modération, ce frein ou plutôt cette règle de tous nos sentiments, est comme la perle de l'Évangile ; c'est elle surtout qui aigrit les caractères violents et passionnés ; et le fanatisme s'irrite moins de ce qui lui résiste, que de ce qui le condamne.

Quels qu'aient été, du reste, sur des questions si délicates, les secrets sentiments de Paré, il est certain qu'il avait l'âme pénétrée d'une piété profonde. Il reconnaissait, il admirait, il adorait partout l'intelligente, la bienfaisante main du Créateur. Il osait se réserver l'humble mérite de panser les malades, mais c'est à Dieu qu'i

(1) *OEuvres complètes d'Ambroise Paré*, revues et collationnées sur toutes les éditions, avec les variantes, accompagnées de notes historiques et critiques, et précédées d'une introduction sur l'origine et les progrès de la chirurgie en Occident, du VIe au XVIe siècle, et sur la vie et les ouvrages d'Ambroise Paré ; par J.-F. Malgaigne, Paris, 1840-1841, 3 vol. grand in-8, fig.

rapportait la gloire de la guérison. Tout le monde connaît sa maxime favorite : *Ie le pansay, Dieu le guarist ;* sainte maxime qui renferme Paré tout entier, son âme, son esprit, sa simplicité, sa modestie, et l'invariable principe de ses volontés et de ses actions, je veux dire l'amour de Dieu et des hommes. Il le savait, en effet, mieux que personne : un art tout divin préexiste en nous ; un art tout divin nous anime et conduit nos mouvements intérieurs avec une sagesse à laquelle doit toujours se subordonner la faible sagesse du médecin, de l'homme qui ose intervenir dans cette combinaison de merveilles. Ambroise Paré était donc souverainement religieux ; mais il l'était à sa manière, à la manière de Fénelon, à la manière des plus rares esprits qui aient honoré notre espèce. Il pensait comme eux, ou plutôt il sentait qu'une religion n'est toute divine qu'autant qu'elle est toute humaine, et que nous n'adorons Dieu qu'en servant nos semblables. Si l'âme de l'homme est immortelle, et s'il était possible que l'âme de Paré m'entendît, ou que ce bronze prît pour lui la parole, une secrète voix m'avertit qu'il applaudirait à la mienne, et que, peu touché des éloges qu'on donne à son talent, il accepterait du moins ce dernier hommage que je rends à sa mémoire.

C'est au nom de l'Académie royale de médecine que j'ai osé paraître en cette solennité. Puisse cette compagnie, et puissiez-vous, comme elle, ne pas désavouer le langage que je vous ai fait entendre ! Souffrez maintenant que je vous félicite en mon propre nom du triple choix que vous avez fait, et de l'homme que vous avez voulu célébrer, et de l'artiste qui vous a secondés de son talent.

et du lieu charmant où vous élevez son chef-d'œuvre : lieu découvert, accessible, où les aimables pompes d'une riante nature viennent se marier comme d'elles-mêmes aux pompes de l'art et aux embellissements que vous leur préparez. Appelé, retenu aux pieds de l'image d'Ambroise Paré par l'attrait de ce nouvel Élysée, le voyageur ému contemplera ce bronze ; et pour peu qu'il ait cœur d'homme, il en entendra sortir ces paroles ! « Tu » vois qu'il est des hommes qui savent faire le bien, et » qu'il en est qui savent le reconnaître, Que les uns et » les autres soient toute ta vie tes modèles ! » Ces paroles, je les entends, Messieurs ; et c'est l'âme remplie d'un si beau précepte, que je vais me séparer de vous, avec le regret de ne pas être un des vôtres, et de ne pas vous appartenir, à vous qui montrez des sentiments si humains. et qui m'avez comblé de vos bontés. Puissiez-vous, du moins, ne pas me refuser la seule grâce à laquelle il me soit permis d'aspirer ! Puissiez-vous me donner dans vos souvenirs une place, quelque petite qu'elle soit, à côté de votre glorieux compatriote, l'immortel fondateur de la chirurgie française !

DISCOURS

PRONONCÉ

LORS DE L'INAUGURATION DE LA STATUE

DE

F.-J.-V. BROUSSAIS,

A l'hôpital du Val-de-Grâce, à Paris, le 21 *août* 1841.

C'est aux pieds de la statue de Broussais, c'est au nom de l'Académie royale de médecine, c'est devant des académies et des facultés, que je prends aujourd'hui la parole ; témérité que je ne me pardonne, et qu'on ne me pardonnera, que parce que je remplis un devoir. J'en appelle à vous, Messieurs ; tout n'est-il pas fait ici pour m'intimider ? et le nom seul de l'homme dont je dois vous entretenir ; et le nombre et la grandeur de ses ouvrages ; et le caractère de la compagnie dont je suis l'interprète ; et les lumières des auditeurs que me donne cette solennité ; et la précipitation que j'ai dû mettre à recueillir, à préparer, à coordonner mes idées. J'oserai

parler cependant : protégé par votre bienveillance, et rassuré sur moi-même, par la certitude que, si mon langage est au-dessous de mon sujet, il se ressentira du moins du juste respect dont je suis pénétré pour Broussais, pour vous et pour l'Académie qui m'a honoré de son choix.

Il est des hommes d'une trempe d'esprit originale et vigoureuse, que la nature semble jeter de temps en temps parmi les hommes pour les arracher au joug des préjugés et à la léthargie des habitudes. Tel a été Broussais. Engagé dans la médecine, et plein de foi dans ses premiers maîtres, il en adopta sur parole les vues et les sentiments. Transporté bientôt de la capitale dans les hôpitaux militaires, et parcourant, avec nos victoires, presque toutes les contrées de l'Europe, il rencontra sur ce grand théâtre un autre maître, la nature : et ce nouveau maître, l'éclairant sur les doctrines qu'il avait reçues, lui en fit sentir, je ne dirai pas le vide ou la fausseté, mais la faiblesse et l'imperfection. Une fois ébranlé dans ses premières croyances, rien ne put arrêter l'impétuosité de son génie. Il renversa tout pour tout reconstruire; et semblable à Minerve qui sortit tout armée du cerveau de Jupiter, on vit sortir tout-à-coup du sien une médecine toute nouvelle. Je n'examinerai point ici l'édifice qu'éleva son audace. C'est dans d'autres temps, c'est dans un autre lieu que j'oserai porter les yeux sur le système qu'il proposa pour éclipser tous les autres : système qui ne se fit jour qu'à travers les luttes les plus opiniâtres et les plus passionnées, et qui fit retentir le nom de son auteur jusqu'aux dernières limites du monde savant. Encore une fois, je vous épargnerai l'examen de ce système. La hau-

teur et la gravité du sujet veulent un jugement réfléchi. C'est la seule louange qui soit digne de lui. Quelque opinion qu'en prenne la postérité, ce qu'il convient de rappeler dans ce moment, c'est qu'il sera toujours glorieux pour Broussais d'être associé dans le souvenir des hommes à ces génies supérieurs qui, frappés, comme lui, de la caducité de la médecine, ont tenté plus d'une fois d'en raffermir les fondements : c'est que jamais fondateur de secte ne porta dans son langage un ton plus ferme, un accent plus pénétrant et plus vif ; cet accent, je ne dis pas de vérité, mais de conviction profonde, qui, tranchant le doute et l'hésitation, désarme et soumet les esprits. Écrivain ou professeur, Broussais avait le même ascendant ; la même force lui donnait la même autorité. Lisez ses ouvrages : il n'en est pas un qui ne soit empreint de cette énergie singulière, variée, toujours nouvelle, qui, avec la souplesse d'un habile athlète, se replie sur elle-même, et se contraint, pour s'élancer ensuite comme la flèche de Mérion. Voulez-vous prendre une idée de cette force ? jetez les yeux sur cette belle image, qui semble prêter l'oreille à mes paroles, et sourire à l'hommage que je rends devant vous à la sincérité de son modèle. Elle respire partout cette force ; elle respire dans tous les détails de la pose, dans tous les traits de la physionomie. On dirait qu'abandonnant le ciseau pour le style, l'artiste a dessiné son chef-d'œuvre avec l'ardente plume de Broussais.

Mais des questions d'un ordre plus élevé nous appellent. La médecine repose tout entière sur la connaissance de l'homme ; et s'il est une profession qui ait le droit de s'ap-

proprier pour maxime l'inscription du temple de Delphes, cette profession, c'est la nôtre. Connaître l'homme est donc le premier devoir du médecin. Mais l'homme, de quels éléments se compose-t-il ? Cet être, quelquefois si plein de lui-même, ne serait-il qu'un assemblage confus de matériaux divers, solides, liquides, contigus et entremêlés, sans ordre et sans dessein, comme le seraient entre elles les molécules d'un corps brut? N'est-il pas visible, au contraire, que, dans l'homme, tout, jusqu'aux globules de son sang, tout est organisé, tout est disposé pour autant de fins particulières; et que toutes ces fins concourent à une fin sommaire et capitale, qui est la conservation de l'individu ; de même que cette première fin capitale se rapporte à une fin plus éloignée, qui est la conservation de l'espèce? Dans les actions intérieures de l'homme, dans ses actions extérieures et relatives à ses semblables, tout est donc enchaînement et subordination. Mais cette merveilleuse discipline est-elle *à priori* l'œuvre de ses organes? car ils ont été faits eux-mêmes pour des fins prévues ; et leur attribuer cette prévoyance, ce serait établir qu'ils existaient avant d'exister. Il est donc hors de l'homme une puissance qui l'a conçu et qui l'a formé. Hors de l'homme, ai-je dit, j'ajoute avant l'homme; car la géologie, car l'étude de la terre, à défaut de Moïse, nous apprend qu'un premier homme a paru sur la terre; et à moins de nous engager dans des suppositions qui se détruisent d'elles-mêmes, cette première apparition nous crie que l'homme a eu un Créateur. Il existe donc un Dieu. Il y a plus. Cette matière si artistement travaillée, cet ensemble si bien concerté d'instruments dont il com-

pose le corps de l'homme, il les a pénétrés d'une force intelligente, qui est tout à la fois la source et la règle de leurs mouvements. Cette intelligence, diffuse en nous-mêmes, préside aux actes les plus secrets de notre économie, aussi bien qu'aux actes les plus réfléchis de notre entendement. En un mot, nous sentons et nous pensons de partout; et s'il nous était donné de voir et d'étudier le jeu de nos ressorts intérieurs, quelque charme qu'aient pour nous les avisements de notre esprit, nous serions confondus de tous les miracles de sagesse, de prévoyance, d'industrie, de dialectique admirable, qui s'opèrent à chaque instant sur tous les points de nous-mêmes, dans les fonctions cachées de respiration, de circulation, de nutrition, de sécrétion, d'excrétion; dans ces rapides évolutions de combinaisons vitales, où tant de choix, tant de transformations, d'unions, de séparations, d'exclusions sont nécessaires, soit qu'il s'agisse de maintenir tout l'ensemble dans l'état normal, soit qu'il s'agisse à plus forte raison de la conduite des maladies. Oui, je l'oserai dire: les magnificences du ciel ne sont pas plus étonnantes que celles-là; et, s'il est quelque chose qui m'élève à mes propres yeux, c'est de saisir dans la nature de mes semblables, et dans la mienne, quelques traits de cette intelligence infinie qui a fait et qui gouverne l'univers.

Mais cette intelligence qui nous anime est-elle identique avec nos organes? est-elle matérielle comme eux? Non. La matière peut se prêter à des impressions physiques qui en feront varier la figure; mais elle est divisible: elle ne peut sentir; et, quand elle sentirait, ses parties extraposées l'une à l'autre ne sauraient percevoir des rapports;

elle ne saurait penser. Nous avons donc en nous-mêmes une substance tout autre que la matière : une substance simple, sans parties, incorruptible, immortelle. Platon est l'interprète de Dieu, et le Phédon est le premier de tous les livres. Cette substance, capable seule en nous de sentir et de penser, nous l'appelons âme ; et cet être est encore plus nous-même que tout le reste. Quelles que soient les difficultés ultérieures sur la nature et l'origine de notre âme, sur les liens qui l'attachent à nos organes, sur les modifications qu'elle en reçoit, ainsi de suite, presqu'à l'infini, ces difficultés, bien qu'insolubles, n'infirment en rien les solides vérités que nous venons d'établir, et qui sont les plus intimes vérités que puisse jamais recevoir notre esprit, comme l'a invinciblement démontré Berkeley.

Ne vous offensez pas, Messieurs, de cette digression philosophique. Pardonnez-la, comme je crois sentir que l'ombre de Broussais me la pardonne, ou plutôt comme je crois sentir qu'il y applaudit. Ces sublimes objets lui étaient-ils donc étrangers ? Et dans cette suite de pensées, lui en ai-je prêté qu'il n'avait pas ! Je l'affirme sans crainte : ce que vous venez d'entendre n'est que l'expression des secrets sentiments qu'il avait lui-même ; et si j'avais eu le talent de relever par la majesté de la parole la majesté d'un si grand sujet, je dirais que je viens de chanter un hymne à sa gloire. Cet esprit si fier, si indépendant, cet esprit si peu accessible, ou plutôt si intraitable aux idées reçues, et qui, soumettant les siennes à toutes les rigueurs de l'analyse et de l'expérience, n'admettait plus que celles qu'il ne pouvait rejeter, Broussais

a fini par reconnaître, dans l'homme, un principe vital et conservateur, un être sensible et vigilant, qui, présent à tous les points de l'économie, en aperçoit les ruines et s'applique à les réparer; déployant dans ce travail réparateur toutes les subtilités d'une invention inépuisable, et des efforts d'une énergie d'autant plus surprenante, que la source en est presque tarie. Qu'ont dit de plus les sages de tous les temps? Hippocrate, Galien, Sydenham, Van-Helmont, Boërhaave, Stahl, Bordeu, Cabanis; tous, il est vrai, différant l'un de l'autre par les termes, mais tous d'accord par l'idée fondamentale. Et si, dans ses actes réparateurs, ce principe agit sur des plans profondément combinés, qu'en conclure? si ce n'est que ce principe est notre âme elle-même, et, comme elle, intelligent, simple, indivisible, immatériel. Triste inspiration de l'amour-propre! Sur les objets les plus importants, tous les hommes ont à peu près les mêmes idées; mais, plagiaires par le fond, pour ainsi dire, ils tremblent de l'être par la parole. Chacun d'eux, même parmi les philosophes, se fait une langue à part: comme si la singularité l'emportait sur la vérité même! Or, telle est la bizarre fascination des mots, que tel accepte sans hésiter un principe vital pour faire partie de lui-même, qui aurait peur d'accepter une âme!

A l'égard de la cause première, de la cause souveraine, créatrice et ordonnatrice des mondes, Broussais s'humiliait devant sa toute-puissance; tenant pour certain d'ailleurs que le seul culte qui fût digne de la grandeur et de la bonté du premier de tous les êtres, c'est la pratique de la bienfaisance et de la vertu. Il faisait peu de compte des

cérémonies extérieures. Et cependant, si les religions sont nécessaires, l'expérience a démontré jusqu'ici qu'elles n'ont de force et de durée que par ces accessoires, lesquels ont pour objet de faire pénétrer par les sens jusque dans le cœur de l'homme les sentiments de gratitude et de respect qui doivent l'attacher à son Créateur. Quoi qu'il en soit de cette réserve, timide et hardie tout ensemble, Broussais était, on le voit, déiste et animiste; et il m'est doux de le proclamer à haute voix à la face d'un public auquel on avait inculqué d'autres idées. Oui, je le répète, Broussais est mort dans les mêmes sentiments que Cabanis: sentiments d'autant plus respectables qu'ils ont été, des deux parts, le fruit d'une méditation profonde et d'un long travail de l'esprit. Ces deux amis des hommes et de la vérité ont jugé qu'ils devaient, en faveur de la morale, consacrer par leur témoignage le double dogme qui la sanctifie. La morale pourrait, il est vrai, subsister par elle-même; elle pourrait puiser ses principes dans la constitution de l'homme, je veux dire, dans les rapports de ses besoins avec ses facultés. Mais telle est l'étroite liaison des idées et des sentiments, qu'une nation qui ne serait à ses propres yeux qu'un amas fortuit de matière grossière et figurée, mise en mouvement par d'autres matières plus subtiles, cette nation, sans âme et sans Dieu, serait bientôt sans respect pour elle-même et sans morale: elle périrait. Car si l'aliment est ce qui assure la vie des individus, la morale est ce qui assure la vie des nations. Honneur donc, mille fois honneur à Cabanis et à Broussais! Si leurs écrits sont un ornement pour la

France, leurs professions de foi (1) sont un bienfait pour le genre humain.

Il y a treize mois, j'étais à Laval ; j'assistais à l'inauguration de la statue d'Ambroise Paré, comme j'assiste aujourd'hui à l'inauguration de la statue de Broussais. Je portais alors, comme je porte aujourd'hui, la parole au nom de l'Académie royale de médecine : singulière et dangereuse faveur de mon étoile, qui me destine à la célébration de toutes les gloires, et des gloires contemporaines, et des gloires des temps passés : noble fonction qui suffirait à ma propre gloire, si elle était mieux remplie. Puissent du moins mes faibles paroles n'être désavouées, ni de vous, Messieurs, ni de l'Académie! Puissent-elles laisser dans l'âme de mes auditeurs cette persuasion, que l'homme n'a de prix sur la terre, et ne peut aspirer à une solide et vraie gloire que par la vérité, et surtout par la vertu !

(1) Voyez *Notice historique sur la vie, les travaux, les opinions médicales et philosophiques* de F.-J.-V. Broussais, précédée de sa Profession de foi et suivie des discours prononcés sur sa tombe, par le docteur H. de Montègre. *Paris*, 1839, in-8 de 158 pages.

DISCOURS

PRONONCÉ

LORS DE L'INAUGURATION DE LA STATUE

DE

XAVIER BICHAT,

A Bourg, le 24 août 1843.

Dans cette solennité, que j'ose appeler auguste, puisqu'elle est consacrée à la mémoire d'un grand homme, c'est au nom de l'Académie royale de médecine que je prends la parole. Quel sera le texte de mon discours? Les objets dont j'aurais à vous entretenir sont d'un ordre si élevé, ils sont si variés et si nombreux, que j'en suis ébloui, comme le seraient par des flots de lumière les faibles yeux d'un voyageur. La vie simple et laborieuse de l'illustre Bichat a eu ses historiens. En retracer ici les événements serait superflu. Je ne dois vous parler que de son génie, de ses talents, de son caractère. Quel esprit eut jamais plus d'étendue, de pénétration, de souplesse et d'énergie? Poli par l'étude des lettres, mais à peine formé à la dialectique par l'étude de la philosophie et des mathématiques, le voilà tout-à-coup jeté à l'âge de vingt-deux

ans dans le sein de la capitale, en face de cette imposante et sévère médecine, créée, cultivée, agrandie depuis des milliers d'années par des hommes qui seront l'éternel honneur du genre humain. Au-dessus de ces hommes, au-dessus de la science qui est leur ouvrage, le jeune Bichat plane pour ainsi dire, et d'un coup d'œil il mesure ce vaste édifice; il en met à nu les fondements; il en sonde les profondeurs et les vides; il en marque les côtés chancelants; il voit que presque tout repose sur des ruines, et de ces ruines semble sortir une secrète voix qui l'appelle à les réparer. « L'anatomie, disait-il un jour à ses condisciples surpris, ou plutôt scandalisés de son audace (et quels condisciples! A. Richerand, Léveillé, F. Ribes), l'anatomie n'est pas telle qu'on nous l'enseigne, et la physiologie est une science à refaire. » Présomption? Non. Cri d'une supériorité qui se juge elle-même, et a la conscience de tout ce qu'elle peut. Bichat, dit l'excellent Ribes, qui vient de lui dédier son dernier ouvrage (1) (car pour lui Bichat est encore vivant), Bichat avait cet instinct de divination qui, plus prompt que les expériences, court droit à la vérité, la touche et la saisit en quelque sorte avant qu'elle existe; heureux instinct, sens tout intellectuel et prophétique, qui le conduisait comme il a conduit Colomb, Jean Rey, Newton, d'Anville, Lavoisier, et cet infortuné Champollion qui, presque aussi jeune que Bichat, a été enlevé à une science qu'il avait tirée du néant; car, ainsi que Bichat, il était né

(1) *Mémoires et observations d'anatomie, de physiologie, de pathologie et de chirurgie.* Paris, 1841-1845. 3 vol. in-8.

créateur. Ne croyez pas, du reste, que Bichat s'endorme dans le sentiment de sa propre force. Il est comme l'architecte athénien : *Ce que d'autres ont dit, je le ferai.* Bientôt il déploie ses ailes de feu ; il prend son vol ; il s'élance jusqu'aux régions les plus éthérées de la science de l'homme. Il expérimente, il découvre, il écrit, il parle, il enseigne ; et les traits qui s'échappent de ses mains, de sa plume, de sa bouche, sont autant d'éclairs qui dissipent les ténèbres, et font pénétrer dans les âmes l'évidence, la foi, l'admiration, le ravissement, l'enthousiasme le plus passionné : tant la science se montre alors avec tous ses charmes : simple, naturelle, féconde, riche, vive, lumineuse. Je n'ai pas vu cet heureux temps, Messieurs, j'ai presque dit ces temps héroïques. J'en parle d'après le témoignage unanime de ses maîtres ; d'après celui de ses élèves, devenus ses amis ; car le voir, l'entendre, c'était l'aimer. J'en parle surtout d'après le témoignage de rivaux qui, muets pendant sa vie, sont restés ses admirateurs.

Je ne m'arrêterai point aux chefs-d'œuvre qui ont signalé cette brillante époque de la nouvelle école. Ces chefs-d'œuvre, le *Traité des membranes*, l'*Anatomie générale*, les *Recherches sur la vie et la mort*, etc., sont depuis plus de quarante ans dans les mains de tout le monde, et depuis plus de quarante ans, chaque jour accroît l'admiration qu'ils ont inspirée dès l'origine. Malgré quelques taches, comparables aux courts sommeils du divin Homère, l'originalité qui les distingue permettrait d'y attacher l'épigraphe qu'on lit à la tête de l'*Esprit des lois* : « Production qui n'a point eu de mère, et n'aura peut-être

pas de postérité.» Quelque honneur et quelque utilité que tire des livres de Bichat la médecine de France et celle de tous les peuples, je vois encore dans ces livres un bienfait qui me semble d'un prix supérieur. Toutes les vérités s'enchaînent : les vérités de la physique et celles de la chimie, qui n'en diffèrent pas ; les vérités de la médecine et celles de la morale, les unes et les autres si voisines, si amies, pour ainsi dire, et si nécessaires aux hommes. Elles dérivent les unes et les autres de la même source : je veux dire de la constitution qui nous est propre, de nos besoins, de nos facultés et des fins auxquelles nous a destinés le souverain Être : délicates et sublimes questions sur lesquelles se sont toujours divisés les philosophes. Placé entre des sectes opposées, plus hardi que celles-ci, plus réservé que celles-là, Bichat se déclare pour le vitalisme d'Hippocrate. Il fait voir qu'il n'est pas de parité entre les forces auxquelles obéit aveuglément la matière, et les forces qui régissent les êtres organisés ; principalement l'homme, qui marche à la tête de tout ce qui respire, et n'accomplit les nobles fonctions qui lui sont dévolues qu'à la faveur de ses deux propriétés fondamentales : mouvement et sentiment. Il ne s'explique pas, il est vrai, sur l'essence même de ces deux propriétés : qui la connaîtra jamais? Toutefois, un pas de plus, la philosophie de l'homme est achevée, et cette admirable solution, Bichat l'a du moins préparée par des arguments invincibles. A quoi serviraient, en effet, le sentiment et le mouvement, si l'homme n'avait en lui le pouvoir de dominer ces deux propriétés et d'en faire ses premiers instruments, non seulement pour mettre en jeu, mais encore pour diriger

tous les autres? Or, ce pouvoir suprême que l'homme tient de son auteur, ce pouvoir, l'intelligence, est l'homme lui-même, et n'a rien à démêler avec la matière.

C'est ainsi que la ferme raison de Bichat l'a défendu contre es suggestions de ces prétendus novateurs qui semblent s'affliger d'avoir une âme et d'être plus qu'une simple fange de la terre : esprits bornés et superbes qui, frappés des actes merveilleux de l'organisation, dédaignent de reconnaître la divine main qui l'a formée.

Si j'en crois Fénelon, « peu d'hommes ont la force de supporter les talents qu'ils ont reçus du ciel. » J'ose dire que Bichat appartenait à ce petit nombre d'hommes favorisés. Mille voix avant la mienne ont célébré son activité prodigieuse, son étonnante adresse dans les expériences, la fertilité de ses inventions pour les varier et les contrôler l'une par l'autre, la sincérité qu'il mettait à en établir les résultats, et la sagacité qui dans chaque résultat lui faisait voir, non seulement la vérité qu'il cherchait, mais encore d'autres vérités que celle-là renfermait et qu'il en fallait dégager ; d'où nécessité de tenter sans fin de nouvelles expériences, comme il arrive à ces rois belliqueux qui, pour affermir une première conquête, en font une seconde, puis une troisième, ainsi de suite, sans s'arrêter jamais. Pour suffire à tant de travaux, pour suffire à tant de devoirs, il avait toujours en lui de nouvelles ressources, il avait toujours un nouveau zèle. Il agissait le jour, il écrivait la nuit. Les qualités de sa parole, il les portait dans son style : l'ordre, la netteté, la précision ; quelques négligences inévitables, mais rachetées par cette vivacité qui anime tout, et qui dans ce genre

est la véritable éloquence. Une telle ardeur était nécessaire pour produire en si peu d'années tant d'ouvrages étincelants de vérités neuves et profondes, et par cela même classiques.

Mais ce qui relève infiniment l'éclat d'un si rare mérite, ce qui lui donne un lustre ineffaçable, c'est une simplicité, c'est une modestie, c'est une bonté de cœur qui croissait avec sa gloire, et ne se démentit jamais. Jamais l'envie, jamais l'injustice et la mauvaise foi n'arrachèrent même un murmure d'aigreur à cette âme sans fiel, à cette âme de paix et de vérité, trop vive pour n'être pas loyale, trop loyale pour n'être pas généreuse, trop généreuse pour ne pas oublier et pardonner. N'oublions pas nous-mêmes que le premier de ses grands ouvrages fut un acte de gratitude et de piété filiale : je veux dire la publication des *OEuvres chirurgicales de P.-J. Desault;* Desault, son maître, son protecteur, son ami. Quel touchant respect lui dicta l'éloge qu'il fit de ce second père! Familiarisé dès l'enfance avec la gloire par ses triomphes dans les écoles, Bichat, comme Archimède, ne goûtait, plus tard, dans les triomphes qu'il remportait sur la nature, que le plaisir si doux et si vif d'en surprendre et d'en posséder les secrets! Si humble et si désintéressé d'ailleurs, qu'il fallut obtenir pour lui une place de médecin de l'Hôtel-Dieu ; place qu'il souhaitait pour étendre ses études, mais que sa timidité n'eût jamais sollicitée. Ici s'ouvre devant lui un nouveau champ, ou plutôt un nouveau désert. Il va le peupler de ses recherches sur les lésions que la mort laisse après elle dans nos tristes débris; et de ses découvertes dans la plus importante, la plus négligée, la

plus stérile de toutes les branches de la médecine, dans la matière médicale et la thérapeutique. Depuis Bichat, on a mis en quelque sorte des yeux aux doigts et aux oreilles, pour lire plus profondément dans les désordres même les plus secrets de notre économie; mais l'art de prévenir ces désordres, l'art de les suspendre et de les dissiper, est encore un art comme inconnu jusqu'ici. Bichat allait en jeter les bases; il en trouvait les principes, il en exposait les premiers développements à ses auditeurs étonnés et ravis; une abondante moisson de vérités nouvelles allait sortir de ses mains: vain espoir! Non moins redoutable que l'arche sainte, l'arbre de la science, dit l'Écriture, porte des fruits de mort; et la mort, cette mort dont Bichat s'environne, que Bichat rencontre, que Bichat interroge pour ainsi dire à chaque pas et sous toutes les formes qu'elle peut prendre; la mort, qui le pénètre de partout, qui s'est mêlée à son sang et à toute sa substance, la mort tranche brusquement une vie si belle, et plonge dans le deuil et les ténèbres, et ses élèves, et ses amis, et ses maîtres, et les académies, et le chef même de l'État, et tous les nobles esprits qui, frappés comme lui de la dignité des sciences, en chérissent, en révèrent les appuis et les promoteurs.

O vous, jeunes cœurs! vous, qu'enflamme l'amour de la science, n'ayez de passion que pour la vérité. Souvenez-vous toujours que ce n'est pas l'or qui la donne, et que le plus beau modèle que vous puissiez jamais vous proposer, que Bichat expirant ne laissait rien pour se faire inhumer. Ses funérailles n'eurent d'autre pompe que les larmes, les gémissements et le désespoir de ses disciples.

On vous a peint, Messieurs, l'anxiété dont les cœurs furent saisis à ses derniers moments; on vous a peint la douleur générale et profonde que fit éclater une perte si grande et si prématurée. Cette douleur vint jusqu'à vous, Messieurs; à vous, ses compatriotes; à vous, qui l'aviez vu naître; à vous, qui étiez pour ainsi dire sa famille, et qui, attachés à lui par le sang, le serez désormais par la gloire. La France savante a partagé vos regrets; elle partage aujourd'hui les sentiments qui vous animent; particulièrement la royale Académie que j'ai l'honneur de représenter; et les hommages que vous rendez à la mémoire d'un homme dont la vie fut toute génie et vertu, ces hommages sont aussi les siens. Elle élève, elle consacre avec vous ce monument, précieux ouvrage d'une main qui s'immortalise en immortalisant toutes les gloires, et qui va donner à Bichat une vie nouvelle. Qu'ai-je dit? cette seconde vie, affranchie des vicissitudes de la première, et plus durable qu'elle, était déjà le partage de Bichat. Ce magnifique bronze n'en est que l'éclatant témoignage. Il cédera sans doute aux injures du temps, mais le temps ne peut rien sur le nom de Bichat Comme celui de Haller, comme celui de Bordeu, ce nom ne périra jamais; et vous aussi, Messieurs, sachez que ce que vous faites aujourd'hui ne périra point. L'exemple que vous donnez à la postérité, cet exemple de justice, de reconnaissance et de respect pour la vertu non moins que pour le génie, ce noble exemple, consacré par l'histoire et perpétué par la tradition, ne s'effacera jamais du souvenir des hommes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

Paris. — Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue Jacob, 30.